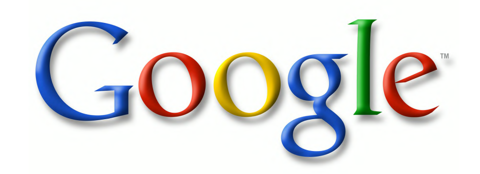
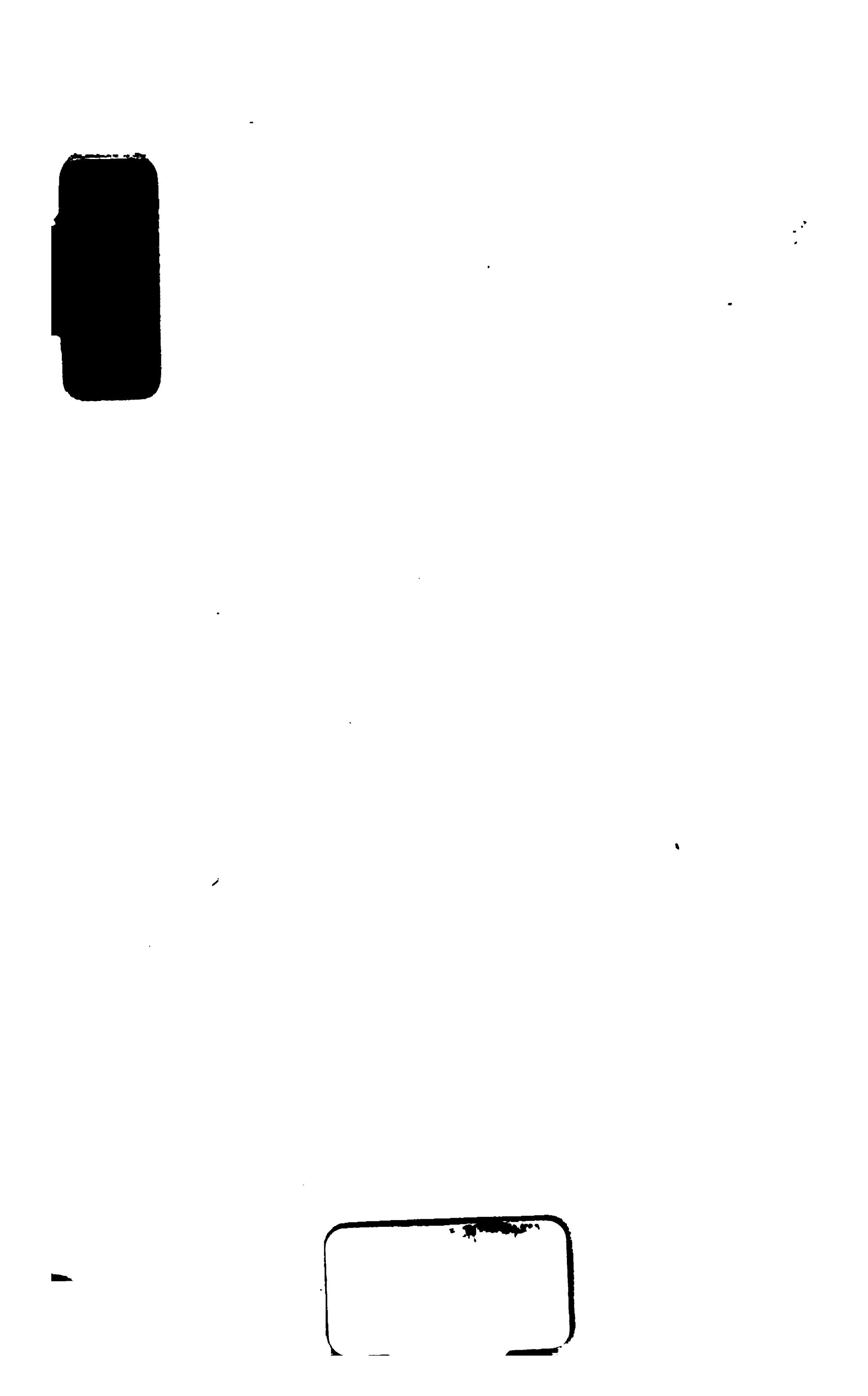








JOURNAL

DES OPÉRATIONS

DE L'ARMÉE DE CATALOGNE,

EN 1808 ET 1809,

SOUS LE COMMANDEMENT

DU GÉNÉRAL GOUVION SAINT-CYR.

OU

MATÉRIAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA GUERRE D'ESPAGNE.

PAR LE MARÉCHAL GOUVION SAINT-CYR.



A PARIS,

CHEZ ANSELIN ET POCHARD (SUCCESSEURS DE MAGIMEL),
LIBRAIRES POUR L'ART MILITAIRE, RUE DAUPHINE, n° 9.

1821.

JOURNAL

DES OPÉRATIONS

DE L'ARMÉE DE CATALOGNE,

EN 1808 ET 1809.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI:

A Amsterdam	chez	les frères Van-Cleef.
Berlin..............	chez	Schlesinger.
Breslau.............	chez	Korn.
Bruxelles	chez	De Mat.
Calais..............	chez	Leleux.
Coimbre............	chez	Aillaud.
Delft...............	chez	De Groot.
Florence............	chez	Piatti.
Francfort...........	chez	Bronner.
Genève.............	chez	Paschoud.
Leipsick............	chez	Griesshammer.
Lisbonne...........	chez	Pierre et Georges Rey.
Londres............	chez	Bossange. Treuttel et Wurtz.
Madrid	chez	Denné.
Manheim...........	chez	Artaria et Fontaine.
Milan..............	chez	Giegler.
Mons..............	chez	Leroux.
Naples.............	chez	les Associés du Cabinet littéraire.
Ostende............	chez	Scheldewaert.
Saint-Pétersbourg	chez	S. Florent et Hauer. Ch. Weyher.
Turin..............	chez	Charles Bocca. Pierre Pic.
Vienne.............	chez	Schaumburg et Cie.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT.

JOURNAL

DES OPÉRATIONS

DE L'ARMÉE DE CATALOGNE,

EN 1808 ET 1809,

SOUS LE COMMANDEMENT

DU GÉNÉRAL GOUVION SAINT-CYR.

OU

MATÉRIAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA GUERRE D'ESPAGNE.

PAR LE MARÉCHAL GOUVION SAINT-CYR.

Le moyen le plus propre à développer les rapports intimes de la théorie avec la pratique, est de puiser les leçons de l'expérience dans l'histoire de nos temps.
(*Campagne de 1799, généralement attribuée à l'archiduc Charles.*)

A PARIS,

CHEZ ANSELIN ET POCHARD (SUCCESSEURS DE MAGIMEL),
LIBRAIRES POUR L'ART MILITAIRE, RUE DAUPHINE, n° 9.

1821.

AVANT-PROPOS.

On m'a souvent engagé à publier des mémoires sur nos campagnes.

Effrayé des difficultés de ce travail, mais persuadé qu'il est du devoir de tout citoyen de contribuer, par le tribut de son expérience, aux progrès de l'art auquel une grande partie de sa vie a été consacrée, je n'ai pas cru pouvoir me refuser à un essai que les loisirs de la paix me permettaient, d'ailleurs, d'entreprendre.

On peut fournir ainsi aux historiens des guerres que la France a si glorieusement soutenues pendant environ un quart de siècle, des matériaux moins susceptibles d'être altérés que ceux qui sont donnés d'une manière clandestine ou moins authentique.

J'ai choisi, pour cet essai, la campagne de Catalogne, parce que les contrariétés nom-

breuses, et de tous genres, que j'y ai éprouvées, m'en ont laissé les événements plus profondément gravés dans la mémoire et que, d'un autre côté, une guerre nationale, comme celle de l'Espagne, m'a paru devoir offrir plus d'intérêt qu'une autre dans laquelle deux armées régulières se seraient fait une guerre méthodique.

J'ai cru, en raison de ma qualité de général, ne pouvoir me borner au simple narré des faits et me dispenser d'indiquer ce qui m'a paru être des fautes. Les opinions que j'ai émises à cet égard pourront servir à éclairer la discussion, s'il s'en élève jamais, sur les opérations de cette campagne; elles pourront, peut-être même, aider à les juger.

Comme je désire être compris de tout le monde, je n'ai pas cru devoir employer tous les termes scientifiques, introduits depuis peu de temps dans nos ouvrages militaires. Ces expressions, imitées pour la plupart des Allemands, qui les ont eux-mêmes tirées du grec, en éclaircissant à leur manière ce qu'elles pouvaient avoir d'obscur,

ne me paraissent pas encore d'un usage assez général pour être employées dans un ouvrage du genre de celui-ci, qui ne saurait jamais être assez clair.

J'ai fait dresser des plans des principales affaires et des cartes du pays que les troupes ont parcouru, pour éviter les longues descriptions qui interrompent la marche des événements et n'offrent pas la même clarté.

On trouvera également, à la suite de ce mémoire, un assez grand nombre de pièces que j'ai jugées propres à convaincre de la bonne foi avec laquelle j'ai recherché la vérité.

INTRODUCTION.

Le traité de Tilsitt fut signé le 8 juillet 1807.

Depuis long-temps Napoléon avait formé le projet de conquérir l'Espagne; l'occasion lui en parut favorable, et il n'était pas sans griefs. Les projets hostiles du gouvernement espagnol peu de temps avant la bataille de Marengo, alors qu'on ne le vit hésiter à prendre le parti des coalisés que pour attendre le résultat de leurs efforts, et plus récemment les proclamations menaçantes du Prince de la Paix, qui ne parvinrent à celui qu'elles désignaient comme l'ennemi du monde, que sur le champ de bataille d'Iéna, au moment où il avait le Nord sur les bras et où l'intérieur ainsi que le midi de l'empire étaient sans moyens de défense, lui parurent justifier ses projets de conquête sur une puissance, son alliée, il est vrai, mais une alliée à laquelle il ne pouvait se fier plus

long-temps après ces témoignages de son empressement à entrer dans la coalition, dès la première apparence de revers.

Et en effet, s'il se fût borné à déclarer à Charles IV une guerre franchè et loyale, si, se conformant aux principes d'une sévère équité, il avait renvoyé, comme mesure préliminaire, au roi qui le lui avait fourni à titre d'allié, le corps d'armée du marquis de la Romana, il eût ôté à cette guerre un caractère de trahison, toujours odieux, et le peuple espagnol n'y aurait vu qu'un démêlé politique de souverains auquel la nation n'avait point à prendre part, et qui n'était que du ressort de leurs armées respectives. Alors la lutte se serait promptement terminée, et presque sans effusion de sang.

Le dénûment et l'abandon dans lesquels le Prince de la Paix avait laissé l'armée, l'avaient mécontentée au-delà de toute expression, et livrée au découragement le plus complet; elle était mal vêtue, mal armée, et sans aucune espèce d'instruction; la cavalerie était presque sans chevaux, en un mot, dans l'état le plus déplorable : ainsi, on peut assurer, sans être téméraire, qu'elle n'aurait

pu répondre à l'attente de son souverain, qui d'ailleurs, bien que régnant encore de droit, était déja presque descendu du trône, sous le poids de la juste haine portée par la nation au favori, mais si bien détournée sur un plus auguste personnage, qu'à cette époque, une abdication forcée, ou l'abandon de la péninsule pour se réfugier en Amérique, étaient universellement prévus et considérés comme prochains. La puissance royale était donc nulle, et l'on ne craint pas d'affirmer *que le* monarque ou le conquérant qui se fût présenté aux frontières de l'Espagne, en proclamant l'intention de renverser le gouvernement abhorré du Prince de la Paix, eût été secondé par l'énergie nationale; d'après cela on peut conclure que le peuple espagnol aurait regardé les Français comme ses libérateurs si, au lieu de les voir soutenir l'instrument du despotisme avilissant dont il voulait secouer le joug, il avait trouvé en eux le projet de combattre l'ennemi commun.

Napoléon se jeta dans un tissu d'intrigues qui ne doivent pas être rapportées ici, mais dont les détails peuvent se voir dans le mémoire sur la révolution d'Espagne, par

M. de Pradt, et dans le mémoire publié par don Pedro de Cevallos, ministre des rois d'Espagne Charles IV et Ferdinand VII. Il commit fautes sur fautes; par exemple: pour éloigner davantage le corps de la Romana, et priver l'Espagne du secours de ces troupes, il les plaça dans une île du Danemarck, ménageant ainsi à la politique anglaise, la facilité de leur fournir des moyens de transport pour lui échapper et de ne lui laisser que la honte d'avoir en vain tenté de corrompre les chefs.

Les régiments d'infanterie destinés d'abord à la conquête de l'Espagne ne furent, par son ordre exprès, composés que de conscrits, qui ne devaient pas avoir fait une campagne; et non-seulement il se réconcilia avec le Prince de la Paix, mais il se lia plus intimement avec lui, tandis que ce favori ne pouvait que lui faciliter l'entrée de quelques provinces par la remise de quelques places fortes, et lui apportait, en échange d'un si stérile avantage, l'horreur qu'il inspirait à la nation espagnole, augmentée encore de ces apparences de trahison qui exaltèrent tous les individus de cette nation courageuse

et si prompte à s'enflammer, renversèrent tous les projets de l'empereur, et préparèrent la destruction de sa puissance.

Plusieurs corps d'armée étaient déja entrés en Espagne, et y occupaient, depuis un mois, différentes positions, sous différents prétextes, quand la révolution d'Aranjués éclata. L'empressement déraisonnable qui porta Murat à occuper Madrid avec un corps de troupes françaises, au lieu de le tenir plutôt à une certaine distance de cette capitale, y *répandit* une grande inquiétude et ajouta à *celle* qui s'était déja manifestée à l'occasion du mouvement vers l'Andalousie, commencé quelques jours auparavant par le corps d'armée du général Dupont. Il paraît certain que l'imprudence et la précipitation de ces deux mouvements contribuèrent à décider le succès de cette journée en faveur du prince des Asturies, en enlevant tout espoir aux partisans du roi, parce que rien ne fait plus d'impression sur un peuple que la présence des étrangers cherchant à se mêler des affaires de l'état.

La protection accordée par Murat à Charles IV n'eut d'autre effet que de faire aban-

donner ce monarque par le peu qu'il lui restait de sujets fidèles, et d'exciter l'enthousiasme que toute la population fit éclater pour Ferdinand. On ne tarda pas à connaître la réception faite à ce prince, à son arrivée à Bayonne, et les ruses dont on s'était servi pour l'attirer dans ce piège, et fomenter la division dans la péninsule, en essayant d'y créer des partis. De plus, nos jeunes conscrits, vus de trop près, excitèrent le mépris des soldats espagnols, et donnèrent au peuple de la capitale une confiance telle qu'elle détermina l'insurrection du 2 mai, laquelle rendit inévitable une guerre qui n'aurait peut-être pas eu lieu : car la révolution qui venait de s'opérer le 20 mars à Aranjués, avait complétement dessillé les yeux de Napoléon, et lui avait donné, du caractère de la nation espagnole, une idée bien différente de celle que ses flatteurs lui en avaient fait prendre ; déja il accueillait avec une défiance et une défaveur marquée, les rapports de Murat sur la situation de la péninsule. Il demeura long-temps dans une incertitude complète, prévoyant dès-lors la résistance qu'on lui opposerait dans

ce pays, et la facilité qu'il donnerait à l'Angleterre de former contre lui une nouvelle coalition. Quoi qu'il en soit, après l'insurrection de Madrid, et jusqu'au moment où, de toutes parts, éclatèrent de nouvelles insurrections contre ses troupes, il resta indécis s'il prendrait le parti du père contre le fils, ou s'il reconnaîtrait ce dernier.

Murat fut d'abord chargé du commandement en chef des corps que Napoléon fit marcher sur l'Espagne : Duhesme était entré en Catalogne le 9 février 1808, avec les divisions Chabran et Lechi; ce corps prit la dénomination de corps d'armée des Pyrénées-Orientales. Il était composé de treize bataillons et de neuf escadrons, formant environ douze mille hommes et douze cents chevaux.

L'entrée des Français en Espagne avait été concertée, comme on l'a vu plus haut, avec le Prince de la Paix. Il n'était question, en apparence, que d'un séjour momentané; on mettait en avant un projet d'expédition, d'après lequel Duhesme devait se rendre avec ses troupes à Cadix; il dut même l'annoncer au gouverneur de Barcelonne, en lui assurant que les vivres étaient déja préparés

sur la route, et qu'il attendait dans cette ville la dernière décision du cabinet de Madrid (1).

Les Catalans ne furent pas dupes longtemps; après avoir vu les Français mis en possession de la place de Figuières, puis s'emparant par surprise de la citadelle de Barcelonne et du fort Monjuich(2), personne ne douta plus des desseins de l'empereur. Alors le Prince de la Paix vit, mais trop tard, le fruit qu'il allait recueillir de ses coupables intrigues et de son inepte confiance; elles devaient précipiter du trône un monarque

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 1.

(2) Le 29 février, quinze jours après son arrivée, Duhesme réunit toutes ses troupes sur la grande esplanade entre la ville et la citadelle, sous prétexte de les faire manœuvrer, comme il l'avait déja fait plusieurs fois: or, après différentes évolutions qui avaient une grande partie des habitants de Barcelonne pour spectateurs, au moment de défiler, il fit entrer une colonne dans la citadelle, où le général Lechi venait de se rendre, et que le commandant croyait être venu lui faire une visite qu'il lui avait promise; tandis que, dans le même temps, une seconde colonne se dirigeait sur le Monjuich, où cependant elle ne parvint à entrer qu'à onze heures du soir, par suite de la juste méfiance du général Alvarès.

digne d'un meilleur sort, et couvrir l'Espagne de désastres et de ruines. Les Français ne tardèrent pas à s'apercevoir de la fermentation qui régnait dans les provinces; l'animosité succéda au bon accueil qu'ils avaient reçu, et ne fit qu'augmenter jusqu'aux premiers jours de juin que l'insurrection éclata par-tout, mais plus fortement et plus complétement en Catalogne que dans aucune autre partie du royaume.

Le 3 juin, le général Chabran fut dirigé de Barcelonne sur Tarragone ; il y arriva le 8, et devait effectuer à Valence sa jonction avec le corps commandé par le maréchal Moncey; mais il ne put y parvenir, ne dépassa point Tarragone, et revint à Barcelonne après avoir éprouvé des obstacles de la part des insurgés qui s'étaient établis sur son passage à Arbos; ce bourg fut pris de vive force et brûlé.

Les Espagnols s'étaient également établis sur le L'lobregat; Duhesme les en avait fait déloger par la division Lechi, pour faciliter le retour de la division Chabran. Pendant ce temps la brigade Schwartz marchait sur le Monserrat; le 6 elle fut repoussée avec

perte, près du village de Bruch, par un petit nombre de paysans : Chabran voulut la venger, et attaqua, le 14, avec sa division entière la même position ; n'ayant pas été plus heureux, il alla se poster en arrière de Molino del Rey.

Le 16, Duhesme fit attaquer la position de Mongat, et le petit fort de ce nom fut pris d'assaut. Moncada fut attaqué en même temps, et l'ennemi chassé se retira sur Mataró d'où il fut délogé le 17.

Le 18, le défilé de Saint-Pol fut forcé, et le 20, partie du corps d'armée des Pyrénées-Orientales arriva devant Gironne, dont on commença enfin à sentir l'importance pour la communication avec la France, importance qu'elle partage avec la forteresse d'Hostalrich, et qui est telle qu'on n'aurait point réussi à sauver Barcelonne, si les Espagnols avaient su l'apprécier.

Le 20 juin, on voulut s'emparer de Gironne, mais par une simple attaque de vive force, par une tentative d'escalade d'une part sur le bastion de Sainte-Claire du Mercadal, et de l'autre vers la porte des Carmes, rive droite de l'Ona.

L'attaque de la porte des Carmes fut repoussée avec une grande perte, sans aucune espérance de succès; celle du Mercadal se fit dans le plus grand désordre et sans prévoyance aucune, tellement que la colonne d'assaut était déja en mouvement qu'il n'y avait pas encore d'hommes commandés pour porter les échelles, qui arrivèrent trop tard et ne firent qu'augmenter la confusion; cependant le terrain en avant du Mercadal facilita si bien, par ses ravins, l'approche de *nos troupes*, que l'assiégé n'en fut averti qu'au moment de recevoir l'assaut; quelques hommes, conduits et précédés par le chef de bataillon napolitain Ambrosio, et le capitaine du génie Le Faille, montèrent sur la seule échelle qu'ils eussent sous la main, et si l'épouvantable désordre qui troublait la cohue des assaillants avait permis de faire exécuter un ordre, un mouvement quelconque, le Mercadal était peut-être enlevé, et avec une très-petite perte. Cette attaque manquée, comme on n'avait aucun moyen de siège, on se retira.

Duhesme partit des environs de Gironne, le 22, et rentra le 25 à Barcelonne.

Le 30, l'ennemi, ayant occupé de nouveau

la ligne du L'lobregat, en fut chassé une seconde fois. On se prépara à faire une nouvelle tentative sur Gironne, et à cet effet, on employa les quinze premiers jours de juillet à réunir les moyens et l'artillerie que l'on crut nécessaires pour faire un siège en règle. On laissa le général Lechi avec sa division pour garder Barcelonne, et le 22 juillet, on investit de nouveau la place de Gironne, que l'on voulut attaquer avec plus de précautions; le 23, on força le passage du Ter, défendu par des miquelets; le 24, le général Reille, arrivé depuis peu en Catalogne, vint de Figuières prendre position au pont Major, et par sa jonction, porta à onze mille hommes l'effectif des troupes devant Gironne; dans la nuit du 27, un fort détachement traversa le vallon du Galligan, et vint en dépassant le fort Monjuich, se présenter, vers le point du jour, sur le plateau qui est devant; ayant été surpris, l'ennemi abandonna de suite trois redoutes en maçonnerie qui le défendent, et nos troupes s'y établirent. Cet avantage inspira la détermination que l'on prit, à ce qu'on assure, sans consulter le génie, d'attaquer la ville par ce point.

Les 28 juillet, 2 et 6 août, les escortes

des convois que nécessitait le siège eurent à soutenir contre les insurgés des combats plus ou moins meurtriers, notamment celui du 6, où un bataillon napolitain fut enveloppé, et perdit cent cinquante hommes.

Des renforts de troupes de ligne arrivèrent aux insurgés. Une partie des garnisons de Mayorque et Minorque était déja débarquée en Catalogne, et commençait à former le noyau d'une armée régulière, dont le marquis del Palacio avait été nommé général en chef, et qui avait pris de suite l'offensive, en cherchant à faire lever le siège de Gironne. Le 16 août, le maréchal de camp comte de Caldagués ayant réuni près de Castellar de la Selva, derrière les camps des assiégeants, des détachements de troupes de ligne, de miquelets et de somatènes venus de différents points de la Catalogne, et formant une réunion d'environ six mille hommes de troupes de quelques jours de formation, après avoir concerté son attaque avec les chefs de la garnison, sans que les Français se fussent aperçus des communications qui s'étaient établies entre eux; le comte de Caldagués, dis-je, se porta sur le front at-

taqué qui, par une circonstance difficile à expliquer, se trouvait être le moins garni de troupes; il culbuta assez facilement le petit bataillon valaisan qui était chargé de la garde des attaques, et qui passa sur la rive droite du Ter, pour rejoindre la division Reille à laquelle il appartenait. Il semble qu'il eût été bien facile à Duhesme de rassembler la plus grande partie de ses troupes et de repousser et battre les Espagnols qui lui étaient si inférieurs de toute manière; nous ignorons pourquoi il ne prit pas ce parti, et nous croyons qu'il fit dans cette circonstance une faute grave en ce qu'elle facilita la réussite de l'entreprise de Caldagués qui devait échouer complétement, parce qu'il n'avait pas de moyens suffisants pour la tenter avec succès. Cet avantage, important pour les Espagnols, leur donna une confiance qu'ils étaient loin d'espérer, et qui fut augmentée encore par le parti pris par les généraux français de profiter de la nuit pour effectuer leur retraite.

Les Espagnols firent sonner bien haut ce succès, l'annoncèrent comme une victoire due à la bravoure qu'ils avaient déployée,

et en publièrent des rapports pleins d'exagération (1), qui excitèrent l'enthousiasme des Catalans. On répandit dans l'armée française que cette retraite ne s'effectuait qu'en vertu des ordres du major-général; mais comme le moment pour l'exécuter avait été si mal choisi, ce bruit ne trouva que des incrédules.

Le général Reille rentra avec sa division à Figuières, et le général Duhesme à Barcelonne, vivement poursuivi par l'ennemi: il prit le chemin de la mer que l'on avait détruit, et fut obligé le 18 de brûler ses voitures et de jeter ses canons à l'eau. Dans cette retraite pénible il eut plusieurs combats à soutenir pour forcer le passage à Arenis de Munt, Premia et Mongat; les troupes harassées rentrèrent le 20 à Barcelonne. Duhesme ne fit pas connaître les événements du 16 août, mais on trouvera son rapport sur sa retraite (2).

Le 2 septembre, l'ennemi fut de nouveau chassé du L'lobregat, mais il ne tarda pas à y reparaître.

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 2.

(2) Voir pièces justificatives, n° 3.

Le 10 octobre, les Espagnols, qui s'étaient concentrés sur les hauteurs entre Moncada et San Geroni, furent attaqués et forcés dans leur position, après avoir essuyé une perte assez considérable (1).

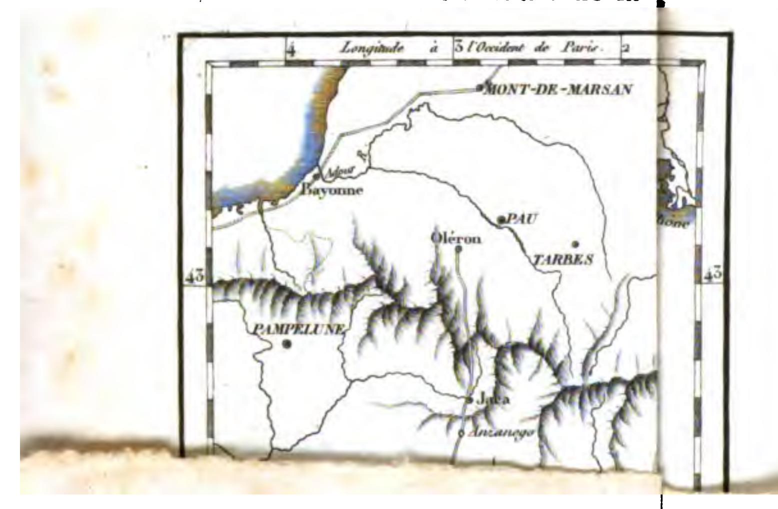
On ne croit pas devoir parler des combats journaliers livrés aux partis ennemis par Duhesme et Reille, pour se procurer des subsistances, combats peu importants, mais qui les affaiblirent au point de ne pouvoir plus sortir et s'éloigner à quelque distance, l'un de Figuières, l'autre de Barcelonne.

Tel était l'état des choses en Catalogne lorsque le général Gouvion Saint-Cyr y fut envoyé pour former de toutes ces troupes et avec le renfort venu d'Italie le cinquième corps qu'on nomma bientôt après le septième de la grande armée, et commencer les opérations qui font le sujet de ce mémoire.

---

(1) On en trouvera les rapports dans les pièces justificatives, ainsi que ceux de l'affaire de S. Culgat, à la suite de celui du général Duhesme sur sa retraite.

CARTE Générale de la



MÉMOIRE

SUR LA CAMPAGNE

FAITE

EN CATALOGNE,

Du 1er septembre 1808 au 1er octobre 1809,

PAR LE SEPTIÈME CORPS DE LA GRANDE ARMÉE.

CHAPITRE PREMIER.

Entrée en Catalogne; siège de Roses. — Le général Vivès succède au marquis del Palacio.— Réunion et formation de l'armée espagnole sur le L'lobregat; son avant-garde sur la Fluvia. — Blocus et siège de Barcelonne par le général Vivès. — Prise de Roses.

Le 17 août 1808, le général Gouvion Saint-Cyr reçut à Boulogne l'ordre de partir sur-le-champ pour se rendre en poste à Perpignan, où des troupes parties d'Italie devaient incessamment arriver, sous le commandement des généraux de division Souham et Pino. Ces troupes, avec celles qui se trouvaient déja en Catalogne, sous les

ordres des généraux Duhesme et Reille, devaient former le septième corps de la grande armée, qui traversait dans ce moment la France pour entrer en Espagne sous le commandement direct de Napoléon.

Le septième corps se composait, comme on le vérra plus bas, de troupes de plusieurs nations et, en grande partie, de formation nouvelle.

Le commandement en fut confié au général Gouvion Saint-Cyr, qui dut s'occuper sans retard de son organisation; il n'avait pas un moment à perdre pour être prêt à entrer en Catalogne au moment où l'empereur entrerait en Espagne.

A son passage à Paris, le général en chef vit Napoléon qui lui apprit les désastres de ses armées, encore ignorés du public : c'étaient les premiers revers qu'il éprouvait sur le continent; il en était singulièrement affecté, presque abattu. Nous l'avons vu depuis recevoir les nouvelles des plus grands désastres avec la plus froide insensibilité.

Le général en chef lui demanda, en le quittant, s'il n'avait point d'instructions particulières à lui donner : « Non, répondit-il, la seule chose que je « vous recommande, c'est de faire tous vos efforts « pour me conserver Barcelonne : car, si vous « perdiez cette place, je ne la reprendrais pas avec « quatre-vingt mille hommes. »

Le général en chef arriva à Perpignan à la fin du mois d'août; il trouva cette ville encombrée de blessés et de malades, sans que rien eût été prévu pour les recevoir et les soulager; il y trouva aussi des troupes que le général Reille avait renvoyées de Figuières, comme incapables de continuer la campagne par le défaut total d'instruction, et le manque absolu d'habillement, d'équipement et d'une partie de l'armement nécessaire. Ces troupes étaient : le bataillon valaisan, un régiment toscan qu'on venait de former et de nommer le cent-treizième régiment d'infanterie française et un régiment de cavalerie de la même nation, les gardes de la reine d'Étrurie, dont on allait former le vingt-huitième régiment de chasseurs à cheval.

Le dénûment de ces hommes était si affreux que la vue ne pouvait s'arrêter sur eux; on les plaça, en attendant leur organisation, dans les endroits les plus éloignés des communications pour les soustraire à la pitié publique.

Le général en chef apprit à Perpignan la levée du siége de Gironne, la retraite du général Reille à Figuières, et celle du général Duhesme à Barcelonne, avec la perte de toute son artillerie et de ses voitures. Tout ce qu'il y avait de troupes françaises en Catalogne se trouvait, après des revers successifs, fatigué, réduit de beaucoup par

la désertion et les souffrances, plus encore que par les combats, extrêmement découragé, renfermé dans deux places, tout cela avant la formation d'une armée de ligne espagnole dans cette province, et seulement après le débarquement d'une partie des garnisons de Mayorque, etc. A aucune époque, le général en chef ne vit un pareil découragement; il est vrai que cette armée n'était, pour la plus grande partie, composée que de troupes étrangères et de nouvelle formation.

La Catalogne présente des difficultés innombrables pour la guerre; mais la plus grande de toutes est celle de s'y procurer des subsistances. C'est un pays de montagnes, élevées plus ou moins selon leur proximité des Pyrénées ou des rivages de la mer; le peu de plaines qui s'y rencontrent sont d'une très-petite étendue, et très-coupées; en général, le sol est constamment tourmenté et brisé. A toutes ces difficultés du terrain, il faut ajouter que cette province est la seule d'Espagne que l'art ait complétement fortifiée; elle est hérissée de places fortes, plusieurs du premier ordre, et toutes dans des situations bien choisies, où la nature a fait la plus grande partie des frais; enfin la péninsule n'a nulle part une population ni si nombreuse, ni si belle. Il n'est pas d'espèce d'hommes plus propre à défendre un semblable pays.

La Catalogne doit sa richesse à son commerce, à son industrie, à ses manufactures; de là vient que dans toutes les guerres elle a fait et fera toujours des sacrifices immenses pour ne pas devenir, même momentanément, province française, parce que cette réunion entraînerait la ruine inévitable de ses fabriques, qui ne peuvent, sous aucun rapport, soutenir la concurrence avec les nôtres. C'est néanmoins la seule province que Napoléon ait voulu réunir à la France, tant les difficultés à vaincre avaient de charmes pour lui; il l'organisa en plusieurs départements, et défendit à ses généraux de correspondre avec Joseph ou ses ministres; mais il différa de publier le décret de réunion qu'il avait rendu.

Ses efforts, dans la dernière lutte, sont inouis. Elle a armé presque tous ses habitants en état de porter les armes, sous la dénomination de somatènes, espèce de milice depuis long-temps particulière à cette province. Au premier coup de cloche, ou à tout autre signal, ils se pourvoyaient de vivres pour plusieurs jours, se rendaient sur les positions reconnues les plus fortes de leurs cantons respectifs, et contribuaient avec et plus que les troupes de ligne à la défense du pays; elle a organisé quarante tercios[1] de mi-

(1) Le Tercios est un corps d'infanterie légère plus fort

quelets, sans compter un nombre assez considérable de recrues qu'elle a fourni à l'armée régulière, et elle entretenait déja depuis huit mois, à ses frais, et sans aucun secours du trésor, quarante-six mille hommes (1). Les miquelets campaient avec la troupe de ligne et prenaient part à toutes ses opérations, pendant que les somatènes gardaient les montagnes, les routes, les défilés, rendaient impraticables les communications, éclairaient la marche des colonnes ennemies sur leur front et sur leurs flancs, appuyaient tous les mouvements et protégeaient les retraites de l'armée de ligne. Les habitants des places fortes défendaient eux-mêmes leurs remparts, dévouement qui, permettant de réduire les garnisons, laissait disponible un plus grand nombre de soldats. Des compagnies de femmes furent même organisées à Gironne : ces héroïnes y rendirent pendant le siège de grands services (2).

---

qu'un bataillon ordinaire; il se composait de dix compagnies; sa force moyenne peut être évaluée à environ mille hommes; quelques-uns sont restés au-dessous, d'autres se sont élevés au-dessus. Les miquelets étaient choisis parmi les plus agiles des somatènes. (Voir pièces justificatives, n° 4.)

(1) Voir page 19 du Manifeste de la Junte centrale de Catalogne, imprimé et publié à Tarragone au commencement de janvier 1809.

(2) Voir pièces justificatives, n° 5.

Ajoutez à toutes ces difficultés que l'Espagne est une puissance maritime, et qu'elle peut employer ses vaisseaux avec autant de facilité que de succès à la défense d'une province où de bonnes rades les abritent, et où des places fortes les protègent. Dans cette guerre, les Anglais suppléèrent par leur marine à celle des Espagnols que diverses circonstances avaient presque entièrement détruite. Ce sont tous ces avantages réunis qui ont fait appeler la Catalogne le boulevard de l'Espagne.

Si Napoléon avait voulu faire une conquête solide, c'est par la Catalogne qu'il aurait dû commencer; c'est là qu'il devait employer la majeure partie de ses forces; il préféra entrer par le pays le plus ouvert, le plus facile, pour arriver promptement à Madrid; il crut que, maître de la capitale, il y dicterait la paix, comme il l'avait fait à Vienne, etc. Il fut dans une erreur impardonnable pour un homme aussi éclairé que lui. Un peuple qui défend son territoire, ne voit dans la capitale qu'une ville à reprendre, dans un grand échec qu'un grand motif de plus pour continuer la guerre. En Espagne il n'y avait point de souverain; mais il y avait une nation abandonnée à toute son énergie, et personne pour accepter les conditions humiliantes imposées à Bayonne. Si, dans l'armée française, le moral

avait été aussi affaibli que le physique, par les revers qu'elle venait d'éprouver, et par ceux des autres corps de l'armée en Espagne, les Espagnols étaient au contraire dans un état d'enthousiasme qu'il serait impossible de décrire, parce que aucun peuple de l'Europe n'en est aussi susceptible. L'exaltation était portée chez eux à un point si extraordinaire, après l'affaire de Baylen, la levée des sièges de Sarragosse et de Gironne, l'évacuation de Madrid, et la retraite de Valence, qu'elle ne contribua pas moins que les renforts envoyés en Espagne à la destruction de leurs armées et à l'envahissement de tout le royaume (1). Les têtes les plus sages n'étaient pas même à l'abri de la contagion; il n'était plus question de défendre le pays, mais d'entrer en France.

En arrivant à Perpignan, le général en chef crut que c'était par oubli ou par imprévoyance que rien n'était préparé pour le service d'une armée qui devait tirer tous ses moyens de cette

(1) L'enthousiasme est, selon nous, un auxiliaire mauvais ou d'une utilité médiocre, il est même quelquefois dangereux; s'il est bon de l'exciter pour l'action d'un moment, il est toujours désavantageux de le faire pour une opération de quelque durée; car, s'il ne réussit pas, le découragement lui succède. La persévérance est une qualité bien supérieure, elle tient lieu d'abord du courage qui naît ensuite de l'habitude des dangers : c'est à elle que l'Espagne dut son salut; elle répara les désastres causés par l'enthousiasme.

ville, base naturelle de ses opérations en Catalogne ; il profita du temps qui devait s'écouler pendant la marche des troupes d'Italie vers les Pyrénées, pour faire connaître au ministre de la guerre et au major-général les besoins urgents de l'armée ; il réitéra même plusieurs fois ses réclamations auxquelles ils répondirent comme s'ils ne les avaient point lues, demandant des renseignements sur les mêmes objets qu'on sollicitait avec tant d'instance.

Les réponses du major-général paraissaient une dérision, et n'étaient cependant l'effet que d'une blâmable négligence ; on ne craignit pas de la lui faire trop sentir en lui renvoyant copie des premières lettres : mais il ne les lut probablement pas davantage, car il demanda de nouveau les mêmes renseignements ; de secondes copies tinrent lieu de réponses. On n'assurera pas qu'elles aient eu un meilleur sort.

Le temps s'était rapidement écoulé et perdu ; les troupes d'Italie arrivèrent successivement. Tout ce qui était nécessaire à leurs besoins manquait ; les hôpitaux étaient dépourvus de tout ; les hommes n'avaient ni capotes, ni souliers, ni effets de campement ; les chevaux, point de fourrages ; il ne se trouvait pas, enfin, une voiture couverte pour transporter seulement la charpie et les médicaments, à plus forte raison n'y en avait-il pas

une qui appartînt à l'armée pour transporter des farines ou du pain. Ces objets manquaient-ils en France? non; les bataillons du train des équipages encombraient la route d'Espagne, mais la route par Bayonne, celle où marchait Napoléon. Il ne fallait que de l'argent pour se procurer tous ces objets. On croira peut-être que Perpignan était dénué de fonds? non, les caisses du payeur en regorgeaient; mais on ne pouvait obtenir du ministre l'ordre d'en affecter la moindre partie aux plus pressants besoins de l'armée. Il fallut bien dès-lors se convaincre que l'on ne voulait point mettre cette petite armée en état d'obtenir quelques succès, puisqu'on lui refusait non-seulement les objets les plus nécessaires, mais encore les plus indispensables à son existence (1).

A mesure que les événements de la campagne qui va s'ouvrir se développeront davantage, on pourra moins échapper à la pensée que Napoléon, avec sa force immense, a été assez faible pour ne vouloir que des succès obtenus par lui-même, ou du moins sous ses yeux. Autrement on eût dit que la victoire était pour lui une offense; il en voulait sur-tout à la fortune quand elle favorisait les armes d'officiers qui ne lui devaient pas leur élévation.

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 6.

Les troupes venant d'Italie commencèrent à arriver à Perpignan, le 14 septembre, et les colonnes se succédèrent jusqu'au 28 octobre que la dernière, composée du train d'artillerie, apporta les munitions nécessaires pour entreprendre les opérations.

Le général en chef, n'ayant pu obtenir ni fourgons ni autres voitures quelconques pour le transport des vivres ou pour tout autre service, fut obligé d'en requérir, comme en pays ennemi, dans les départements voisins, qui fournirent naturellement ce qu'ils avaient de plus mauvais en charrettes, chevaux et mulets de bât; les conducteurs furent plus mauvais encore, parce qu'on les prit dans le rebut de la populace des villes. Mais on était pressé par le temps; on n'avait recouru à un aussi mauvais parti, qu'après avoir acquis la certitude qu'il n'y avait pas d'espoir d'obtenir quelque chose du gouvernement : encore les mulets, conduits par des hommes non accoutumés à les soigner, n'arrivèrent-ils que trop tard, et en partie seulement, car beaucoup des conducteurs avaient déserté, emmenant les bêtes de somme qui leur étaient confiées.

Depuis le 12 octobre, la cavalerie avait été renvoyée en Languedoc, à cause du manque absolu de fourrages dans le département des Pyrénées-Orientales, l'un des plus petits du royaume

et où, comme on l'a déja dit, rien n'avait été disposé, ni prévu pour la nourriture des chevaux.

Napoléon étant arrivé à Bayonne, transmit l'ordre d'entrer en Catalogne du 8 au 10 novembre. Il donnait, selon l'expression de sa lettre, *carte blanche* au général en chef, le laissant ainsi maître de ses plans (1). Mais le général en chef avait toujours présent à l'esprit ce qui lui avait été recommandé à Paris, la conservation de Barcelonne, et sa tâche lui paraissait bien difficile, pour ne pas dire impossible à remplir, sur-tout avec le peu de moyens qu'il avait à sa disposition relativement aux avantages de l'ennemi. Après avoir fait toutes les observations possibles, il se soumit à tenter la fortune.

Les forces espagnoles étaient partagées en trois armées : la première sous le commandement du marquis de la Romana, formant la gauche et s'appuyant à la mer océane, vers Bilbao ; la seconde, sous les ordres de Castanos, vers Tudela, sur les frontières de la Navarre et de l'Aragon, ayant une réserve à Sarragosse, sous les ordres de Palafox ; et la troisième en Catalogne, avec don Juan Vivès, qui venait de remplacer le marquis del Palacio : indépendamment de ce général

(1) Voir pièces justificatives, n° 7.

en chef, Saint-Narcisse avait été, par un décret de la junte, nommé généralissime des armées de terre et de mer (1). Les Espagnols avaient réparti leurs armées à-peu-près comme dans la guerre précédente; ils ne s'attendaient pas que Napoléon entrerait par la Biscaye, avec tout ce qu'il tirait d'Allemagne.

L'armée française étant réunie à ce que le roi Joseph avait conservé de troupes, les Espagnols eurent sur les bras, peut-être sans s'en douter, entre Bilbao et Tudela, les six premiers corps d'armée et la nombreuse garde de l'empereur, composée, comme on le sait, des troupes les meilleures et les plus aguerries de l'Europe.

En Catalogne, ils avaient à combattre les huit mille hommes renfermés dans Barcelonne sous les ordres de Duhesme, les quatre mille commandés par le général Reille, dans Figuières, plus les renforts arrivant d'Italie et consistant dans les divisions Souham et Pino, non compris les deux bataillons d'infanterie napolitains aux ordres du général Chabot.

Ces renforts se composaient de conscrits français, de troupes italiennes de quelques années de formation, de nouvelles troupes napolitaines,

(1) Voir pièces justificatives n° 8.

de Génois, de Toscans, d'un bataillon valaisan et d'un bataillon des troupes du pape (1).

L'armée de M. de Vivès avait d'abord été organisée par le marquis del Palacio, avec les nombreux tercios de miquelets de la province, avec les troupes venues de Mayorque et Minorque, de Valence, d'Andalousie sous Reding, et de Portugal après l'évacuation de ce pays par le duc d'Abrantès; plus la division du marquis de Lazan, arrivée de Sarragosse, le tout formant cent dix bataillons et trente-deux escadrons (2). Le principal but des opérations du septième corps étant la conservation de Barcelonne, on devait prévoir, dès le 1er novembre, qu'il serait forcé, un peu plus tôt ou un peu plus tard, de se porter sur cette place pour faire lever le siège, dont on commençait déja les apprêts, ou pour protéger le ravitaillement, qui ne pouvait avoir lieu que par mer, tant que les forteresses de Gironne et d'Hostalrich ne seraient pas au pouvoir des Français.

Le général en chef se décida à faire commencer de suite le siège de Roses, cette place étant de la plus grande importance pour les opérations en Catalogne, par la magnifique rade qu'elle protège, et qui abritait les vaisseaux ennemis dans

(1) Voir pièces justificatives, n° 9.
(2) Voir pièces justificatives, n° 10.

toutes les saisons. Une escadre anglaise y était établie, et tant qu'elle aurait pu s'y maintenir, il devenait presque impossible de ravitailler Barcelonne par mer; par conséquent cette place devait tomber au pouvoir des Espagnols vers la fin du mois de décembre, ainsi que Duhesme l'écrivait au major-général (1), si, d'une manière ou d'autre, on n'y faisait parvenir des approvisionnements pour cette époque.

On a déja fait observer qu'on ne pouvait conduire de voitures ni de vivres par terre à Barcelonne, qu'après la prise de Gironne et d'Hostalrich, et l'on était bien loin d'avoir le temps et les moyens de les assiéger. D'ailleurs ces opérations n'auraient point dispensé du siége de Roses : le succes eût donné un chemin, il est vrai, mais voilà tout : car si l'on ne pouvait seulement approvisionner Figuières, qui n'a pas besoin d'une forte garnison, à plus forte raison n'aurait-on pu approvisionner Hostalrich et Gironne, dont l'ennemi, maître de Roses, serait parvenu à s'emparer après un blocus de quelques jours.

Nous avons cru devoir entrer dans ces détails, ils laissent apercevoir ce que l'armée espagnole aurait dû faire pour empêcher le général en chef français d'atteindre son but, la conservation de

(1) Voir pièces justificatives, n° 11.

la capitale de la province; car puisque l'Espagne n'avait point la totalité de ses forces là où Napoléon avait les siennes, elle aurait dû profiter des points où elle possédait, entre autres avantages, celui du nombre; et puisqu'elle ne pouvait avoir la supériorité par-tout, elle devait se l'assurer quelque part; puisqu'il n'était pas en son pouvoir de repousser l'agression principale, elle devait au moins repousser l'attaque secondaire. Si elle avait les moyens de la faire échouer, il ne fallait point qu'on pensât à assiéger Barcelonne prête à tomber faute de vivres; mais il était nécessaire d'empêcher qu'elle ne fût secourue, et en supposant que le but de l'armée espagnole fût seulement de reprendre la capitale de la province, ce qui était déja pour elle un grand avantage, il ne fallait laisser devant cette place qu'un corps de troupes égal en force à la garnison; le reste de l'armée se serait rassemblé à Gironne et sur le Ter, y formant la base des opérations; soixante bataillons de ligne pouvaient être placés et campés sur la Fluvia, la droite à Saint-Père-Pescador, la gauche à Bascara; huit à dix tercios de miquelets devaient être portés sur le flanc droit des Français dans la montagne, et placés aux sources des ruisseaux de Turbay, d'Alga, de Manol et de la Muga, l'avant-garde sur le Manol, ou au moins sur l'Alga, et composée de mique-

lets, parce que ce sont les meilleures troupes légères connues, et les plus propres au service des avant-gardes et des flanqueurs.

Cette position pouvait être occupée par les Espagnols avant que le septième corps eût débouché dans le Lampourdan, et en admettant qu'ils ne s'y fussent établis que pendant le siège de Roses, ou même vers sa fin, ils empêchaient la prise de cette place, et Barcelonne tombait en leur pouvoir, sans coup férir.

Après la reddition de cette dernière ville, il était temps encore, si l'on avait craint de le faire plutôt, d'aborder franchement le septième corps qui ne pouvait opposer aux Espagnols que les vingt-six bataillons dont se composaient les divisions Souham, Pino et Chabot; car Reille avait à peine ce qui était nécessaire pour la garnison de Figuières. Ces vingt-six bataillons, comme on l'a déja dit, étaient composés de conscrits français et italiens, de Génois, et de Napolitains de nouvelle formation, qui désertaient, par bandes, tous les jours.

Ce serait trop présumer des forces du septième corps que de croire qu'il eût réussi à lutter plus d'un jour contre les forces réunies et bien dirigées de la Catalogne. On ne peut douter qu'il n'eût été bien vite rejeté en France, où les Espagnols auraient pu entrer avec lui : et comme

les places du Roussillon n'étaient point approvisionnées, notamment Perpignan, il est difficile de calculer jusqu'à quel point cette opération aurait pu nuire à Napoléon, qui n'a jamais été aimé dans le Midi, et qui y était abhorré alors, parce que la guerre qu'il faisait à l'Espagne était jugée injuste, inique, contraire aux intérêts de la France, et sur-tout à ceux des provinces méridionales.

Mais laissons ce que l'on aurait dû faire pour nous occuper de ce qui a été fait. Il y a long-temps qu'on a dit que la guerre est un art si difficile, que ceux qui font le moins de fautes sont encore réputés habiles.

Le 1er novembre, l'empereur étant arrivé à Bayonne, le septième corps reçut l'ordre de commencer ses opérations. La division Pino était campée à la Junquera depuis son arrivée. Elle avait servi à escorter les convois de vivres envoyés à la division Reille, et ceux d'artillerie destinés au siège de Roses, que l'on entreposait à Figuières, en laissant croire que c'était pour recommencer le siège de Gironne.

La division Souham était campée en arrière des Pyrénées, sur la rive gauche du Tech, que des pluies considérables l'empêchèrent de passer jusqu'au 5 qu'elle y parvint avec beaucoup de peine; les débordements de cette rivière ajou-

tèrent encore aux contrariétés que le défaut de moyens de transport faisait éprouver.

Le 5, le quartier-général était à la Junquera; le 6, il s'établit à Figuières, les divisions Reille et Pino campèrent devant Roses, et la division Souham à la Junquera. Le 7, le général Reille, chargé du siège de Roses, compléta l'investissement de cette place en y faisant rentrer les troupes espagnoles qui étaient en dehors, ainsi que les paysans des villages environnants qui, à l'approche de nos troupes, avaient fui emmenant avec eux leurs effets et leur bétail. Il y eut dans cette journée un engagement assez vif, où de part et d'autre on perdit du monde; mais notre feu étant plus concentré, et celui de nos adversaires plus divergent, leur perte fut plus considérable, malgré l'artillerie de la place, celle d'un vaisseau, d'une frégate et de quelques canonnières anglaises qui occupaient la rade, et qui les protégèrent en prenant part à l'action.

Le lendemain, la plus grande partie des habitants s'embarqua pour s'éloigner des pays que nous occupions; la pluie continua; les torrents et les ruisseaux débordèrent, au point d'empècher tout transport d'artillerie, ou autres, devant Roses. On fut obligé de cantonner les troupes pour éviter les maladies.

Le 9, la division Souham quitta la Junquera

pour aller prendre position entre Figuières et la Fluvia, couvrir les opérations du siège de Roses, et observer le corps espagnol, qui se rassemblait à Gironne sous les ordres du marquis de Lazan, arrivant de Sarragosse, et détaché du corps de réserve commandé par Palafox.

Le 10, le général Chabot prit, avec les deux bataillons napolitains, position à la Junquera; et le 11 à Espolla et à Rabós, afin de couvrir les derrières du général Reille, car dans cette guerre, où l'on était sans cesse entouré d'ennemis, il ne suffisait pas des dispositions usitées dans les guerres ordinaires : il fallait, pour jouir de quelque tranquillité, des précautions bien autrement étendues, parce que ce n'était pas seulement à l'armée, mais à toute la population espagnole qu'on avait affaire.

En attendant le général Chabot, le général Reille avait envoyé un bataillon italien pour éclairer ses derrières dans les directions de Selva de Mar et de Llanzá; un grand brouillard survenu pendant sa marche l'empêcha de remplir sa mission, et de rentrer à sa division. Le général Reille en conçut des inquiétudes et envoya à sa rencontre, sous les ordres du général Fontane, trois bataillons qui le joignirent à temps pour le dégager des miquelets, des somatènes et des Anglais qui l'entouraient, en les culbutant et les

forçant à s'embarquer à Selva, où ils abandonnèrent les dix pièces de canon qu'ils avaient voulu enlever, et un bon nombre de tués et de blessés. L'ennemi, qui avait compté sur la diversion de Selva, fit avec environ deux mille hommes, soutenus par l'artillerie de la place et de la marine anglaise, sur la gauche de la division Pino, commandée par Mazuchelli, une sortie qui fut repoussée jusque dans la ville après avoir essuyé une grande perte. Le 12, avec les mêmes forces et le même appui, il en tenta une seconde dont le résultat fut le même.

Pendant le brouillard, le bataillon italien dont nous venons de parler avait eu deux compagnies séparées de lui; ces deux compagnies commandées par un officier peu intelligent, s'en étant trop éloignées, furent enveloppées et prises sans qu'il eût entendu tirer un seul coup de fusil. Comme elles avaient été trompées par les habitans de Llanzá, Rabós, Espolla, Saint-Quírch et Vilamanisde, qui les avaient égarées et livrées, on s'empara d'un nombre d'habitants égal à celui auquel s'élevaient les deux compagnies, et on les envoya prisonniers en France, jusqu'à leur échange, préférant ce mode à celui d'incendier leurs villages, rigueurs employées jusqu'alors. Ce petit événement, malgré la perte de deux compagnies

qu'il nous causa, nous fut cependant encore avantageux en ce qu'il inspira, pour quelque temps, aux Italiens, une salutaire défiance, et fit cesser les intelligences que les Catalans entretenaient parmi eux, et dont ils avaient si bien profité, que le général Pino avait conçu et manifesté, à plusieurs reprises, au général en chef les inquiétudes les plus vives sur les progrès de la désertion qui semblait menacer sa division d'une destruction totale.

La continuation des pluies faisait un lac de la plaine du Lampourdan ; les chemins s'étaient transformés en ruisseaux, et les ruisseaux en de véritables rivières. Les hommes de garde devant Roses étaient dans la boue jusqu'aux genoux, et les chefs de corps voyaient avec anxiété la perte prochaine de la chaussure dont on était si peu pourvu. On avait, par une faute grave, défendu aux troupes d'Italie d'emmener leurs masses, et la Catalogne n'offre en cuirs que des ressources peu considérables, parce que le peuple de cette province ne se sert pas de souliers, mais seulement d'une espèce de sandales nommées espardilles, dont le soldat français, malgré la nécessité la plus absolue, et l'exemple de ses chefs, a toujours montré une grande répugnance à se servir.

Le 13, le sixième régiment italien arriva à

l'armée et rejoignit la division Pino. Il avait été retardé par les torrents, et avait même perdu six hommes qui s'étaient noyés.

Ce régiment, formé à l'île d'Elbe, de la légion italique, dans laquelle on incorporait tous les mauvais sujets de l'armée italienne, afin qu'il ne pussent s'échapper, donna beaucoup d'inquiétude à son arrivée, par les rapports qu'on reçut de sa conduite et des propos qu'il avait tenus dans les divers lieux de son passage, notamment à Perpignan, d'où l'on avait de suite sollicité son départ. Mais ce régiment gagna tellement à l'armée que, malgré sa composition, il se disciplina très-vite : on eut souvent des éloges à faire de sa conduite, et presque toujours à se louer de sa bravoure et de la fermeté de ses chefs.

Le 13 la pluie cessa, et le 15 les routes ayant paru praticables, on commença le 16 à transporter l'artillerie de siège devant Roses; on s'occupa aussi de refaire le chemin pour en conduire devant le fort de la Trinité, autrement dit le Bouton, et deux bataillons de la division Pino prirent position sur la hauteur qui le domine. Le petit bataillon de miquelets du Roussillon fut placé pour couvrir la communication de Bellegarde à Figuières.

Le général Souham était constamment harcelé sur la Fluvia, et l'on devait craindre que, d'un moment à l'autre, l'ennemi ne dirigeât sur lui une attaque vigoureuse qui eût fait échouer les projets sur Roses. Mais heureusement, ce qu'on a lieu de redouter le plus à l'armée, n'y arrive pas toujours, et le septième corps, dans cette pénible campagne, devait avoir plus à souffrir de l'imprévoyance ou de la mauvaise volonté du gouvernement français, que des entreprises de l'ennemi qu'il était destiné à combattre.

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 18 au 19, sur le front D. C. (*Voir planche I.*) Le général en chef qui, pressé par la position de Duhesme, sentait qu'il n'avait pas de moments à perdre pour s'approcher de Barcelonne, avait aussi ordonné l'attaque simultanée du fort de la Trinité, malgré l'opinion où l'on était qu'on ne pouvait attaquer Roses avec avantage qu'après s'être emparé de ce fort. Les Anglais, connaissant toute l'importance de son action sur la rade dont ils avaient un si grand besoin, s'étaient chargés de le défendre conjointement avec les Espagnols.

A tant de difficultés qui naissaient de la position du septième corps, il faut ajouter la résolution qu'on semblait avoir prise de ne point lui

fournir de vivres de France. Des ordres du gouvernement avaient été adressés, à ce sujet, à Perpignan, par le directeur-général Maret; on savait très-bien cependant que le pays était ravagé, et que les récoltes restées sur pied étaient pourries ou brûlées. En réponse aux demandes réitérées du général en chef pour que l'on vînt au secours de son armée, le ministre de la guerre l'invitait à faire passer des farines et des vivres à Barcelonne (1).

Le septième corps devait commencer ses opérations par un siège qui nécessitait des transports considérables : on ne voulut fournir ni avoine, ni fourrages pour les chevaux; de sorte que le général en chef fut obligé de renvoyer sa cavalerie en France, jusqu'aux environs de Béziers, et de l'y laisser pendant toute la durée du siège, pour ne point la voir périr sans rendre aucun service. Cette mesure impérieusement commandée par les circonstances fut néanmoins blâmée (2). Les officiers du génie et de l'artillerie qu'on avait demandés depuis long-temps, et qui étaient indispensables pour le siège, ne furent envoyés que quand il était déja avancé, et il était en bon train quand le major-général ordonna au général

(1) Voir pièces justificatives, n° 12.

(2) Voir pièces justificatives, n° 13.

en chef d'être rendu à Barcelonne du 20 au 25 novembre (1).

Il fut évident pour les observateurs que l'armée de Catalogne, si peu nombreuse, et d'une qualité si inférieure aux troupes que Napoléon commandait, réduite par sa faiblesse et sur-tout son dénuement à ne tenter que des opérations inexécutables, se trouvait condamnée à échouer par-tout, et à rendre plus éclatants par ses revers les avantages qui allaient être remportés ailleurs (2); comme si Napoléon, avec son génie, avait eu besoin de ces ressources de la médiocrité pour rester au-dessus de ses lieutenants par l'éclat de la renommée ainsi que par celui du rang. La foule de ses adulateurs voulait que l'événement

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 15.

(2) Le général en chef éprouvait depuis quelque temps une défaveur marquée qui approchait de la disgrace, soit que Napoléon conservât de l'inimitié à tout ce qui avait appartenu à l'armée du Rhin, comme l'ont prétendu des personnes assez avant dans sa confidence; soit qu'il se souvînt que ce général, pendant qu'il commandait une armée stationnée dans le royaume de Naples, avait positivement refusé de dicter à ses troupes des adresses serviles pour solliciter le premier consul de se revêtir de la dignité impériale, et qu'il avait pensé que c'était à la nation d'exprimer un vœu pour son élévation au trône, et à l'armée d'obéir. Ce prince, d'ailleurs, n'aimait pas qu'il y eût dans l'empire, et sur-tout dans l'armée, des existences fermement résolues à demeurer indépendantes.

justifiât toujours ce qu'ils répétaient sans cesse, que des malheurs attendaient nos armes par-tout où Napoléon n'était pas. C'était un système aussi favorable aux intérêts de son pouvoir qu'outrageant pour la dignité nationale.

Le général en chef écrivit à Napoléon qu'il ne pouvait lever le siège de Roses, comme le lui prescrivait son major-général, et qu'à moins d'un ordre formel de sa part il ne s'y déterminerait pas (1). Le siège continua : le 20 novembre, les pièces qui avaient été transportées à bras sur la hauteur de Puigrom, qui commande le fort du Bouton, furent mises en batterie et commencèrent à tirer.

Deux des vaisseaux anglais qui étaient dans la rade, ainsi que trois bombardes et plusieurs canonnières, firent un feu très-vif et continuel sur la batterie et les troupes.

Le 22, l'établissement de nouvelles batteries força l'escadre anglaise à se tenir plus éloignée de la place. (*Voir le plan, pl. I de l'Atlas.*)

Le 23, l'arrivée successive des officiers du génie et de l'artillerie permit de mettre plus d'activité dans les travaux.

Le même jour, à deux heures du matin, les

(1) Voir sa lettre, pièces justificatives, n° 16.

Anglais ayant débarqué, au pied du château de la Trinité, trois ou quatre cents hommes, cherchèrent à surprendre et à attaquer les troupes campées sur la hauteur qui domine ce fort, et furent repoussés avec perte d'une vingtaine de blessés et de huit à dix morts, parmi lesquels se trouva un officier de marine anglais.

Le 24, un corps de cinq à six mille hommes, détaché de l'avant-garde de l'armée espagnole, attaqua avec assez de vigueur, et sur plusieurs colonnes, les positions du général Souham, à Navata, Pontons, Armadas et Garrigas, et fit replier les avant-postes; mais l'ennemi, attaqué à son tour par ce général, fut culbuté et rejeté avec une grande perte sur la rive droite de la Fluvia, laissant entre nos mains le commandant en second de l'expédition, le colonel Lebrun, son major, et un capitaine du régiment de Tarragone, avec un assez bon nombre de sous-officiers et de soldats. Cette affaire fit beaucoup d'honneur au premier régiment d'infanterie légère et au quatrième bataillon du troisième. Elle prouva au général Alvarès, commandant cette expédition, la vigueur des nouvelles troupes arrivées en Catalogne, et aurait dû apprendre aux Espagnols que ce n'était pas avec leur avant-garde qu'ils pourraient faire lever le siège de

Roses, mais qu'il leur fallait avoir sur le terrain, où partie de cette avant-garde avait combattu, les bataillons dont on a parlé plus haut, c'est-à-dire toute l'armée qui était si inutilement employée au siège d'une grande ville, dénuée d'approvisionnements et prête à capituler à moins de prompts secours. Toutefois cette affaire donna, momentanément, un peu d'espoir à la garnison de Roses qui avait entendu, si près d'elle, le bruit du canon et de la mousqueterie, et nous força, quelques jours après, à détacher du siège une partie de la division Pino, pour renforcer la ligne d'observation (1).

Le 26, le général Lazan, venant d'Aragon, arriva avec un renfort de six mille hommes, et réunit à son commandement la division Alvarès battue l'avant-veille.

Le 27, les pièces de la batterie pointées sur le château de la Trinité reçurent une meilleure direction, et toutes les autres batteries dressées contre la place firent un feu continuel qui causa beaucoup de mal à la garnison.

Les circonstances prescrivant impérieusement de presser le siège, on fit attaquer, pendant la nuit, la ville de Roses. Cinq cents hommes, bien retranchés dans les maisons, la défendirent. On

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 17.

connaît la bravoure des Espagnols dans ce genre de guerre; ils se battirent avec un acharnement remarquable : mais le sixième régiment italien, chargé de cette attaque, la fit avec une valeur au-dessus de tout éloge; cinquante Espagnols seulement parvinrent à s'échapper et à rentrer dans la place. Cent soixante hommes et quatre officiers furent faits prisonniers; le reste fut tué.

La prise de cette ville ou bourg mettait la place assiégée dans une très-fâcheuse situation : nous pouvions établir une seconde batterie de brèche en face d'un bastion endommagé autrefois par l'explosion d'un magasin à poudre, et qui devait bientôt céder à l'effet de la batterie projetée : de plus il nous devenait facile d'en établir une sur le rivage, pour gêner la communication des assiégés avec l'escadre anglaise. Comme la place souffrait extrêmement de nos mortiers, de nos batteries de ricochets et d'enfilade, on la fit sommer de se rendre; mais elle refusa, et on s'occupa de la batterie de brèche et de celle de la mer.

Le général Sanson, commandant du génie, qui avait déja fait le dernier siège du fort de la Trinité, et qui par cette raison devait d'autant mieux le connaître, ayant déclaré que la brèche en était praticable, on commanda, le 30 novembre, un capitaine et cinquante grenadiers

italiens pour monter à l'assaut et s'en emparer. Ce capitaine, qui avait été au service d'Espagne et en garnison au fort de la Trinité, fit observer que le trou qu'on y apercevait n'était point une brèche, et ne pouvait y donner entrée; que cependant si, malgré ses observations, on exigeait qu'il y allât, il irait, mais par obéissance, certain qu'il était de n'y pouvoir pénétrer, et d'y périr, lui et les hommes destinés à le suivre. Le génie et l'artillerie avaient décidé qu'il y avait brèche praticable : le malheureux officier, quoique sûr du contraire, dut obéir et mourut victime de son devoir, peut-être aussi de la négligence d'autrui. Il faut observer qu'on n'avait approché du fort aucun boyau de tranchée, de sorte que les assaillants avaient, en outre, une assez grande distance à parcourir à découvert, avant d'arriver au pied de la brèche : deux de ses malheureux compagnons, revenus, déclarèrent qu'ils étaient entrés par un trou où ils n'avaient trouvé aucune issue, et qu'ils s'étaient échappés pendant que les Anglais, qui auraient pu les tuer, hissaient sur la plate-forme où ils étaient, deux de leurs camarades, par le moyen d'une corde dont ils leur avaient jeté un bout en leur disant de s'y attacher.

Les généraux Ruty et Kirgener, l'un destiné à commander le génie et l'autre l'artillerie au

septième corps, arrivèrent en ce moment. C'était un peu tard à la vérité, mais encore assez à temps pour rendre de grands services au siège de Roses.

Le général Souham avait fait, le 29, une reconnaissance sur la ligne de la Fluvia. Le général en chef lui avait bien recommandé de s'assurer s'il n'était point arrivé de nouvelles troupes étrangères au corps de Lazan, et venues des environs de Barcelonne; car la destinée du septième corps en Catalogne dépendait de ce qui pouvait se passer sur la Fluvia.

L'armée espagnole, moins ce qui était nécessaire pour contenir Barcelonne, arriverait-elle d'ici à huit jours, ou n'arriverait-elle point? Tout était là. Si elle arrivait, après bien des pertes et des fatigues le siège de Roses était levé; le septième corps, qui ne pouvait opposer en ligne que vingt-six bataillons aux cent dont l'armée espagnole pouvait disposer pour cette expédition, s'il résistait était détruit; le Roussillon se voyait envahi, et les deux places de Catalogne, occupées par les Français, tombaient, faute de vivres, au pouvoir des ennemis; de plus, les places du département des Pyrénées n'étaient pas mieux approvisionnées en vivres et en munitions, et Napoléon n'eût pu envoyer assez tôt à leur secours. Dans l'hypothèse contraire, la place de

Roses était prise, la position du septième corps restait toujours très-pénible, mais n'était plus désespérée; les Espagnols avaient encore la possibilité de s'emparer de Barcelonne, mais on pouvait espérer de conserver intacte la frontière de France.

Le résultat de la reconnaissance faite par le général Souham, fut de nous assurer que l'armée ennemie n'arrivait pas. Cette faute de son général nous remplit d'espérance pour l'avenir.

La place de Roses ayant, comme on l'a dit plus haut, refusé de se rendre à la sommation qu'on lui avait faite, on établit les batteries de brèche qui démasquèrent et commencèrent leur feu le 4 décembre au matin. Le soir, le bastion était déja ébranlé; dans la nuit, la garnison fit une vigoureuse sortie sur nos ouvrages, et nous tua quatorze hommes; elle fut repoussée et laissa quatre-vingts morts sur la place. C'était le dernier effort qu'elle voulait faire. Le lendemain 5, la brèche était ouverte; la garnison qui avait mis son espoir dans la fusillade continuelle qu'elle entendait depuis huit jours sur les rives de la Fluvia, et dans les secours promis par les Anglais, fut obligée de demander à capituler, contre l'avis de ces alliés, qui, du haut de leurs vaisseaux mouillés à la portée du canon de Roses, ne

croyaient pas que cette place eût fait ce que le devoir et l'honneur exigeaient et dût penser à capituler. Ces conseils étaient bons et faciles à donner à bord d'un vaisseau en rade; mais on peut assurer que, si les Espagnols les avaient suivis, ils auraient subi, dès le jour suivant, le sort de ceux qui avaient défendu la ville.

Il aurait été possible aux Anglais, en plein jour, et sur-tout facile durant la nuit, d'embarquer la garnison et de la transporter, en quelques heures, sur la rive droite de la Fluvia, en laissant seulement un faible détachement pour remettre la forteresse; comme cela s'était pràtiqué en février 1795, quand une escadre espagnole occupait la baie.

Nous n'avions jamais espéré prendre, à la vue et sous le canon de l'escadre, une garnison forte encore d'environ 3000 hommes.

Le 6 décembre, elle sortit de la place avec les honneurs de la guerre, pour se rendre prisonnière en France.

Les Espagnols furent très-étonnés, au moment où ils défilaient sur le bord de la mer, de se trouver en butte à un feu très-vif des vaisseaux anglais. Ils s'obstinèrent toujours à repousser l'idée que cela pût être l'effet d'une méprise.

Le général Reille trouva dans la forteresse soixante canons de bronze.

Les Anglais, qui défendaient le fort de la Trinité, firent sauter les magasins à poudre, incendièrent les bâtiments et abandonnèrent ensuite, à notre grande satisfaction, le golfe de Roses.

CHAPITRE II.

Marche sur Barcelonne; passage de la Fluvia, du Ter, au-dessous de Gironne. — L'avant-garde ennemie, commandée par le marquis de Lazan, coupée de son armée, par la marche du septième corps sur Hostalrich. — Arrivée du général Vivès à Vilalba. — Bataille de Cardedeu. — Déroute de l'armée espagnole. — Séparation du général Vivès, forcé de s'embarquer à Mataro, d'avec son armée en fuite. — Levée du siége de Barcelonne.

PENDANT la durée du siège qui venait de finir si heureusement, le major-général n'avait cessé de presser le général en chef, au nom de Napoléon, de se porter sur Barcelonne, pour en faire lever le siège, qui était commencé, et pour dégager le général Duhesme qui lui demandait de prompts secours, et lui assurait que la place serait perdue s'il n'en recevait pas pour la fin de décembre.

Le général en chef avait promis de marcher aussitôt la reddition de Roses, en lui annonçant que cette place ne pouvait, selon toute apparence, tenir au-delà du 6 décembre : et il avait donné des ordres pour que sa cavalerie, qu'il s'était vu, ainsi qu'on l'a déja dit, forcé, par le

manque absolu de fourrages, de renvoyer sur ses derrières, fût de retour à la fin de novembre. En effet elle était arrivée à cette époque, et s'acheminait vers la Fluvia, ainsi que les charrettes et les mulets requis en France. Le général en chef ne perdit pas un instant. Le lendemain de la prise de Roses, 7 décembre, les troupes quittèrent les positions qu'elles occupaient autour de cette place, et, le 8, les vingt-six bataillons et les neuf escadrons destinés à faire lever le siège de Barcelonne, étaient réunis sur la rive gauche de la Fluvia : le 9 au matin, ils passèrent cette rivière, culbutèrent l'ennemi de toutes ses positions, le rejetèrent sur la rive droite du Ter, dont ils occupèrent la rive gauche, le quartier-général à Médinya.

Il fallait donc que le général en chef marchât sur la capitale de la province avec environ quinze mille baïonnettes et quinze cents sabres, la division Reille devant rester dans le Lampourdan pour former les garnisons de Figuières et de Roses, et qu'il s'avançât, avec d'aussi faibles moyens, contre l'armée espagnole, forte de trente-deux escadrons et de plus de cent bataillons, y compris les vingt-quatre tercios de miquelets (1). On le répète, les ennemis, en se bornant à con-

(1) Voir pièces justificatives, n° 15.

tenir Barcelonne, pouvaient encore lui opposer plus de quatre-vingts bataillons qu'il leur était facile de réunir où ils voudraient, la Catalogne offrant, presque à chaque pas, des positions inexpugnables. Certes le septième corps eût couru de grands dangers s'il les avait trouvés rassemblés sur les bords de la Tordera, du Bézos, du Congos, du Caldas ou du Ripollet; car outre leur énorme supériorité numérique, outre l'avantage que leur donnaient les miquelets, les meilleures troupes légères de l'Europe, ils s'appuyaient encore sur les somatènes, c'est-à-dire, sur le peuple entier de la province, auxiliaires terribles qui ne laissaient pas un moment de repos à l'armée française, surprise de les retrouver constamment sur ses flancs et sur ses derrières, après les avoir dispersés en tête, et d'avoir ainsi successivement sur les bras la population fraîche et reposée de chaque canton, obstacle de moment en moment plus difficile à surmonter, parce qu'il fallait surmonter d'abord la lassitude d'une marche aussi difficile et d'un combat aussi persévérant. De plus, il n'y avait point à sa disposition de route où se pût conduire seulement une charrette, ni par conséquent une bouche à feu ou un caisson de munitions, de sorte qu'il pouvait arriver au général en chef de se trouver à moitié chemin de Barcelonne entouré par un peuple courageux, et par des troupes trois fois plus fortes que les

siennes et bien pourvues de tout, sans pain au bout de trois jours, et sans cartouches après une heure de combat.

Il chercha, dépourvu de tout autre moyen, à combattre séparément les divisions de l'armée ennemie, et afin d'y réussir, il manœuvra pour empêcher leur réunion que, dans tout autre cas, il eût favorisée; car dans une circonstance moins désespérée, il eût attaqué l'avant-garde ennemie sur le Ter, et jusque sous les murs de Gironne, où elle venait s'appuyer; mais, dans la situation où il se trouvait, après s'être assuré, par des tentatives infructueuses, que cette division ne s'engagerait pas assez pour s'exposer à un échec signalé, il se détermina, tout en regrettant de n'avoir pu la détruire en grande partie pour éviter la position fâcheuse où elle pouvait mettre les derrières du septième corps, à la tourner, en la trompant, de manière à se placer entre elle et l'armée dont elle couvrait les opérations.

Le 9, le septième corps était donc, ainsi qu'on l'a dit plus haut, sur la rive gauche du Ter.

Le 10, il manœuvra comme s'il avait l'intention de s'établir devant Gironne. Le général en chef tenait à ce que l'ennemi eût cette opinion, espérant ainsi retarder assez la marche de M. de Vivès, pour franchir avec moins de peine des défilés importants.

Le 11 au matin, il renvoya son artillerie et ses caissons de munitions à Figuières, sous la protection de la division Reille, qui se trouvait encore en position sur la rive gauche du Ter. Il passa cette rivière et alla, le même jour, se poster, à la Bisbal, emmenant seulement des charrettes chargées de biscuit. Le lendemain, on en fit une distribution aux troupes pour quatre jours; c'était tout ce qu'elles pouvaient espérer jusqu'à Barcelonne; les charrettes furent abandonnées, et les chevaux menés en main pour être attelés à celles que l'on comptait trouver, une fois arrivé dans cette ville.

Ainsi cent cinquante mille cartouches portées sur des mulets, cinquante dans la giberne de chaque soldat et du biscuit pour quatre jours dans son sac, voilà tout l'approvisionnement des vingt-six bataillons que le général en chef conduisait pour faire lever le siège de la capitale de la Catalogne.

Le 12, le corps d'armée se mit lestement en route pour venir camper dans le val d'Aro; il trouva au col de la Grange des miquelets et des somatènes commandés par don Juan Claros. Cette position, extrêmement forte, fut emportée avec beaucoup d'audace par la tête de la division Pino, qui marchait la première; en passant près de Palamos, le septième corps essuya quelques

coups de canon de la part de la station anglaise, et n'arriva à sa position, après une marche longue et pénible, qu'à dix heures du soir.

Ici son but ne pouvait plus rester caché; on ne chercha donc qu'à jeter un peu d'indécision sur la route que l'on prendrait; car une heure de retard dans la jonction des troupes espagnoles était déja un assez grand avantage.

Le 13, le septième corps quitta sa position et arriva à Vidreras à sept heures du soir, se trouvant, ainsi que le général en chef l'avait voulu, entre l'avant-garde ennemie, aux ordres de M. de Lazan, qu'on apercevait sur les hauteurs de Casa de la Selva et le gros de l'armée espagnole. (Voir le Plan, n° II.)

Le 14, il se porta, par Masanet et Martorell de la Selva, sur les hauteurs qui dominent la forteresse d'Hostalrich. En arrivant sur la Tordera, on vit avec un extrême plaisir que le général Vivès n'était point arrivé pour prendre cette position, qui est très-bonne, et où quelques bataillons de miquelets et de somatènes, bien placés, pouvaient nous faire brûler toutes nos cartouches (1). Un seul engagement eut lieu dans

(1) La provision en était si faible que Napoléon ne voulut point le laisser paraître dans le rapport du chef d'état-major, inséré au *Moniteur* du 17 janvier 1809, où il fit mettre 150 au lieu de 50 par homme.

cette journée ; ce fut auprès de Mallorquinas, entre les troupes de Lazan et l'arrière-garde du septième corps qui campa, la droite à Grions, et la gauche à Masanes. On s'occupa, le reste du jour, à chercher un chemin qui, tournant Hostalrich à une plus grande distance que la portée de la mitraille ou du mousquet, rejoignît la route de Barcelonne derrière cette forteresse. Tous les contrebandiers que le général en chef avait consultés à Perpignan, lui avaient déclaré qu'il n'y en existait pas : un seul homme, qui avait autrefois gardé des moutons dans cet endroit, lui avait assuré le contraire, et sur cette affirmation d'un seul, contestée par tant d'autres, il s'était décidé à passer par cet endroit plutôt que par le bord de la mer qui lui eût offert des difficultés bien plus grandes encore ; car les coupures énormes que les Anglais et les Espagnols y avaient faites, n'auraient pu être réparées en six mois, et les ouvriers qu'on y eût employés auraient dû travailler sous la mitraille des vaisseaux de l'escadre anglaise. Duhesme, qui avait pris cette route à son retour du siége de Gironne, avait été obligé de brûler ses voitures et de jeter son artillerie à la mer, pour regagner Barcelonne au travers des montagnes. La brigade Fontane de la division Pino avait cru d'abord en découvrant un sentier, avoir trouvé celui que l'on cherchait ; mais c'en

était un qui conduisait sous le feu de mousqueterie de la place, et son général fit prévenir de ne pas le suivre. A trois heures de l'après-midi, tous les officiers d'état-major étaient rentrés au camp, harassés de fatigue, et déclarant que le chemin n'existait pas : le général en chef, plein de confiance dans les renseignements que lui avait donnés le pâtre, se mit lui-même à la recherche, et eut, au bout de deux heures, le bonheur de le trouver, et de calmer l'inquiétude qui commençait à régner dans la troupe. En gravissant la montagne, il était tombé dans un parti de somatènes embusqués et couvrant le bétail qu'ils avaient amené dans les bois : mais la compagnie d'élite des dragons Napoléon, à la nouvelle du danger de son général, saisit ses carabines, et ne laissant que ce qui était nécessaires pour la garde des chevaux, escalada la montagne, malgré ses grosses bottes, avec la rapidité de l'éclair : les somatènes la voyant si bien déterminée, prirent le seul parti qui leur restât, celui de la fuite. Il y eut toute la nuit, dans Hostalrich, des alertes causées par quelques-uns de nos traîneurs qui s'égaraient et s'en approchaient de trop près.

Le 15, au point du jour, le septième corps se mit en route en suivant le sentier découvert la veille : les chevaux purent aussi y passer,

démontés et conduits par la bride dans les endroits les plus difficiles. A peine le septième corps avait dépassé la forteresse, et commençait à cheminer sur la route de Barcelonne, qu'il se vit attaqué en queue; on craignit d'abord que ce ne fût déja l'avant-garde de Lazan, mais on ne tarda pas à être rassuré par la certitude que ce n'était que la garnison de la place et des somatènes. Aussitôt après que cette attaque fut repoussée, on vit les hauteurs environnantes couvertes de ces mêmes somatènes qui faisaient sur nos flancs un feu continu de mousqueterie, d'abord peu incommode, parce qu'ils tiraient de loin, mais plus meurtrier ensuite, parce que nous voyant obligés de poursuivre notre marche, et de ne riposter que par quelques flanqueurs, ils nous crurent intimidés, et peu-à-peu s'avancèrent davantage : beaucoup même furent assez hardis pour venir se faire tuer sur la route; leur bravoure, à la vérité, était encore excitée par l'approche de leur armée.

Claros nous ayant vu déboucher de la Bisbal, le 12 au matin, avait de suite expédié un courrier au général Vivès qui, déja prévenu par le marquis de Lazan, avait mis ses troupes en route dans la nuit. Si les généraux espagnols n'avaient pas été trompés par quelque circonstance que l'on ignore, Vivès avec toute son armée, moins

quelques bataillons de miquelets et de somatènes, laissés autour de Barcelonne, pouvait arriver assez tôt pour prendre position sur la Tordera en même temps que les Français, qui avaient à dos le général Lazan et Claros dont la division trop peu battue le 12, au col de la Grange, avait pu si aisément se réunir à lui, grossie encore des somatènes des environs. La situation du septième corps eût été ainsi bien plus fâcheuse le 14, devant la Tordera, qu'elle ne le fut le 16 à Cardedeu; d'abord, parce que la première position, appuyée par la forteresse de Hostalrich, était bien meilleure pour l'ennemi que *la* seconde : le général en chef français la considérait comme inexpugnable, étant bien occupée seulement par des miquelets et des somatènes qu'il était si facile d'y réunir, et qui sont si propres à la défense d'un pays aussi couvert : ensuite, parce que Vivès, vu sa proximité de Lazan, eût disposé, sans craindre la plus petite équivoque, de tous ses moyens pour coopérer à son attaque, et enfin, parce qu'à Cardedeu les Français pouvaient, dans une situation désespérée, parvenir à faire une trouée qui rendît possible la réunion d'une partie de leurs troupes à Barcelonne, tandis que sur la Tordera ils n'auraient eu aucune chance en leur faveur, la position

des Espagnols étant plus forte par sa nature et par l'appui de leurs places.

Dans l'après-midi du 15, les troupes du général Pino, qui marchaient en tête, furent arrêtées au pont d'une branche de la Tordera, en avant de San Seloni, par quatre bataillons du corps de Milans qui, revenant du blocus de Barcelonne, arrivaient d'Arenis par le défilé de Valgorgina et s'étaient placés à la tête du défilé de Treintapasos pour nous en disputer le passage. La division Pino attaqua ces bataillons, les débusqua du pont, les rejeta sur les hauteurs à gauche de la route et entretint avec eux une légère fusillade.

Les soldats, après avoir passé avec peine plusieurs torrents, et marché tour-à-tour en flanqueurs pour repousser les miquelets ou somatènes qui descendaient des montagnes, se trouvant harassés, voulaient s'arrêter au pont de la Tordera; mais le général en chef n'y consentit point, certain qu'il était, de rencontrer le lendemain matin le général Vivès avec tout ce qu'il amenait du siége de Barcelonne, et ne voulant pas lui livrer bataille au milieu d'un défilé boisé, de deux lieues de longueur, tandis que, derrière lui, le marquis de Lazan ne quittait pas les traces du septième corps et l'aurait rejoint, même sans presser sa marche, dès le commencement du combat. Il n'écouta donc aucune réclamation, ordonna d'entrer dans le dé-

filé de Treintapasos, et de ne s'arrêter qu'après en être sorti et avoir trouvé une position où l'on pût se déployer et manœuvrer.

On laissa peu de monde pour entretenir la fusillade avec les bataillons dont on a parlé plus haut et qu'on laissa aussi sur les derrières : la division Milans, dont ces bataillons faisaient partie, passa la nuit sur les hauteurs de Nostra Sa del Corrédo, derrière notre gauche : on avait fusillé avec elle jusqu'à la nuit, et elle pouvait être rendue aussitôt que nous sur le champ de bataille de Llinás ; mais une partie des troupes qui la composaient n'y arriva qu'une heure après l'affaire.

On trouva le défilé plein de coupures, d'abatis et d'obstacles de tous genres qui retardèrent la marche ; mais, à dix heures et demie du soir, le septième corps en était sorti, et bivouaquait en plaine, une lieue en arrière de Llinás, et en face de l'armée espagnole, qui était placée entre Cardedeu et Vilalba.

Le septième corps, dans la position la plus critique où puisse se trouver un corps d'armée, avait derrière lui l'avant-garde de l'armée ennemie, qui le suivait à la piste, avec la division Claros, qu'elle avait ralliée : sa force s'élevait à sept mille hommes, et aurait pu monter à dix, en ne laissant à Gironne que ce qui était indispensable pour le moment. Il avait en face les

troupes venues du siège de Barcelonne, sur ses flancs des nuées de somatènes, et immédiatement derrière sa gauche, la division Milans, forte d'environ quatre mille combattans. Le général en chef espagnol amenait avec lui cinq mille hommes, tirés de son centre et de sa droite pour être réunis à la division Reding, qu'il avait fait partir après celle de Milans, et qui avait formé sa gauche devant Barcelonne. Les rapports espagnols, notamment celui de Cabanes (1), se sont plu à diminuer le nombre de ces deux divisions amenées par le général Vivès : on sait que la division de Grenade n'avait pas encore le nombre de régiments, qu'elle a eu quelques jours après; mais elle avait environ dix mille hommes en partant de Barcelonne, ce qui, joint aux cinq amenés par Vivès, forme les quinze mille que nous avons attaqués à Llinas.

Le biscuit distribué à la Bisbal était consommé; les cartouches l'avaient été, en partie, dans les combats des journées précédentes, de sorte qu'il ne restait pas de munitions pour une heure de combat; encore par munitions, il faut entendre seulement des cartouches d'infanterie, car les Français n'avaient point de canons.

Le général en chef espagnol Vivès qui devait,

(1) Voir pièces justificatives, n° 18.

disait-il, dans ses proclamations (1), tous ses grades et sa réputation aux nombreux succès qu'il avait remportés sur les Français, regardait comme une proie heureuse et facile à saisir ce qu'il appelait par dérision le *soçorro*. Les gazetiers espagnols, faisant allusion à l'affaire qui allait avoir lieu, et la comparant, suivant l'usage de cette nation, à une course de taureaux, annonçaient dans leurs feuilles une seconde Corrida, dans laquelle il signor Reding serait le matador (2). En effet, la circonstance était favorable, et la fortune n'en offre pas souvent de pareilles; mais aussi quelquefois elle se joue des projets des hommes, même les mieux conçus, et c'est ce qu'elle fit le 16 décembre, à l'avantage du septième corps d'armée.

A la pointe du jour, le général en chef l'avait formé en une seule colonne; car c'était dans cet ordre qu'il voulait combattre. On n'avait pas fait cent pas, que la fusillade des somatènes commença sur les flancs, et un quart d'heure après, le canon se fit entendre sur la tête de la colonne, composée des troupes de la division Pino. Ce général envoya un aide-de-camp au général en chef pour lui demander ses ordres, et s'informer

(1) Voir pièces justificatives, n° 19.

(2) Ils répétaient la mauvaise plaisanterie qu'ils avaient faite quelques mois avant, à l'occasion de la bataille de Baylen.

s'il n'y avait pas de changements à faire dans les dispositions pour le combat. « Répétez au général Pino, répondit le général en chef, que le corps d'armée doit combattre dans l'ordre où il se trouve, et comme je l'ai formé ce matin; nous n'avons ni le temps, ni les moyens de faire des dispositions pour battre les Espagnols plus ou moins; le pays est si couvert, si boisé qu'il nous faudrait au moins trois heures pour bien reconnaître les positions de l'ennemi; avant deux, le marquis de Lazan peut être ici, et nous attaquer en queue, dans le moment où nous serions assaillis sur notre gauche par la division Milans, que nous avons combattue hier, et qui est restée très-près de nous, à l'entrée de la nuit. Nous n'avons pas une minute à perdre : il faut passer sur le ventre au corps de troupes qui est en face de nous, quel que soit son nombre, c'est la seule et unique chance de succès, dans la position où nous nous trouvons; nous sommes sans pain et presque sans munitions; nous n'avons que nos épées et nos baïonnettes; ce sont les seules armes à notre disposition, les seules dont on doive se servir aujourd'hui. L'ennemi a une artillerie bien attelée qui lui procurera probablement un avantage, d'autant plus grand qu'elle tirera long-temps avec sécurité puisque nous n'en avons pas pour lui riposter; c'est pour vous une nécessité de plus de

mettre de la rapidité dans votre attaque. Rappelez au général Pino d'éviter le plus léger tâtonnement; je défends qu'on déploie un seul bataillon. Malgré la forte position de l'ennemi, il faut l'aborder en colonne, couper sa ligne par le centre, écraser ce point par la réunion de tous nos moyens, de tous nos efforts, et cela avec une célérité telle qu'il n'ait pas le temps de parer à cette attaque; le culbuter, ne point changer l'ordre dans lequel nous sommes, même pour faire des prisonniers en assez grand nombre; notre but principal et unique étant d'arriver ce soir le plus près possible de Barcelonne, et d'annoncer, par les feux de nos bivouacs, notre arrivée pour en faire lever le siège. » (*Voir les plans*, n° III.)

L'attaque commença immédiatement; mais au lieu d'aborder en colonne, comme il était ordonné, la brigade Mazuchelli qui était en tête de la division italienne, se déploya à gauche de la route, en se prolongeant, et abordant la gauche du corps commandé par Reding, que les Espagnols nommaient division de Grenade, et la droite de celui où se tenait plus particulièrement le général Vivès. Le général en chef vit avec beaucoup de peine ce changement dans ses dispositions, qui allait en nécessiter d'autres, l'obliger à plusieurs attaques au lieu d'une seule, par con-

séquent l'affaiblir, diminuer ses chances de succès, et enfin faire perdre du temps, et engager un feu de mousqueterie si vif, que nous ne pourrions le soutenir plus d'un instant faute de cartouches. Pour remédier à ce grave inconvénient qui changeait tout le projet du général en chef, il fit de nouveau dire au général Pino de ne pas déployer sa deuxième brigade, et de la laisser marcher sur la route. En même temps, il fit changer la direction de la division Souham, qui suivait immédiatement celle de Pino, et la fit diriger de suite, par un mouvement à gauche, sur la droite du général Reding, qui appuyait au ruisseau Mogent; parce que la brigade italienne qui s'était déployée se trouvait vivement pressée, sur-tout sur son flanc gauche, par les troupes de ce général qui lui faisaient déja perdre du terrain, lorsque la division française aborda en colonnes la droite de celle de Grenade, l'enfonça, et l'empêcha de se rallier; dans le même moment, la deuxième brigade du général Pino attaqua l'ennemi en colonnes, et aussi franchement, sur la route de Barcelonne, pendant qu'une fausse attaque sur la gauche des Espagnols, exécutée par deux bataillons de Fontane, attirait son attention et masquait ce mouvement décisif.

Par l'effet de cette manœuvre, et grace à la vivacité du choc, à la décision des chefs, à la

bravoure des troupes, l'armée ennemie eut, sur-le-champ, sa ligne de bataille enfoncée, elle fut coupée de toutes parts, sabrée, mise dans une déroute complète, et s'enfuit à toutes jambes et dans toutes les directions, laissant entre nos mains toute l'artillerie et les munitions qu'elle avait amenées, et dont nous avions un si grand besoin; deux mille prisonniers, dont huit cents blessés, le brigadier-général Gamboa, plusieurs officiers supérieurs, un grand nombre d'autres et deux drapeaux. Le général en chef Vivès fut lui-même coupé de son armée, et réduit à traverser à pied les montagnes pour se jeter dans une petite barque vers Mataró, d'où les Anglais le transportèrent à son armée derrière le Llobrégat; son chef d'état-major fut aussi séparé de lui et des troupes, et ne le rejoignit qu'à Tarragone où il débarqua. Reding lui-même fut serré de si près qu'il faillit être pris et ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Il se retira par la route de Barcelonne, rallia vers Monmaló, une partie des fuyards qu'il conduisit, par San Cugat, à Molino del Rey, où il effectua sa jonction avec les troupes de Caldaguès.

Notre perte, dans cette affaire, ne fut pas considérable relativement à son importance, car si l'action fut très-vive, elle fut aussi d'une très-courte durée. Il n'y a que celles conduites avec

mollesse, indécision et tâtonnement qui soient meurtrières pour le vainqueur, par la longueur du temps qu'elles nécessitent. Notre perte tomba, pour la plus grande partie, sur la brigade Mazuchelli, et fut occasionée par son inutile déploiement. Elle ne s'éleva cependant pas à plus de six cents hommes hors de combat.

Le général Chabot ne put prendre part à cette affaire; il était resté à quelque distance en arrière, pour couvrir les chevaux des équipages, ambulances, etc., et faire d'abord face au général Lazan, que l'on s'était attendu à voir arriver d'un moment à l'autre. Il n'avait toujours avec lui que ses deux bataillons napolitains et un fragment de bataillon français, nommé chasseurs des montagnes, dont l'organisation était manquée. C'était un noyau de miquelets du Roussillon qu'on s'obstinait, contre leur inclination, à organiser en troupe réglée.

Cette heureuse affaire, dont les dispositions, y compris l'attaque, ne durèrent pas une heure, tira le septième corps de la plus fâcheuse position où il se soit trouvé dans cette pénible campagne. Il continua sa marche sur Barcelonne: la division Pino campa ce même soir sur le Ripollet, alluma des feux, comme il avait été ordonné, pour annoncer notre victoire au général Duhesme, qui était déja prévenu de notre marche par une lettre

du 7 (1), et de notre approche par la canonnade du matin, le vent portant dans sa direction. La division Souham bivouaqua et prit position sur le Caldas, et le quartier-général fut établi à Mollét (2).

Le septième corps aurait pu rester sur le champ de bataille où il aurait probablement ramassé un millier de prisonniers de plus, entre autres tous les blessés, et attendre l'arrivée de Milans et du marquis de Lazan, pour les combattre : après ce qui venait de se passer, on pouvait croire qu'ils eussent été défaits aussi ; mais il fallait avoir quelque certitude, ou au moins quelque espérance que le marquis de Làzan s'engagerait assez, et tout ce que l'on avait pu voir et penser de ce général autorisait à supposer qu'il n'avait rien dans le caractère de décidé, ni d'entreprenant ; en un mot, il paraissait timide (3), et les généraux de cette trempe sont toujours très-difficiles à battre : on ne peut jamais le faire complétement. Il eût fallu le tromper sur le résultat de la bataille, et cela semblait impossible, puisque les troupes espagnoles avaient fui dans toutes les

(1) Voir pièces justificatives, n° 20.

(2) Voir pièces justificatives, n° 18.

(3) On ignorait alors les ordres qu'il avait reçus de n'attaquer les Français qu'après qu'ils auraient été battus par le général Vivès. Voir pièces justificatives, n°. 18 bis.

diréctions; on devait présumer qu'il serait promptement instruit de l'événement par celles qui se retiraient sur lui, et qu'il ne s'engagerait pas. En effet, Milans arriva, peu après l'affaire, sur le champ de bataille où des blessés lui donnèrent tous les détails de la déroute de leur armée : il n'osa nous suivre plus loin, et le marquis de Lazan prit le parti de retourner vers Gironne attendre probablement de nouvelles instructions.

Aux raisons qui décidèrent le général en chef à ne point l'attendre à Cardedeu, on doit ajouter les espérances qu'il fondait sur la coopération du général Duhesme qui, prévenu d'avance de la tentative du septième corps pour le dégager d'abord par le général en chef, et ensuite par le départ de Vivès avec une partie de ses troupes, prévenu de notre approche par la canonnade du 16, et de nos succès par la précipitation de la levée du blocus, pouvait être sérieusement engagé avec l'ennemi. Un retard de notre part aurait pu le compromettre et nous priver des avantages qu'il lui était d'autant plus facile d'obtenir qu'en marchant à notre rencontre dans la direction que lui indiquait la canonnade, il eût placé les troupes battues à Cardedeu entre deux feux, et les eût trouvées dans une déroute si complète, qu'il n'aurait pas eu de choc à essuyer ni à craindre pour achever leur destruction; mais au moment où il

vit les Espagnols se retirer de devant Barcelonne, il préféra envoyer la division Lechi sur Esplugas, c'est-à-dire dans la direction opposée, où elle trouva le corps du général Caldaguès, qui formait l'aile droite de l'armée ennemie, et qui n'ayant point combattu, s'y était concentré en bon ordre, et rendit nuls les efforts de Lechi.

Nos troupes arrivèrent le 17 au matin devant Barcelonne où, depuis la veille, il n'y avait plus un Espagnol, et dont le blocus avait été levé si précipitamment que les assiégeants avaient laissé dans leurs ouvrages une partie de leur artillerie.

On doit dire que l'on fut d'abord très-surpris de ne voir arriver aucune troupe de Barcelonne à notre rencontre. Le corps d'armée était sur les glacis, et une petite avant-garde, commandée par le chef de bataillon Lelong, était en bataille devant la maison de Duhesme, à la porte de la chambre duquel cet officier fût obligé d'aller frapper pour lui annoncer notre arrivée.

Ce général n'ayant point profité de sa position et des mouvements forcés de l'ennemi pour jeter des troupes sur ses derrières, en venant au-devant de nous, et compléter le succès de Cardedeu par la destruction inévitable du corps espagnol qui y avait combattu; l'étonnement s'accrut lorsque les troupes lurent dans le Moniteur ses rapports à Napoléon, qui avait probablement des

raisons pour donner de la publicité à ceux-ci et pour ne pas faire connaître celui du général en chef qui détruisait ses assertions. Dans ces rapports, comme on peut le voir dans le Moniteur du 17 janvier, vingt-sixième bulletin, il assurait qu'il était venu au-devant du septième corps; qu'il lui avait donné quarante-deux pièces de canon pour réorganiser son artillerie, etc., etc. Il ne prévoyait pas, sans doute, en les écrivant, que Napoléon les rendrait publics, et qu'ils parviendraient si tôt à la connaissance des troupes.

Une heure après que le corps d'armée eut pris position, la gauche à Barcelonne, et la droite dans la direction de Valvidréra, on vit arriver Duhesme avec partie de ses officiers d'état-major; les autres, et le plus grand nombre de ses troupes étaient déja dans notre camp embrassant leurs compatriotes et leurs amis, et se félicitant mutuellement de leurs succès et de leur délivrance.

Le général en chef témoignant à Duhesme, dans cette entrevue, combien il était satisfait d'être arrivé à temps pour le délivrer, ce général répondit qu'il était encore maître de tous les postes de la ville, et sur l'observation qu'il devait être à la fin de ses vivres, il ajouta que non, qu'il en avait encore pour plus de six semaines. Mais cependant, lui dit le général en chef, vous avez écrit au major-général que vous n'en aviez

que jusqu'à la fin de décembre; que si l'on n'arrivait pas pour cette époque, à votre secours, la ville de Barcelonne et ses défenseurs étaient perdus? Et le major-général a failli me faire lever le siège de Roses pour être plus sûr que j'arriverais au moment que vous lui indiquiez; et il a exposé les troupes avec lesquelles j'ai marché à une destruction totale, qu'elles n'ont évité qu'à l'aide d'une de ces faveurs de la fortune sur lesquelles il faut rarement compter à la guerre. Je ne me rappelle pas avoir écrit cela, répondit-il. Le général en chef tirant alors de sa poche la lettre citée, que le major-général lui avait envoyée afin de le presser d'autant plus, la lui remit pour toute réponse.

Le général en chef établit son quartier-général à San Andréu de Palomar; fit donner du pain de Barcelonne à sa troupe, qui en manquait depuis deux jours, et la laissa reposer les 18 et 19 pour faciliter la concentration des Espagnols, et pour rallier les hommes qui n'avaient pas pu suivre, les malades et les blessés que, faute de voitures, on ramenait sur les chevaux de la cavalerie, quand ils étaient transportables de cette manière, c'est-à-dire quand leurs blessures n'étaient pas assez graves pour obliger à les abandonner à la discrétion des somatènes. Les cavaliers conduisaient leurs chevaux par la bride et au petit pas,

portaient le fusil du blessé, et étaient obligés de faire halte chaque fois que ses souffrances, augmentées par la fatigue d'une semblable marche, les y forçaient. Ce moyen de transport, tout mauvais et insuffisant qu'il était, détruisait en outre notre cavalerie; car les hommes que l'on transportait de cette manière, tant à cause des douleurs qu'ils éprouvaient que de leur inhabileté à se tenir, augmentée encore de l'embarras que leur donnait leur sac, ne conservant jamais l'équilibre, roulaient constamment sur leurs chevaux, et les blessaient souvent de la croupe au garrot. De sorte qu'après la plupart des affaires, on pouvait compter notre cavalerie diminuée d'un nombre de chevaux égal à celui des blessés transportables.

Le général en chef passa cette nuit seulement à Barcelonne; ce court séjour l'empêcha de connaître les abus qui s'y commettaient journellement. Les nombreuses réclamations qu'ils occasionèrent faillirent entraîner plus tard la mise en jugement de plusieurs officiers-généraux qui y étaient employés.

CHAPITRE III.

Bataille de Molino del Rey. — Déroute et poursuite de l'ennemi jusqu'à Tarragone. — Remplacement par le général Reding du général Vivès, arrêté dans cette ville. — Séjour à Villa Franca. — Évacuation de Villa Nova. — Recomposition de l'armée espagnole, dans les places de la Catalogne, par le général Reding. — Il y rétablit la confiance et la discipline.

Le 20 décembre, après avoir fait distribuer aux troupes pour quatre jours de biscuit, et avoir fait faire une égale distribution de viande, prise sur ce qui restait encore de celle que nous avions amenée du Lampourdan, le général en chef alla prendre position sur la rive gauche du Llobrégat, la droite à Molino del Rey, le centre et le quartier-général à San-Feliu, et la gauche à Cornellá, en face de l'armée ennemie, campée sur la rive droite, sa gauche à Palléja, son centre sur les hauteurs en arrière de San-Vicens, et sa droite vers le petit village de Llors. L'ennemi avait reconnu et occupé cette position à diverses reprises, il l'avait retranchée en partie, et elle était naturellement extrêmement forte. Mais le général en chef français, ne voulant pas laisser refroidir

le courage de ses troupes, ni donner aux Espagnols le temps de relever celui des leurs, était décidé à les attaquer dans quelque position que ce fût, et sans relâche, jusqu'au moment où l'état de défection de leur armée serait tel qu'il ne leur fût plus possible de tenir de sitôt un corps de troupes en campagne, et de venir troubler les opérations des siéges que l'on ne pouvait s'empêcher de commencer, à l'instant où se trouveraient réunis les moyens nécessaires; car, pour s'établir d'une manière solide en Catalogne, il était indispensable de se rendre maître de ses places fortes.

Vivès était de retour à son armée, qui s'était ralliée sur les troupes qu'il avait laissées devant Barcelonne, sous le général Caldaguès. Le général en chef avait renforcé la sienne de cinq bataillons de la division Chabran; il aurait pu en tirer davantage de la division aux ordres de Duhesme, si l'effectif de ces troupes eût été aussi élevé qu'il était porté dans les états de situation envoyés par ce général; mais il montait seulement à huit mille hommes, et l'on n'en put tirer pour le moment que ces cinq bataillons.

Les deux jours de repos que les troupes avaient eu à Barcelonne avaient suffi pour opérer la réunion dans cette ville des malades et des blessés restés en arrière.

Les Espagnols en avaient profité pour réunir leurs fuyards et concentrer leur armée : c'est ce qu'on avait désiré pour les combattre de nouveau, sans les aller chercher trop loin.

Ils auraient bien voulu qu'on leur laissât plus de temps pour faciliter l'exécution des ordres donnés à Lazan et à Milans de rejoindre l'armée sur le Llobrégat ; mais un plus long délai eût été contraire aux intérêts de l'armée française, et elle s'approcha de suite pour combattre l'armée espagnole, avant l'arrivée de ces divisions.

L'ennemi paraissait rassuré et confiant dans la belle position qu'il occupait ; on ne craignit pas qu'il songeât à l'abandonner durant la nuit ; car où pouvait-il en trouver une meilleure ? Celle d'Ordal qu'il avait aussi retranchée était bonne, plusieurs officiers-généraux espagnols la préféraient, dit-on, mais le général français la jugeait bien inférieure à celle du Llobrégat ; au lieu de couvrir, comme cette dernière, les routes de Tarragone et de Sarragosse, elle ne défend que celle de Tarragone ; elle est plus resserrée ; les mouvements n'y sont pas aussi libres ; on n'aperçoit pas aussi bien les dispositions que l'ennemi peut faire pour l'attaquer ; tandis que sur le Llobrégat il ne peut vous cacher que celles que vous ne voulez pas voir. Enfin celle d'Ordal a les inconvénients immenses d'être moins propre au déve-

loppement de toutes les armes, de manquer d'eau, et de pouvoir être facilement tournée par San Sadurni et Martoréll.

Nous ignorions qu'au moment de notre arrivée, les généraux espagnols fussent assemblés en conseil de guerre, et qu'ils discutassent la question de savoir si l'on quitterait la position occupée pour se retirer sur celle d'Ordal.

Il nous semble que l'avis qui faillit prévaloir dans le conseil de guerre des généraux espagnols est celui qui prévaut dans presque tous ceux qu'on assemble en pareille circonstance; on y trouve toujours des défauts et des inconvénients graves à la position présente, tandis qu'une autre plus éloignée ne paraît avoir jusqu'au moment où on y arrive que des avantages qui disparaissent à leur tour, en faveur d'une troisième plus en arrière encore.

Nous avons tant vu se répéter ce que nous venons de dire, que nous ne pouvons nous empêcher de plaindre le général assez malheureux pour recourir à un conseil de guerre, assistance qui, au lieu de lui être utile, ne fait presque toujours qu'augmenter ses embarras et son indécision. Au reste, il était trop tard après notre arrivée sur le Llobrégat, pour exécuter sans danger un mouvement de retraite : le général espagnol n'avait plus que le temps strictement

nécessaire afin de se préparer à un combat qui pouvait avoir lieu de suite, et qui ne fut remis au lendemain matin que parce que le général français avait besoin de la journée entière pour compléter l'opération qu'il se proposait.

En faisant la reconnaissance des dispositions de l'ennemi, on s'aperçut qu'il s'attendait à nous voir arriver par le beau pont de Molino del Rey; on manœuvra pour le laisser dans cette opinion, et même pour l'y confirmer. Indépendamment de la coupure et de l'épaulement exécutés à la queue du pont, des deux tours en maçonnerie qui les défendaient, ainsi que les deux grandes redoutes placées en arrière et garnies d'une artillerie considérable qui rendait le débouché de ce pont impossible, il y avait encore aggloméré la majeure partie de son artillerie de campagne.

Chabran fut placé à Molino del Rey, pour continuer d'attirer l'attention de l'ennemi sur ce point; il devait masquer ses troupes, autant qu'il le pourrait, pour qu'elles fussent moins exposées au feu de l'artillerie espagnole qui, étant de gros calibre, les aurait fait beaucoup souffrir; il reçut, pour la journée du lendemain, l'ordre d'exécuter les mouvements propres à laisser croire à l'ennemi qu'on voulait déboucher par le pont, sans trop se découvrir, et de placer une pièce de quatre à la tête du village de Molino, de manière à mieux

convaincre l'ennemi que c'était le commencement d'une batterie que l'on voulait y établir, pour protéger le débouché, et à lui faire diriger sur ce point une grande partie de ses bouches à feu; on recommandait au général Chabran de retirer ensuite cette pièce derrière les maisons, quand elle serait trop fatiguée par le feu des redoutes, ou pour encourager l'ennemi par la persuasion de l'avoir démontée; de recommencer à la montrer quand il ne tirerait plus, et de répéter cette manœuvre jusqu'au moment où il verrait la droite et le centre de l'armée espagnole tournés et acculés près du pont: il lui était enjoint de déboucher alors avec la plus grande vigueur, afin d'avoir une grande part au succès que l'on espérait de la journée du lendemain.

Il tomba, dans la nuit, beaucoup de neige; nos jeunes conscrits, et sur-tout les Italiens, qui formaient la majeure partie de l'armée, et dont la plupart n'avaient point de capotes, trouvèrent le bivouac fort dur, le bois étant rare et les nuits les plus longues de l'année. (*Voir les plans*, n° IV.)

Le lendemain, 21 décembre, à la pointe du jour, c'est-à-dire, à sept heures du matin, la division Pino traversa le Llobrégat au gué, en face de San-Feliu, et perpendiculairement à la droite de l'ennemi, dans le temps que le général Souham traversait cette rivière à un autre gué près San-Juan-d'Espi. Aussitôt que le général

espagnol aperçut ce mouvement, il sentit la faute qu'il avait faite d'agglomérer tous ses moyens devant le pont de Molino del Rey, tandis qu'il y avait sur la rivière plusieurs gués au-dessous, dont un sur-tout trop faiblement gardé. Il eut les plus grandes inquiétudes pour sa droite, qu'il voyait en l'air et près d'être tournée. Fontane, avec la première brigade de la division Pino, s'établit sur les hauteurs de Llors et de Santa Coloma, que l'ennemi défendit faiblement, et se hâta de céder pour rectifier sa position, et la mettre en rapport avec notre mouvement offensif, qu'il n'avait point prévu : Fontane n'eût pas demandé mieux que de profiter de ce moment pour suivre l'attaque de la droite de l'armée espagnole; mais sa brigade, devant couvrir et protéger le passage du reste des troupes, fut obligée de prendre position sur le plateau de Llors.

La deuxième brigade de Pino, commandée par Mazuchelli, suivit le mouvement de la première, et vint se placer au pied des hauteurs de Llors et Santa Coloma, masquée, en colonne, et prête à déboucher.

Le général Chabot, avec ses trois bataillons, passa ensuite le même gué, et vint se placer à la gauche du général Pino. Un bataillon de vélites italiens, que l'on avait fait venir de Barcelonne, pour s'en servir si cela devenait nécessaire, resta

6.

sur la rive droite, près du gué de San-Feliu, pour garder l'artillerie et les équipages : Souham qui, de San-Juan d'Espi avait remonté la rive droite du Llobrégat, vint appuyer sa gauche à la division Pino, la sienne étant formée en deux colonnes d'attaque. Avant son arrivée, Chabot, ayant plus de chemin à faire, avait déja été dirigé de manière à tourner la droite de l'ennemi dans la nouvelle position qu'elle venait de prendre.

L'ennemi, voyant ce mouvement, se crut obligé d'étendre sa ligne de bataille, et en l'étendant, il l'affaiblit et facilita notre attaque. (Voir la planche IV *bis*.)

La deuxième brigade de Pino, Mazuchelli, suivit, en appuyant à gauche, le mouvement de Chabot, et forma la seconde colonne d'attaque. Celle de Fontane était, comme on l'a dit plus haut, destinée à rester en réserve. Les deux brigades de Souham suivirent le mouvement de celle de Mazuchelli et elles gravirent ensemble, aussitôt qu'elles en reçurent l'ordre, la montagne sur laquelle était placée la droite de l'armée espagnole.

La grande sécurité que l'ennemi avait montrée la veille, à notre approche; la tranquillité qu'il conservait encore en voyant un mouvement aussi décidé et aussi offensif; la précision et l'ordre avec lesquels il venait de rectifier sa position, tout portait à croire qu'il était bien résolu, et

qu'il voulait fermement prendre sa revanche de la bataille de Cardedeu.

A l'approche de nos colonnes, les Espagnols firent sur elles divers feux de file, de peloton et de bataillon qui annonçaient plus d'instruction qu'on ne leur en supposait, mais qui étaient assez inutiles, car nous étions encore hors de la bonne portée de la mousqueterie. Un peu après ils exécutèrent, avec quelques troupes et beaucoup de précision, un très-beau passage de ligne, en avant, mais tout aussi inutile. Ensuite ils s'ébranlèrent pour nous charger à la baïonnette; admirant leur contenance, nous doublâmes le pas pour leur abréger le chemin; mais, au moment de les joindre, et de croiser la baïonnette, ils se retournèrent, s'enfuirent, et recommencèrent la déroute de Cardedeu, après avoir fait quelques décharges de mousqueterie de leurs réserves, quoique nous fussions aux prises avec la première ligne seulement; ce feu exécuté si mal à propos, blessa beaucoup des leurs, et augmenta le désordre.

La droite de l'ennemi, tournée par Chabot avec ses Napolitains fut, comme on se l'était proposé, rejetée derrière son centre, et celui-ci attaqué par la brigade Mazuchelli et la division française de Souham, fut rejeté sur sa gauche: de sorte que tous ensemble, pêle mêle et dans la plus grande confusion, furent acculés au pont

de Molino del Rey, les communications de retraite leur étant coupées : celle de Villa Franca par Chabot, celle de Martoréll par Chabran, au moyen d'un détachement qu'il avait fait passer à un gué qui se trouvait au-dessus du pont.

Si Chabran eût débouché dans ce moment, les deux tiers de l'armée ennemie seraient restés dans nos mains, ou détruits. De la partie du pont en son pouvoir il vit ce désordre sans s'ébranler, et ne déboucha qu'au moment de l'arrivée des troupes de Souham au pont; trop tard pour rendre ce succès complet comme nous devions l'obtenir s'il eût cédé plus tôt aux sollicitations du général Rey.

Il n'y avait dans le monde que les troupes espagnoles capables de se tirer de là. Mais, comment le firent-elles? En jetant honteusement leurs armes, et abandonnant de leur équipement tout ce qui pouvait les empêcher de courir ou gêner leur passage à travers les bois, les rochers, etc., etc. Toutefois elles n'auraient pas réussi à disparaître ainsi au milieu des difficultés de leur situation, si Chabran avait débouché assez à temps du pont de Molino del Rey.

Chabran poursuivit ensuite les ennemis dans la direction d'Igualada, jusqu'à Martoréll, où il prit position; Chabot jusqu'à San Sadurni, et le reste des troupes, sur la grande route de Tarra-

gone, jusqu'à Villa Franca, où s'établit, le lendemain, le quartier-général; Souham établit le sien à Vendréll, ses troupes sur la rive gauche de la Gaya, après avoir chassé les fuyards devant lui jusqu'aux portes de Tarragone : le 22, Pino prit position à Villa Franca, Villa Nueva et Sitjas.

Pendant une telle affaire et une poursuite de quinze heures, on ne put atteindre que mille à douze cents prisonniers, parmi lesquels se trouvaient le général Caldaguès (1), commandant l'aile droite de l'armée, son chef d'état-major, les colonels Sylva, Desvals et O' Donavan, six lieutenants-colonels et d'autres officiers en proportion. Le brigadier La Serna et d'autres officiers moururent de leurs blessures à Tarragone. On ramassa une grande quantité de fusils abandonnés par les fuyards; on prit tous leurs canons au nombre de cinquante, la moitié au moins de gros calibre; un drapeau et beaucoup de munitions dont on avait le plus urgent besoin, Barcelonne même n'en ayant pas pour soutenir un siège de quinze jours, ou pour fournir à la consommation journalière de l'armée pendant un mois. On trouva à Villa Franca et dans ses environs trois millions de cartouches à fusil; soixante

(1) L'auteur du rapport sur la levée du siège de Gironne qu'on a pu voir, pièce n° 2.

milliers de poudre; quantité de fers coulés, et un beau magasin de fusils neufs, de fabrique anglaise.

La déroute des Espagnols fut complète; une partie ne s'arrêta qu'à l'Èbre; mais environ quinze mille hommes de leur armée parvinrent à rentrer isolément ou par petites troupes dans la place de Tarragone, la préférant à toute autre pour être plus à portée des Anglais qui venaient toujours à leur secours, et leur fournissaient tout ce dont ils avaient besoin, plus particulièrement l'équipement et l'armement (1).

Les Espagnols, suivant leur usage quand ils étaient battus, destituèrent le général Vivès, qu'ils avaient préféré au marquis del Palacio, le jetèrent en prison, et donnèrent son commandement au général Reding, suisse de nation, brave officier, plein de vigueur, dont les Espagnols étaient enthousiasmés, qu'ils avaient comblé d'honneurs après l'affaire de Baylen, et qui s'est personnellement distingué dans les affaires de Catalogne, depuis son arrivée. Cette nomination ramena l'espérance dans l'armée ennemie, et facilita sa réorganisation; Reding s'en occupa avec beaucoup d'activité et de talent, et les places fortes de la province lui en fournirent les moyens.

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 21.

Il fit un appel aux Catalans, qui répondirent dignement à sa confiance. Ils prirent les armes de toutes parts, sous la direction du brigadier Yrans, et exécutèrent religieusement ce que le général prescrivait dans sa proclamation du 30 décembre. Il n'y eut presque pas de jours sans combats entre nos troupes et les miquelets ou somatènes. Vers la fin de décembre, le marquis de Lazan, n'ayant pu effectuer sa réunion à l'armée sur le Llobrégat ainsi que son général en chef le lui avait prescrit, voulut tenter quelque chose peut-être dans l'espoir qu'un succès, s'il parvenait à l'obtenir, mettrait fin ou du moins atténuerait les attaques dont il était l'objet pour sa conduite pendant la marche du septième corps sur Barcelonne, et particulièrement lors de l'affaire de Cardedéu. Il marcha à cet effet avec environ neuf mille hommes sur Roses, pour prendre l'artillerie qui avait servi à faire le siège de cette place, et qu'il supposait encore dans les tranchées que le général Reille, en raison du peu de moyens à sa disposition, n'avait pu encore faire combler entièrement.

Le 1er janvier le marquis de Lazan attaqua, près de Castellon, le quatrième bataillon du deuxième régiment d'infanterie, qui se retira sur Roses, poursuivi par la cavalerie espagnole, qui lui fit éprouver une perte de cinquante ou soixante hommes.

Le lendemain 2, le général Reille ayant réuni sa petite division, forte de cinq bataillons d'infanterie et de deux cents chevaux, c'est-à-dire d'environ deux mille deux cents hommes, attaqua à son tour celle de Lazan, qui occupait (*comme on peut le voir sur le plan V*) la belle position de Castellon de Ampurias, couverte par la Muga, alors débordée.

Lazan, malgré son énorme supériorité, fut d'abord déconcerté de l'attaque hardie du général Reille, qui, s'étant placé sur sa ligne d'opérations, lui coupait toutes ses communications avec le reste de la province; mais il profita, pendant la nuit, du retour momentané de ce général à Figuières, pour s'échapper et retourner en toute hâte à Gironne, laissant le but de son expédition entièrement manqué. Il envoya néanmoins à son général en chef un rapport dans lequel, ne se contentant pas d'une simple victoire, il prétendit en avoir remporté une double; il n'avait cependant obtenu d'autre résultat qu'une soixantaine de prisonniers faits au bataillon isolé qu'il avait attaqué le 1er janvier, et certes il n'était pas suffisant pour se flatter d'avoir remporté même un avantage, car le général Reille lui avait pris un nombre d'hommes, au moins égal, dans sa retraite précipitée sur Gironne.

M. de Lazan dit, dans son rapport, qu'il n'a

marché sur Castellon que pour s'emparer de nos magasins de vivres; à cette époque, les Français dans le Lampourdan, comme dans le reste de la Catalogne, n'avaient point de magasins et vivaient au jour le jour, de ce qu'ils parvenaient à prendre à l'ennemi. M. de Lazan avait, dans une guerre de cette nature, trop de moyens d'être bien informé pour l'ignorer, et s'ils avaient eu des approvisionnements, ce n'est pas à Castellon qu'ils les eussent placés; mais dans les places de Figuières et de Roses où étaient presque toujours la plus grande partie des troupes, et que néanmoins on ne parvint jamais à approvisionner. Il n'a donc probablement donné ce but à son expédition, que pour ne pas devoir convenir que le véritable avait été manqué (1).

Le général français profita de son séjour à Villa Franca pour faire organiser un petit parc d'artillerie de campagne; Barcelonne n'offrait presque pas de moyens en ce genre; le peu d'artillerie qu'il y avait eu dans cette ville ou au corps d'armée, avait été perdu dans la retraite de Gironne, lors de la levée du siége de cette place, par Duhesme. Le parc de campagne fut donc très-petit et formé, par le général Ruty, des prises faites sur l'ennemi à Cardedéu et à Molino del

(1) Voir pièces justificatives, n° 22.

Rey; les arsenaux de Barcelonne, qui ne contenaient qu'une très-grande quantité de pièces de gros calibre, de mortiers et de fers coulés, ne purent fournir que quelques affûts de rechange et quelques voitures pour compléter le nombre de celles qui étaient nécessaires pour le transport des munitions.

Cependant un parti ennemi s'était retiré sur la position de Brúch, dans le voisinage et presque au pied du Monserrat: cette position était extrêmement forte; les Espagnols mettaient la plus grande confiance dans ses avantages; ils y avaient soutenu, quelques mois auparavant, dans les premiers jours de l'insurrection, deux combats fort honorables pour eux, puisqu'une poignée de paysans très-mal armés avait repoussé, avec une perte considérable, le 6 juin, une brigade de la division Chabran, et le 14 juin, à une seconde attaque, la division entière. Ils avaient élevé sur ce terrain une colonne, avec une inscription qu'ils croyaient infamante pour le nom français (1). Ils avaient eu le temps d'arranger

(1) Voici la traduction littérale de cette inscription :

VOYAGEUR QUI PASSEZ ICI,
LE FRANÇAIS Y A PARU, ET, QUOIQUE VICTORIEUX PARTOUT,
IL N'A PU FORCER CE PASSAGE. LES VAINQUEURS DE MARENGO,
D'AUSTERLITZ ET D'IÉNA ONT ÉTÉ VAINCUS LES 6 ET 14 JUIN 1808.

cette position, d'ajouter encore à ses difficultés naturelles, et ils venaient d'y amener de l'artillerie et des munitions. On chargea la division Chabran de l'attaque, pour lui donner l'occasion de prendre sa revanche; mais comme son général ne jugeait pas assez bien l'effet moral que l'affaire et la déroute de Molino del Rey avaient produit sur les Espagnols, et qu'il semblait effrayé de sa tâche, le général en chef, pour le rassurer, et faciliter son opération, dirigea Chabot, de San Sadurni, sur Igualada, dans la vue de prendre à dos les Espagnols, s'ils faisaient au Brúch une résistance un peu longue. Mais les circonstances étaient bien changées; le moral de ces troupes, peu de jours auparavant si exalté, était abattu au dernier degré; il n'y avait plus en Catalogne de positions assez fortes pour eux, et ce fameux défilé de Brúch, qu'ils croyaient supérieur aux Thermopyles, fut lestement enlevé, avec une perte insignifiante pour les Français, et une très-considérable pour les Espagnols, outre celle de leur artillerie, consistant en huit pièces de canon, qu'ils furent forcés d'abandonner. On les poursuivit au-delà d'Igualada, et, quelques jours après, vu la difficulté des communications, et pour ménager la chaussure, on fit rentrer Chabran à Esparraguéra et Martoréll, et Chabot à San Sadurni. Pendant ce mouvement, l'adjudant-général De-

vaux, se laissant emporter à son ardeur naturelle, attaqua, sans ordres, avec une poignée d'hommes, les troupes qui défendaient le Monserrat, s'empara, le 11 janvier, du monastère, et parvint, le 12, à rejoindre sa division à Esparraguéra, après avoir couru les plus imminents dangers : l'ennemi, ayant connu la faiblesse de sa troupe, consistant dans deux bataillons seulement, était venu se placer sur ses derrières ; la bravoure extrême de ce détachement le tira de ce mauvais pas, en culbutant tout ce qui s'opposait à son passage.

L'armée resta dans cette position, et tâcha de mettre à profit le temps que la réorganisation de l'armée de ligne espagnole allait lui laisser, pour se procurer des vivres, et en faire entrer, s'il était possible, dans Barcelonne ; mais on avait toutes les peines du monde à se procurer seulement la moitié de ce qui était nécessaire pour la subsistance des hommes et des chevaux : la province ne suffit pas même à la consommation de ses habitants ; l'Arragon ou les côtes de Barbarie lui fournissent ordinairement le surplus, et sans la quantité de vin et d'eau-de-vie qu'on y avait trouvée, on n'aurait pu y subsister quinze jours.

L'armée espagnole s'approvisionnait de vivres et de fourrages dans le royaume de Valence, d'où

ils lui arrivaient par mer. Sans ces secours étrangers à la province, il lui eût été impossible de rester réunie. Que l'on juge, par comparaison, de la situation du septième corps, ne recevant et ne pouvant recevoir aucuns secours de la France, avec laquelle il n'avait plus de communications; n'ayant de ressources que celles que peut offrir un pays qui, comme on vient de l'observer, ne produit qu'une partie de sa consommation, qui en outre était déja épuisé par la guerre, et où le peu de vivres qui restait était offert par le patriotisme de ses habitants à l'armée chargée de les défendre : et cette armée néanmoins s'est toujours *plaint* du manque qu'elle éprouvait de vivres, et elle n'aurait pu continuer ses opérations sans les secours de toute espèce qu'elle tirait des autres provinces. Le septième corps était dans ce moment débarrassé de l'armée de ligne, mais il n'en avait pas moins sur les bras la population de toute la province, bien armée, et qui se trouvait par-tout en force contre les détachements que l'on envoyait au loin chercher des vivres ou des fourrages; et quand, après avoir combattu pour repousser les habitants armés d'un canton, qui se battaient avec d'autant plus d'acharnement qu'ils défendaient, avec leur indépendance, des denrées rares et indispensables à leur existence; quand, disons-nous, on était parvenu enfin avec

des pertes souvent marquantes, à les repousser, on était encore obligé de perdre un temps précieux pour trouver les endroits où ils avaient caché le peu de subsistances qui leur restait (1): souvent un plus grand nombre de somatènes appuyés de miquelets revenait en force, parvenait à reprendre ses comestibles, avant le départ ou en route, et les détachements rentraient harassés de fatigue, ayant épuisé leurs cartouches, et ne ramenant autre chose que leurs blessés. Quelquefois ils étaient plus heureux dans leurs courses, mais le manque de moyens de transport les empêchait d'en profiter. Sur un seul point, à Villa Nueva, près de Sitjas, on trouva un magasin de grain laissé par l'armée espagnole; mais la troupe fut privée de cette heureuse capture; malgré ses besoins, on le fit diriger sur Barcelonne; car le moment allait venir où, ne pouvant exister près de cette place, faute de vivres, il

(1) L'usage des habitants de ce pays étant de conserver leurs blés dans des magasins souterrains que l'on ne peut apercevoir à l'extérieur, au lieu de les tenir dans les greniers si faciles à trouver en Allemagne et dans les pays où cet usage n'est point connu, augmente singulièrement la difficulté de se procurer cet indispensable comestible. Dans les villes, les emplacements de ces magasins étaient visibles et communément vides, mais dans les campagnes c'était une grande et bonne fortune d'en rencontrer un après les plus grandes recherches.

faudrait s'en éloigner, et pour peu qu'on s'en éloignât, en avant ou en arrière, elle devait sur-le-champ être bloquée : ainsi l'armée dut souffrir encore pour mettre Barcelonne en état de se défendre jusqu'au moment où le gouvernement français pourrait ou voudrait l'approvisionner par mer, seul moyen de le faire, et que le général en chef avait sollicité dans presque toutes ses lettres.

Duhesme envoya quelques bataillons sur Matarò, dans le but de se procurer des vivres pour la subsistance de la troupe; il chargea de cette opération Lechi, qui enleva tout ce qu'il put trouver en ce genre chez les habitants, ne ramena néanmoins pas grand chose, et perdit beaucoup de monde, tant par les attaques des miquelets et somatènes que par le feu de la croisière anglaise qui le canonna à son retour, le long de la marine et jusque près de Barcelonne.

Pendant tout le temps que Reding employa à Tarragone pour recruter et réorganiser son armée, c'est-à-dire, depuis la fin de décembre, jusque vers le milieu de février, le septième corps éprouva tous les genres de privations; fatigua beaucoup par les nombreux détachements qu'il fallait répéter pour se procurer des vivres; consomma dans les combats, pour s'en emparer,

deux millions de cartouches (1); et s'affaiblit par la perte des hommes tués, blessés et malades. Les Espagnols avaient porté leur corps au complet. Reding avait réuni à lui le marquis de Lazan avec les troupes qui n'étaient pas nécessaires à la défense de Gironne; il avait reçu de Valence un renfort de deux mille hommes, et de Minorque le régiment suisse de Bettchard : ce qui mettait dans son armée tous les régiments de cette nation, au service d'Espagne.

Les choses étaient dans cet état au commencement de février, et les inconvénients comme les dangers de notre position augmentaient tous les jours. Les renforts que l'ennemi avait reçus le mettaient à même de prendre l'offensive, et de nous resserrer de plus en plus; nos communications étaient si gênées, et devenues si difficiles, que l'on avait été obligé de faire replier la division Souham sur Vendréll. On ne pouvait aller à Barcelonne sans une escorte assez considérable, qui était presque toujours attaquée en route. Ce trajet devenait ainsi l'occasion d'une perte d'hommes souvent réitérée. Une telle ténacité d'agression paraîtra incroyable à ceux qui n'ont point fait cette guerre, et qui ne connaissent

(1) Voir la lettre du général Ruty, n° 23.

pas les miquelets catalans; ceux-là seuls s'étonneront de voir le septième corps demeurer toujours dans la position où il s'était arrêté après la poursuite de l'ennemi dans les derniers jours de décembre, c'est-à-dire, Chabran à Martoréll, Chabot à San Sadurni, Pino à Villa Franca, Villanueva et Sitjas, et Souham à Vendréll. Le poste de Sitjas avait même été attaqué par des somatènes protégés et soutenus par la marine anglaise.

Les positions que Reding faisait occuper par ses troupes dans les premiers jours de février annonçaient évidemment son projet de reprendre l'offensive; enhardi par les renforts qu'il avait reçus, par la confiance sans bornes de son armée, et par celle de la junte de la province, il n'aspirait à rien moins qu'à nous couper non-seulement de France, mais encore de Barcelonne, et à nous envelopper entièrement; il rêvait toujours une répétition de l'affaire de Baylen, malgré les leçons de Cardedeu et de Molino del Rey. Une sorte de jactance et d'emphase qui doit être naturelle aux peuples de la péninsule, puisqu'on la retrouve, par exemple, dans leur littérature de toutes les époques, était de nouveau à l'ordre du jour dans l'armée espagnole et dans les papiers destinés à tromper et à exalter, outre mesure, des hommes que le climat, l'ignorance, et le manque de civilisation ne disposent que trop, pour leur malheur,

à se jeter dans des exagérations aveugles. Les Espagnols comptaient d'ailleurs sur un soulèvement des habitants de Barcelonne, pour compléter le succès qu'ils se promettaient : ils avaient renouvelé à cet effet les intrigues commencées sous le général Vivès. Mais cette fois on avait renoncé au projet de séduire Lechi.

Le général en chef Reding venait de rendre disponibles quarante mille hommes de son armée; il se disposait à une attaque générale, et à déboucher de la position qu'il occupait près de Tarragone, sur la Gaya et au col de Santa Christina, avec ce qu'on appelait alors sa première division, composée pour la plus grande partie de troupes de ligne, et forte de quatorze mille hommes. Il devait attaquer Souham sur deux points à Altafúlla et à Vendréll, pendant que les généraux Castro et Wimffphen, avec la seconde division formant environ dix-huit mille combattants, et dans laquelle se trouvait un plus grand nombre de miquelets que dans la première, déboucheraient de la Llacùna et d'Igualada sur Villa Franca, pour attaquer Pino, tandis qu'un détachement du même corps s'emparerait de la position dite la Croix d'Ordal, pour couper la retraite des Français sur Barcelonne, après leur défaite qu'ils regardaient comme certaine.

Alvarès devait diriger sur cette ville les troupes

de la division qui, dans ce moment, ne lui étaient pas strictement nécessaires à Gironne, afin d'appuyer ce mouvement en se liant, autant que possible, à la gauche du général Castro.

Ce projet était bien combiné; il dut donner de l'espoir aux Espagnols, et nous croyons qu'il aurait réussi si on leur eût laissé le temps de l'exécuter, en se bornant à attendre leur attaque.

Une raison majeure, d'un intérêt général, prescrivait impérieusement aux Espagnols de tenter de nouveau le sort d'une bataille, et de s'efforcer à tout prix de la gagner : c'était la position désespérée de Sarragosse, qui allait tomber sous les coups des troisième et cinquième corps de la grande armée, si elle n'était promptement secourue : Reding l'avait senti; il avait déja perdu un temps précieux, mais il pouvait encore le récupérer. Le commandant de l'avant-garde, M. de Lazan, avait été rappelé des environs de Gironne, avec quatre mille hommes, et avait pris position entre Lérida et Mequinenza, c'est-à-dire sur les frontières de la Catalogne et de l'Arragon, ce qui démontrait assez clairement l'intention du général en chef espagnol de marcher au secours de Sarragosse aussitôt qu'une bataille gagnée sur le septième corps, dans le Panadès, le lui permettrait. S'il l'avait battu le 14 ou le 15 février, comme il l'espérait, (ou le 10, puisqu'à cette épo-

que il pouvait disposer des mêmes moyens), et qu'il se fût porté, aussitôt après, à marches forcées sur Sarragosse, précédé par Lazan, à qui il restait peu de chemin à parcourir, il fût encore arrivé à temps pour en faire lever le siège; car il est probable que le duc de Montebello, apprenant la marche de l'armée de Catalogne sur lui, ne l'eût pas attendue dans ses lignes, mais eût aussitôt marché à sa rencontre avec la plus grande partie de ses forces, et que de leur côté les assiégés, à qui ce mouvement n'aurait pu être dérobé, et qui d'ailleurs auraient pu être instruits du secours qui leur arrivait, par leurs espions ou des signaux, auraient profité de l'affaiblissement des assiégeants pour seconder Reding, et assurer leur délivrance : ainsi que ce fût dans le seul intérêt de la Catalogne qu'il agît, ou dans l'intérêt général de l'Espagne, en marchant au secours de Sarragosse, une bataille était inévitable et imminente, puisque son adversaire était forcé de recourir aussi à ce moyen pour sortir du pays qu'il occupait depuis la fin de décembre, et dont les ressources étaient complètement épuisées.

CHAPITRE IV.

Projet et dispositions du général Reding pour envelopper le septième corps dans sa position de Villa Franca. — Marche d'une partie du septième corps sur Igualada, pour couper sur son centre l'armée espagnole et la refouler sur Tarragone. — Commencement de l'attaque du général Reding sur le septième corps à Vallbona. — Le général Reding surpris par le mouvement offensif et inopiné de l'armée française. — Déroute, à Igualada, du centre de l'armée espagnole.

Le général espagnol avait fait des dispositions qui pouvaient lui donner des succès; cependant en étendant sa ligne autour du septième corps pour l'envelopper, il l'affaiblit et la rendit vulnérable sur plusieurs points. Le général français le laissa manœuvrer tout à son aise, et prendre autour de lui les positions qui lui convenaient, et quand il le vit prêt à déboucher, comme Reding le dit lui-même dans son rapport, il prit sur-le-champ l'offensive, qui lui parut le seul moyen de déconcerter le plan de son adversaire. Il partit le 16 février de Villa Franca avec la divison Pino, laissant celle de Souham en position à Vendréll pour observer les mouvements des

troupes campées près de Tarragone, et au col de Santa Christina, comme on l'a fait observer plus haut. Il attaqua et culbuta d'abord les postes du général Castro, à la Llacùna et San Quinti : le lendemain 17 au matin, il réunit dans les environs de Capelladès la division Pino aux troupes de Chabot, parties la veille de San Sadurni et à celles de Chabran, parties de Martoréll, le tout formant environ 10,000 hommes d'infanterie et 900 chevaux ; au moment de cette jonction, le général en chef fit prendre en flanc, par le général Pino, les troupes espagnoles, dans cet instant vigoureusement engagées avec celles du général Chabot, qui avaient été un peu surprises et perdaient momentanément du terrain et des hommes, entre autres, le colonel napolitain Carascosa ; l'ennemi, par l'effet de cette attaque inopinée, fut aussitôt culbuté et chassé de toutes ses positions ; et de positions qu'il faut connaître pour se faire une idée de tout ce qu'elles offrent d'avantages pour la défense. Les Espagnols voulurent se rallier sur les hauteurs de Pobla de Claramunt, on se garda de gêner cette résolution dont nous espérions tirer parti, en ressaisissant l'avantage que nous avions perdu en prenant, avant que Mazuchelli ne fût arrivé derrière l'ennemi, l'offensive à laquelle nous avait obligé la nécessité de dégager Chabot, dont on

craignait que les troupes ébranlées ne se décidassent à la fuite, et ne fussent jeter l'épouvante dans celles de Chabran, placées à leur droite. Mais les Espagnols ne purent y tenir long-temps, car, indépendamment de l'attaque dirigée sur leur front, ils se trouvaient tournés par la colonne de gauche du général Pino, parti de la Llacûna, et qui avait ordre de se diriger sur Igualada, où était la réserve de Castro et le point de réunion des troupes que le général en chef mettait en mouvement pour couper la ligne de la deuxième division, forte de vingt bataillons, non compris les somatènes. Les troupes qui avaient voulu s'arrêter sur les hauteurs de Pobla de Claramunt, auraient été prises, si des Espagnols pouvaient être pris dans un tel pays; et si elles ne s'étaient retirées au pas de course aussitôt qu'elles furent rappelées par leur général; il avait ordonné ce mouvement dès qu'il s'était aperçu que Mazuchelli arrivait sur Igualada, par le chemin de la Llacùna, poste que les Espagnols n'avaient point assez fortement gardé ni suffisamment défendu, puisque c'était la clef de toutes les positions qu'ils occupaient sur les routes de Barcelonne, et le point par lequel on pouvait le plus facilement couper les communications des troupes rassemblées dans les environs d'Igualada, d'avec celles restées sur la Gaya et près de Tarragone. Les

Espagnols coururent ce jour-là de grands dangers, et ne durent leur salut qu'à la vigueur de jarret dont la nature les a pourvus, et qui les rend si supérieurs dans les marches aux soldats de toutes les autres nations: ces troupes, je le répète, auraient été prises immanquablement, attendu que celles de Pino, arrivant de la Llacùna, entraient à Igualada au moment où elles traversaient ce bourg à la course et dans la plus déplorable confusion. Les divisions Chabot et Chabran poursuivirent celle du général Castro dans les directions qu'elle avait prise, particulièrement sur les routes de Cervera, Cardona et Manresa, et revinrent le lendemain prendre position à Igualada, pour empêcher les troupes battues de se reformer pendant tout le temps que durerait l'opération commencée, qui avait pour but de parcourir leur ligne de communication depuis Igualada, qui en formait à-peu-près le centre, jusqu'à Tarragone, qui en était la droite, et en même temps la base principale, puisque c'était de ce lieu que l'armée espagnole tirait ses vivres, ses munitions, et tous ses moyens.

Nous retrouvâmes à Igualada les prisonniers napolitains, faits par les Espagnols sur le général Chabot, dans la matinée, près de Capellades, ainsi que nos blessés, entre autres le colonel Carascosa, dont nous avions regretté la perte.

Si nous ne fîmes pas dans cette affaire le nombre

de prisonniers que nous eussions dû y faire, c'est que, dans cette journée, l'ennemi fit plus usage de ses jambes que de ses armes. Quelques centaines seulement, la plupart blessés, tombèrent entre nos mains. Les magasins que nous trouvâmes rendirent pendant quelque temps l'abondance aux divisions Chabot et Chabran, qu'il n'était plus possible de faire subsister dans les cantonnements qu'elles venaient de quitter (1).

Le général en chef avait le projet, en se portant sur la ligne ennemie et la coupant à-peu-près sur son centre, de refouler les troupes espagnoles les unes sur les autres, jusques à Tarragone, et de profiter ensuite, pour les battre en masse, de la confusion et du désordre que l'on devait supposer dans un rassemblement successivement déposté de toutes ses positions les plus formidables. Souham devait se réunir à lui, à Villarrodoña, après avoir forcé le détachement placé au col de Santa Christina, aussitôt que le mouvement que le général en chef venait de faire pour battre le général Castro serait terminé: ce qu'il pouvait connaître soit par le rapprochement des feux, qui, quoique de mousqueterie, s'entendaient de fort loin dans les montagnes, soit par l'envoi d'un espion avec un signe convenu, ou une lettre portée par des ordonnances.

(1) Voir pièces justificatives, n° 24.

Ce projet ne put complétement s'exécuter, comme on le verra plus bas, parce qu'il survient toujours, à la guerre, des incidents qui dérangent les combinaisons, et qu'en Espagne ces incidents étaient bien plus fréquents, particulièrement en Catalogne, où la nature du pays, la foree de la population et le caractère des habitants rendaient les communications presque impossibles, même entre les distances les plus rapprochées.

Le 18, le général en chef partit d'Igualada avec la division Pino, pour aller attaquer le brigadier Yrans, qui occupait la position de San Magi, donner suite aux dispositions faites précédemment pour compléter le désordre et la confusion de l'armée espagnole, et l'amener ensuite à une bataille décisive.

La division fit, à Santa Maria de Miralles, une halte d'une heure; le général en chef en profita pour envoyer des ordonnances et des espions à son chef d'état-major à Villa Franca, et au général Souham à Vendréll, les prévenant de la réussite du mouvement sur Igualada, et de sa marche avec la division Pino, pour se rapprocher de celle de Souham, qu'il engageait à se réunir de suite à lui à Villarrodoña. Vers quatre heures de l'après-midi, on attaqua San Magi, où les troupes du brigadier Yrans furent, après un combat d'une heure, culbutées de toutes leurs positions, comme celles du général Castro l'avaient

été la veille, de Capellades, Pobla et Igualada. La division italienne bivouaqua à San Magi : l'affaire avait commencé tard, et fini à la nuit : la marche avait été longue et pénible, quoiqu'en la mesurant sur la carte, elle paraisse courte. Pendant une bonne partie de la journée, la troupe, infanterie et cavalerie, filait homme par homme dans un sentier étroit et difficile. On n'avait, de tout le jour, malgré les recherches et les courses les plus fatigantes, trouvé aucun paysan pour nous guider dans la marche que nous devions faire le lendemain dans la direction de Tarragone; nous étions en proie à la plus grande perplexité. Nous ne cesserons de le répéter : qui n'a pas vu ce pays ne peut en comprendre les difficultés et les périls. Heureusement, un capitaine de grenadiers, blessé et fait prisonnier dans le dernier combat, pria le général en chef de lui permettre de se faire conduire à Tarragone. Le général en chef lui demanda alors s'il était en état de reconnaître le chemin, et sur sa réponse affirmative, il lui dit que non-seulement il accédait à son desir, mais qu'il le ferait porter jusqu'à l'abbaye de S. S. Creus, vu qu'il n'y avait aucun habitant à San Magi ou dans les environs; cette offre lui fit grand plaisir, et nous tira d'un grand embarras. Le lendemain matin 19, on le mit en marche sur le sentier qu'il indiqua,

et à quelque distance de lui suivaient, avec un petit tambour qui lui servait de domestique, deux ou trois personnes, pour servir de jalons à la division, qui marcha derrière lui, et arriva, vers le soir, devant l'abbaye de S. S. Creus, sans avoir rencontré un habitant ni un soldat, par conséquent sans autre guide que le capitaine blessé.

On fut un peu contrarié de voir l'ennemi en possession de l'abbaye; on avait compté y trouver des ressources pour la troupe, qui n'avait plus rien à manger, et que quatre jours de marches forcées et de combats avaient épuisée. Cette abbaye était un poste excellent et bien fermé, que l'on ne pouvait forcer qu'avec du canon; d'après ce que j'ai dit du chemin que nous parcourions, on concevra que nous n'en avions pas. Cependant on voulut voir si l'ennemi avait dans sa position la confiance qu'elle devait lui inspirer, et s'il en sentait toute la force, afin que, dans le cas contraire, on tentât l'escalade: on fit donc quelques mouvements propres à lui persuader que nous avions l'intention de nous emparer de vive force de ce poste; aussitôt le mur de l'enceinte, les divers étages des bâtiments, la plate-forme de l'église et le clocher se garnirent d'infanterie; ils firent jouer aussi deux petites pièces

de canon nommées *violentos* (1). Enfin ils mirent tant d'ordre et d'assurance dans leurs dispositions, que nous jugeâmes qu'il serait imprudent de pousser plus loin cette attaque sans l'appui d'un peu d'artillerie pour ouvrir un passage. La division Pino bivouaqua sur les hauteurs boisées, au levant de ce monastère.

Un autre motif que nous ne pouvions connaître avant de déboucher dans un pays moins désert augmentait leur confiance ; c'était le mouvement qu'avait fait Reding, aussitôt qu'il avait appris que ses lignes d'opérations et de communications avaient été coupées à Igualada, et ses troupes mises en déroute ; il avait réuni une partie de celles de droite qui étaient disponibles, et il marchait avec elles pour donner plus d'assurance et rallier plus aisément celles qui avaient été battues : il passait précisément alors derrière l'abbaye, se dirigeant du côté d'Igualada, par Pla et le col de Cabra ; son mouvement était couvert par les grenadiers de Castille, qui défendaient, dans ce moment,

(1) Les Espagnols manœuvrent ces pièces avec une rapidité telle qu'ils parviennent à leur faire tirer au moins douze coups par minute ; à la vérité, ils ne les pointent pas, et elles ne leur procurent d'avantage qu'autant qu'elles agissent sur des masses peu éloignées : de plus, leurs artilleurs les plus agiles et les plus robustes ne peuvent guère soutenir au-delà d'un quart-d'heure un exercice aussi forcé.

le poste important de S. S. Creus, où le brigadier Yrans était en personne.

Le 20 au matin, le général en chef s'étant décidé à forcer le passage de la Gaya, pour entrer dans un pays plus ouvert, et sur-tout pour opérer avec la division Souham une jonction qui ne pouvait plus se retarder sans danger, vu que Reding réunissait, dans sa main, toute son armée; on fut obligé de défiler, par une marche de flanc, sous le feu de mousqueterie des troupes qui occupaient l'abbaye. Si l'on avait été moins pressé par le temps, on aurait pu occuper cette journée à ouvrir un chemin au travers des bois fourrés, des vallons rapides et boisés que forme le terrain montueux et inégal de ce pays: un sentier praticable pour les mulets et les chevaux aurait suffi, puisque nous n'avions pas une charrette de bagages; mais, on le répète, on aurait perdu un temps précieux; notre marche eût paru craintive aux Espagnols; elle eût relevé leur moral aux dépens du nôtre, et les eût probablement décidés à faire une sortie pour nous attaquer en flanc ou en queue, ce qui pouvait devenir sérieux dans un moment où nous ne savions encore ce qui nous disputerait le passage de la Gaya, et les obstacles que Reding pourrait opposer à la réunion projetée des divisions Pino et Souham à Villarrodoña. Ainsi, malgré les trois étages de feu qui

s'établirent bien vîte, on passa, sans éprouver une grande perte, parce que l'on profita de tous les petits accidents du terrain, pour dérober la troupe aux coups de fusil les plus meurtriers, c'est-à-dire, ceux qui partaient du mur de clôture, le feu en étant plus rasant et plus près. Nous ne ripostâmes pas un coup de fusil aux troupes de l'abbaye, et nous ne fîmes usage de nos armes que contre un parti d'infanterie qui voulut nous disputer le passage de la Gaya, et qui fut promptement dispersé; la division suivit ensuite la rive droite de la rivière, et repassa sur la rive gauche, près de Villarrodoña, pour débusquer un autre parti ennemi qui en occupait les hauteurs, et y prendre position en attendant Souham à qui l'on envoya de suite l'ordre de presser sa marche : cet ordre fut porté par un officier escorté d'un bataillon, pour être sûr qu'il lui parviendrait; car il paraissait évident, et ce général le confirma à son arrivée, qu'il n'avait pas reçu l'espion qu'on lui avait adressé de Santa Maria de Mirallas, non plus que le chef d'état-major général Rey, les ordonnances et le guide qu'on lui avait expédiés; ainsi on fut obligé de perdre à Villarrodoña un jour et demi de temps que l'on aurait bien employé contre Reding, en exécutant à la lettre le projet formé de refouler son armée, en la battant en détail, jusque sous les murs de

Tarragone, où l'on pouvait espérer, de la confusion qui accompagne les Espagnols dans leurs retraites, toujours précipitées, un grand succès si le général Souham avait pu se trouver, comme nous l'espérions, à Villarrodoña, au moment de notre arrivée. Mais nous croyons, ainsi qu'il arrive souvent à la guerre, que les circonstances nous ont encore mieux servi; car si le projet eût été exécuté en entier, comme il avait été conçu, on aurait dit: Reding s'est laissé surprendre, il est seul cause de la défaite de l'armée, qui n'a pu déployer tout son courage. Il eût été destitué comme son prédécesseur, et l'armée espagnole aurait mis sa confiance dans un autre général, et conservé l'espérance de battre le corps d'armée à la prochaine occasion; idée qu'il convenait de détruire par tous les moyens possibles, et que le général en chef n'a jamais perdue de vue.

Le 21, Souham arriva de Vendréll, où il était resté pendant les mouvements qui venaient de s'opérer; il passa par le col de Santa Christina, où ce fut une espèce de prodige de faire passer les quatre pièces de canon qu'il avait ordre d'amener avec leurs caissons. Les canonniers travaillèrent pour arranger un peu le chemin, et l'on fut obligé de porter les pièces dans les endroits les plus difficiles. Le quartier-général et le chef d'état-major arrivèrent aussi de Villa Franca.

CHAPITRE V.

Arrivée des divisions Souham et Pino sur Valls. — Mouvement du général Reding, de Tarragone dans la direction d'Igualada. — Le septième corps suit ce mouvement. — Retour du général Reding sur Tarragone. — Reding force le défilé de Picamoxons, et repousse la division Souham. — Bataille de Valls. — Déroute de l'armée espagnole. — Poursuite jusqu'à Tarragone.

Le 22, les divisions Pino et Souham furent dirigées sur Valls; elles en délogèrent les troupes et les somatènes qui s'y étaient réunis. On y apprit d'une manière certaine le mouvement que Reding avait fait de sa droite sur son centre, et l'on craignit qu'il ne portât ce mouvement jusqu'à vouloir rétablir sa ligne de communication, avec sa gauche, au-delà de la Noya; ce qui compromettait évidemment les troupes restées à Igualada, si le chef qui les commandait manquait, un moment, de surveillance ou de résolution.

Le général en chef se décida à le suivre en marchant, pour ainsi dire, dans ses eaux; en forçant sa marche, il espérait arriver avec lui et sur ses derrières, au moment où il pourrait attaquer

Igualada; il fit porter de suite la division Pino à Plá, où il se rendit lui-même; il laissa la division Souham à Valls, pour contenir les troupes espagnoles chassées de ce point, et celles qui étaient restées près de Tarragone, sur lesquelles elles s'étaient retirées; le même jour il fit porter une avant-garde au col de Cabra, et le lendemain 23 il poussa une reconnaissance aussi loin que possible, sur la route que tenait Reding, afin d'avoir de ses nouvelles pour régler la marche du 24. Cette reconnaissance rentra le soir après avoir eu un engagement avec l'ennemi, et ramena des prisonniers et des équipages enlevés au général espagnol; elle certifia que ce général revenait, se dirigeant sur Tarragone, après avoir seulement opéré le ralliement des troupes du général Castro. Une autre reconnaissance avait aussi été envoyée a l'abbaye de S. S. Creus, et n'y avait plus trouvé personne. On voit, par les positions occupées par les divisions Pino et Souham, qu'il était difficile, pour ne pas dire impossible, à Reding, de rejoindre les troupes qu'il avait laissées près de Tarragone, sans livrer un vigoureux combat. Le général en chef s'était placé entre elles et lui, comme à Cardedeu entre Vivès et Lazan, comme ensuite à Molino del Rey, et plus tard, entre sa gauche et son centre, à Igualada: toujours dans l'intention de paralyser une partie de ses troupes, et de rétablir

entre eux, autant que possible, l'égalité numérique.

Reding se prépara à ce combat, et se crut assez fort sans les détachements laissés à Tarragone et à Sancta Coloma de Quéralt, qu'il eût aisément pu réunir; il comptait infiniment sur la bonne discipline qu'il venait d'introduire dans son armée; il comptait aussi sur la confiance générale qu'on avait en lui, et principalement sur la réunion des régiments suisses, fiers de voir le commandement en chef de l'armée espagnole entre les mains de leur compatriote.

Le général Reding avait passé une partie de la journée du 24 en conseil de guerre, pour savoir comment il pourrait parvenir à Tarragone, en évitant une bataille. Il avait fait venir à ce conseil le général Marti, qui commandait les troupes restées sous cette place. Des membres influents étaient d'avis d'éviter le combat, mais pour cela il eût fallu renvoyer l'artillerie et les bagages à Lérida, et filer homme par homme, pour ainsi dire à la dérobée, par Pradés, et par un sentier étroit qui traverse les montagnes, et vient aboutir, par Selva, à Constanti, où la réunion de son armée se serait opérée de suite, disaient-ils, et sans coup férir; Reding avait rejeté ce conseil, qui pouvait convenir à un commandant de guérillas, mais qui eût déshonoré un général à la tête d'une armée;

préférant celui du colonel anglais Doile, qui était d'avis d'attaquer franchement les deux divisions du septième corps. De son côté, le général français avait un besoin indispensable d'une nouvelle affaire générale, qui achevât de fixer l'opinion sur la valeur des armées en Catalogne, et d'établir d'une manière incontestée la supériorité morale de l'une ou de l'autre; force immense, qui réside dans les ames et non pas dans le nombre, qui, par cela même, est bien autrement importante, puisque rien n'est momentané, n'est éphémère comme l'avantage numérique, qu'un accident ou un renfort peut, d'un moment à l'autre, détruire ou déplacer, tandis que la supériorité morale, grandissant, pour ainsi dire, chaque homme aux dépens de son adversaire, est durable, et qu'une fois obtenue, il faut de bien grandes fautes ou de bien grands malheurs pour la perdre. L'armée française avait déja fait beaucoup, elle s'était adjugé cette supériorité, mais les Espagnols la contestaient encore. Ils disaient le revers de Llinas arrivé par l'impéritie de Vivès, pour avoir choisi une mauvaise position; ils attribuaient la déroute de Molino del Rey aux fautes du même général, à la mollesse, à l'indécision des troupes; dans l'affaire qui venait d'avoir lieu à Igualada, ils n'avaient pas été assez battus : le général Castro avait fait trop peu

d'efforts, et n'avait pas assez engagé son monde pour obtenir un grand succès; par la même raison, il avait éprouvé un moins grand revers. Il fallait donc une nouvelle bataille décisive qui réunît ces trois points, une bonne position, où les troupes espagnoles combattissent avec bravoure, même avec intrépidité, et où la conduite du général en chef ne laissât rien à desirer. Nous attendions cette bonne fortune, et nous espérâmes qu'elle allait se présenter.

La famine, plus encore que les dispositions du général espagnol, avait forcé le septième corps à abandonner les positions de Martoréll, San Sadurni, Villa Franca et Vendréll, qu'il venait de quitter pour se rapprocher de Tarragone, Réus et Valls, où on lui faisait espérer suffisamment de grain et de bétail; mais il n'y trouva qu'une grande quantité de vins et d'eaux-de-vie. Heureusement on était arrivé à Valls un jour de marché, et on y avait trouvé tout le grain amené par les Arragonais ou les habitants de la plaine d'Urgel, qui ont coutume de vendre à ceux du camp de Tarragone l'excédant de leurs besoins en grains. Pour chercher ses vivres dans le nouvel arrondissement qu'on venait d'occuper, il fallait de toute nécessité se disséminer; et, pour le faire sans trop de dangers, il fallait combattre, et surtout vaincre.

Le général en chef prévint Souham du retour de Reding sur Tarragone, et lui enjoignit, le 24, de ne pas le perdre de vue un instant, d'envoyer des reconnaissances pour s'assurer qu'il ne put lui dérober un mouvement, et enfin de combattre au débouché de la vallée de Monblanch, ou du col de Lilla, si l'ennemi tentait ce passage plutôt que celui du col de Cabra, que l'on croyait qu'il pourrait prendre de préférence, supposé qu'il eût encore envie de nous couper de Barcelonne.

La division Souham était placée en avant de Valls, au nord de cette ville, ayant sa gauche appuyée au Francoli, à-peu-près à la hauteur d'Alcover, sa droite dans la direction de Plá, occupant, par un avant-poste un peu faible pour la circonstance, le village de Picamoxons, où passe la route de Monblanch, et où aboutit une autre communication venant du col de Lilla.

La division Pino était à Plá, son avant-garde au col de Cabra, et un poste, à sa droite, à l'abbaye de S. S. Creus.

Le 25 février, entre six et sept heures du matin, Reding, qui avait renoncé cette fois au projet de nous envelopper et de nous couper de Barcelonne, avait choisi le point de Picamoxons pour déboucher sur la plaine de Valls; il s'estima heureux de n'y trouver qu'un petit poste, car il

avait craint d'être retenu dans ce défilé assez long-temps pour voir arriver sur lui, au moment où il en déboucherait, les deux divisions réunies : il brusqua ce poste et attaqua de suite la division Souham; malgré les difficultés naturelles qu'il éprouvait, il lui faisait perdre du terrain, en la poussant sur Valls, tandis que derrière cette attaque il faisait repasser sur la rive droite du Francoli ses bagages, équipages et artillerie avec une partie de ses troupes. Dans la matinée du 25, Souham envoya un officier à Plá, au général en chef, pour le prévenir que Reding avait débouché de Picamoxons, qu'il passait le Francoli et se dirigeait sur Tarragone, et lui demander s'il fallait le suivre (1). Le général en chef le lui ordonna, et lui fit dire qu'il allait de suite réunir la division italienne et se porter sur la route de Tarragone. Il envoya l'ordre au général Pino de rassembler promptement sa division qui, s'attendant à combattre d'un moment à l'autre, était sous les armes depuis le point du jour, et de la mettre, sans perdre un instant, en route pour Valls, où il se rendait lui-même, et où, à son arrivée, il lui assignerait la direction voulue par les circonstances.

(1) Voir pièces justificatives, n° 25.

Ce contre-temps nous affligea, il pouvait détruire nos espérances.

Le général en chef avait craint d'abord que Reding ne lui échappât sans combattre; mais son premier succès, sur la division Souham, avait excité son amour-propre, et son audace naturelle. Il était chaudement engagé avec cette division qui perdait encore du terrain à l'arrivée du général en chef, dont le premier soin dut être de presser la division italienne, et de faire arriver au grand trot le régiment de dragons Napoléon, qu'il porta sur le flanc droit de l'attaque des Espagnols. Ceux-ci voyant entrer en ligne de nouvelles troupes, et jugeant l'arrivée du reste de la division italienne assez prochaine, s'arrêtèrent, et finirent par replier successivement leurs colonnes, pour prendre position derrière le Pont de Goy, sur la rive droite du Francoli, en couvrant de cette rivière le front de leur armée.

En attendant l'arrivée du général Pino, le général en chef fit reconnaître par des officiers d'état-major les points où ses colonnes pourraient passer le Francoli, dont les bords escarpés, et d'un difficile accès, donnaient aux Espagnols une position admirable à défendre, et extrêmement difficile à attaquer.

A trois heures de l'après-midi, les troupes étant

réunies, le général en chef en forma quatre colonnes d'attaque : les deux du centre avec la division Pino, et les deux des ailes avec la division Souham qui connaissait mieux le terrain ; ces deux dernières marchèrent l'une vers sa droite, l'autre vers sa gauche, pour laisser aux autres la place nécessaire au développement de leur attaque.

Pour être plus sûr d'avoir un engagement aussi décisif qu'il le désirait, le général français, dans la vue de donner à l'ennemi une confiance qui, lorsque l'issue du combat l'aurait trompée, devait tourner au profit du moral des troupes françaises, défendit à son artillerie de tirer un seul coup de canon. Elle était pourtant dans une position si belle, pour le faire avec avantage, que le commandant avait feint de n'avoir pas compris l'ordre, et commençait le feu quand l'aide-de-camp le lui réitéra d'une manière si formelle qu'il dut cesser au troisième coup, en en témoignant de bien vifs regrets. Ce sont les seuls qui furent tirés depuis l'arrivée du général en chef sur ce champ de bataille, jusqu'à la fin de l'affaire.

On voulait croiser la baïonnette avec l'ennemi en arrivant sur le plateau. Les obstacles du terrain étaient grands ; il fallait beaucoup de temps pour arriver au sommet ; de sorte que si l'artillerie eût tiré pendant tout cet intervalle, le feu de

deux rangs des Espagnols eût été moins beau, moins long, et ils auraient, avant que nous y fussions parvenus, éprouvé assez de pertes si l'on en juge par celle que leur avaient causée les trois coups de canon dont on vient de parler, pour se décider à opérer leur retraite; mais la certitude d'un succès moins disputé, et la considération bien autrement puissante d'une moins longue effusion de sang français, dûrent céder à cette pensée dominante du général en chef, qu'il fallait, avant tout, fixer le moral des deux armées. Or, son but n'aurait pas été atteint, si la retraite de l'ennemi avait été aussi prompte : car il l'aurait effectuée avec assez d'ordre pour nous empêcher de compléter notre succès et son désastre.

On n'ajoutera qu'un mot pour achever d'expliquer l'inaction de l'artillerie, qui pourrait paraître extraordinaire même à de bons esprits : les troupes françaises et italiennes étaient à-peu-près égales en nombre, non pas à celles que Reding pouvait avoir au combat, mais à celles qu'il avait véritablement engagées, et le général français ne voulait pas gâter ses troupes en leur diminuant trop les difficultés; il voulait de plus conserver cette ressource pour des circonstances plus hasardeuses, comme, par exemple, si le feu de l'en-

nemi était devenu plus meurtrier, ou qu'il eût été favorisé par l'arrivée d'un renfort ou par quelque autre incident possible.

A trois heures et demie, le signal donné, les troupes commencèrent à passer le Francoli, et gravirent ensuite le grand plateau escarpé sur lequel était placée l'armée espagnole; elles y trouvèrent les plus grandes difficultés, ce plateau étant coupé de plusieurs espèces de terrasses, murs de clôture ou de soutenement des terres qui rendaient extrêmement lente une marche faite sous le plus beau feu de mousqueterie qu'on ait jamais exécuté, non-seulement à l'armée, mais même à l'exercice. Pour ne point voir retarder davantage cette marche, qui l'était déja trop par les obstacles naturels, il était seulement permis aux tirailleurs qui couvraient les colonnes de répondre à ce feu; les autres ne devaient qu'avancer et aborder franchement l'ennemi.

En arrivant sur le plateau, les troupes françaises et italiennes exécutèrent les mouvements ordonnés avec une bravoure et une précision au-dessus de tout éloge; aussi la victoire couronna de si nobles efforts; les Espagnols ne purent soutenir de pied ferme le choc de ces troupes qui avaient déja vaincu les grands obstacles sur lesquels l'ennemi avait trop compté, et cela malgré le feu de son artillerie et celui, si bien exécuté,

de son infanterie. Elles ne purent résister surtout aux charges impétueuses du régiment des dragons italiens et du vingt-quatrième de dragons français, qui faillit prendre le général Reding, détruisit la plus grande partie de son escorte, blessa de plusieurs coups de sabre ce général, qui n'échappa des mains d'un jeune officier de ce corps, que parce que ce dernier eut la générosité de ne pas le tuer, comme il le pouvait si aisément avant qu'un coup de pistolet terminât ses jours, et lui fit lâcher prise.

Malgré les efforts prodigieux de Reding pour retenir ses troupes, elles se débandèrent complètement : Suisses et Espagnols s'enfuirent encore à toutes jambes et dans toutes les directions, laissant au pouvoir des Français leur artillerie, leurs bagages, munitions et un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvaient M. de Castel d'Orius, grand d'Espagne, commandant la cavalerie; trois colonels, sept lieutenant-colonels, et quatre-vingts officiers de différents grades : les Espagnols se sauvèrent, les uns à Lérida, les autres à Tortose, et le plus grand nombre à Tarragone, avec le général Reding, blessé de deux coups de sabre. Ils furent poursuivis, ce jour-là, aussi loin que le jour put le permettre, et le lendemain jusqu'aux portes de cette dernière ville. Ils essuyèrent dans cette affaire une perte de près

de quatre mille hommes (1); nous eûmes environ mille hommes hors de combat.

La division Souham prit position à Réus, celle de Pino à Valls, Plá et Alcover, et l'on fit venir Chabot à l'abbaye de S. S. Créus, pour observer la division Wimpffen à Santa Coloma de Quéralt.

Il n'arriva rien à Reding, malgré les mauvaises intentions des plus furieux de la ville. Il avait grandement payé de sa personne, il était grièvement blessé; et il dut au consul d'Angleterre, que l'on ménageait avec tant de raisons, une protection puissante. On nous dit même que dans le premier moment il fut obligé de loger chez lui.

Le 26, la division Souham occupa militairement la ville de Réus, et y trouva des ressources en subsistances, et des objets servant à l'équipement des troupes, entre autres des espardilles et quelques souliers dont on avait un fort grand besoin; elle fournit aussi une petite contribution, en numéraire, de cent et quelques mille francs avec lesquels le payeur de l'armée, qui depuis long-temps n'avait plus un sou dans sa caisse, puisque rien ne pouvait arriver de France, fit délivrer un léger à-compte aux officiers du septième corps, dont le dénuement était extrême.

Ce fut pour nous un événement extraordinaire

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 26.

que de trouver des habitants dans une ville de la Catalogne : ils n'avaient pas fui à notre approche, d'après l'avis de Reding, qui par ce conseil sauva cette ville, riche et commerçante, la seconde de la province, d'une destruction inévitable ; car il est impossible, quelque discipline qui existe dans une armée, de maintenir l'ordre dans des maisons abandonnées par leurs habitants, sur-tout quand les troupes savent que les absents sont armés, et qu'ils font partie des ennemis qu'ils combattent tous les jours.

Le général français renvoya, les jours suivants, à Reding, plusieurs milliers de soldats, malades ou blessés, trouvés dans les hôpitaux de Réus, et conclut ensuite avec lui une convention dans laquelle on stipula que les malades ou blessés qu'on trouverait à l'avenir dans les hôpitaux, ne seraient plus regardés comme prisonniers de guerre, et qu'ils seraient, aussitôt leur guérison, renvoyés à leur armée respective.

De notre côté, on n'osa pas trop se fier à ce traité, parce que l'on ne supposait pas au général en chef espagnol, quel qu'il fût, assez d'autorité sur la population fanatisée de ce pays, pour le faire respecter, et l'on continua, quand les mouvements de l'armée obligeaient à évacuer un pays, à évacuer aussi, par tous les moyens possibles, les malades et tous les blessés trans-

portables : mais le caractère du général français le portait à faire disparaître, autant qu'il était en son pouvoir, les atrocités qui se commettaient sur ses troupes, et qui devaient amener de justes mais horribles représailles; il cherchait à ramener les Catalans à des sentiments d'humanité dont ils s'éloignaient tous les jours davantage, sans aucun fruit pour les intérêts de leur patrie. Il consentit donc aux propositions du général espagnol, et signa le traité, quoique bien convaincu que l'armée française serait encore la dupe de cet arrangement, comme elle l'avait été dans l'échange des prisonniers, parmi lesquels on lui avait renvoyé des courriers pour des officiers, des ombres épuisées par les tourments et le séjour des cachots, des parlementaires, considérés comme prisonniers, etc. etc., en échange d'hommes pouvant combattre de suite; néanmoins il regarda toujours ces échanges et cette convention pour les hôpitaux comme un adoucissement à la haine des Espagnols pour les Français, et comme un hommage rendu à la bonne conduite de l'armée. Il faut cependant être juste envers le général Reding; il s'est toujours montré aussi humain que brave; son ame élevée ne s'est jamais démentie un seul instant; heureux ou malheureux, il a toujours traité les victimes tombées entre ses mains avec le respect dû au malheur; et ces

actions de sauvages qui ont eu lieu ensuite, ces massacres de blessés, d'amputés, etc., exécutés, plus particulièrement dans les environs de Gironne, par la bande Rovira et autres, n'ont pas commencé, et n'auraient pas eu lieu dans l'étendue de son commandement, autrement qu'à son insu. C'est à lui que l'on dut le renvoi dans leur patrie des malheureux Français échappés au massacre de Valence.

Revenons au septième corps : sa position était toujours critique sous le rapport des subsistances; le courage des troupes qui le composaient l'avait bien débarrassé pour quelque temps de l'armée ennemie, mais rien ne pouvait éloigner la famine qui le minait et les maladies qui allaient l'assiéger; résultats inévitables des fatigues et de la misère qu'il éprouvait, et du dénuement absolu des soldats en habillement, chaussure, etc. C'est dans cette situation que le général en chef reçut, dans les premiers jours de mars, par le retour d'un des espions envoyés dans le Lampourdan au général Reille, deux lettres en chiffres, dans lesquelles le major général lui prescrivait des dispositions impossibles à exécuter; l'une d'elles ordonnait de faire faire à-la-fois au septième corps les sièges de Gironne, Tarragone, et Tortose: on fut forcé de supposer qu'il y avait erreur dans les chiffres, autrement il aurait fallu croire que

dans de telles instructions, il y avait folie de la part du major général ou de son chef, car c'eût été tendre un piége au septième corps, et le jeter dans une entreprise déraisonnable, dont il n'aurait pu sortir sans que quelque grand désastre ne vînt servir de compensation à ses succès.

Le général en chef, ne dissimulant point la surprise que lui causait ces instructions, répondit, le 6 mars (1), que l'on se contenterait de tenter le possible, c'est-à-dire, le siège de Gironne; il ne rendit compte que des difficultés présumées; et les observations étaient faites avec toute la modération convenable pour les personnages auxquels elles étaient adressées : elles n'en furent pas moins assez mal accueillies, et plusieurs personnes les ont considérées comme la cause de son rappel qui arriva peu de temps après.

(1) Voir pièces justificatives, n° 27.

CHAPITRE VI.

Séjour du septième corps aux environs de Tarragone. — Blocus de l'armée espagnole dans cette place; son encombrement; maladies qui en sont la suite inévitable. — Blocus de Barcelonne par l'escadre anglaise et les troupes de Wimffphen; marche de la division Chabran pour le faire lever; combat de cette division; passage du Llobrégat; retraite de Wimffphen et de l'escadre. — Communication du duc de Trévise avec le septième corps par l'arrivée du colonel Briche et de sa troupe sur Monblanch. — Départ de Valls; arrivée des divisions Souham et Pino sur le Llobrégat; quartier général à Barcelonne.

Les Espagnols bien persuadés, cette fois, de la supériorité de valeur de nos troupes sur les leurs, en convinrent d'assez bonne foi, mais seulement après cette déroute. C'était la quatrième qu'ils avaient éprouvée, malgré l'excellente position qu'ils occupaient, l'intrépidité de leurs soldats, dont ils étaient enthousiasmés, et la belle conduite de leur général, qui était irréprochable. Toutefois sa qualité d'étranger excita la jalousie, et ses dispositions furent blâmées avec amertume par quelques personnes. Il était dur, en effet, pour les Espagnols, d'avouer que des soldats, formés en grande partie de toutes ces

nations d'Italie qu'ils avaient dominées si long-temps, et qu'ils étaient même, à-peu-près, habitués à mépriser, de ces nations enfin, que depuis des siècles on ne rencontrait plus sur les champs de bataille, fussent devenus, tout-à-coup, supérieurs à ces Castillans dont les anciens souvenirs nourrissaient l'orgueil et la fierté, augmentés encore par la justice de la cause qu'ils défendaient.

Les nations dégénéreraient-elles en masse, comme les individus? Je laisse cette question à décider aux philosophes, à qui elle appartient : mais, ce dont tout le monde conviendra, c'est qu'il est pour elles des époques de gloire et d'humiliation, produites par des influences auxquelles on ne peut nier que le systême de leur gouvernement ait toujours une grande part.

L'armée ennemie, par suite de la bataille de Valls, était encombrée dans Tarragone; les maladies épidémiques y détruisaient quantité d'officiers et de soldats: la mortalité était extrême; ce qui détermina le général en chef français à laisser le septième corps dans ses positions, tant qu'il put disposer du quart d'une ration de pain. En effet, en retenant l'armée espagnole entassée dans cette place, on la détruisit plus, dans un mois qu'il fut possible de s'y maintenir, qu'on n'aurait pu le faire dans quatre grandes batailles, si elle eût voulu en sortir pour les livrer. Aussi Reding

fit en vain harceler l'armée sur sa droite et sur ses derrières, par les troupes de sa gauche, qui, n'ayant point été attaquées, se trouvaient en bon état et renforcées d'un bon nombre de somatènes; le général en chef vit successivement se replier d'Igualada sur la Llacuna, San Quinti et Villa Franca, les troupes de Chabran; il vit même, aussi tranquillement, reformer derrière lui le blocus de Barcelonne, et tout cela ne le décida pas à se mouvoir; ce ne fut que le 15 mars, alors qu'il n'était plus possible de se procurer de subsistances d'aucune espèce, qu'il pensa à chercher une autre position pour faire vivre ses troupes, en attendant la moisson nouvelle, qui se fait de très-bonne heure dans la partie de la Catalogne voisine de la mer.

Il fallait que cette position ne fût pas très-éloignée de Barcelonne, afin de pouvoir correspondre, avec cette ville, souvent, et au moyen de quelques bataillons; il fallait aussi qu'elle fût assez rapprochée de Gironne, pour être à portée de protéger les troupes qui devaient en faire le siège contre un corps étranger à la garnison, qui manœuvrait pour le faire lever. Je dis un corps ou fort détachement de l'armée, parce que le résultat de la bataille de Valls, éloignait pour longtemps, de la part de l'ennemi, la possibilité d'une attaque générale.

La petite plaine de Vich paraissait seule réunir tous ces avantages; on était à-peu-près sûr d'y trouver du grain; le pays en produit en assez grande quantité, et aucune troupe n'y avait encore séjourné. La plaine d'Urgel, surnommée à juste titre le grenier de la Catalogne, semblait bien offrir, et offrait en effet plus de moyens en subsistances, mais elle était trop éloignée de Barcelonne, et les communications avec cette place fussent devenues impossibles, pour peu que l'ennemi plaçât un corps de miquelets dans les défilés du Bruch et du Monserrat, ce qu'il n'eût pas manqué de faire. On eût de cette manière communiqué avec les autres corps de la grande armée; mais, Sarragosse étant tombée au pouvoir des Français, et les opérations sur Valence étant encore éloignées, puisqu'elles ne pouvaient avoir lieu qu'après la prise des places de la basse Catalogne, cette communication n'eût offert pour le moment que peu d'intérêt, l'on n'eût pu y être d'aucune utilité au siège de Gironne qui, probablement, alors n'aurait pu avoir lieu, puisque, avec la protection directe des divisions Pino et Souham, il fallut tant de peine et de temps pour en venir à bout; et l'on ne peut nier que Gironne était la place de la Catalogne la plus importante pour la suite des opérations dans cette province.

De plus, en occupant la plaine d'Urgel, le septième corps aurait compromis Barcelonne, qui eût fini par succomber sous le poids réuni des attaques continuelles du dehors, et des conspirations de l'intérieur prêtes à éclater, avec l'assistance efficace des prisonniers de guerre renfermés dans cette ville, parmi lesquels se trouvaient un grand nombre d'officiers de tous grades sur lesquels on comptait pour les diriger. L'armée ennemie, profitant de l'appui de ses places fortes, se serait naturellement établie au travers de la ligne d'opérations du septième corps, qu'elle eût coupée entièrement en occupant les positions si formidables qui se trouvent entre Cardona et Tarragone : tels que les défilés de Monblanch, de Cabra, du Bruch et du Monserrat; le général en chef se fût trouvé séparé de la haute Catalogne, obligé de changer sa base et sa ligne d'opérations, et de tirer ses munitions de Sarragosse, au lieu de Toulouse et de Perpignan.

Ces graves inconvénients pouvaient-ils être compensés par le faible avantage de communiquer avec les corps d'armée qui étaient en Aragon? Un peu plus tard on a, il est vrai, exécuté ce projet, mais alors Girônne et Hostalrich étaient en notre pouvoir, Barcelonne autrement approvisionnée, sa garnison doublée, et le général Baraguai-d'Hillier avait, dans la haute Catalogne,

environ vingt mille hommes; ce qui n'a pourtant pas empêché le revers de la Bisbal, la reprise de Figuières par les Espagnols, la violation, plusieurs fois répétée, du territoire français dans la dixième division militaire, le pillage et l'incendie d'un bon nombre de ses villages, etc. Ces faits nous paraissent prouver que si l'occupation de la plaine d'Urgel n'eut pas, en 1810, plus d'avantages que d'inconvénients, elle eût amené en 1809, des désastres irréparables; car la position d'un corps d'armée en Catalogne est bien différente quand ce sont des Français qui occupent Gironne et Hostalrich, ou quand ce sont les Espagnols qui possèdent ces importantes places. Napoléon a été séduit un moment par cette idée de faire occuper les plaines de Lérida par son armée de Catalogne; il prescrivit même cette disposition; mais il ne tarda pas à commander qu'on les abandonnât, et qu'on fît rentrer ses troupes dans l'intérieur de la province, parce qu'il voyait Barcelonne presque constamment bloquée, et les frontières de France tout-à-fait compromises par l'éloignement de l'armée française : le 10 mars 1811, il écrivait à son ministre de la guerre, en lui faisant sentir la nécessité de rapprocher du centre de la province l'armée du duc de Tarente; « qu'il ne la considérait pas comme étant en Catalogne, lorsqu'elle était à Lérida, au-delà des montagnes. »

Ces raisons décidèrent le général en chef à choisir Vich pour y établir la partie de son armée la plus disponible, et la faire vivre jusqu'au moment où les récoltes seraient bonnes à couper dans les environs de Gironne, où l'on prévoyait que l'on serait obligé de s'établir, quand les travaux du siège se trouveraient assez avancés pour attirer toutes les forces de l'armée espagnole au secours de cette place. Il était essentiel d'y arriver sans que l'ennemi s'en doutât, ou du moins qu'il le sût assez tard pour n'avoir pas le temps d'enlever ou détruire les ressources que nous cherchions, et qui nous étaient indispensables. Le secret, si nécessaire à la guerre, était assez bien observé au septième corps; néanmoins, dans cette circonstance, le général en chef redoubla de soin pour tromper les amis indiscrets aussi bien que les ennemis. Tout était prêt pour commencer le mouvement le 18; mais le 17, le général Chabot qui, depuis quelque temps, avait quitté sa position de S. S. Creus, et occupait Monblanch pour gêner davantage les communications de Reding avec Wimffphen, et de ce dernier avec la place de Lérida, entendit une canonnade et une fusillade assez vives à une petite distance au-delà de ses avant-postes : ne sachant ce que ce pouvait être, il expédia une reconnaissance qui facilita l'arrivée du colonel Briche, envoyé de Fraga par le maréchal Mortier, pour communiquer avec la

Catalogne, et lui en rapporter des nouvelles. Le colonel était parti avec six cents hommes, infanterie et cavalerie, et deux pièces de canon : il eut beaucoup de peine à passer, et ne parvint à Monblanch que parce que les Catalans avaient imaginé que ce détachement était l'avant-garde d'un corps de troupes qui le suivait; et qu'ils ne lui opposèrent pas toute la résistance qu'ils auraient pu faire, s'ils avaient mieux connu son isolement: heureusement que son arrivée ne fut pas retardée de 24 heures : car il ne nous aurait plus trouvés. Nous restâmes encore deux jours en position à Monblanch pour lui faciliter le retour; mais le lendemain il fut convaincu de l'impossibilité de l'opérer, bien qu'on l'eût dirigé sur un autre chemin, et que le général Chabot l'eût appuyé à une certaine distance : il fut obligé de revenir et de suivre nos mouvements.

Le corps de somatènes et de miquelets qui s'était porté sur Barcelonne, coupait notre communication avec cette place, et nous empêchait d'y évacuer les malades et blessés dont nous étions encombrés à Valls et Villa Franca. Le général Chabran qui occupait ce dernier point reçut l'ordre de la rétablir; et le 10, il envoya occuper Molino del Rey par un bataillon du cinquième régiment italien, avec une pièce de canon, sous les ordres d'un capitaine-adjoint. En chargeant de

cette expédition un détachement aussi faible, qui fut en outre compromis par la témérité de son chef, ce général ignorait la force du corps ennemi placé à Molino del Rey. Ce détachement enleva néanmoins ce poste à des troupes six fois plus fortes que lui, et commandées par les deux Milans et Claros; mais quand les Espagnols virent que ce bataillon n'était pas soutenu, ils revinrent à la charge, reprirent le pont de Molino del Rey et s'emparèrent de la pièce de canon. Le général en chef ordonna au général Chabran de s'y porter avec sa division entière, forte alors, par sa réunion au général Schwartz, de huit bataillons et trois escadrons, de débusquer l'ennemi des hauteurs de Molino del Rey, et de rétablir la communication avec Barcelonne; cette communication était devenue indispensable, dans ce moment; il fallait la rétablir, avant le mouvement projeté, pour évacuer tranquillement les malades qui ne pouvaient être traités ailleurs; cette ville étant le seul point où des hôpitaux pussent être placés avec sécurité, et où l'on pût trouver les localités nécessaires à de pareils établissements, sur-tout d'après les nouvelles positions que le septième corps allait prendre.

Le général Chabran partit de Villa Franca pour faire cette opération, et fut remplacé dans cette ville par quelques troupes qu'on commençait à

échelonner. Mais quand il arriva, le 12, à la vue de Molino del Rey, il craignit d'attaquer l'ennemi, et se retira en grande hâte à Villa Franca. Le général en chef lui donna l'ordre formel d'attaquer et de débusquer l'ennemi de ses positions. Il dut retourner sur ses pas, c'est-à-dire, s'approcher assez le lendemain 13, pour attaquer le 14. Le général en chef, craignant la répétition du mauvais exemple donné la veille, avait pris des précautions que la division rendit inutiles en marchant à l'ennemi avec une bravoure si grande et si soutenue qu'il fut culbuté, qu'il éprouva une grande perte, et que la communication avec Barcelonne fut rétablie et bien couverte par les positions qu'elle occupa.

Nous apprîmes alors toute l'inquiétude que ce rassemblement ennemi avait causée aux généraux Duhesme et Lechi; ils n'avaient pas été assez heureux pour la cacher à la population nombreuse de cette ville : ces généraux donnaient, depuis la fin de décembre, beaucoup trop d'attention à des projets de conspiration des habitants de Barcelonne, que la police de cette ville annonçait avoir découverts. Le général en chef se refusa long-temps à croire à leur réalité et envoya dans le mois de janvier, de Villa Franca à Barcelonne, son chef d'état-major avec l'ordre de défendre de sa part au commissaire-général de la

police, Casanova, de lui faire adresser à l'avenir de semblables rapports; il lui recommanda en outre de chercher à s'assurer si quelque intrigue secrète ne faisait pas parler la police plutôt que la conviction de ce qu'elle annonçait. Le général en chef se croyait obligé à ces précautions par la réputation fort équivoque des membres composant cette administration (1), par les soupçons dont elle était l'objet, et qui faisaient regarder comme ses agens plusieurs officiers italiens, entre autres un certain Provana qu'on semblait accuser d'exciter, par des menées sourdes, les habitans à l'insurrection et à la révolte; de plus, parce qu'une tentative qui aurait eu pour but le soulèvement général des habitants d'une grande ville contre la garnison, lui paraissait assez grave pour mériter qu'on y regardât de près; il était

(1) Plus tard, son chef et quelques-uns de ses subordonnés, furent recherchés comme se trouvant compromis par l'instruction de l'affaire d'un nommé Canton, riche prêteur sur gages, soupçonné de posséder des valeurs considérables. La disparition de ce malheureux, le lendemain de son arrestation par la police, fit élever contre elle un cri général d'indignation, sur-tout lorsque peu de jours après des chiens eurent déterré, au pied de Monjuich, un cadavre récemment assassiné, que l'on crut reconnaître pour celui que toutes les recherches de sa famille n'avaient pu découvrir. Des considérations particulières firent arrêter les poursuites commencées à ce sujet, à Paris, en 1810.

d'ailleurs convaincu que ce n'était pas aveuglément, et sans un mûr examen qu'il fallait ajouter foi aux rapports de la police, quelle qu'elle fût. Le retour du général Rey confirma le général en chef dans l'idée qu'il n'y avait rien à craindre de tous les prétendus projets de conspiration qu'on lui avait annoncés à plusieurs reprises.

Cependant les habitants de Barcelonne finirent par s'apercevoir des craintes qu'ils inspiraient, et les frayeurs imaginaires ou réelles dont ils crurent reconnaître des traces dans la conduite des autorités, les portèrent vraisemblablement à réaliser dans la suite des projets dont l'idée ne leur serait probablement pas venue sans cela. La tentative du mois de mars suivant a été réelle, et le succès l'eût couronnée peut-être, si l'on eût tardé à éloigner de la place les divisions de Wimffphen et de Milans, qui auraient pu la faire réussir par le concours de leurs forces, par celui des prisonniers de guerre qui se trouvaient dans la ville, et par celui de l'escadre anglaise dont l'avant-garde composée de trois frégates, commença à canonner la ville le 10, et qu'un vent de nord-est, soufflant avec violence, força, dans l'après-midi du lendemain, à lever l'ancre pour prendre le large.

Les habitants furent tres-désappointés le 15 au matin, quand du haut de leurs terrasses ils

n'aperçurent plus, à la vue de Barcelonne, un seul Espagnol armé; ils en furent d'autant plus surpris que la veille ils avaient vu des miquelets pousser la hardiesse jusqu'à s'approcher de la forteresse de Monjuich, assez près pour faire feu sur les sentinelles, tandis que d'autres avaient entretenu une fusillade assez vive, jusqu'à la nuit, près de Barcelonne, à la croix couverte. Chacun se félicita de n'avoir pas commencé le mouvement insurrectionnel qui devait s'effectuer sous la protection de ce rassemblement, et d'avoir ainsi échappé aux dangers qui en seraient résultés pour lui. Ils ajournèrent leur projet; mais on leur en rendit l'exécution tellement difficile, pour ne pas dire impossible, qu'il n'eut d'autres suites que la perte de quelques citoyens assez insensés pour s'être compromis en exposant une belle cité aux horreurs de la guerre (1).

Ce que l'on aura peut-être de la peine à concevoir, c'est que tous les généraux espagnols qui ont commandé en chef en Catalogne, aient ap-

---

(1) On a publié depuis un volume où sont détaillées une quantité de conspirations attribuées aux habitants de Barcelonne. Nous pensons que la police de cette ville a fourni les matériaux de cet ouvrage, et nous persistons à croire que celles des mois de mars et juin 1809, sont les seules qui aient pu mériter l'attention des autorités françaises.

puyé, et même fomenté ces révoltes : eux qui devaient si bien connaître les difficultés de la réussite de semblables entreprises et la nature des dangers auxquels ils exposaient la capitale de la province et ses nombreux habitants.

Les différents mouvements rétrogrades de Chabran, d'Igualada à la Llacùna, San Quinti, et Villa Franca, particulièrement celui de Molino del Rey à Villa Franca, qu'il avait exécuté malgré l'ordre si formel qu'il avait d'attaquer et de débusquer l'ennemi qui coupait la communication de Barcelonne, avaient jeté dans le septième corps et jusque dans les divisions si souvent victorieuses qui étaient près de Tarragone, une inquiétude dangereuse, sur-tout à la veille du mouvement rétrograde qu'elles allaient exécuter. Le général en chef voyait que l'on cherchait à deviner si sa tranquillité apparente était bien réelle : on lui répétait sans cesse combien les Espagnols étaient dangereux dans une retraite ; combien il était nécessaire de dérober à l'ennemi la connaissance d'une semblable marche, en le trompant le plus long-temps possible, etc.

Comme on a déja eu occasion de le dire, le général en chef a toujours été convaincu que la force morale d'une armée est bien supérieure à sa force physique ; il ne voulut rien négliger pour l'empêcher de s'affaiblir ; en conséquence, le 19

mars, veille du départ de Valls, il répondit à ceux qui lui réitéraient les mêmes observations et les mêmes craintes, qu'il était si loin de les partager qu'il ne voulait pas commencer sa retraite sans que l'ennemi en fût prévenu officiellement, et qu'il allait de suite envoyer à Tarragone un officier parlementaire, avec une lettre pour le général en chef espagnol, ce qui fut exécuté sur-le-champ.

Le général en chef prévenait ce dernier que, forcé par des circonstances majeures à se rapprocher des frontières de France, il partirait le lendemain à midi de Valls, et que s'il voulait y envoyer, pour cette heure, un officier avec un détachement, il lui ferait remettre, intact, avant son départ, le bel hôpital qu'il avait formé dans cette ville et qu'il lui serait si essentiel de conserver, en raison de la quantité de malades qu'il avait. Il prenait ce prétexte pour ne point blesser l'amour-propre du général Reding, pour lequel il avait une estime particulière. Il pouvait d'autant mieux s'en servir, qu'il avait été prié par lui peu de temps auparavant, de lui envoyer du quinquina, dont il manquait pour le moment. Il ignorait que, dans l'armée française, on en manquait toujours.

Le lendemain, 20 mars, entre onze heures et midi, l'officier espagnol envoyé de Tarragone arriva avec son détachement, et rendit au géné-

ral en chef la réponse du général Reding (1). On lui remit l'hôpital, qui était très-beau, et dans le meilleur état possible, avec les lits et tous les ustensiles nécessaires; il avait été formé avec les meubles, linge et effets abandonnés par les habitants, lors de notre arrivée à Valls. On ne laissa dans cet hôpital que huit à dix hommes fracturés et intransportables, malgré la convention existante, parce que comme on l'a observé plus haut, on ne croyait pas au général Reding assez d'autorité pour la faire exécuter : on doit cependant à la vérité, de dire, que le peu de malades laissés à Valls et plus tard à Vich, ont été bien soignés, et exactement renvoyés à nos avant-postes, aussitôt après leur guérison, comme le stipulait la convention.

L'armée, qui était en bataille sur les hauteurs en arrière de Valls, commença son mouvement de retraite en présence du détachement espagnol. Les troupes prirent position, vers le soir, sur la rive gauche de la Gaya; la droite à Villarrodonà, la gauche au-delà de Puigtinós, et une division, avec le quartier-général, à Castel Rodonâ. Le lendemain on repassa le col de Santa Cristina, le quartier-général fut établi à la Bisbal, et le surlendemain à Villa Franca.

(1) Voir pièces justificatives, n° 28.

En partant de cette ville, un mois ou cinq semaines auparavant, le général en chef y avait laissé le blé et la farine nécessaires pour alimenter l'hôpital pendant son absence; le garde-magasin en vendit une bonne partie, et fit manquer complètement cet important service; heureusement que le général en chef en fut averti encore assez à temps pour y remédier : il fit évacuer, sur ce point, avant son départ, cinq cents sacs de grain qui lui restaient, et qui l'eussent fait demeurer quelques jours de plus dans ses positions près de Tarragone. Le garde-magasin fut traduit au conseil de guerre, et condamné aux fers.

Les divisions continuèrent leur mouvement jusque derrière le Llobregat où elles prirent position sans être aucunement inquiétées par l'armée ennemie; ce qui justifia la confiance du général en chef, fondée sur l'abattement et la consternation qui régnaient dans l'armée espagnole, encombrée dans Tarragone, et accablée par les maladies, suites inévitables de cet encombrement. Elle ne profita de notre départ que pour étendre et disséminer ses malades, dont le nombre diminua considérablement à dater de cette époque.

Quelques troupes nous suivirent et occupèrent successivement les positions que nous abandonnions, mais sans engager aucune affaire. On pro-

fita de la réunion des divisions sur le Llobregat, pour porter celle de Pino sur le général espagnol Wimffphen, venu au secours de Milans et Claros, et qui, après avoir été battu le 14 à Molino del Rey par la division Chabran, s'était reformé et rallié sur les hauteurs de Tarràsa : le général Pino le battit complètement le 23, en le délogeant de toutes ses positions; le poursuivit jusque dans les montagnes des environs de Manresa, et lui reprit la pièce de canon et le caisson dont il s'était emparé sur le bataillon du cinquième régiment italien, à l'affaire du pont de Molino del Rey, environ huit jours auparavant.

Cette excursion dans un pays nouveau pour l'armée, servit à ramener quelques subsistances aux troupes, qui, afin de ne pas épuiser Barcelonne, ne tiraient de cette place aucune espèce de vivres, et ne subsistaient que des denrées enlevées à l'ennemi.

Le général en chef séjourna à Barcelonne jusqu'au 15 avril. Il s'occupa de bien connaître l'état dans lequel il allait laisser cette ville, sous les rapports militaires et politiques, etc. Il fit constater que les vivres envoyés de Villanueva étaient entrés, au moins pour la plus grande partie, dans ses magasins : il tenait d'autant plus à s'en assurer, que ces denrées avaient été économisées et prises sur la subsistance des divisions Souham

et Pino, pour approvisionner cette place qui, malgré son importance, n'en était pas moins, jusqu'à ce jour, complétement négligée par le gouvernement français.

Le général en chef eut la satisfaction de voir que ces approvisionnements, fournis par les troupes, étaient suffisants pour alimenter la garnison en grain, sel, et quelques légumes secs, pour trois mois; mais la poudre et généralement les munitions y étaient en trop petite quantité pour soutenir un siège de quinze jours.

Sous les rapports politiques le parti de Joseph n'avait fait aucuns progrès; et dans la capitale de la Catalogne occupée par les Français, on avait, pour Ferdinand VII, les mêmes sentiments que dans les autres villes de la province occupées par les Espagnols. La ville de Barcelonne avait en campagne ses deux tercios ou bataillons de miquelets; les individus de ces corps, sans uniforme à la vérité, y entraient tous les jours, venaient chercher la solde et le prêt, les habits nécessaires, et les recrues pour les entretenir au complet. Jamais le général Duhesme ne put en faire arrêter un seul, tant le secret était bien gardé, et le patriotisme de ses habitants unanime et prononcé.

On exigea des fonctionnaires publics le serment de fidélité au roi Joseph; on ne put l'obtenir

d'eux, non plus que des militaires de tous grades précédemment employés dans cette ville; ils préférèrent rester prisonniers avec ceux pris dans les combats, qui n'avaient pu faire partie des premiers échanges. Le général en chef se décida à les envoyer en France, pour diminuer la consommation des vivres si difficiles à remplacer à Barcelonne, faire cesser les plaintes journalières de Duhesme, pour qui ils étaient un sujet légitime et continuel d'alarmes, et ôter à ceux qui pouvaient avoir l'envie de tramer des conspirations l'espoir qu'entretenait encore leur présence.

On espérait donner à ce général de la sécurité, par une mesure qu'il avait désirée. Son changement d'avis, au moment de l'exécution, n'influa pas sur la détermination du général en chef. Cette variation dans les vues se retrouvait dans le déplaisir que notre présence causait à celui-là même qui l'avait sollicitée. Duhesme n'avait jamais demandé notre retour avec plus d'ardeur qu'il ne demandait alors notre éloignement. On établit à Barcelonne les malades et blessés; on fit partir la division Lechi pour Granollérs, et on laissa dans la place celle de Chabran, que l'on jugea suffisante pour en former la garnison tant qu'on ne s'en écarterait pas davantage, et qu'on pourrait facilement communiquer avec elle.

CHAPITRE VII.

Marche sur Vich par la vallée du Congost. — Départ de Lechi pour conduire les prisonniers dans le Lampourdan. — Départ du septième corps, de Vich, pour se rapprocher de Gironne, et couvrir les opérations du siége de cette place. — Siége de Gironne.

Le 15 avril, après que les divisions eurent distribué aux soldats les quatre rations qui restaient encore, et qui avaient été ménagées pour le mouvement qu'on allait faire, les troupes du septième corps vinrent prendre position près de Granollérs, sur le Congost, laissant toujours croire qu'elles se retiraient sur les frontières de France, et emmenant avec elles environ deux mille prisonniers espagnols qui encombraient et gênaient à Barcelonne. On a déja dit dans le courant de ce mémoire, que les ennemis obstruaient tous les chemins par où nous pouvions passer, pour multiplier les obstacles et les difficultés de nos communications, déja si difficiles par la nature de la guerre que nous avions à faire, l'aspérité du pays, le nombre de nos adversaires et le caractère des habitants de la Catalogne. La vallée du

Congost, qui se prêtait mieux que toute autre à de semblables dispositions, ne fut pas oubliée : le long défilé, depuis la Garriga jusque vers Aigua Freda, entre de hautes montagnes, toujours escarpées et souvent bordées de rochers à pic, minés en plusieurs endroits, et qui, au premier coup de cloche, se garnissaient de nombreux somatènes, faisait croire impossible notre arrivée à Vich ; les Espagnols étaient d'autant plus fondés à le penser, que le corps de Wimffphen, étant à portée de se joindre, en peu d'heures, aux Miquelets et somatènes qui défendaient l'entrée de ce défilé, semblait, réellement, rendre insurmontables les difficultés réunies sur ce point important. Leur confiance, d'ailleurs si facile à augmenter, était d'autant plus grande, qu'ils avaient repoussé, le 15, une reconnaissance qu'ils avaient prise pour une attaque.

Le 16 au matin, nous trouvâmes, à l'entrée du défilé, sur les hauteurs de la Garriga, les somatènes et quelques miquelets, bien disposés à défendre ce passage. Les prisonniers espagnols, qui connaissaient le pays et les obstacles que nous allions rencontrer, ne pouvaient contenir leur joie, et se croyaient au moment d'être délivrés par leurs compatriotes qu'ils apercevaient sur des positions si formidables : une heure plus tard ils ne purent contenir leur indignation, lorsqu'ils

les virent, après une légère attaque des Français, les abandonner en désordre et se livrer à une fuite précipitée : quelques-uns leur crièrent des injures, assurément peu méritées ; ils ignoraient, qu'en même temps que le général en chef se présentait à la tête du défilé, il le faisait attaquer en queue par le général Chabot, à la hauteur de Centellas ; en flanc, par des troupes légères de la division Souham ; et que le général Pino s'était porté avec sa division sur Wimffphen, afin de l'attaquer dans le cas où il aurait voulu s'approcher du Congost pour soutenir les somatènes chargés de défendre la tête et les hauteurs qui bordent cet effroyable défilé. Ces somatènes et miquelets, abandonnés à eux-mêmes, ne pouvaient ainsi, sans les plus grands dangers, qu'ils auraient courus sans nécessité, chercher plus long-temps à défendre ces positions (1).

Les 17 et 18, le corps d'armée prit les positions suivantes : Chabot s'établit à Centéllas, ses avant-postes à San Martin ; Pino à Tona, avec un bon poste en avant de lui à Collsespina ;

---

(1) Les mines, sur lesquelles ils avaient compté, sautèrent, mais ne produisirent d'autre effet que de présenter un beau spectacle à nos troupes : ces sortes d'ouvrages font ordinairement plus de peur que de mal ; ils ne firent ici ni l'un ni l'autre.

Souham, à Vich; sa droite au Ter, à Manlleu et Roda; ses avant-postes à San Eularia, San Sébastien et Gurp; la division Lechi fut destinée à conduire les prisonniers en France.

Comme on n'avait point compté à Vich sur notre arrivée, on n'avait rien pu évacuer; les habitants, en se sauvant, n'avaient eu le temps que d'emporter leurs effets les plus précieux; les malades, cinq à six vieillards et l'évêque, M. de Veyan (1), furent les seules personnes qui y res-

(1) C'est lui qui, donnant l'essor à des sentiments d'humanité bien rares à cette époque dans la Catalogne, même parmi les ecclésiastiques, se vit, pour avoir logé le jeune prince de Salm, prisonnier de guerre, chose que personne n'eut osé faire, se vit, dis-je, entouré par la populace dont il ne parvint à appaiser la fureur et à calmer les cris de cannibales qu'en ordonnant une procession de tous les ordres religieux et séculiers. Ce moyen ayant ramené la tranquillité il en profita pour faire partir le prince que nous eûmes le bonheur d'échanger quelques mois après. Ce digne prélat considérait comme un des devoirs les plus sacrés de son état et qu'aucune considération ne pouvait autoriser à enfreindre, de rester au poste que Dieu, disait-il, lui avait assigné, voulant toujours être à même de donner les secours et les consolations de la religion à la partie de ses ouailles qui en avait le plus besoin. Il passait une partie du jour dans les hôpitaux, justifiant par cette conduite les reproches qu'il nous dit avoir souvent adressés aux prêtres réfugiés en Catalogne. Il courut le plus grand danger d'être tué par les Espagnols aussitôt que nous aurions évacué le pays, ainsi que cela se pratiquait ordinairement envers toutes les personnes, sans distinction, qui

tèrent. Nous trouvâmes, dans les maisons abandonnées, du blé en assez grande quantité pour les troupes, jusqu'au moment où l'on pouvait espérer de faire la moisson dans les plaines des environs de Gironne; du vin pour quinze jours, et du lard pour un mois. Si l'on eût pu prévoir notre arrivée à Vich, et en évacuer les subsistances, ce qui était facile en les distribuant aux habitants décidés à la fuite, nous n'aurions pu y séjourner, et eussions perdu tous les avantages qui avaient fait préférer cette position aux autres.

La différence de température, et plus tard la privation de vin qui avait fait depuis long-temps la base de la nourriture du soldat, et suppléé à tout ce qui lui manquait, ne tardèrent pas à nous donner beaucoup de malades; les habitants ayant emporté leurs effets de couchage, nous n'avions pas une couverture à leur donner; il faisait froid et neigeait tous les jours; dans les environs de Barcelonne, nous avions laissé les blés en fleurs; à Vich, on ne s'apercevait pas

n'avaient pas fui à notre approche pour se retirer dans d'autres pays, non occupés par nous, ou bivouaquer dans les montagnes environnantes jusqu'à notre départ, comme le fit pendant trois mois la nombreuse population de Vich; mais sa haute réputation, et ses vertus le sauvèrent une seconde fois de la fureur des fanatiques.

encore s'il y en avait de semé. Au bout de quatre ou cinq jours, nous avions déja près de cinq cents malades; les Espagnols prisonniers en avaient, à proportion, bien davantage, parce qu'ils participaient à notre misère, et qu'ils avaient de plus le chagrin de s'expatrier, et la crainte d'être traités en France comme nos prisonniers l'étaient chez eux. Les officiers français émigrés qui étaient nombreux parmi eux, auraient été bien autrement malheureux, s'ils avaient connu le fatal décret du 6 avril 1809, que le général en chef avait reçu à Barcelonne, et qu'il ne fit jamais connaître à l'armée.

Le 24, les reconnaissances ayant été faites, on remit les prisonniers à la division de Lechi, qui les conduisit à celle de Reille, placée sur la Fluvia, d'où ils furent dirigés sur la France. Le général Lechi se dirigea par Roda, Esquirols, Nostra Sénora de la Salud, San Feliu de Pallerols, San Aniol de Finestras et Mieras sur Besalu, etc. Cette colonne fut attaquée à plusieurs reprises, dans les passages les plus difficiles, et très-sérieusement près de San Feliù. Les balles des insurgés atteignirent et tuèrent quelques prisonniers espagnols, et en blessèrent d'autres; mais il n'y avait pas moyen de les soustraire à ce danger. La colonne était attaquée en queue et sur les flancs, aussi bien qu'en tête; on les avait placés au centre,

et dans cette longue file que les mauvais chemins, ou mieux, les mauvais sentiers que l'on suivait à travers de si rudes montagnes, exposaient aux feux des Miquelets et des Somatènes, les uns et les autres étaient frappés indistinctement. Du reste, il n'arriva à la colonne aucun événement plus fâcheux; son retour nous apporta les nouvelles les plus importantes qui n'avaient pas pu parvenir jusqu'à nous : l'arrivée de Napoléon à Paris, et la certitude d'une nouvelle guerre contre l'Autriche (1).

---

(1) Pour se former une idée des difficultés de tous genres que présentait cette guerre, il faut observer que, depuis cinq mois que le corps d'armée avait passé la Fluvia pour s'enfoncer dans l'intérieur de la Catalogne, il n'avait reçu que trois fois des nouvelles du gouvernement ou du major-général, et cela, seulement par le retour des aides-de-camp que le général en chef avait expédiés par mer, au travers de l'escadre anglaise et des corsaires espagnols qui couvraient la côte, et qui lui avaient rapporté les lettres que l'on conservait à Perpignan et à Figuières pour ces rares occasions; de plus, que ce moyen, tout incertain qu'il était, se trouvait cependant le seul possible, et que l'empereur, malgré l'étendue de ceux à sa disposition, ne réussit pas à faire parvenir directement un ordre au commandant du septième corps, dont une des divisions avait été laissée dans le Lampourdan, pour favoriserses communications avec la France. Mais les difficultés augmentaient en raison de l'éloignement de sorte que si deux bataillons suffisaient pour aller, avec quelque sécurité, porter une lettre ou accompagner un convoi de Figuières à Bellegarde, il en fallait trois de Gironne et huit

Nous apprîmes aussi que rien n'était encore prêt pour le siège de Gironne : le général Reille avait bien reçu une division de troupes allemandes, mais il ne croyait pas en avoir encore assez pour tenter cette opération. Il voulait en faire un blocus complet, ce qui eût été impossible, même avec le double de monde qu'on ne lui en destinait, vu l'immense étendue des points fortifiés autour de Gironne, qui forment une réunion de plusieurs places indépendantes les unes des autres. Il calculait ses besoins d'après l'étendue des fortifications qu'il avait à attaquer au lieu de les établir sur la force de la garnison qui devait les défendre.

Le 11 mai, la colonne de six bataillons que le général en chef avait envoyée à Barcelonne, était de retour, après en avoir laissé un dans cette place; et nous avions appris l'agréable nouvelle que le gouvernement français, ayant enfin accédé en partie aux demandes tant de fois réitérées du général en chef, de faire transporter par mer et par la marine militaire de Toulon, les subsistances et les munitions nécessaires pour la défense de cette place, si elle était attaquée, y

---

de Barcelonne ou de Vich à Figuières; de manière que la division Lechi eut assez de peine à conduire le sien jusqu'au-delà de la Fluvia.

avait envoyé l'escadre du contre-amiral Cosmao, qui, après y avoir débarqué des farines et des poudres, en était repartie au bout de vingt-quatre heures sans accident fâcheux.

Les craintes, sur ce que le manque de subsistances et de munitions pouvait amener à Barcelonne, étant évanouies, le général en chef ne s'occupa plus que de hâter le commencement du siége de Gironne; il fit partir le 12 le général Lechi pour aller communiquer de nouveau avec le général Reille, que l'on supposait être alors, devant cette place et au moment d'en commencer le siège. Le général Lechi était chargé, en outre, de faire la reconnaissance du pays; de s'assurer des ressources que l'on pourrait y trouver, et des positions que l'on pourrait occuper dans le cas où les circonstances nécessiteraient le rapprochement permanent ou momentané de tout ou partie des troupes placées à Vich et dans ses environs. Lechi était chargé aussi de presser Reille de commencer ses opérations, et il lui était enjoint de revenir de suite, parce que les généraux Coupigny et Blake, successeurs de Reding, qui venait de mourir à Tarragone, rapprochaient leurs troupes des positions occupées par Souham et Pino, et semblaient vouloir y essayer leur nouveau commandement. Les attaques et les tentatives qu'ils faisaient faire de-

puis plusieurs jours sur les postes de Centellas, Collsespina et Santa Eularia, annonçaient l'intention de déboucher dans la plaine.

Par le retour de Lechi on apprit le départ de Napoléon de Paris pour l'Allemagne; le remplacement, en Catalogne, du général Gouvion Saint-Cyr, par le maréchal Augereau; et l'arrivée, en Lampourdan, du général Verdier, ancien aide-de-camp du maréchal, pour remplacer le général Reille.

Le général Verdier, comme son prédécesseur, se plaignit du peu de troupes qu'il avait à sa disposition, pour l'opération dont il était chargé; cependant la garnison de Gironne était loin d'être complète; elle ne s'élevait pas à trois mille hommes, et ne put même recevoir de renforts un peu marquants, comme on le verra plus bas, que dans un temps où ils lui furent plus embarrassants qu'utiles: il annonçait qu'il en avait écrit à l'Empereur (1), et qu'il désirait, avant de commencer, attendre sa réponse. Le général en chef fut surpris que cette observation eût été envoyée par tout autre que lui: il jugeait qu'on ne pouvait correspondre directement avec aucun des officiers-généraux sous ses ordres, parce que c'eût été rompre les liens si nécessaires de la hié-

(1) Voir pièces justificatives, n° 29.

rarchie militaire, à laquelle on ne peut porter impunément la plus légère ni la plus superficielle atteinte. Il se trompa. Le ministre oubliant ou méconnaissant ces principes, sans lesquels il ne peut exister d'armée, continua non-seulement à recevoir sans intermédiaire les rapports du général Verdier, mais encore leur donna la publicité la plus officielle en les faisant insérer en entier dans le Moniteur, de préférence à ceux du général en chef qu'il ne fit jamais connaître. Les militaires s'apercevront sans peine des inconvénients que l'introduction de ce principe, contraire à toutes les règles de la discipline, devait amener.

Le général en chef allait avoir un successeur. Il n'exigea pas la prompte cessation de ce désordre. Le maréchal avait sollicité ce commandement par lui-même et par ses amis, et il se pouvait que cet arrangement lui convînt.

Napoléon chargea le général Sanson de la direction du siége de Gironne; bien que le septième corps eût pour commandant du génie le général Kirgener, officier d'une grande distinction. Le général Taviel fut chargé de l'artillerie, quoique nous eussions pour commandant de cette arme le général Ruty, en qui l'armée avait la confiance la plus étendue et la plus méritée.

Le général en chef voyait avec peine la perte

d'un temps précieux, la consommation des subsistances trouvées à Vich, et de celles que le gouvernement français avait rassemblées à Figuières, pour le siège de Gironne, approvisionnement qu'il ne voudrait probablement pas renouveler; il pressa le général Verdier de commencer ses opérations sur cette place, quoiqu'il n'eût pas et qu'il ne pût jamais avoir ce qui lui paraissait nécessaire : il mit à sa disposition, le 22 mai 1809, le général Lechi avec sept bataillons et deux escadrons, formant ensemble trois mille hommes. Il lui avait déja précédemment envoyé tous les chevaux d'artillerie dont il pouvait disposer, ses canonniers et ses sapeurs. Il préféra encore se priver de cette troupe et s'exposer aux inconvénients qui pouvaient en résulter, pour hâter le siège qu'on ne voulait pas entreprendre sans un nouveau renfort; ce qui porta à dix-huit mille hommes le nombre des troupes sous les ordres du général Verdier, et réduisit le corps d'observation à vingt-un bataillons, formant environ douze mille combattants.

Le général en chef resta ainsi dans les environs de Vich; tous les jours aux prises avec l'ennemi. On ne parlera pas de ces combats qui tous ont été à notre avantage, parce que, livrés par les Espagnols, sans décision, sans ensemble et sans

but, ils furent sans résultat et ne pourraient fournir matière d'instruction ou d'intérêt à qui que ce soit.

Le général en chef pensait que, si ce secours ne paraissait pas suffisant au général Verdier, il fallait renoncer au projet du siège, et réunir tout le septième corps d'armée autour de Gironne, aussitôt que le grain serait bon à moissonner: établir autour de cette place une bonne ligne de circonvallation, formant en même temps contrevallation, appuyée par de petits fortins ou redoutes bien conditionnées, et attendre dans cette position que la famine lui soumît la place. Ce projet aurait eu l'avantage d'économiser les hommes et une grande quantité de munitions, et il ne paraissait avoir contre lui que de demander beaucoup plus de temps; mais, par le fait, on n'en eût pas mis davantage, puisque le défaut de moyens de transport, tant pour assurer le service des vivres des troupes du siège, que l'arrivée des munitions dont une grande partie devait venir de Toulouse et même de Strasbourg, força de cesser l'attaque momentanément et à plusieurs reprises, ce dont les assiégés profitèrent. Qu'on ajoute à cela les dangers que couraient les convois, de Belle-Garde à Gironne, malgré les escortes toujours insuffisantes dans un pays où toute la population est insurgée, l'héroïsme de

la garnison, celui des habitants de la ville et des environs, et les fautes qui ont été commises dans ce siège, l'on concevra aisément qu'il ait duré aussi long-temps qu'un blocus, et que la ville ne se soit rendue définitivement qu'après avoir épuisé tous ses moyens de subsistances.

On a dit plus haut que le marquis de Coupigny avait succédé, dans le commandement de l'armée espagnole en Catalogne, au général Reding, mort à Tarragone de la maladie qui y régnait et de ses blessures; mais le gouvernement provisoire venait de faire de nouvelles dispositions, en donnant au général Blake le commandement de ce que l'on appelle en Espagne la Coronilla, ou la réunion, sous le même chef, de la Catalogne et des royaumes de Valence et d'Arragon; il se promettait, et devait en effet se promettre de cette mesure les meilleurs résultats, par l'ensemble qu'elle devait apporter dans leurs opérations, et par l'avantage qu'elle leur donnait sur les armées françaises en Arragon et en Catalogne dont les commandements étaient divisés: le général Blake, Irlandais de naissance, qu'il avait nommé, paraissait un bon choix. Un petit événement heureux qui lui arriva, près d'Alcany, au moment de son début, sembla d'un bon augure aux Espagnols, et comme ils s'exaltent au moindre avantage, un peu de confiance

succéda, parmi eux, à l'abattement qui y régnait depuis quelque temps (1).

Le général en chef Blake eut un moment l'espoir de faire évacuer Sarragosse aux Français, et malgré les raisons puissantes qui appelaient toute son attention et ses efforts en Catalogne, il se livra momentanément à cette espérance, continua son faux mouvement sur le troisième corps, qui s'étant réuni et concentré, le battit, et dissipa ainsi les illusions qu'il s'était créées. Il revint dans cette province après avoir essuyé des pertes considérables en Arragon.

Un faux mouvement, dans une armée, s'il n'est

---

(1) A-peu-près dans le moment où il arriva à Tarragone, prendre possession de son nouveau commandement, le cinquième corps, qui, depuis l'entrée de Napoléon en Espagne, était employé dans l'Arragon avec celui du général Suchet, reçut une nouvelle destination et quitta cette province; le troisième corps, resté seul, se trouva naturellement plus disséminé, ce qui facilita aux ennemis quelques attaques partielles. Huit compagnies d'élite furent prises le 21 mai aux environs de Monçon; elles avaient passé la Cinca en avant de leur division et ne purent la repasser, le partisan Perenna leur ayant enlevé les barques sur lesquelles elles avaient traversé cette rivière; elles se trouvèrent coupées de leur division, furent enlevées et menées à Tarragone pour faire jouir le peuple et l'armée d'un spectacle devenu rare : par une espèce d'ostentation, on en proposa l'échange au commandant en chef du septième corps qui l'accepta.

pas bien jugé, en occasione souvent un autre dans celle qui lui est opposée.

On avait eu d'abord, à Sarragosse, des inquiétudes qui s'étaient promptement communiquées à Madrid, d'où le roi Joseph avait écrit de suite au commandant du septième corps, pour l'engager à retourner auprès de Tarragone, afin d'appuyer le troisième, que la retraite du septième, disait-il, pouvait compromettre.

Le général en chef lui avait fait observer que le septième corps n'avait jamais eu de rapports avec les autres armées françaises en Espagne; que ses opérations n'avaient jamais été concertées avec elles; qu'il était chargé seulement et seul jusqu'à ce moment, des opérations tendantes à soumettre la Catalogne; que Napoléon avait jugé qu'il avait assez de cette tâche, sans le charger de veiller sur les autres corps, et qu'il était probable que pendant long-temps encore il serait assez occupé pour que l'on ne pût pas compter sur lui pour les secourir.

Il était évident pour tous ceux qui voulaient le voir, que si le troisième corps était un peu et momentanément harcelé, c'était à la retraite du cinquième dont les opérations se liaient avec lui, et non pas à celle du septième qu'il fallait l'attribuer; et, si un de ces corps d'armée devait être utile à l'autre, c'était le troisième qui, depuis la prise de Sarragosse, uniquement occupé,

en Arragon, du soin de sa propre conservation, et de maintenir la tranquillité de la province, devait aider le septième : du moins, c'est ainsi que Napoléon l'a jugé un peu plus tard, ou pour mieux dire un peu trop tard; car en ordonnant que le troisième corps serait chargé d'une partie des sièges de la Catalogne, il reconnaissait de la manière la plus formelle la nécessité d'aider le septième, chargé d'opérations trop au-dessus de ses forces. D'un autre côté, Verdier réclamait avec beaucoup plus de raison notre rapprochement de Gironne; et le ministre de la guerre, pour arranger tout le monde, voulait à-la-fois que les troupes réunies à Vich couvrissent de plus près le siège de Gironne, et se liassent, en établissant leur droite sur la Sègre, avec la gauche de celles qui occupaient l'Arragon. On se borna à faire ce qui était nécessaire et possible.

D'ailleurs le général en chef était bien sûr de dégager plus efficacement l'Arragon, et de rappeler plus promptement Blake au secours de Gironne, en restant auprès de cette place, et en protégeant le siège, qu'en exécutant la fausse manœuvre qu'on voulait lui faire faire. Il évitait en outre les inconvénients qui résultent toujours de semblables mouvements; sans en chercher hors de cette guerre un exemple, on peut citer celui assez mémorable du général Montbrun sur Alicante; la nécessité n'en était pas plus démontrée

que de celui qu'on voulait faire exécuter au septième corps pour dégager le troisième (1).

Ce qui n'était pas difficile à prévoir arriva : Blake ne s'occupa plus que de trouver un moyen quelconque de sauver Gironne ; il voulut d'abord, pour satisfaire aux réclamations du gouverneur, en augmenter les approvisionnements, et sur-tout la garnison, en attendant que les secours et les renforts qui lui étaient annoncés fussent arrivés. La position que les troupes du septième corps

---

(1) Vers la fin de décembre 1811, le gouvernement français, s'étant imaginé que l'entière pacification de l'Espagne dépendait de la prise de Valence, mit en œuvre, pour s'en rendre maître, des moyens beaucoup trop considérables qui, manquant sur d'autres points où ils étaient d'une grande nécessité, firent de cette opération une source de calamités pour les armées françaises et pour lui. Non content d'avoir renforcé l'armée du maréchal Suchet de quelques régiments du septième corps et des 14,000 hommes sous les ordres du général Reille, il envoya le général d'Armagnac, avec une division de l'armée du centre sur Cuença et malgré que toutes ces forces fussent plus que suffisantes pour protéger l'expédition de Valence, il détacha encore de l'armée de Portugal le général Montbrun avec deux divisions d'infanterie et une de cavalerie pour l'envoyer sur Alicante, favorisant par ce faux et inutile mouvement la prise des places de Badajos et de Ciudad Rodrigo qui furent enlevées par Wellington. De là, la série de malheurs qui finirent par accabler les armées françaises en Espagne ; car ces deux places que le duc de Raguse, trop affaibli par le détachement de Montbrun, ne put défendre, servirent de base et d'appui aux opérations des Anglais dans la Péninsule et leur assurèrent des succès durables.

occupaient, dans les environs de Vich, étant déja assez éloignée de Gironne, lui promettait un succès complet et facile; mais le général en chef avait pénétré son dessein, et le 8 juin, comme on l'a déja dit, il avait fait partir, sous l'escorte de six bataillons, ses malades et blessés pour Barcelonne, seul endroit où il pût les déposer avec sécurité. Il y renvoya également l'artillerie qu'il avait amenée à Vich, et toutes ses charrettes de transport, parce que les seuls chemins qu'il pût tenir pour se rendre dans la position qu'il voulait prendre en avant de Gironne n'étaient que des sentiers impraticables pour toute espèce de voitures. Le détachement sur Barcelonne y était entré le 13, et en était parti le 14: il avait été appuyé par des troupes échelonnées à ce dessein, et était de retour sans accident, ayant laissé un bataillon de plus dans cette place, vu que nos communications avec elle allaient devenir plus difficiles : ce qui porta sa garnison à neuf bataillons, un régiment de cuirassiers, deux cents employés et environ trois mille malades ou blessés dont une partie rentrait tous les jours dans leurs dépôts, et renforçait d'autant la garnison.

Les soldats se chargèrent de pain ou de farine autant qu'ils le purent; le général en chef eut beaucoup de regret d'en laisser quelque peu qui restait, et qu'on dut abandonner, faute de moyens

de transport, parce qu'il craignait que les grains ne fussent pas entièrement mûrs dans les nouvelles positions qu'il allait prendre. Les malades, et les officiers et soldats bien portants avaient beaucoup souffert du manque de viande et de vin qu'on n'avait pu se procurer d'aucune manière; mais enfin on avait eu du pain en abondance, et si l'on avait été mal à Vich, on entrevoyait la possibilité d'être plus mal encore, du moins pendant sept ou huit jours, dans le pays situé entre Gironne et Hostalrich.

Le général en chef aurait, par cette raison, désiré de différer encore le départ de ses troupes; mais les intentions de l'ennemi, ses mouvements pour compléter la garnison de Gironne, et pour jeter des vivres dans cette place, forcèrent le départ qui eut lieu le 18 juin.

Les divisions Souham et Pino prirent le chemin qui passe près de Folgarolas par S. Julia, et sous San Sadurni de Osor, S. Hilario et Santa-Coloma de Farnès. Le mouvement avait commencé si à propos, qu'à notre arrivée à ce dernier endroit, un officier d'état-major espagnol en sortait, et venait de reconnaître l'emplacement du camp que devaient occuper les troupes du général Blake; une brigade du général Pino disputa ses cantonnements à trois bataillons ennemis, venant de Martoréll, et les força à se retirer. Nos troupes eurent une rencontre extrêmement

heureuse : elles donnèrent au milieu des parcs de bœufs, destinés pour Gironne, et protégés probablement par ces trois bataillons; on les prit tous, au nombre d'environ mille à douze cents. Ce fut un véritable coup de fortune pour des gens qui n'avaient pas mangé de viande, et par conséquent de soupe, depuis si long-temps; on trouva aussi du vin en abondance; il est difficile d'exprimer la joie qui se manifesta parmi la troupe à la vue de ces objets si nécessaires à l'existence de l'homme, et sur-tout du soldat en campagne. On a éprouvé en Catalogne que la privation du vin, ou de toute autre boisson fermentée est, quand elle doit durer long-temps, la plus pénible pour tous les militaires en général, et qu'elle est plus sensible encore, et pour ainsi dire insupportable aux soldats français.

Les habitants s'étant, comme d'ordinaire, retirés sur les montagnes, on ne trouva point de grain, et pendant huit ou dix jours on fit de la bouillie avec ceux qui n'étaient point encore mûrs; l'abondance de viande et de vin empêcha qu'on ne fit attention au manque de pain, qui d'ailleurs ne devait pas durer.

Les troupes se rétablirent en peu de jours et attendirent avec confiance l'arrivée de Blake, que l'on annonçait devoir être prochaine; on répara les moulins le mieux qu'on le put, et l'on ne tarda pas à s'occuper des travaux de la moisson ,

du battage des grains, etc. On avait la perspective de ne manquer de rien d'essentiel pendant tout le temps du siège de Gironne; mais comme il dura, en raison des difficultés et des circonstances dont on a parlé plus haut, beaucoup plus long-temps qu'on ne devait le croire, ces troupes étaient encore destinées à souffrir une disette effroyable aussitôt qu'elles auraient consommé le grain qui était autour d'elles; ce qui arriva vers la fin du mois d'août.

Le quartier-général s'établit le 20 juin à Caldas de Malavella, et les troupes occupèrent d'abord une ligne dont la droite appuyait à l'Oñà, en avant de Bruñola, et se prolongeait par Castanet, Santa Coloma de Farnès, Riu de Arenas, Las Mallorquinas, Vidreras et San Grau, jusqu'à San Feliu de Guixols, qui fut attaqué le 21, et occupé le même jour, malgré une résistance opiniâtre.

C'est dans cette position qu'on attendit les événements que devaient amener les efforts de l'ennemi pour la délivrance de Gironne. Blake et Coupigny étaient vivement sollicités par les Juntes; celle de Gironne, à la tête de laquelle se trouvait son gouverneur, avait proposé au marquis de Coupigny un plan d'attaque fort raisonnable; il répondit qu'il était inexécutable depuis notre rapprochement de cette place. Blake

fut poursuivi en Arragon par deux membres de la Junte supérieure de Catalogne, dont les pressantes sollicitations le ramenèrent dans cette province, et le déterminèrent à se rapprocher de nous avec la plus grande partie de son armée, en attendant qu'il eût formé un plan d'attaque générale.

Le lendemain, le général en chef reçut du ministre de la guerre l'avis officiel de son remplacement, dans son commandement, par le maréchal Augereau, qui se rendait en poste en Catalogne. Il en fut d'autant plus satisfait, que sa santé se trouvait sensiblement altérée par les fatigues qu'il avait éprouvées dans cette campagne, pendant toute la durée de laquelle il lui avait été impossible de se servir de voiture. N'étant pas maître des places fortes, il devait opérer toujours les mouvements des troupes hors des grandes routes, et même, dans la plupart des marches, à travers les montagnes, il était souvent obligé d'en faire une bonne partie à pied; tandis que dans la saison où l'on se trouvait, sur un terrain aussi montagneux, sous un climat aussi brûlant, la marche était une fatigue insupportable pour les jeunes gens mêmes.

Le général en chef reçut, le même jour 20 juin, des nouvelles du général Verdier; il lui annonçait que le siège de Gironne était en bon

train, et que l'on était déja maître de deux des trois redoutes en maçonnerie qui couvrent le front du Monjuich, et qu'on allait s'emparer de la troisième. (*Voir le plan des attaques, pl.* VIII.)

Les Espagnols auraient pu mieux défendre ces redoutes, les batteries françaises destinées à les réduire en ayant été construites à la distance de 5 à 600 toises. Ce petit événement, heureux en lui-même pour les assiégeants, leur devint nuisible par la suite en ce qu'il leur inspira une trop grande confiance, et pour la garnison un mépris non mérité qui fit négliger les mesures de prudence prescrites par les grands maîtres. Nous l'avons du moins toujours considéré ainsi: quelque pénible qu'il soit à l'auteur de retracer des fautes, il s'en trouvera dédommagé si, à l'avenir, l'expérience n'en est point perdue pour ses compatriotes.

A son arrivée à Caldas, le général en chef reçut du général Verdier le plan d'attaque, arrêté par le directeur du siège et par lui, et des rapports sur les progrès des travaux depuis l'ouverture de la tranchée jusqu'à ce jour. La difficulté des communications avait empèché qu'ils ne parvinssent plutôt.

Le général en chef aurait désiré qu'avant le commencement des opérations sur Gironne, on eût partagé son opinion sur la nécessité d'user

des précautions utiles dans tous les siéges, mais qui lui paraissaient nécessaires dans celui-ci où il s'agissait d'une place importante, facile à secourir, et pour la délivrance de laquelle on devait présumer que l'ennemi ferait tous les efforts et tous les sacrifices possibles.

Il aurait désiré, par exemple, qu'avant l'ouverture de la tranchée, on eût fortifié, par de bonnes redoutes fermées, les points qui offraient les débouchés les plus favorables pour l'introduction des secours dans la place: alors on aurait pu sans danger affaiblir momentanément tel point de l'attaque pour renforcer tel autre plus évidemment menacé, ou, à l'approche d'une armée ennemie, pour augmenter d'autant plus les troupes d'observation, et les aider à éloigner ou à battre cette armée ou les détachements que sous sa protection elle enverrait au secours des assiégés. Dans ce système, il eût été facile d'assurer le pont de Salt par une double tête de pont : car, d'un côté, au moyen d'une sortie un peu vigoureuse, la garnison pouvait le brûler, et de l'autre, les Miquelets et Somatènes qui s'en sont quelquefois approchés, par la rive gauche du Ter, pouvaient en faire autant.

Ainsi, une tête de pont à Salt, une bonne redoute sur la hauteur de Palau ou au Mont Livio, une autre intermédiaire et placée de manière à

bien battre la route de Barcelonne et le chemin de Santa Coloma, auraient suffi pour tranquilliser contre les sorties de la place, et s'assurer des débouchés les plus importants par où l'on pouvait le plus aisément la secourir. Tout cela aurait dû être achevé, du moins en partie, avant le commencement du siège, pendant qu'on s'occupait de réunir les munitions, etc. Alors les troupes qui n'avaient rien à faire, et dont les subsistances étaient assurées, auraient pu être utilisées à ces travaux qui sont devenus impossibles aussitôt qu'il a été entrepris; par conséquent, à l'arrivée du général en chef dans les environs de Gironne, il était trop tard pour revenir à ces précautions, sur-tout dans un moment où l'on attendait, d'une heure à l'autre, son successeur. Les mêmes motifs furent cause qu'il ne fit que de légères observations sur le plan qu'on se proposait de suivre; son avis était pourtant qu'il fallait attaquer la ville du côté de Santa Eugenia, soit en même temps, soit après le Monjuich. De cette manière, on eût évité le débouché, si difficile, du Monjuich sur la ville, où, par la nature du terrain, qui est un roc presque nu, et d'une pente extrêmement rapide, il est presque impossible de se couvrir; on eût évité aussi de se jeter dans ce grand rentrant où l'on devait trouver, joint à tant d'obstacles naturels, tous ceux que l'art y avait ac-

cumulés. On n'aurait eu à craindre que les feux très-éloignés des forts placés sur les hauteurs au sud de Gironne; et, comme dans la plaine qui avoisine le front du Mercadal, on trouve de la terre tant qu'on veut, il eût été bien facile de se couvrir promptement pour se dérober à ces feux d'ailleurs peu meurtriers en raison de leur distance et de la grande élévation d'où ils partaient; enfin, au lieu d'être pris en flanc et à revers, comme on le fut et comme on devait l'être dans l'attaque que l'on a préférée, les assiégés au contraire eussent été pris en flanc et à revers par les batteries du Mamelon vert et celles que l'on aurait pu établir sur le Mont Livio (*Voir planche* n° VII.). Le général en chef ne voulut pas employer son autorité pour faire prévaloir son avis, comme à la rigueur il aurait pu le faire; il crut plus convenable de laisser le choix du front d'attaque au directeur du siège désigné par l'Empereur, et d'un grade aussi élevé; de plus, il ne pouvait se dissimuler combien son autorité se trouvait diminuée par la position précaire où il était.

La division de siège venait d'éprouver une perte sensible: le chanoine Rovira, homme de tête et entreprenant, s'étant porté sur ses derrières, avec un corps de Miquelets et de Somatènes, que le général Verdier estimait s'élever à environ trois mille hommes, lui avait enlevé un

convoi de charrettes de transport, et cent vingt des chevaux d'artillerie qu'on lui avait envoyés de Vich : ce général annonçait que si l'on ne pouvait les remplacer, il se verrait obligé d'ajourner son siège; le général en chef lui fit conduire tous les chevaux de son corps d'armée au nombre de trois cents, qui n'étaient pas attelés à ses pièces de canon, en le prévenant que si un nouvel événement les lui faisait perdre, il ne pouvait plus lui donner des secours pareils, attendu que, depuis l'ouverture de la campagne, il n'avait pas reçu un seul cheval pour réparer ses pertes journalières.

Le maréchal Augereau venait d'arriver à Perpignan; il y trouva plusieurs de ses anciens amis, entre autres le général Martin, préfet du département; ils lui exprimèrent les regrets qu'ils éprouvaient de lui voir prendre la direction de l'armée de Catalogne, et s'efforcèrent de l'en détourner. Le maréchal avait fait en 1794 une guerre heureuse dans cette province, et se flattait de posséder la confiance de ses habitans; ils ne purent le persuader ni même ralentir son ardeur. Avant d'avoir, selon les formes usitées, pris possession de son commandement, il adressa, le 2 juillet, aux Catalans, une proclamation sur laquelle il comptait beaucoup pour les amener à reconnaître la nouvelle dynastie qu'on leur

imposait; il envoya afficher cette proclamation dans les villages de la Catalogne, par des gens appuyés d'un détachement équivalent à un bataillon; mais, le 6 juillet, à peine parvenu à la frontière, ce détachement fut mis en déroute, vers San Llorens de la Muga, par des troupes du colonel Porta, avant d'avoir pu afficher trois proclamations, et le reste de la troupe parvint, avec peine; à regagner Perpignan, pour rendre compte au maréchal de l'irrévérence avec laquelle on avait reçu sa proclamation. Un accès de goutte lui étant survenu, le lendemain même il écrivit au général en chef pour l'engager à continuer son commandement, etc. Ce général n'aurait point accédé à sa seule invitation, si des ordres réitérés du ministre de la guerre n'étaient venus lui enjoindre de demeurer jusqu'au moment où le maréchal serait rétabli : il dut donc obéir, malgré le délabrement de sa santé, et quoique bien convaincu qu'il ne lui était plus possible d'opérer aucun bien dans cette armée (1); il ne pouvait se dissimuler davantage les mauvaises intentions du chef du gouvernement à son égard; il avait reconnu, dans la nomination d'un successeur, l'effet qu'avait produit sa lettre du 6 mars au major-général, c'est-à-dire son refus de coo-

(1) Voir pièces justificatives n° 30.

pérer à des entreprises téméraires, et qui n'eussent pas manqué d'attirer sur le septième corps une suite de désastres qu'il croyait de son devoir d'éviter. Le tort qu'on lui donna dans ce moment, qui fut ajouté à tant d'autres du même genre dont ce n'est pas le lieu de parler ici, lui faisait voir bien plus clairement encore qu'au commencement de cette campagne les fruits qu'il retirerait de ses travaux et du zèle le plus soutenu. Du moment où son commandement était devenu provisoire, et son autorité diminuée par ce fait au point qu'il lui était impossible d'obtenir désormais le moindre résultat heureux, il aurait dû insister pour se retirer; il aima mieux se résigner à tout ce que cette position avait de désavantageux, persuadé que M. le maréchal Augereau ne tarderait pas à y mettre un terme, en venant prendre son commandement: un accès de goutte se termine souvent en peu de jours; et la main du maréchal étant seule atteinte, ses souffrances pouvaient devenir assez supportables pour laisser un libre cours à son zèle.

Après la prise des trois redoutes en maçonnerie, on chemina sur le Monjuich, en dirigeant l'attaque sur le bastion B (*voir plan* n° VIII). On marchait avec une confiance trop grande et qui avait trop rapidement succédé à la timidité qui avait fait ouvrir la tranchée à six cents toises d'un

petit ouvrage si éloigné du corps de la place. Les directeurs de ce siège espéraient qu'une batterie assez considérable établie à deux cents toises du bastion, suffirait pour faire rendre le fort du Monjuich, comme les batteries n[os] 1 et 2 avaient fait rendre les redoutes. Un orage survint le 28 juin, et endommagea les matériaux préparés pour cette batterie, nommée impériale : cet accident fut regardé par les assiégeants comme un événement très-malheureux qui retardait de quelques jours la prise de la forteresse; mais il y avait à essuyer bien d'autres contre-temps sur lesquels on ne comptait pas.

Dans les derniers jours de ce mois, on arrêta plusieurs émissaires de l'ennemi, portant aux généraux Blake et Coupigny une lettre qui leur était expédiée en triplicata par la Junte de Gironne, pour leur faire part de la détresse de cette ville, et les conjurer de venir, sans perdre de temps, à son secours. Le siège était à peine commencé, et déja les habitants réclamaient avec instance qu'on vînt les délivrer; ils l'avaient été si promptement dans les deux tentatives de 1808, alors qu'ils n'avaient point encore d'armée réglée en Catalogne, qu'ils ne pouvaient concevoir, connaissant les grands moyens mis à la disposition de leurs généraux, les motifs capables de les retenir. Peu-à-peu les troupes espagnoles se rapprochaient

de nous, mais elles se contentaient de nous harceler, et ne s'engageaient pas, malgré tout ce que nous faisions pour leur inspirer de la confiance. Le général en chef s'affaiblit encore d'une brigade de la division Souham, qu'il fit placer dans les environs de Bañolas, pour couvrir et protéger la communication de Figuières, qui était très-suivie à cause de l'évacuation des malades et des blessés qu'on y envoyait sur les voitures qui amenaient des vivres et des munitions aux troupes du siège; mais Rovira et d'autres chefs de Miquelets, et Somatènes, portèrent le centre de leurs opérations plus en arrière, et coupèrent plusieurs fois notre ligne d'opérations soit entre la Fluvia et Figuières, soit entre cette place et Belle-Garde. Les courses continuelles qu'ils obligeaient ainsi à faire, fatiguaient excessivement les troupes; les maladies commençaient à exercer de grands ravages.

Après la prise de la ville et du port de San Feliu de Guixols, le général Fontane reçut, le 5 juillet, l'ordre de s'emparer de Palamos; ces deux points étaient pour nous de la plus haute importance. Le premier était le rendez-vous des corsaires espagnols qui interceptaient tout ce qu'on envoyait de France à Barcelonne sans une escorte considérable. Le second était pour nous d'un plus grand intérêt encore, parce qu'il facilitait la communication de la garnison de Gironne

avec Tarragone, résidence habituelle du capitaine-général, marquis de Coupigny; cette correspondance étant servie par les canonnières de la marine royale, stationnées dans ce port qu'elles étaient chargées de défendre, aussi bien que ses approches.

Palamos a joué un rôle dans toutes les guerres que la province a eues à soutenir. Sa position est très-forte; c'est une presqu'île où il n'y a qu'un front à défendre, et ce front n'est pas très-étendu. La place avait été autrefois régulièrement fortifiée; mais elle était négligée depuis long-temps. Il avait cependant été facile, avec peu de travaux, d'en faire un poste excellent qui inspirait une grande confiance aux troupes, et à un nombre considérable de Somatènes de tous les environs, qui s'y étaient renfermés sous la conduite de chefs dont le patriotisme et la bravoure étaient connus depuis long-temps, entre autres, du colonel Cabrera. Il y avait vingt pièces de canon en batterie; le service en fut confié à des marins choisis. Les Espagnols se croyaient tellement forts dans cette position, qu'ils rejetèrent avec dédain les deux sommations du général Fontane, qui fut obligé de déboucher sur Palamos. (*Voir planche* n° IX.)

Les six canonnières firent d'abord un grand feu de leur artillerie, près de Torre Valenti, sur

la tête de sa colonne, composée de la deuxième demi-brigade d'infanterie légère italienne, de deux escadrons des dragons Napoléon, et de six pièces d'artillerie à cheval : ce feu la força d'appuyer à gauche, pour s'approcher de la ville en tournant le village de San Antonio, derrière lequel se placèrent les dragons, et près duquel la batterie d'artillerie à cheval commença son feu sur les canonnières, qui furent obligées de faire un premier mouvement rétrograde, et plus tard de prendre tout-à-fait le large.

Le général Fontane attaqua aussitôt les Espagnols sur la belle position de la montagne San Juan, les culbuta et les rejeta derrière les retranchements de la ville, dont la cavalerie et l'infanterie italienne s'approchèrent aussitôt. Avant de les attaquer, Fontane envoya de nouveau son aide-de-camp en parlementaire pour sommer la ville de se rendre : cette troisième sommation fut reçue des assiégés avec encore plus de mépris que les deux premières. Ils y répondirent par un coup de canon à mitraille qui renversa l'aide-de-camp. L'assaut fut ordonné aussitôt et s'exécuta sous un feu d'artillerie violent et bien servi ; le deuxième italien emporta les retranchements de front, et pénétra dans la ville pendant que quelques compagnies de ce régiment, l'ayant tournée, y entraient par un sentier situé à la droite de l'en-

nemi, et que les dragons escaladaient la montagne vers la gauche, gravissant les rochers par un autre sentier qu'on appellerait un escalier mieux qu'un chemin : ni l'un ni l'autre n'avaient été gardés, ayant été jugés inaccessibles.

Ces troupes tombèrent sur les Espagnols en fuite, qui venaient de quitter la ville après l'avoir défendue pied-à-pied, ainsi que les retranchements, et qui cherchaient à s'embarquer dans les canonnières et les autres bâtimens sur lesquels ils comptaient pour se sauver; mais les uns et les autres s'étaient retirés au large, abandonnant les défenseurs de Palamos aux dangers de leur affreuse situation; ils furent sabrés et presque tous passés au fil de l'épée; quelques-uns seulement, qui avaient pu gagner le rivage et s'étaient jetés à la mer, furent reçus prisonniers après que la première fureur du soldat fut calmée.

Cette affaire donne une idée du degré de bravoure où les troupes italiennes étaient parvenues. Elle coûta cher aux Espagnols : le résultat en fut terrible pour eux; mais il nous fut utile, en ce qu'il empêcha plusieurs autres villes de suivre le même exemple.

La gloire de défendre ses foyers domestiques, menacés par l'étranger, est grande, la plus grande de toutes, peut-être; mais la vertu qui y fait pré-

tendre, ne serait point la première des vertus, si elle pouvait être pratiquée sans péril.

Heureux quand les chefs qui se trouvent à la tête d'un pareil dévouement patriotique, sont assez prudents pour ne point exposer en pure perte et par un excès de témérité, mal entendu, l'existence d'une cité et la vie de leurs concitoyens!

Nous sommes bien loin de blâmer en général les efforts que les Catalans ont faits dans cette guerre pour la défense de leur pays; nous les avons souvent admirés; mais ils ont aussi souvent dépassé le but qu'on doit se proposer en pareil cas, et alors cet héroïsme tournait au détriment de la cause qu'ils servaient. Ils ont, dans plusieurs occasions, causé la ruine des populations sans nécessité comme sans avantage.

Quand le sol de la patrie est envahi par l'étranger, l'armée ennemie étant plus forte que celle qui est chargée de le défendre, nul doute que la population ne doive venir à son secours, et lui prêter toute sorte d'appui; mais il ne faut jamais qu'on la compromette sur les champs de bataille sans une absolue nécessité; il ne faut pas qu'on exige d'elle tout ce qu'on exigerait de troupes de ligne, bien organisées et aguerries. En effet, n'y a-t-il pas de l'inhumanité à mettre son inexpérience aux prises avec un ennemi familiarisé à

toutes les habitudes, à toutes les manœuvres, à toutes les chances de la guerre?

En Catalogne, loin d'exaspérer les populations, il fallait au contraire travailler à les calmer, et ménager leur ardeur pour seconder l'armée dans les grandes circonstances. On les a excitées sans cesse, on les a menées chaque jour au feu, on les a fatiguées, harassées; on les a forcées à déserter leurs habitations, dans le voisinage de la mer, pour s'embarquer, et dans l'intérieur, pour bivouaquer sur les montagnes où ils périssaient de misère, à la vue de leurs foyers livrés, par leur abandon, à la discrétion du soldat ennemi, qui profitait plus de leur absence qu'il n'en souffrait, et s'en dédommageait en s'emparant de tout ce que les malheureux habitants n'avaient pu en emporter. On peut dire que toute leur ardeur se consumait dans ces opérations partielles et journalières, et que dans les moments de grandes crises, où le concours de la masse était le plus nécessaire, on ne la retrouvait pas. Plusieurs fois les généraux ont appelé la population en vain, parce qu'ils avaient abusé d'elle trop souvent sans nécessité.

Ces mêmes paysans dont on exigeait tant, devenaient exigeants à leur tour: ils voulaient que les militaires se battissent toujours à outrance, prenaient de l'humeur quand ils étaient forcés à la retraite, et les maltraitaient dans les déroutes.

On les avait tant excités, tant exaspérés contre les Français, qu'ils en étaient devenus féroces; et cette férocité, qu'on leur avait ainsi rendue habituelle, s'est, plus d'une fois, exercée sur leurs propres concitoyens, même les plus respectables, sur des chefs de l'armée et autres.

Ces atrocités, commises envers leurs propres défenseurs, révoltaient les hommes les plus dévoués, ralentissaient leur zèle, forçaient les citoyens aisés de désirer la fin d'un système qui propageait tant de désordres, et de considérer la paix comme le seul remède à leurs maux : un très-grand nombre des plus distingués, même ceux qui avaient d'abord servi contre nous avec ardeur, commençaient à abandonner la cause de Ferdinand pour celle de Joseph; on peut assurer que, sans la folle entreprise de Russie, la branche de l'auguste maison de Bourbon, qui règne en Espagne, ne serait pas remontée sur son trône.

Les cruautés exercées sur les militaires français, n'étaient pas mieux entendues ni plus conformes à l'intérêt du pays : dans le fait, ces militaires n'étaient que les esclaves de leurs devoirs et de leur état. Certains de trouver aussi la mort, un peu plus tôt ou un peu plus tard; ils étaient, comme les Espagnols, victimes de la même ambition.

Le soldat devient naturellement cruel à la

longue; les mauvais traitements des Catalans développèrent d'une manière prématurée cette disposition; les malheureux habitants furent encore les premières et les plus fréquentes victimes des cruautés qu'ils avaient exercées, soit de leur propre mouvement, soit par l'impulsion des hommes qui avaient de l'influence sur eux : et cela, je le répète, sans aucun avantage pour leur cause; tandis que le système contraire eût, en très-peu de temps, opéré la désorganisation du septième corps, presque entièrement composé d'étrangers naturellement portés à abandonner leurs drapeaux; mais les massacres des convois de blessés, d'amputés et de malades, tombés entre les mains des Somatènes, avaient inspiré une horreur si grande, qu'elle fit cesser la désertion qui, de nouveau, menaçait l'armée de Catalogne d'une destruction totale. Quelques jours après la prise de Palamos, des troupes de Fontane trouvèrent sur la plage plusieurs chaloupes envoyées à terre par une trentaine de bâtiments de différentes grandeurs, sur lesquels, à notre approche, on avait forcé les habitants à s'embarquer, et qui se trouvaient à l'ancre à peu de distance de la côte; à l'aide de ces chaloupes, ils surprirent successivement tous les navires de cette petite escadre, et les ramenèrent dans le port de San Estevan, où on les rendit, ainsi que tous les effets qu'ils

contenaient, à leurs propriétaires réspectifs, au fur et à mesure qu'ils s'enhardirent à venir les réclamer.

On a vu plus haut qu'après la prise des redoutes qui couvraient le Monjuich, les directeurs du siège de Gironne se proposaient d'établir une batterie (n° 10) à deux cents toises du bastion B de cette forteresse. Cette batterie, commencée le 1er juin, à neuf heures du soir, fut terminée le 2, à cinq heures du matin, et démasqua aussitôt ses embrasures; dans l'espace de deux jours, la brèche fut ouverte; M. Fleury, chef de bataillon du génie commandant l'attaque, la reconnut dans la nuit du 3 au 4, et la trouva praticable. Si l'assaut eût été donné dans ce moment et avec les dispositions convenables, on eût pu en espérer un meilleur résultat. C'est du moins l'avis de cet officier. On ne sait pour quelles raisons il fut différé pendant quatre jours; on avait dû y penser en ordonnant la construction de la batterie. Ces quatre jours de répit, laissés à la garnison, furent employés par elle à augmenter les difficultés de la brèche; les Espagnols y firent des retranchements et les garnirent de chevaux de frise, etc. Le moral de la garnison eut le temps de se relever, premier et dangereux effet de ce retard, né sans doute de ce que les directeurs du siège avaient compté que l'ennemi défendrait aussi mal le fort

Monjuich, que les trois tours en maçonnerie qui le couvraient : ce qui leur avait inspiré pour la garnison un mépris qu'elle était loin de mériter, malgré la faute précédemment commise et la mauvaise défense de ces ouvrages avancés, parce qu'un corps de troupes, comme un individu dans lequel il y a des sentiments d'honneur, peut toujours réparer un instant de faiblesse.

A la guerre, on ne doit jamais baser ses calculs sur les fautes que l'ennemi fera; mais, au contraire, les établir en lui supposant de la raison et du bon sens. Alors on ne peut plus se tromper qu'à son propre avantage : autrement, il est difficile d'éviter les désastres où sont tombés ceux qui ont compté, pour réussir, sur les fautes de leurs adversaires. Cette doctrine se trouva justifiée dans l'attaque dont nous parlons : du moment où l'assaut fut décidé, il fallait au moins diriger sur la brèche tous les moyens d'artillerie qui pouvaient y arriver, afin de détruire les nouveaux ouvrages que la garnison y avait construits. On ne le fit pas. On était tellement persuadé de la réussite de cette tentative, que l'on crut inutile d'en prévenir le général en chef. On n'a jamais su positivement ce qui pouvait inspirer tant de confiance; car les travaux d'approche étaient peu avancés; il n'existait pas de couronnements de chemin couvert, ni d'établissements successifs se protégeant mu-

tuellement; la descente de fossé n'était pas faite; on n'était même pas maître d'une bonne demi-lune couvrant le front d'attaque dont les défenses étaient encore entières; enfin, on n'avait pas contrebattu suffisamment les feux de flancs qui voyaient la brèche, quoique dans la dernière reconnaissance on se fût convaincu qu'ils n'étaient pas éteints. Ainsi, un mépris déraisonnable pour la garnison mena, selon nous, à l'oubli des principes salutaires confirmés par l'expérience de près de deux siècles.

Le 8 juillet, à trois heures du matin, les colonnes d'assaut furent formées, et composées seulement de compagnies d'élite de la division de siège : de sorte que les troupes dirigées par des officiers supérieurs qu'elles ne connaissaient pas, et dont elles n'étaient point connues, ne pouvaient avoir ni l'ensemble ni l'esprit de corps si nécessaires en pareille circonstance; de plus, elles étaient à jeun et très-fatiguées par une marche de nuit toujours pénible. On plaça à la tête de la première colonne une compagnie de sapeurs et une d'artillerie portant des grenades.

A quatre heures moins un quart, la colonne se mit en mouvement à plus de cent cinquante toises de la brèche; elle traversa cet espace rapidement et sans essuyer de grandes pertes : la violence des feux de l'ennemi, que l'obscurité ne

lui permettait pas de diriger, sur-tout de loin, ne fit que précipiter le mouvement; on eut quelque peine cependant à empêcher le tiraillement des voltigeurs. Les grenadiers étaient au centre; les sapeurs, à la tête de la colonne, se jetèrent dans le fossé avec les voltigeurs et les canonniers; de là, suivis de toute la colonne, ils gravirent la brèche et furent arrêtés au haut par un parapet de sacs à terre, devant lequel se trouvaient des chevaux de frise; resserrés entre la brèche et l'escarpe intérieure du rempart du bastion, ils essayèrent vainement de briser les lances des chevaux de frise; fusillés à bout portant, dans cet espace étroit, les premiers furent bientôt renversés; et les soldats, voyant tomber leurs chefs, entre autres le commandant du génie Fleury, se trouvant sans ordre et sans direction, furent forcés à la retraite: on les ramena cependant une seconde fois, mais on n'obtint d'autre résultat que la continuation du carnage.

Les troupes, après avoir fait des prodiges de valeur et de patience, recommencé plusieurs fois une attaque aussi meurtrière, souffert pendant plus d'une heure, sur la brèche, les feux de flanc du bastion A, et ceux à revers du chemin couvert et de la demi-lune, se retirèrent avec une perte d'environ neuf cents hommes hors de combat.

Après l'assaut, le fortin Saint-Jean, occupé par

les Espagnols, sauta par l'explosion d'une bombe ou par la négligence de ceux qui avaient le maniement des poudres, et ensevelit toute la garnison sous ses ruines. Cet événement fut pour nous une espèce de compensation du revers que nous venions d'éprouver.

Le siège fut ensuite conduit avec toute la prudence qu'on pouvait désirer; et l'on avait d'autant plus lieu d'espérer que la nouvelle marche qu'on venait d'adopter serait suivie jusqu'à sa conclusion, qu'elle ne tarda pas à être couronnée du succès le plus complet; mais les conseils de l'expérience sont trop souvent inutiles, et ses leçons d'un effet peu durable : on eut encore, comme on le verra plus tard, une nouvelle preuve de cette vérité.

Depuis trois jours, des troupes ennemies campées près d'Hostalrich, attaquaient continuellement la division Souham dans les environs de Santa-Coloma; elles faisaient grand bruit, et paraissaient vouloir forcer notre droite; c'était une ruse; elles comptaient attirer toutes nos forces sur ce point, pour introduire plus facilement dans Gironne, par un autre, un renfort de troupes, à la place de celles que leur général avait tenté d'y jeter dans le commencement du siège, et qu'à notre arrivée à Santa-Coloma, nous avions fait rétrograder.

Ne voyant pas exécuter le mouvement qu'il espérait, l'ennemi chercha à profiter de la nature du terrain qui est extrêmement boisé, et de la dissémination forcée où se trouvait la division Pino, pour faire entrer furtivement dans la place un détachement de dix compagnies d'élite, chacune de cent cinquante hommes choisis parmi ceux de bonne volonté. Cette troupe fut mise sous les ordres du colonel anglais don Rodolphe Marshal, accompagné de don Narcisse Rich, aide-de-camp de confiance du gouverneur de Gironne, qui connaissait parfaitement ce pays difficile : de sorte qu'avec de bons guides ils avaient déja dépassé, dans la matinée du 9 juillet, la ligne du général Pino, assez près de la Llagostera, où était son quartier-général.

Un traîneur, resté en arrière de cette colonne, fut arrêté et questionné par ce général : ses réponses firent connaître ce mouvement. Le général en chef en fut prévenu le 9, vers deux heures de l'après-midi; et, jugeant que cette colonne chercherait à pénétrer dans Gironne pendant la nuit, pour traverser avec plus de sûreté la ligne des troupes chargées du blocus, et qu'elle se dirigerait probablement par Castellar de la Selva, il envoya en toute hâte sur ce point l'adjudant-commandant Devaux, avec le quatrième bataillon du soixante-septième, campé près du quartier-

général dont il faisait le service. A la chûte du jour, ce colonel était à peine embusqué près de Castellar, comme il en avait l'ordre, que la colonne ennemie, comptant profiter de l'obscurité de la nuit, déboucha : elle fut reçue par une fusillade vive, bien nourrie et à bout portant, qui lui tua un officier et plusieurs soldats, et lui fit rebrousser chemin, toujours à la faveur de l'obscurité et des bois dont ce pays est couvert.

Indépendamment des dispositions prescrites à l'adjudant-commandant Devaux, le général Pino avait reçu l'ordre de suivre la direction de cette colonne, et de battre le pays jusqu'à ce qu'il l'eût trouvée. Le lendemain, 10 juillet, elle tomba entre les mains d'un parti commandé par ce général. Le colonel anglais demanda à capituler, et s'enfuit pendant qu'on parlementait. Les prisonniers arrivèrent le 11 à Caldas, d'où ils partirent pour la France le 12, sous l'escorte du bataillon du centième, et de l'escadron du dixième de hussards, arrivés précédemment avec le colonel Briche, et retournant au cinquième corps en passant par Perpignan et Bayonne.

La perte de cette colonne, enlevée si près de Gironne, et dans le moment où cette place en avait un si grand besoin, fut très-sensible à l'ennemi. Le gouverneur Alvarez ne put contenir ses

plaintes qu'il adressa à la Junte générale (1) et à son général en chef, en termes assez peu mesurés pour motiver les réponses que nous interceptâmes (2).

En effet, si cette colonne d'élite était parvenue, à cette époque, à pénétrer dans la place, elle eût rendu les plus grands services à la garnison; elle l'aurait puissamment aidée dans toutes les sorties qu'elle pouvait faire avec tant de succès avant la prise du Monjuich, et eût infailliblement retardé la prise de cette forteresse.

La perte de l'ennemi fut de quinze cents hommes, tous grenadiers: mille tombèrent entre nos mains, sans nous avoir fait éprouver une perte de quatre hommes; les cinq cents autres traîneurs ou égarés tombèrent dans celles des Somatènes qui, selon leur usage, les dépouillèrent et les maltraitèrent, de sorte qu'ils ne furent pas moins perdus pour leur armée, sinon pour toujours, du moins pour un assez long espace de temps.

On apprit par ces prisonniers que, malgré les réclamations de la Junte de Gironne et des habitants de la Catalogne, les généraux espagnols ne comptaient faire de véritables efforts pour

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 31.

(2) Voir pièces justificatives, n° 32.

tenter de délivrer cette place, que quand le siège serait plus avancé, et l'armée plus affaiblie par les maladies que les fatigues et les chaleurs allaient rendre inévitables. Ils ne pouvaient prendre un meilleur parti: dans l'armée française on voyait avec peine différer ce moment, parce que le retard était tout à notre désavantage; nous nous affaiblissions chaque jour par la fatigue et la pénurie des subsistances que l'on n'obtenait que très-difficilement, car il y avait déja un mois que les troupes arrivées de Vich vivaient des ressources qu'elles trouvaient sur le terrain occupé ou celui environnant, et il fallait que le soldat récoltât et battît le grain, le transportât au moulin, et ensuite la farine aux manutentions.

Le général en chef ordonna à tous les chefs de corps de faire en sorte d'avoir une réserve de pain biscuité, pour quatre jours, à distribuer aux soldats dans le moment où l'on serait obligé de rassembler les divisions pour livrer bataille à l'ennemi, quand il voudrait entreprendre de faire lever le siège de Gironne; cette utile disposition ne put jamais avoir lieu, quoique les troupes en sentissent toute l'importance et la nécessité : elles ne purent jamais avoir que la moitié de la provision voulue, c'est-à-dire pour deux jours; car la pénurie allait toujours en croissant.

Le 12, la brigade de la division Souham, dont

on a déja parlé, avait pris position à Bañolas pour aider le général Verdier à rétablir sa communication avec Bellegarde, coupée de nouveau par les Espagnols qui venaient d'enlever un convoi de poudre à la Junquera; ce général plaça la petite brigade du général Guillot sur les hauteurs de San Llorens de la Muga, et continua tranquillement les opérations du siège, malgré la menace qu'on nous avait faite d'une attaque générale, pour le 25 juillet, jour de Saint-Jacques, patron de l'Espagne.

Le 2 août, il s'empara du couvent retranché de Saint-Daniel; l'occupation de ce poste par ses troupes était fort importante, en ce qu'elle devait accélérer la prise du Monjuich, en nous donnant la facilité de couper bientôt la communication de la garnison de ce fort avec la ville.

CHAPITRE VIII.

Prise du Monjuich. — Arrivée de l'armée de Blake à la vue de Gironne. — Combat de Bruñola. — Attaque et déroute de la division Lechi. — Réunion du septième corps à Hostalnou.—Introduction d'un convoi dans la place de Gironne. — Retraite du général Blake.

Le 4 juillet, la demi-lune du fort Monjuich fut prise d'assaut; la contrescarpe en avait été précédemment renversée et le passage du fossé exécuté : l'ennemi y laissa cinquante-six hommes tués. Les grenadiers et voltigeurs du quatrième bataillon des deuxième et cinquante-sixième régiments qui avaient été chargés de cette attaque montrèrent une grande vigueur, et donnèrent la mesure de ce qu'on pouvait attendre d'eux quand ils étaient bien conduits.

Après s'être défendu avec acharnement, l'ennemi fit une attaque infructueuse sur un poste établi dans les ruines du fort Saint Jean qu'une explosion, comme on l'a dit, avait fait sauter. Il en fut repoussé avec perte.

Le même jour, 4, une petite colonne de deux cents hommes, partie d'Hostalrich, et débarquée

sur les derrières de l'armée, se présenta devant le couvent de Saint Daniel, qu'elle croyait encore occupé par les Espagnols; une partie fut prise par le détachement qui gardait ce poste, et l'autre, en se retirant, par la division Pino. Il paraît que cette colonne est celle dont parle Henri O' Donnel dans une lettre (1) interceptée par nous, qui donne une idée du caractère de celui qui l'écrivit, et qui nous offrit dans le temps assez d'intérêt en nous prouvant l'importance que le général espagnol mettait avant la prise du Monjuich, à faire parvenir à Gironne des troupes pour renforcer sa garnison.

Le lendemain, 5, le bataillon du trente-deuxième léger, qui était en position à Bascara, et couvrait sur ce point la route de Figuières à Bellegarde, fut attaqué par un corps de Miquelets et de Somatènes, fort de trois mille hommes d'infanterie et de deux cents chevaux. Ce bataillon disputa quelque temps le terrain, et se retira sur Bellegarde. Le jour suivant, une reconnaissance portée sur ce point, n'y trouva plus l'ennemi (2).

Après l'enlèvement de la demi-lune, le général Sanson, directeur du siège de Gironne, ne continua plus l'attaque sur le bastion, où il avait fait

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 33.

(2) Voir pièces justificatives, n° 34.

précédemment une brèche, jugeant qu'elle ne pouvait plus être utile par le déblaiement que l'ennemi y avait exécuté, ou par toute autre raison. Il la dirigea sur le bastion A; l'assaut donné au premier avait fait connaître une difficulté à laquelle on ne s'était pas attendu : c'est qu'il était creux, et qu'en supposant qu'on en fût maître, on ne pouvait pénétrer dans le fort, qu'en sautant de haut en bas, d'environ douze pieds, ce que le soldat n'aurait pu exécuter, même sans armes, et hors de la présence de l'ennemi, à plus forte raison devant lui avec ses armes et son équipement.

On se dirigea donc sur le bastion A; on fit sauter un couvre-face qui le masquait; les batteries de brèche commencèrent à tirer pendant qu'on perfectionnait le logement de la demi-lune; l'effet en fut rapide à tel point que le 11 août au soir, la brèche était praticable; on décida que l'assaut serait donné le 12 dans la matinée; et, comme on craignait que les troupes ne se ressouvinssent trop de celui donné le 8 juillet au bastion B, et que ce souvenir ne produisît une certaine hésitation extrêmement dangereuse en pareil cas; sur la demande du général Verdier, on tira des deux divisions d'observation, deux détachements forts, chacun, de mille à douze cents hommes, et commandés par deux officiers d'une

intelligence et d'une bravoure rares: l'un, le colonel Eugène, du sixième italien, de la division Pino; l'autre, l'adjudant-commandant Devaux, de la division Souham. Ces deux colonnes devaient monter à l'assaut, mais seulement dans le cas où celles prises parmi les troupes du siége auraient été repoussées : le général en chef n'ayant jamais voulu entendre qu'il y eût dans l'armée qu'il commandait des troupes inférieures aux autres en bravoure; la manière dont celles du siége s'étaient emparées de la demi-lune, ne laissait aucun doute, dans son esprit, sur l'enlèvement du fort dont les attaques venaient d'être conduites avec toute la prudence nécessaire pour en assurer le succès. Cette mesure ne fut donc prise que pour rassurer ceux qui avaient encore conservé quelques craintes; au surplus elle fut inutile : les travaux des assiégeants étaient réguliers et suffisants; dans la soirée du 11, les Espagnols firent une sortie pour les mieux juger, et, après s'en être assurés, ils rentrèrent dans la forteresse, en firent sauter les magasins, et se retirèrent dans la ville de Gironne. On y trouva cependant encore quarante-six quintaux de poudre et dix-huit bouches à feu qu'ils n'avaient pas pris le temps de détruire.

La possession du Monjuich, qui est à lui seul une véritable place, susceptible d'une très-longue

défense, par les difficultés naturelles dont il est entouré, et par celles que l'art n'y a pas épargnées, faisait espérer en très-peu de temps la soumission de la ville. Les assiégeans s'exagérèrent encore ce motif d'espoir; ils le communiquèrent au gouvernement dont l'imprudence les exposa aux sarcasmes de la garnison, par la publicité donnée aux assurances qu'un moment d'enthousiasme bien excusable avait fait hasarder.

Dès ce moment on crut remarquer de nouveau moins de prudence dans la conduite des opérations du siège, et plus d'opiniâtreté dans la défense des assiégés. Effets naturels de l'excès de confiance, d'une part; et de l'autre, de l'amour-propre offensé.

L'attaque sur Bascara, qui n'était rien par elle-même, comme on l'a vu plus haut, avait répandu l'alarme en France, en raison de sa proximité de la frontière, sur laquelle ce bataillon s'était retiré. Le maréchal Augereau qui habitait toujours Prades, la croyant en effet menacée, écrivit de suite au général en chef pour l'inviter à y envoyer un corps de trois mille deux cents hommes, c'est-à-dire d'une force égale à celle de l'ennemi.

Celui-ci s'y refusa, et saisit cette occasion pour offrir à M. le maréchal de lui remettre le commandement qu'il ne conservait qu'en l'attendant.

S'il avait dû répondre à tous les mouvements

de l'ennemi, et avoir égard aux inquiétudes de quelques généraux, il aurait fallu qu'il adoptât le système absurde des colonnes mobiles, préconisé encore aujourd'hui par beaucoup de militaires, mais qu'il a toujours considéré comme destructeur de la discipline, et plus propre à faire naître et à exciter des insurrections qu'à les calmer. Les troupes auraient été constamment en marche, et exposées à toutes les surprises, à toutes les embuscades qui ne pouvaient manquer d'être tentées contre elles dans un pays où nous comptions autant d'ennemis que d'habitants. D'ailleurs quelque promptitude, quelque mobilité qu'elles eussent pu mettre dans leurs mouvements, l'ennemi, plus mobile encore, toujours prévenu de leur approche et de leur force, les aurait, selon son intérêt, facilement évitées ou combattues, et nos détachements auraient ressemblé, la plupart du temps, à ces enfants qui, dans leurs jeux, poursuivent des oiseaux et des papillons à mesure qu'ils les voient se poser. Enfin, ils n'auraient rapporté de courses aussi multipliées, aussi pénibles et aussi dangereuses, que les germes d'une destruction beaucoup plus rapide que celle à laquelle ils étaient naturellement soumis.

Bien persuadé que le moment où les Espagnols oseraient pénétrer sur le territoire de la France, n'était point encore arrivé et n'arriverait

jamais, tant que nos attaques seraient dirigées sur des points assez importants pour appeler toute leur attention, le général en chef croyait défendre, avec plus de succès, les frontières de la France, en n'y ayant pas un seul homme, qu'il ne l'eût fait en y plaçant des troupes. Le système contraire a souvent prévalu dans nos armées, où l'on s'est obstiné à tout défendre et à tout garder, malgré les désastres tant de fois répétés, qui en ont été les suites et les conséquences.

Les armées belligérantes en Catalogne ne pouvaient avoir et n'avaient en effet qu'un but important: pour l'une, c'était la délivrance de Gironne; pour l'autre, la prise de cette place. Une tentative qui n'avait pas directement l'un de ces objets en vue, devait être méprisée des deux côtés.

Le général en chef avait trop bien jugé cette attaque pour fatiguer inutilement ses troupes. Il l'avait classée dans les mille et une tentatives que les Espagnols firent dans cette campagne, sans but, sans suite, et par conséquent sans résultat.

Le 16, ils parvinrent à introduire dans Gironne une colonne forte de huit cents hommes, partie d'Olot quelques jours auparavant. Elle traversa les camps de la division westphalienne, et passa le Ter, deux heures avant le jour, près de San

Pons, quartier-général de cette division. Cette colonne ne dut son salut qu'à la négligence de cette division; elle avait essayé, la veille, de traverser les postes du général Souham, dans les environs d'Anglès, mais elle avait été repoussée.

Le reste du mois d'août se passa sans événement de quelque importance; mais vers la fin, la prise du Monjuich, les prières de la Junte de Gironne et de celle de la province (1), les clameurs et les reproches du général Alvarès, les ordres impérieux de la Junte générale, et l'indignation des Catalans, avaient enfin forcé les généraux espagnols à s'ébranler et à réunir toutes leurs forces pour tenter la délivrance de Gironne, dont le canon français battait les murailles. Les brèches n'en étaient pas encore assez perfectionnées, comme on le verra plus loin; elles causaient néanmoins une alarme générale dans la ville et dans la province; cependant nos bataillons étaient tellement réduits par l'effet des maladies et de la misère, qu'on pouvait à peine les porter, l'un dans l'autre, à trois cents hommes en état de quitter leurs baraques pour combattre, et, qu'à moins de vouloir attendre qu'il n'y en eût plus du tout, les Espagnols ne pouvaient différer plus longtemps à nous attaquer.

(1) Voir pièces justificatives, n° 35.

Le 31 août, le général en chef se rendit chez le général Verdier pour arrêter avec lui les dispositions relatives à sa division, et lui annoncer l'arrivée du général Blake, avec tout ce dont il pouvait disposer de troupes et de Somatènes pour tenter de délivrer la place qu'on assiégeait depuis si long-temps.

Verdier témoigna au général en chef une vive inquiétude sur les événements qui allaient se passer; il craignait d'être forcé d'abandonner un siège long et pénible qui touchait à sa fin; car, il espérait que, dans la journée du lendemain, trois des quatre brèches commencées, pourraient être praticables. Ce qui s'était passé en 1808, où les Espagnols avaient fait lever le siège de cette ville, avec des moyens si minimes et si inférieurs à ceux dont ils pouvaient disposer dans ce moment, était bien capable d'inspirer des craintes réelles.

Le général en chef convint que la perte d'une affaire générale, essuyée près de Gironne, pouvait amener un aussi fâcheux résultat; et que dans l'état de faiblesse où l'armée se trouvait réduite, l'ennemi pouvait l'espérer; mais il observa que tout le mal que l'on a lieu de craindre à la guerre n'arrive pas toujours : que l'ennemi savait sans doute que toutes les ressources de la France étant dirigées sur l'Allemagne, l'armée de Catalogne

n'avait reçu, depuis long-temps, aucun secours en hommes, pour réparer ses pertes journalières; mais qu'il pouvait ignorer encore jusqu'à quel point elle était affaiblie, que d'ailleurs il espérait de la fortune, des fautes que les généraux ennemis pouvaient faire, et sur-tout de la bravoure des troupes, qu'elles suppléeraient aux vides que les événements de la guerre avaient occasionés dans leurs rangs, pendant une campagne d'un an; enfin, qu'il conservait l'espérance de voir se soutenir les craintes que sa petite armée inspirait depuis quelque mois au général espagnol, et que, dans tous les cas, il était, autant qu'on peut l'être, sans inquiétude majeure sur l'issue de la bataille si elle avait lieu le lendemain, ou le surlendemain, et la redoutait moins que l'inaction de l'ennemi, si celui-ci se décidait à rester réuni autour de ses troupes, et à éviter une action générale, comme cela pouvait entrer dans ses projets; en voici les raisons:

Dans les deux jours qui allaient suivre, grace aux deux rations conservées pour ce moment, nous pouvions présenter au combat environ dix mille hommes, non compris ce que fournirait la division de siège; c'était un grand motif d'espoir, parce que la force morale de cette troupe avait toujours augmenté malgré sa diminution numérique, causée par les pertes journalières

qu'elle avait essuyées; mais, dans les jours suivants, dès le 3 septembre, après la consommation de ces deux rations, nous ne pouvions plus opposer aux Espagnols deux mille hommes ensemble, par le manque total de vivres : il devenait impossible d'empêcher leur armée de communiquer avec la garnison de Gironne, qui pouvait ce jour même se trouver entièrement délivrée, et cela sans coup férir, c'est-à-dire, sans s'exposer à aucun événement malheureux. Nos craintes véritables, nos dangers réels, n'étaient ainsi que pour le 3 septembre; il fallait donc auparavant s'occuper des journées des 1er et 2, des chances et des événements qu'il était probable qu'elles améneraient, et qu'on pouvait encore espérer nous être favorables, puisque nous avions, comme nous venons de le dire, environ dix mille hommes à opposer à l'ennemi.

Ce que les Espagnols n'avaient pas fait depuis trois mois que durait le siège, ils paraissaient vouloir le faire, et la forte fusillade que l'on entendait dans les environs de Bruñola, montrait ce qu'ils pouvaient être en état de tenter le lendemain matin, 1er septembre.

La nécessité de vivre, forçait de tenir disséminées et éloignées du champ de bataille présumé, les troupes des divisions, particulièrement celles de Pino; cet inconvénient ne permettait

pas de les y réunir avant midi le lendemain; mais ce n'était pas une raison suffisante pour augmenter la crainte des revers, puisque le nombre d'hommes de cette division, qui ne pourrait pas entrer en ligne, si l'affaire commençait le matin, devait être momentanément remplacé par les troupes tirées du siège, dont on avait depuis long-temps prévu la coopération pour le cas qui se présentait : on convint qu'il était impossible d'éviter tous les inconvénients sans s'exposer à tout perdre; qu'il fallait se borner à éviter les plus graves; qu'il était dans les chances possibles et même probables que l'ennemi profiterait de l'absence d'une partie des troupes de devant Gironne, pour y introduire des secours et des munitions de bouche; mais qu'on devait regarder ces tentatives comme de peu d'importance dans la situation où se trouvait la place et où nous étions nous-mêmes (1).

(1) La situation la plus critique où un général puisse se trouver est celle d'être forcé à donner ou recevoir une bataille, quand il est chargé en même temps d'un siége, et obligé d'en couvrir et protéger les opérations. Tout est géné, tout est dangereux dans ses mouvements, presque toujours commandés ou obligés par ceux de son adversaire. Quelles chances différentes, dans les succès ou les revers! l'un peut se retirer du combat à toute heure, sans crainte d'être sérieusement suivi, l'autre ayant toujours à redouter un mouvement dé-

Blake avait dans ses mains toutes les forces dont il pouvait disposer; et dans les quarante-huit heures que nous allions demeurer réunis, nous devions savoir s'il lui serait possible ou non de délivrer Gironne par la supériorité de son armée. Nous pensions que ce qu'il n'aurait pu faire dans ces quarante-huit heures, il ne le pourrait pas plus tard, parce qu'il n'avait aucun renfort considérable à espérer.

Pour le moment ce qui nous importait le plus, c'était que l'on crût en Catalogne et sur-tout que la garnison de Gironne fût convaincue que le général Blake n'avait pas assez de moyens pour faire lever le siège de cette place; alors elle tomberait dans le découragement, considérerait sa perte comme inévitable, quoique retardée, et, malgré les renforts qu'elle pourrait recevoir, ne conserverait plus assez d'énergie pour faire des sorties importantes. Dans cette situation, une augmentation de troupes lui deviendrait plus funeste qu'utile, en consommant plus promptement ses vivres et abrégeant d'autant la défense de la place; tout ce que nous pouvions raisonnablement espérer, se bornait donc à n'être pas obligés de nous retirer et de lever le siège.

robé sur ses derrières; et, si ce dernier est battu, quel horrible désastre lui occasionent la levée précipitée du siége et ses conséquences!

Le général en chef, étant rentré à Fornells où son quartier-général était établi depuis le 10 août, apprit les détails de l'affaire qui avait eu lieu dans la matinée en avant de Bruñola; un bataillon du premier régiment d'infanterie légère s'y était couvert de gloire, en résistant, dans plusieurs attaques réitérées, à sept bataillons de l'avant-garde ennemie, commandée par le brigadier O'Donnell, qu'il avait enfin culbutés et mis en déroute au moyen d'une charge à la baïonnette, l'une des plus audacieuses que l'on ait jamais exécutées (1). Le général en chef craignit dès-lors que la brillante conduite de ce bataillon ne nuisît à ses projets, en intimidant l'ennemi; tant d'intrépidité avait pourtant rendu un grand service, attendu que les troupes étaient entièrement disséminées, et qu'elles ne commencèrent les mouvements pour se rassembler que pendant les attaques de l'ennemi sur ce bataillon; mais vers le soir, le général en chef lui envoya l'ordre de se retirer sur la rive gauche de l'Oña, espérant, par ce mouvement rétrograde, diminuer l'effet que sa bravoure avait produit sur les Espagnols qui paraissaient venir à nous par obéissance plus que par enthousiasme.

La certitude de cette répugnance de l'ennemi

(1) Voir pièces justificatives, n° 36, et l'extrait du rapport d'O'Donnell au n° 39.

pour une affaire générale, décida le général en chef à s'exposer à être attaqué pendant le mouvement qu'il faisait faire à ses troupes pour les réunir sur l'Oña, en avant de Gironne, malgré le conseil plus prudent qu'on lui donnait d'opérer ce mouvement de concentration sur la rive gauche du Ter; les officiers qui pensaient ainsi supposaient que l'opération principale de Blake aurait lieu sur cette rive et comptaient la communication de son armée avec Gironne pour peu de chose, comparativement aux malheurs qui pouvaient résulter d'une attaque sur le septième corps pendant son mouvement, si le général espagnol la faisait avec tous ses moyens, l'ensemble et la décision nécessaires.

Le 1er septembre avant le jour, la division Souham était réunie sur la rive gauche de l'Oña, à la hauteur de San Dalmay et Salitja; sa gauche sur la route de Barcelonne, à la ferme d'Hostalnou; à 8 heures, la première brigade de Pino était établie, la droite touchant cette route, et la gauche se prolongeant dans la direction de l'Oña, en arrière de Riudellots.

La seconde brigade était encore en marche pour se rendre sur la ligne; les troupes qui la formaient y arrivèrent successivement, et la division Pino était entièrement rassemblée dans l'après-midi. Derrière les divisions Souham et Pino,

étaient placées en réserve les troupes que Verdier avait amenées, conformément à ce qui était convenu la veille, et à l'ordre qui en avait été donné. (*Voir la planche* n° X.)

On avait voulu d'abord que Verdier amenât aussi avec lui la division Lechi, ce qui l'aurait renforcé d'environ deux mille hommes; mais on changea d'avis, pensant qu'elle serait plus utile à Salt: Claros et Rovira étant sur la rive gauche du Ter, on devait prévoir le cas où l'arrivée d'un renfort les mettrait à même de tenter quelque chose sur Saria ou les attaques de Gironne; la division Lechi, passant alors le Ter, aurait opéré avec succès sur leurs derrières ou leur flanc droit: enfin, dans l'affaire générale que l'on prévoyait devoir avoir lieu, on pouvait, en raison de sa proximité, en disposer comme d'une réserve: dans tous les cas, la vallée du Ter et le débouché d'Anglès devaient être observés. Ce fut pour remplir ce double but, qu'on renonça au projet de l'employer d'abord, et qu'on la laissa à Salt pour la faire agir selon les circonstances. Les Westphaliens étaient restés dans leur camp, près San-Pons, et devaient, en cas d'attaque sur Saria, s'y réunir en abandonnant momentanément les batteries désarmées de Casa den Roca, pour renforcer le point le plus important, celui qui couvrait nos établissements de siége: ces

troupes ainsi échelonnées devaient communiquer avec celles laissées pour garder les attaques de Gironne, les parcs, etc.; rester en observation et en intermédiaire avec les autres troupes du siège amenées par Verdier; garder le pont de Salt que ce général avait passé, et par où il devait retourner à ses positions sur la rive gauche du Ter après l'affaire, si elle avait lieu sans qu'aucun incident nécessitât ce retour, ou pendant l'affaire si quelque événement l'y forçait.

A la pointe du jour, un brouillard qui s'élevait tous les matins, depuis quelque temps, empêchait de distinguer un homme à vingt-cinq pas; le général en chef qui avait compté sur cet auxiliaire, fut très-satisfait d'un retard de quelques heures, qui favorisait l'arrivée des troupes de la division Pino. Un maréchal de camp français qui commandait l'avant-garde, en avant de l'Oña, sur la route d'Hostalrich, mandait, vers neuf heures du matin, qu'il ne voyait pas l'ennemi, mais qu'il en était si près qu'il l'entendait parler; il distinguait même, disait-il, le langage des troupes : d'après une assurance aussi positive, nous ne doutions pas que nous serions attaqués incessamment. Le mouvement de concentration, commencé la veille, allait être terminé dans quelques heures; et l'ennemi, qui connaissait la manière dont nous étions disséminés, avait déja

perdu une grande partie de ses avantages en différant son attaque : le 30 août, il était sûr du succès; le 1er septembre, dans la matinée, il devait déja moins y compter, parce qu'il avait devant lui douze mille hommes rassemblés. S'il eût débouché la veille avec la décision que l'on doit employer en telle circonstance, il serait arrivé devant Gironne sans avoir trouvé deux mille hommes à combattre ensemble; le général français eût été obligé de changer à la hâte son point de concentration, et au lieu de réunir ses troupes, comme il le fit, une lieue et demie en avant de Gironne, il eût dû le faire en arrière de cette ville.

Vers onze heures du matin, le brouillard ayant disparu, nous aperçûmes l'ennemi assez loin de nous, et dans la même position que la veille. On ne savait qu'imaginer, et l'on était assez mécontent de ce retard; d'abord, parce que les troupes, malgré leur infériorité numérique, étaient extrêmement bien disposées; il y avait si long-temps qu'elles n'avaient pu trouver l'occasion de combattre l'armée ennemie, que l'espérance qu'elles en avaient dans ce moment, avait fait régner, parmi elles, pendant toute la durée du brouillard, une joie éclatante, universelle et d'un heureux présage; ensuite, parce qu'on leur avait distribué les deux jours de biscuit de réserve

qui restaient; qu'on allait être obligé, faute de vivres, de les disséminer de nouveau dès le surlendemain, et qu'on ne pouvait sans crainte d'événements fâcheux sur les attaques de Gironne, garder plus de douze heures les troupes que Verdier avaient amenées de la rive gauche sur la rive droite du Ter.

Cette division seule était nourrie par la France, le gouvernement ne voulant rien faire pour les autres, et les transports fournis par les départements suffisant à peine pour les différents services d'un siège dont les communications avec la frontière étaient si difficiles, et diminuaient tous les jours par les événements de la guerre.

Vers midi, le général en chef fit, avec le général Souham, la reconnaissance de la ligne ennemie, et fut bientôt convaincu qu'elle était décidée à rester dans sa position, au moins pour la journée : on ne savait à quoi attribuer cette immobilité. Par le moyen des correspondances interceptées, on connaissait les ordres positifs et pressants adressés au général Blake (1), et l'on croyait être sûr qu'on avait retiré le commandement de la Catalogne au marquis de Coupigny, parce qu'il avait été d'avis qu'il ne fallait pas livrer aux Français une nouvelle bataille en rase campagne. Faute

(1) Voir pièces justificatives, n° 37.

de meilleurs renseignements, on supposa que l'artillerie ennemie, ne pouvant arriver et joindre le gros de l'armée, qui venait de Vich, que par la grande route d'Hostalrich, avait éprouvé un retard quelconque qui ferait peut-être différer l'attaque d'un jour. Voyant les Espagnols prêts à commencer leur retraite, à nos moindres manœuvres, qu'ils prenaient pour des mouvements offensifs, nous nous fortifiâmes dans l'idée qu'ils attendaient quelque chose, ou voulaient nous attirer plus loin de Gironne pour faciliter quelque mouvement sur nos dernières, et que, dans l'une ou l'autre de ces suppositions, ils ne voulaient pas combattre ce jour-là : nous fûmes ainsi forcés de remettre nos craintes et nos espérances au lendemain, et de voir prolonger la pénible incertitude que nous nous étions flattés de voir cesser dans la matinée.

Le général en chef revenait à Fornells, son quartier-général, vers trois heures de l'après-midi, assez mécontent de voir consommer un jour de vivres sans avoir rien fait. En entrant dans le village, il fut extrêmement surpris de le voir encombré par la division Lechi, fuyant en déroute sans savoir où elle allait, et sans avoir seulement prévenu le général Verdier, qui pouvait avec tant de facilité lui prêter des secours dont elle n'aurait pas même eu besoin, si elle s'était tenue sur ses

gardes au lieu de se laisser surprendre. Cette division, commandée par Millossewitz, en l'absence de Lechi, devait rendre compte à Verdier, qui était sur la route de Barcelonne, et dont elle couvrait les derrières à la distance d'environ une lieue et demie, des mouvements de la garnison de Gironne à l'extérieur de la place, ou des mouvements des troupes de l'extérieur se portant sur elle; afin de mettre ce général à même d'agir selon les circonstances, et de prévenir le général en chef.

Une colonne ennemie, forte d'environ quatre mille cinq cents hommes, et conduisant à-peu-près mille bêtes de somme, ânes ou mulets chargés, pour le compte des particuliers ou du gouvernement, de comestibles et de munitions de guerre, avait commencé à déboucher des montagnes de très-grand matin, et peu de temps après le moment où des troupes de Verdier avaient passé dans le village de Salt, pour aller prendre position sur la route de Barcelonne. Cette colonne, favorisée aussi par le brouillard, venait de traverser des sentiers si difficiles, qu'elle avait mis plus de trois heures à déboucher et à se former derrière la division Lechi, qui, malgré le mouvement bien connu de l'ennemi, pour venir au secours de Gironne, n'avait pas un poste, ni une patrouille derrière elle, du côté par lequel il pouvait arriver : cependant les géné-

raux n'ignoraient pas que de toutes parts il se dirigeait sur la place; mais ils étaient mal portants, comme la plus grande partie de l'armée. C'était le jour de fièvre de Millossewitz, et Zenardi qui le remplaça dans la soirée n'était guère mieux. Dans cet état, on est bien excusable si l'on ne met pas dans son service toute l'activité nécessaire.

L'ennemi, ayant débouché des montagnes un à un, et ayant pris tout le temps qui lui avait paru nécessaire, sans rencontrer le moindre obstacle, se dirigea sur Gironne; la division Lechi, forte de sept petits bataillons, et d'un régiment de cavalerie, ne s'aperçut de ce mouvement qu'aux premiers coups de fusil qui lui arrivèrent. Le colonel Banko, commandant les escadrons des chasseurs du prince royal, eut seul assez de présence d'esprit pour exécuter une charge; mais n'étant point soutenu par les bataillons, qui fuyaient en désordre, il fut bientôt ramené, et suivit le mouvement de l'infanterie qui, dans sa frayeur, ne s'aperçut qu'elle se sauvait sur la place de Gironne, que quand la garnison eut fait feu sur elle; alors elle se rejeta sur sa droite, occupa un moment les hauteurs de Palau; se mit à fuir de nouveau jusqu'à Fornells, où le général en chef la rencontra, allant, sans savoir où elle se dirigeait, ne devant pas tarder à dépasser la

ligne de nos avant-postes, et à se trouver, de cette manière, au milieu des troupes espagnoles, au moment où elle eût cru être en sûreté. Le général en chef l'arrêta et la renvoya de suite, d'abord sur les hauteurs de Palau, et de là à sa position de Salt, en la faisant soutenir par un bataillon du sixième régiment italien, pris à la gauche de la division Pino. Le général en chef avait prévenu en même temps le général Verdier de ce qui se passait derrière lui, en lui ordonnant de rétrograder, de se rapprocher de la plaine devant Gironne, et de retablir les choses telles qu'elles étaient avant l'échauffourée qui venait d'avoir lieu. Si les fuyards s'étaient dirigés de son côté, comme leur sûreté le leur prescrivait, Verdier serait arrivé à temps pour détruire la colonne espagnole; mais leur surprise leur avait, comme on l'a vu, fait perdre la tête; de sorte que ce général fut averti de la terreur panique et de la déroute de ses troupes italiennes, trois heures plus tard qu'il l'aurait été, si elles l'eussent prévenu directement aussitôt qu'elles découvrirent l'ennemi.

Cependant, malgré tous ces retards, il rejoignit encore la queue de la colonne, eut un engagement avec elle, lui tua du monde et fit des prisonniers, au nombre desquels se trouva le colonel du régiment de Baza. On peut se faire

une idée de ce que serait devenue cette colonne, si la division Lechi n'avait pas été surprise, ou du moins si elle se fût battue comme elle le devait, au lieu de fuir: elle était à la vérité inférieure en nombre à l'ennemi; mais celui-ci était très-embarrassé du convoi qu'il devait protéger, et dont la garde diminuait sensiblement le nombre d'hommes qu'il pouvait engager au combat; puis, il était sans artillerie, et la division italienne avait la sienne : d'ailleurs, l'exemple donné la veille à Bruñola, par un bataillon du premier régiment d'infanterie légère, pouvait et devait même être imité, car nous étions par-tout inférieurs en nombre à l'ennemi. Le général qui commandait la division Lechi, prétendit qu'il n'avait pas été surpris (1), et qu'il était resté, avant de se retirer, deux heures en face de l'ennemi; combien alors il a dû regretter de n'avoir point prévenu le général Verdier, de qui il recevait les ordres; et qui, en position sur la route d'Hostalrich, en arrière d'Ostalnou, était seulement à la distance d'une heure et demie de marche pour un piéton, et de trois quarts d'heure pour un homme monté! Il dit dans son rapport qu'il était midi quand il apprit que les colonnes espagnoles descendaient des hauteurs de Bescano; avant une

(1) Voir pièces justificatives, n° 38.

heure, le général Verdier devait donc en être instruit; à deux heures et demie, il eût pu attaquer la colonne ennemie avec quatre mille hommes qu'il avait amenés, et qui n'étaient plus indispensables depuis la réunion complète de la division Pino et l'immobilité prononcée de l'ennemi. Le général Souham, s'il avait été averti, aurait pu aussi détacher de sa droite des troupes sur Bescaño, et alors la colonne ennemie et son convoi fussent infailliblement et en entier tombés en notre pouvoir; mais Millossewitz n'ayant prévenu personne, le convoi pénétra dans la place sans accident, et précisément par le point où l'on avait laissé sept bataillons et trois escadrons formant encore 2000 hommes, nombre suffisant pour défendre le débouché de la vallée, sur la rive droite du Ter.

Verdier reçut l'ordre de reprendre ses positions sur la rive gauche, attendu que sur cette rive les Miquelets et Somatènes de Claros et Rovira, devenus plus hardis par la déroute de Salt, commençaient à tourmenter les troupes chargées de garder les attaques, et en général tous les établissements du siège, etc. Le général Verdier repassa donc le Ter, et retrouva à Saria tout dans le même ordre où il l'avait laissé. Comme ce siège était très-fatigant pour la division qui en était chargée, elle rentra dans ses positions avec le

dégoût le plus marqué, et l'on eut beaucoup de peine à lui faire reprendre sérieusement ses travaux.

Le général en chef se décida à profiter du seul jour de biscuit qui restait à ses troupes, pour attaquer le lendemain l'armée espagnole, si, dans la matinée, elle ne nous attaquait pas elle-même. Il ne pouvait plus tenir ses troupes rassemblées, au-delà de ce jour, faute de vivres pour les hommes, et de fourrages pour les chevaux.

Le lendemain, 2 septembre, les vingt-un bataillons réunis à Hostalnou sur l'Oña, attendirent vainement l'attaque de l'ennemi. Sur les dix à onze heures du matin, le général en chef voulut le tâter pour s'assurer s'il tiendrait au moins dans la position qu'il avait prise au débouché des montagnes, et, dans ce cas, l'y attaquer; mais le général Blake ne parut pas plus décidé que la veille; il avait avec lui tout ce dont il pouvait disposer de troupes, de Miquelets et de Somatènes, dans toute l'étendue de son gouvernement, consistant, comme on l'a dit, dans les provinces d'Arragon, de Valence et de Catalogne; malgré les supplications du gouverneur de Gironne, des Juntes de la province et l'ordre de celle de Cadix, il n'osa pas attaquer vingt-un petits bataillons réduits par les maladies à un effectif d'environ huit mille hommes en état de combattre; aussitôt

qu'il vit les colonnes françaises s'ébranler, il rentra, en toute hâte, dans les montagnes, où le général en chef ne jugea pas à propos de le suivre, par le manque total de vivres qu'il y eût éprouvé, indépendamment des dangers que son éloignement aurait fait courir aux malades laissés dans les camps.

Blake fut très-satisfait de ses opérations; il envoya à la Junte un brillant rapport (1), et crut presque avoir sauvé Gironne, en jettant dans la place pour six ou sept jours de vivres.

Il y avait pour le général français nécessité de combattre et de plus nécessité de vaincre, ou tout au moins d'éloigner l'armée espagnole, dont la présence, aussi près de Gironne, donnait aux assiégés trop de motifs de confiance, et doublait leurs efforts et leur courage. Nous n'avons point compris les raisons qui empêchèrent le général espagnol d'attaquer les Français; il n'avait, suivant notre opinion, que des avantages à espérer, sans inconvénients à craindre : il devait donc désirer une bataille tout autant que nous-mêmes. Nous convenons cependant qu'il n'était pas, ainsi que nous, sous l'empire de la nécessité; mais quels avantages en résultaient aussi pour lui, s'il parvenait à battre le faible corps qui lui était

(1) Voir pièces justificatives, n° 39.

opposé! deux heures après, Gironne était délivrée; les Français avaient fait en pure perte, depuis trois mois, une consommation immense et irréparable d'hommes et de munitions : tandis que, si les Espagnols ne réussissaient pas dans cette attaque, il n'avaient rien à craindre ni à perdre, le sort de Gironne restait le même, et leur retraite était également facile sur tous les points; ils pouvaient aussi bien rentrer dans les montagnes de Vich, ou se reformer sous la protection de la forteresse d'Hostalrich; rien, dans l'un ou l'autre cas, ne les obligeait à s'éloigner assez de Gironne pour n'être plus à même de s'en rapprocher, et de tenter de nouveau de la délivrer ou de la secourir. Nous croyons qu'ils firent une faute grave en évitant une affaire où leur grande supériorité numérique pouvait leur promettre des succès, et qu'ils en firent une impardonnable en se retirant, et facilitant ainsi la dissémination nouvelle que l'armée française allait être obligée d'exécuter pour trouver le peu de vivres qui restaient encore dans les villages et les hameaux qu'elle avait quittés avant sa dernière réunion. Ajoutez à cela l'effet moral de cette retraite sur les troupes des deux nations : les Français, manquant de tout et sans positions militaires, restèrent avec la conviction que l'armée espagnole était dans l'impuissance de troubler

leurs opérations autour de Gironne, et qu'ainsi cette place ne pouvait manquer de succomber : les assiégés, long-temps abusés par les promesses qu'on leur avait faites, furent consternés, et pressentirent le sort qu'ils ne pouvaient plus éviter.

On avait appris dans la journée que les subsistances manquaient dans la place ; cette particularité n'avait pas été connue jusqu'alors, parce que son gouverneur avait fait faire, jusqu'à ce moment, des distributions régulières à ses troupes, et leur avait toujours fait donner ration complète : il ne devait pas, en effet, être jaloux de conserver des vivres au-delà du temps que devait durer le siège ; il voyait au corps de la place des brèches presque ouvertes, il savait d'ailleurs que Blake était près de lui avec toutes les troupes disponibles dans l'arrondissement de son vaste commandement, et qu'afin que le nombre en fût plus considérable, il avait remplacé les garnisons par des paysans ; le général Alvarès s'attendait à être délivré d'un moment à l'autre, et avait pour ainsi dire calculé l'heure à laquelle le blocus serait levé. Trompé par les promesses du général en chef espagnol, malgré les espérances que lui donnaient le décret de la Junte suprême centrale (1), et par les rapports de Rovira et de Claros (2), qui annon-

(1) Voir pièces justificatives, n° 35.

(2) Voir pièces justificatives, n° 39.

çaient des victoires imaginaires, tandis qu'ils n'avaient combattu que de faibles détachements en observation sur la rive gauche du Ter, quand il vit la déroute de Salt et l'arrivée de la colonne de don Garcia Conde, il crut que c'était fini, que nous étions battus et qu'il était délivré; il faisait déja détruire les ouvrages que nous avions construits près de Sainte Eugénie, pour lui ôter les eaux qui servaient à faire aller ses moulins. Il conserva toutefois le pont en bois placé près de Salt, notre seule communication sur cette rivière, au-dessus de la place, et dont la destruction, eût empêché le retour des troupes de Verdier, pendant assez de temps, pour que le renfort entré dans la place, aidé de la garnison, pût prendre et détruire les attaques de Gironne, peut-être même pour qu'il pût s'emparer du Monjuich, et nous ravir ainsi le fruit de trois mois de siège. Il ne brûla pas ce pont, sans doute parce qu'il le jugea nécessaire à l'armée espagnole, pour lui faciliter la poursuite des Français qu'il supposait en déroute sur tous les points, comme la division Millossewitz qu'il avait vue lui-même en désordre du haut de ses remparts. Il se débarrassa de cinq cents malades qu'il établit au couvent de Saint-Daniel, le croyant définitivement abandonné par nous; mais quand il s'aperçut que, pour délivrer une ville battue en brèche, on n'avait pris d'autre moyen que

celui de lui envoyer quatre mille hommes d'infanterie et cinq cents chevaux, renfort inutile, parce qu'il ne pouvait plus effectuer de sorties un peu considérables avec quelques chances de succès, depuis que, par la perte qu'il avait faite du Monjuich, il se trouvait resserré dans ses murs, et parce que sa garnison, soutenue par une population aguerrie, était plus que suffisante pour défendre les brèches du corps de la place; quand, disons-nous, il vit que le seul avantage qu'il eût retiré de cette expédition, se bornait à l'entrée d'un convoi dans lequel il n'y avait pas de farine pour fournir à une distribution de huit jours; il crut que Blake trahissait la cause qu'il servait. Il disait avec raison qu'une ville ouverte n'est secourue que quand on a éloigné l'ennemi qui la presse. Le jour même où il reçut ce secours de vivres, il réduisit à moitié, et ensuite au quart la ration de ses soldats. Alors il éprouva de la désertion; chose inouie jusqu'à ce moment dans l'armée espagnole.

CHAPITRE IX.

Sortie de Gironne d'une partie des troupes qui s'y étaient introduites avec le général Garcia Conde. — Prise du couvent et de la position de la Madone des Anges. — Retour du général Blake aux environs de Gironne. — Continuation du siége de cette place.

Le général en chef jugeant que, dans la position où se trouvait le gouverneur de Gironne, il ne garderait pas en entier le renfort de troupes entrées dans la place, fit ses dispositions pour s'emparer de ce qui tenterait d'en sortir, ou au moins pour l'y rejeter, afin de faire consommer le plutôt possible à la garnison le secours en vivres qu'elle venait de recevoir; car, indépendamment des événements imprévus, on devait craindre que le manque de munitions, tirées si difficilement de France, ne nous forçât bientôt à changer ce siège en blocus.

L'intention du général en chef n'était pas qu'on se bornât simplement à repousser ces troupes dans Gironne, il voulait qu'elles n'y rentrassent qu'après avoir été battues, et sous les yeux des

défenseurs de cette ville, dans l'espoir de les intimider par cet échec, et d'augmenter l'effet moral des brèches qui commençaient à paraître considérables, et qu'on croyait encore plus avancées. Malheureusement des fautes furent commises, et empêchèrent la réussite de ce projet sur la première colonne de ces troupes, qui était prête à sortir le 3 au soir, à la nuit tombante, et dont le départ fut retardé jusqu'au lendemain, à la pointe du jour.

Le général en chef, dans l'après-midi du 2, avait envoyé du camp d'Hostalnou, la brigade Mazuchelli, et l'avait fait embusquer à gauche et en arrière de Palau, avec le deuxième régiment de chasseurs italiens. Les postes établis sur ce front, qui avaient été levés la veille pour marcher à la rencontre de Blake, n'avaient point encore été replacés, de manière qu'il devait paraître à l'ennemi entièrement dégarni, et faciliter le passage des troupes qui voudraient évacuer la place.

Le 3 septembre, un moment avant la brune, le général en chef était en avant de Palau, examinant la colonne espagnole qui se trouvait le long de l'Oña, à la porte de la ville, d'où elle se préparait à sortir.

Les regards et les lunettes des ennemis étaient tous dirigés vers l'endroit où la brigade était em-

busquée, ils n'apercevaient aucun obstacle à leur passage. La joie se peignait sur leurs traits éclairés encore des derniers rayons du soleil; tout-à-coup on entendit, par un raffinement de maladresse, les tambours et les trompettes de la troupe embusquée, à qui on n'avait pas permis de placer en évidence un poste de quatre hommes, battre et sonner tous ensemble la retraite. Un cri d'étonnement s'éleva aussitôt dans la colonne espagnole; ce cri semblait dire : Nous allions tomber dans une embuscade!

Le général en chef remonta à cheval, et accourut vers le général Mazuchelli dans les dispositions d'esprit qu'on peut imaginer; mais il trouva ce général tellement désolé de la faute irréparable qu'on venait de commettre, qu'il ne put continuer ses reproches, et ne s'occupa que de lui prescrire de nouvelles dispositions pour la nuit, ou plutôt pour le lendemain de grand matin.

Le général en chef, ayant jugé que l'ennemi, qui ne pouvait plus douter de l'embuscade, se dirigerait plus à droite de Palau, pour se retirer sur la Bisbal, d'où il pourrait espérer rejoindre le général Blake, conduisit lui-même le général Mazuchelli dans la vallée de l'Oña, lui montra l'emplacement où il devait passer la nuit avec sa troupe, et lui recommanda d'attendre, pour agir, que la colonne fût entièrement sortie de Gironne, afin de l'atta-

quer en queue; dans le même moment, un bataillon, qu'on allait placer entre Gironne et Castellar, dans une position presque inexpugnable, l'arrèterait en tête et la refoulerait sur sa brigade ou sur la Bisbal; Pino avait ordre d'y envoyer trois bataillons et un escadron, avant d'achever le mouvement qui devait de nouveau disséminer la brigade Fontane.

Le 4, à la petite pointe du jour, une colonne, composée d'environ mille hommes d'infanterie, cinq cents chevaux, et onze cents mulets, sortit de la ville sous les ordres du général don Garcia Conde. Elle était si longue, que la tète touchait presque au bataillon du septième de ligne italien, placé sur le chemin de Castellar à Gironne, tandis que la queue était encore près du fort du connétable; elle suivait un sentier qui la forçait à marcher sur un rang, et les mulets allongeaient considérablement la file. Le mouvement ne pouvait être rapide, en raison de ce qu'il s'exécutait en montant un terrain rude et escarpé, par un chemin extrêmement rocailleux, étroit et difficile. On la voyait très-bien du Monjuich qui le domine en partie.



Le général Mazuchelli ne l'attaqua pas; il ne la suivit pas non plus comme il en avait l'ordre; il attendait le feu du bataillon du septième italien, qui devait l'attaquer en tête au moment où

elle se présenterait; ce qui n'eut pas lieu cependant, grace au manque de discernement d'un aide-de-camp du général Pino, envoyé sur ce point pour que les erreurs de la veille ne se renouvelassent pas. C'était l'homme de confiance de ce général; mais ce jour-là son intelligence fut en défaut; il s'opposa à ce que le bataillon fît feu, assurant qu'on se trompait, et que la colonne que l'on voyait si bien était la brigade Mazuchelli, et non pas une troupe espagnole.

Aussitôt que la tête de la colonne ennemie découvrit ce bataillon dans une position où il eût arrêté deux heures une armée, elle se crut perdue; mais, ne voyant point tirer, son chef jugea qu'il y avait méprise, et changea sa direction en appuyant à sa gauche. Ce mouvement n'éclaira pas l'aide-de-camp, non plus que quelques coups de canon tirés du Monjuich sur la queue de la colonne; et qui, partant d'un point trop éloigné, ne lui firent que peu de mal. Enfin, elle arriva sur les hauteurs à droite du bataillon sans avoir été attaquée, ni autrement inquiétée.

Parvenue à Castellar, elle voulut se diriger sur la Bisbal; des paysans l'ayant prévenue qu'elle y trouverait Fontane avec trois bataillons et un escadron, elle changea de nouveau sa direction, et marcha sur Casa de la Selva, où le général Pino venait de rétablir son quartier-général.

Un poste qu'il avait sur la montagne lui annonça l'approche d'une troupe en désordre; présumant qu'un autre malentendu est la cause de l'arrivée de cette colonne, qui aurait dû être prise ou rejetée dans la place, il fait battre sur-le-champ quelques coups de caisse, signal convenu pour les troupes de son quartier de se rassembler en toute hâte; monte à cheval; donne ordre que deux bataillons, qui n'étaient pas encore partis pour leurs cantonnements, le suivent sous la conduite d'un officier qui connaissait bien la position qu'il désignait; et, en attendant leur arrivée, se porte, avec son piquet d'escorte, au-devant de l'ennemi sur les hauteurs de Casa; il y attend en vain ses deux bataillons qui, par une erreur nouvelle, venaient de prendre une autre direction. De sorte que, toujours réduit à son piquet, il ne put attaquer que l'arrière-garde ennemie qu'il mit en déroute, et dont il compléta le désordre; mais qui, précipitant sa fuite, dut naturellement lui échapper : elle perdit seulement un capitaine du Tercio de Vich, une cinquantaine d'hommes et une centaine de mulets que ramena l'escorte du général.

Nous croyons avoir rendu compte de ce petit événement, avec des détails suffisants pour faire connaître combien les généraux sont contrariés dans leurs dispositions, soit par les chances mul-

tipliées du hasard, soit quelquefois aussi par des fautes commises au-dessous d'eux; ici, parce que le zèle ou l'intelligence ont été en défaut; là, parce que le manque d'accord a rendu l'intelligence inutile, ou qu'une bonne volonté malentendue a trompé le zèle. Combien d'exemples à citer en témoignage de cette vérité malheureuse, que la plus noble des professions est souvent exercée par des hommes froids, négligents ou peu instruits, dont les fautes ne sont préjudiciables à rien moins qu'aux intérêts et à l'honneur de la patrie; et aussi que ce grand art de la guerre, dont les résultats, influant sur le sort même des empires, ne sauraient être assurés par des combinaisons assez profondes et assez sages, est trop souvent subordonné aux vains caprices de la fortune! De ces réflexions que le petit événement dont nous venons de parler nous a inspirées, parce que l'histoire de l'art militaire nous en montre l'application fréquente dans les faits les plus importants et les plus graves, revenons à Gironne qui, depuis que Barcelonne avait été approvisionnée par l'escadre du vice-amiral Cosmao, était devenue le but unique des travaux des deux armées. Le général en chef se consolait de n'avoir pu livrer une nouvelle bataille en Catalogne, en pensant à l'avantage que lui procurait l'éloignement de l'armée espagnole, à l'ef-

fet moral qu'il pouvait produire, et aux espérances qu'on lui avait données qu'en tirant vingt-quatre heures de plus, les brèches au corps de la place seraient praticables (1) : vingt-quatre heures étaient bien peu de chose, sur-tout depuis qu'on avait acquis la certitude la plus manifeste que Blake ne voulait pas risquer, pour sauver Gironne, une affaire décisive contre nos bataillons réduits à ne former presque que des cadres, par suite des travaux d'une campagne de douze mois, de combats multipliés et de maladies, suites naturelles et inévitables du climat, de la fatigue et des privations: mais au moment où nous étions arrivés, il n'était plus question de tenir rassemblés vingt-un bataillons; il était devenu impossible d'en avoir trois réunis; il fallut les renvoyer, les disséminer de nouveau, et bien plus qu'auparavant. Presque toute la moisson avait été consommée par le séjour prolongé des troupes; on était forcé d'aller rechercher au loin les misérables restes de grain oubliés, négligés par la grande distance, ou refusés en raison de leur mauvaise qualité, dans le commencement où l'on avait trouvé l'abondance.

Le général en chef écrivit, le 2 septembre, au commandant de la division de siège, de re-

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 40.

prendre ses opérations au point où il les avait laissées la veille, et de faire promptement terminer les brèches : celui-ci répondit qu'on lui demandait plus qu'il ne pouvait faire, bien qu'on ne lui demandât que ce qu'il faisait quelques jours avant; il se plaignait de n'avoir pas assez de troupes. Le général en chef avait déja consenti à sa demande de laisser à la Bisbal trois bataillons et un escadron de la division Pino; il consentit encore à ce que la brigade Mazuchelli fût employée au blocus, pourvu qu'on la nourrît, comme celles du siège, avec les denrées venant de France. On resta donc d'accord pour le renfort de troupes, mais il fût reconnu qu'on ne pouvait plus tirer pour terminer les brèches et les rendre tout-à-fait praticables, parce qu'on n'avait plus de munitions; il fallait plus de quinze jours pour en faire venir de France, et l'on ne pouvait les tirer d'ailleurs.

Le général en chef prescrivit la seule mesure à sa disposition : c'était de prendre le temps nécessaire pour faire arriver les munitions; il était décidé à ne pas abandonner le siège, par la raison qu'il avait été commencé, malgré les contrariétés naturelles et tous les genres d'obstacles qui pourraient survenir encore; la persévérance étant, selon lui, le principe ou la cause de presque tous les succès, la seule garantie de

leur durée, la vertu la plus rare, la plus nécessaire à pratiquer à la guerre, la première instruction et le premier exemple qu'un chef doive aux troupes qu'il commande. Il ne voyait pas d'ailleurs d'opération plus avantageuse à faire, ni de meilleur parti à suivre. Quinze jours après, les batteries de brèche recommencèrent à tirer; mais on conçoit que ces quinze jours n'avaient pas été perdus pour les Espagnols: les gens de l'art, sur-tout, n'ont pas besoin qu'on leur indique les travaux qu'ils avaient faits derrière les brèches, et les difficultés qu'ils y avaient amoncelées. On connaît les Espagnols, et l'on sait combien ils sont propres à cette sorte de guerre, sur-tout quand ils ont eu le temps de multiplier leurs moyens de défense.

Le 4 septembre, Verdier fit réoccuper le couvent de Saint-Daniel, et renvoya les malades que l'ennemi y avait placés le 1er, lorsqu'il s'était cru délivré.

Le 6, dans l'après-midi, une colonne d'environ dix-huit cents hommes chercha à sortir de Gironne: le gouverneur voulait-il, à tout prix, diminuer la force de sa garnison, afin de conserver des vivres plus long-temps, et de prolonger davantage sa résistance? Dans cette supposition, il était encouragé à tenter cette sortie par la réussite de la première. Voulait-il au contraire reve-

nir à un de ses projets favoris, et qu'il avait formé depuis long-temps, d'occuper les hauteurs en face du fort des Capucins, et de celui du Connétable, pour soutenir le poste établi depuis le 1er septembre à la Madone des Anges, et favoriser l'entrée des vivres dans Gironne, en ouvrant des communications plus faciles avec le général Blake? Ce plan était bien conçu, mais il ne pouvait réussir sans la coopération du général en chef espagnol avec une grande partie de ses forces : il était inexécutable avec les deux mille neuf cents hommes de renfort laissés dans la place par le général Garcia Conde. Enfin, quelle que fût l'intention du gouverneur et la destination de cette colonne, elle déboucha derrière le fort des Capucins, et gravit les montagnes qui avoisinent la ville de ce côté : le sixième régiment de ligne italien y était campé; il l'attaqua avec impétuosité, la culbuta après un combat assez vif, la refoula dans Gironne avec une perte considérable, et lui fit des prisonniers parmi lesquels se trouvait le lieutenant-colonel Fitz Gérald, du régiment d'Ultonia. Les troupes de la division Pino, alors campées devant Gironne, n'en restèrent pas à ce premier acte de bravoure; elles signalèrent leur arrivée devant cette place par une autre action qui leur fit honneur, et en particulier au colonel Eugène, du sixième régiment.

Depuis le 1er septembre, que nous avions été forcés d'abandonner une partie du blocus, pour nous réunir et nous placer entre Gironne et l'armée qui venait à son secours, l'ennemi avait occupé, avec cinq cents hommes, le poste important de la Madone des Anges, situé sur la montagne la plus élevée des environs; cette position était retranchée; le couvent ainsi que la chapelle étaient crénelés. Comme elle eût favorisé les sorties et les abords de la place, le général en chef ordonna au général Mazuchelli de l'enlever et de la garder: ce général fit gravir la montagne à ses troupes, et, cernant le couvent et la chapelle de très-près, somma le commandant de se rendre; mais celui-ci, confiant dans la force de sa position, de ses retranchements et d'une espèce de supériorité qu'ont les Espagnols sur les autres nations dans cette nature de guerre, répondit par d'insultantes rodomontades, et fit tirer sur le parlementaire; quelques mois auparavant, le commandant de Palamos, et ensuite le gouverneur de Gironne en avaient agi de même.

Mazuchelli se vit donc obligé de livrer l'assaut; le poste fut emporté après et malgré la plus vive résistance; et tout le détachement qui le défendait passé au fil de l'épée, à l'exception de deux officiers, d'un jeune cadet que les chefs italiens parvinrent à sauver, et du commandant Llander

qui s'échappa en sautant par une fenêtre de l'église (1).

Le général Mazuchelli réussit mieux ce jour-là que les précédents; il le méritait par la bonté de ses dispositions, qui furent bien secondées par la brillante valeur de ses troupes (2). Verdier n'eut pas le même bonheur dans une attaque sur des miquelets et somatènes postés à San Gregori, et commandés par Claros et Rovira : n'ayant pas encore repris ses opérations de siège, il voulut mettre à profit un temps précieux qui lui laissait la disposition de la plus grande partie de ses troupes pour battre ces chefs de Guérillas, acharnés à tourmenter ses communications avec Figuières; opération plus facile alors, que cet ennemi était sous sa main, que quand il occupait des positions plus éloignées de Gironne. Cette vue était louable; cependant l'entreprise n'eut pas le succès qu'on avait espéré; on dut se retirer. Un brave officier, le général Joba périt dans cette affaire.

Avant de recommencer les travaux du siège, le général Verdier adressa de nouveau au général en chef diverses réclamations, se plaignant des

(1) Voir l'extrait de son rapport, pièces justificatives, suite du nº 39.

(2) Voir pièces justificatives, nº 41.

vivres et des troupes entrés dans la place le 1er septembre; mais on n'y pouvait rien : d'ailleurs ce peu de vivres était consommé depuis longtemps, et le renfort de troupes, en supposant que ce fût un avantage pour les assiégés, trouvait bien sa compensation dans la réunion, aux forces employées au blocus, d'une grande partie de la division Pino; ainsi les choses n'étaient pas dans une situation plus défavorable pour les assiégeants (1).

Le 13, à cinq heures du matin, les batteries du Monjuich reprirent leur feu, sur les brèches commencées.

Le 15, la garnison fit une vigoureuse sortie, attaqua les batteries de brèche, et réussit à en prendre une, dont elle encloua quelques pièces; mais les réserves s'étant réunies, la reprirent, et les Espagnols n'eurent que le temps de regagner la porte Saint-Pierre par laquelle ils étaient sortis, laissant sur la place un bon nombre des leurs, et emmenant beaucoup de blessés.

Le 18, Verdier écrivit au général en chef, en lui envoyant le rapport du génie et de l'artillerie (2), pour le prévenir que les batteries de brèche, ainsi que celles destinées à éteindre les feux des

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 42.

(2) Voir pièces justificatives, n° 43.

flancs, avaient tellement rempli leur objet, qu'il était d'avis de livrer l'assaut à la place; et pour lui demander de faire remplacer, par une partie des divisions d'observation, celles de ses troupes qui occupaient le Monjuich, la plaine de Salt, le couvent de San Pons, la côte de San Madir, Montagut, Costa Rossa et la chapelle de San Daniel.

Le général en chef s'empressa d'obtempérer à cette demande, et de plus commanda aux divisions Souham et Pino de se tenir prêtes, pour peu que l'opération fût jugée exécutable, à monter successivement sur les mêmes brèches, dans le cas où, contre toute attente, les troupes du siège ne réussiraient pas, soit par manque de vigueur, soit par toute autre cause provenant de leur fait.

Le général Verdier fut invité à se rendre au quartier-général de Fornells, dans l'après-midi du 18, après qu'il aurait reçu les rapports détaillés du génie et de l'artillerie du siège, sur les progrès des attaques, et à amener avec lui les généraux Sanson et Taviel, pour qu'on pût, conjointement avec les généraux de division et les commandants du génie et de l'artillerie de l'armée, arrêter définitivement ce qu'il conviendrait de faire.

Les généraux Sanson et Taviel furent d'accord que les travaux des assiégeants étaient suffisants

pour tenter un assaut avec espoir de succès, et que les brèches faites au mur d'enceinte étaient praticables; mais cet avis fut contesté par le colonel Dianous et les officiers du génie du septième corps, non employés au siége, que le général en chef avait envoyés reconnaître l'état de la place, pour qu'ils fussent à même de bien diriger les troupes de leurs divisions, dans le cas où le premier assaut manquerait, et où l'on jugerait convenable d'en faire livrer un second. Ces derniers firent observer, à l'appui de leur opinion, que les défenses n'étaient pas détruites; que les flancs n'étaient pas contrebattus; que, malgré l'état de ruines du fort du Calvaire, comme on ne s'en était point emparé, l'ennemi y avait ramené des pièces au milieu des décombres; que cette batterie ne manquerait pas de tirer et ferait beaucoup de mal aux troupes, pendant leur marche, avant d'être arrivées aux brèches, et pendant l'attaque que ce fort prendrait en flanc et à dos, concurremment avec les autres flancs de la place, qui n'étaient pas endommagés; enfin, qu'il leur paraissait peu prudent de donner l'assaut avant d'avoir pris le fort du Calvaire, qui était en ruines, qui avait même été momentanément abandonné, et que l'ennemi n'avait réoccupé que parce qu'on ne s'y était pas établi.

Les commandants du génie et de l'artillerie du

siège contredirent d'abord ces observations; mais enfin ils cédèrent à l'évidence: il fut convenu que l'on emporterait le petit fort du Calvaire avant de livrer l'assaut, dont on fixa le moment, selon leur désir, à quatre heures de l'après-midi, pour laisser tirer jusqu'à cette heure les batteries dirigées contre les défenses que l'artillerie espérait ruiner suffisamment pendant cet intervalle, et pour avoir le temps d'escalader le Calvaire, et de s'y établir avant le débouché des colonnes d'attaque. Au moyen de ces concessions, tout le monde parut d'accord; et le général en chef consentit (1) à ce qu'on livrât l'assaut le 19 (2); les cinquante cadres de bataillons dont on pouvait disposer, furent répartis comme il suit:

Huit avec la cavalerie, sous les ordres de Souham, pour observer et contenir, au moins momentanément, le général Blake qui s'était rapproché assez pour faire craindre qu'il ne vînt troubler l'opération projetée;

---

(1) Voir pièces justificatives, nº 44.

(2) Une considération plus puissante, peut-être, aurait déterminé le général en chef quand même on fût resté divisé d'opinions: c'est la connaissance du découragement et du dégoût dont la longueur de ce siège avait rempli tous ceux qui en étaient chargés, depuis les chefs jusqu'aux simples soldats, et qui avaient déjà si puissamment contribué à l'affaiblissement de cette division. En se refusant plus long-temps

Treize avec Pino, pour bloquer Gironne, et exécuter en même temps une fausse attaque sur cette place;

Et vingt-neuf avec Verdier, pour attaquer les brèches de la ville.

On fait observer de nouveau que les bataillons étaient très-affaiblis par les fatigues, les maladies, et parce qu'ils ne recevaient point de recrues de France, la guerre d'Allemagne absorbant tout. Ceux du général Verdier se trouvaient encore les moins forts, par la raison qu'ils évacuaient leurs malades sur Figuières et Perpignan, et que les autres divisions les gardaient et les traitaient dans leurs camps. On n'aurait pu, quand même on y eût été disposé, en opérer l'évacuation, parce que celles de la division de siège étaient si con-

---

à une tentative qui leur offrait une chance d'en finir, il eût craint de voir dégénérer ce dégoût en une démoralisation complète qui n'aurait eu d'autre résultat que d'attirer sur lui seul une immense responsabilité.

D'une autre part, on doit convenir que, malgré les travaux des assiégés derrière leurs brèches, on ne pouvait savoir jusqu'à quel point ils s'obstineraient à les défendre, et que, si les difficultés de l'entreprise étaient grandes, elle offrait néanmoins plusieurs chances de succès. En un mot, il y avait des hasards à courir; mais quelle opération militaire en est exempte? quelle action, à la guerre, offre la certitude du succès? Ceux qui, pour agir, y attendraient de telles occasions, se condamneraient à les attendre long-temps.

sidérables, que les voitures qui lui amenaient des vivres de France, du retour desquelles on profitait, et qui étaient les seuls moyens de transport que l'on pût employer à ce service, ne suffisaient même pas pour cette division : le général en chef, ayant eu des motifs de craindre, d'une part, que les administrateurs, chargés de ces évacuations, ne les fissent avec un peu de légèreté, et, de l'autre sur-tout, qu'à Perpignan on ne mît peu d'exactitude à renvoyer les hommes à leurs régiments quand ils étaient guéris, y avait demandé l'état de ceux prêts à rejoindre leurs corps. On vit, par cet état (1), que, dans le moment où l'on réclamait, avec tant d'instances, des secours devant Gironne, il y avait dans cette place environ cinq mille hommes qui auraient été d'une grande utilité le 19, si, comme cela devait être, on les avait renvoyés à leur division aussitôt leur rétablissement.

Nous nous trouvions alors dans le mois de septembre, époque où les fièvres endémiques règnent avec le plus de fureur. Les divisions Souham et Pino, réunies, ne pouvaient plus présenter au combat l'effectif qu'elles avaient encore au 1er de ce mois, à Hostalnou. Le nombre de leurs malades augmentait tous les jours; leurs camps en

(1) Voir pièces justificatives, n° 45.

étaient encombrés, et offraient plutôt l'aspect de vastes hôpitaux, que celui d'une armée. Cet état rendait impossible un mouvement des troupes un peu éloigné de leurs baraques.

Ce que nous venons de dire des cinq mille hommes, déja assez rétablis pour reprendre les armes, qui se trouvaient à Perpignan, peint mieux que nous ne pourrions le faire, la situation déplorable dans laquelle se trouvait le 7e corps, et l'avantage que nous eût donné, le 19, un aussi puissant renfort. En effet, avec un tel secours, on aurait pu se passer de la coopération des troupes de Pino, qui auraient offert bien plus de sécurité, placées en observation avec la division Souham. Cette dernière eût été réellement trop faible pour contenir à elle seule l'armée espagnole, si son général avait voulu, par un léger effort, tenter la délivrance de Gironne, dans un moment aussi favorable et qu'il pouvait rendre décisif pour le sort de cette place, dont il devait apercevoir de son camp les signaux de détresse.

••••••••••

CHAPITRE X.

Assaut donné à Gironne. — Attaque et prise, sous les murs de cette place, d'un convoi considérable qui lui était destiné. — Attaque de l'armée du général Blake; sa retraite précipitée; déroute d'une partie de ses troupes. — Le général Saint-Cyr quitte le commandement du septième corps. — Aperçu rapide de la suite des opérations militaires en Catalogne.

Le 19, les troupes de la division Pino ayant pris position autour de Gironne, et relevé celles de Verdier qui, de cette manière, se trouvaient toutes dans les mains de ce général, pour attaquer la place; Pino fit effectuer par la brigade Mazuchelli, une fausse attaque au pied des murs, du côté opposé à celui où devait opérer Verdier, afin de soulager ses troupes en attirant sur un autre point une partie de l'attention et des forces de l'ennemi.

Souham avait sa division rassemblée, pour contenir le général Blake aussi long-temps qu'il le pourrait, s'il descendait de ses montagnes; où, dans le cas contraire, pour renouveler le soir ou dans la nuit un assaut, si celui qu'on allait

livrer manquait par défaut de vigueur de la part des troupes.

A quatre heures de l'après-midi, les colonnes de Verdier débouchèrent; les officiers qui les conduisaient avaient été chargés par lui de reconnaître à l'avance, les chemins par lesquels elles devaient arriver aux brèches. Trois s'avancèrent, du couvent de San Daniel, par le seul chemin praticable pour y parvenir; après avoir traversé le vallon du Galligan, elles furent accueillies comme elles débouchaient, par un feu effroyable partant de toutes les défenses de la place qui, malgré les efforts de notre artillerie, n'étaient pas détruites, des flancs qui étaient encore en bon état, et sur-tout du fort du Calvaire, qui n'avait pas été enlevé.

Les troupes étaient bien disposées; elles arrivèrent au pied des murs avec assez d'ordre et d'intrépidité, malgré qu'elles eussent deux cents hommes hors de combat avant d'y être parvenues. Elles restèrent une heure et demie sous le feu le plus vif, sans réussir à s'emparer des brèches, sur lesquelles quelques hommes d'une adresse extraordinaire purent seuls pénétrer, encore leur fut-il impossible de s'y maintenir, par la fusillade qu'ils essuyaient à bout portant des ouvrages que l'ennemi avait construits un peu en arrière, et des maisons voisines. Le reste des assaillants ne les soutint pas

n'ayant pu surmonter les mêmes difficultés. Il est même fort douteux, si un plus grand nombre fut parvenu à escalader les brèches, qu'ils eussent réussi à vaincre les obstacles qui les y attendaient encore, entre autres, celui d'un ressaut à franchir, provenant de ce que notre artillerie avait commencé à battre les murs trop haut, au lieu de les frapper au pied. Après être revenues trois fois à la charge, nos troupes renoncèrent à une entreprise dont l'exécution leur parut impossible, et se retirèrent avec une perte considérable (1).

Le général en chef, immédiatement après cette tentative, réunit les officiers du génie qu'il avait chargés d'examiner les détails de cette affaire, pour les consulter sur la possibilité de s'emparer des brèches avec d'autres troupes. Leur avis fut tout-à-fait négatif (2). Celui des généraux Pino et Souham, appelés à cette réunion, fut que les assaillants avaient fait tout ce qu'on pouvait en espérer, et qu'il leur paraissait téméraire de tenter une nouvelle attaque de vive force, avant que l'artillerie eût détruit les défenses et contrebattu une partie des flancs d'une manière plus efficace.

Le général en chef, partageant cette manière

(1) Voir pièces justificatives, n° 46.

(2) Voir pièces justificatives, n° 47.

de voir, résolut que l'on continuerait les travaux du siège, malgré le peu de moyens qui restaient en munitions, afin de conserver au moins une apparence de constance, et de ne point décourager nos soldats, dont les souffrances et les privations étaient si grandes. Il voulait que l'on profitât du noble exemple de patience que nous donnaient les Espagnols auxquels, pour réussir et vaincre leur résistance, il fallait nous montrer supérieurs en tout. Ses sollicitations furent inutiles; il ne put rien gagner. On persista à lui répondre que toutes les ressources étaient épuisées ; on rejeta en outre l'insuccès de la journée du 19, sur le manque de vigueur des troupes. Ce reproche excita leurs justes réclamations (1). D'ailleurs, l'affaire avait eu lieu en plein jour; la plupart des officiers-généraux de l'armée avaient été témoins de leurs efforts, et leur rendirent, ainsi que l'ennemi lui-même (2), la justice qu'elles méritaient.

Le général en chef dut s'arrêter au seul moyen qui lui restât; celui d'attendre du temps et de la persévérance, la soumission d'une ville qui ne pouvait plus être réduite que par le manque absolu de vivres, toutes les munitions dont on

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 48.

(2) Voir pièces justificatives, n° 49.

avait pu disposer à Perpignan et dans les autres villes frontières ayant été consommées. De plus, on savait que la place était affamée; que tous les jours on relevait dans les rues des cadavres d'hommes et de femmes morts d'inanition; que les maladies, suites inévitables de l'extrême misère qui y régnait, faisaient d'affreux ravages; enfin, que la garnison était aussi convaincue que nous-mêmes que le général Blake verrait, des hauteurs au-delà de Santa Coloma, la détresse et la courageuse résignation des défenseurs de Gironne, sans se mouvoir ni rien tenter pour leur délivrance.

Le général en chef employa dès-lors tous ses moyens à resserrer plus étroitement le blocus; se donnant pour auxiliaires le temps, la fièvre et la famine.

Depuis le 20 jusqu'au 25 septembre, le général Blake fut continuellement en mouvement autour de Gironne; menaçant de nous attaquer, aujourd'hui sur un point, demain sur un autre. Il n'avait cependant aucun projet de hasarder quelque chose d'important pour sauver la place. Il recourait à la ruse, afin de nous entraîner dans quelque faux mouvement, à l'aide duquel il pût y introduire un autre convoi, bien plus considérable que celui du 1er de ce mois. Il le promenait depuis quelque temps autour de nous, à

portée des points qu'il semblait menacer d'une attaque; mais ses plans étaient jugés. Il n'avait pas profité de l'occasion avantageuse que la fortune lui avait offerte le 30 août, de combattre l'armée française, pendant son mouvement de concentration sur Hostalnou, ni depuis, dans les journées des 1er et 2 septembre. Il venait encore de voir, des positions qu'il occupait, livrer l'assaut du 19, sans descendre en plaine pour secourir Gironne, qu'il devait croire sur le point de succomber. De sorte que l'on était de plus en plus persuadé qu'il se bornerait à essayer de jeter un nouveau convoi de vivres dans la place, en évitant un engagement général.

On ne répondit donc à aucun de ses mouvements jusqu'au 25 au soir, que l'on prit des mesures pour faire échouer les projets qu'on lui supposait pour le lendemain; parce qu'au moyen des reconnaissances et par ses attaques de ce jour, on ne pouvait plus douter qu'il ne fût prêt à entreprendre quelque chose.

On savait que depuis long-temps il réunissait tous les mulets de bât, dont il pouvait disposer dans l'arrondissement de son commandement, dans le but de chercher à introduire dans la ville assiégée une quantité considérable de vivres de toute espèce, particulièrement de farine, riz et légumes secs. Grand et probablement dernier

effort que ce général voulait tenter pour secourir Gironne aux abois. Il y avait de plus, à la suite de ce convoi, un troupeau de trois cents bœufs, et douze cents moutons.

Le 25 au soir, l'intention de l'ennemi, de déboucher le lendemain sur notre gauche, étant bien jugée, quoiqu'il nous eût attaqués toute la journée sur la droite, le général en chef ordonna de laisser passer ses colonnes, et de ne les attaquer que quand la première serait près d'arriver à Gironne, il craignait qu'en s'opposant plutôt à son dessein, on ne pût parvenir à l'engager assez pour en finir une bonne fois, et qu'après quelques tâtonnements, on ne le vît encore rétrograder sans avoir rien entrepris, comme il l'avait fait si souvent. On chercha donc à augmenter sa sécurité en affaiblissant les points que l'on croyait menacés; car la division Souham était sans vivres, presque aussi affamée que la garnison de Gironne, et ne pouvait exister plus longtemps avec l'ennemi continuellement sur les bras. Le général en chef lui transmit l'avis que Blake déboucherait le lendemain matin sur notre gauche, et lui prescrivit d'être avant le jour près de Palan, placée de manière à pouvoir s'engager aussitôt qu'elle en recevrait l'ordre; ce qui devait avoir lieu dès que la division italienne l'aurait attaqué, en tête avec les troupes qu'elle avait de-

vant Gironne, et en queue avec celles que le général Pino réunissait à Casa de la Selva. (*Voir planche* n° XI.)

Le 26, la première colonne espagnole arriva avant le jour sur les derrières des troupes de Mazuchelli, attaqua d'abord le bataillon du septième régiment en position près de Castellar de la Selva, et ensuite le sixième régiment italien placé en face du Connétable. Ce régiment, ainsi que le bataillon précité, après avoir opposé seulement la résistance convenue, changea de front, l'aile droite en arrière, et se reploya un peu. Les six bataillons d'avant-garde, commandés par le brigadier Henry O'Donnell, traversèrent les camps de ces troupes, en incendièrent les baraques, et continuèrent leur marche sur la ville, où ils comptaient entrer avec le convoi qu'ils couvraient, sans rencontrer d'autre obstacle; mais ils furent forcés, peu d'instants après, de se jeter dans les forts du Connétable et de la reine Anne, pour se soustraire à l'attaque de l'adjudant-commandant Devaux qui, avec le quatrième bataillon du soixante-septième régiment d'infanterie, sur l'ordre du général en chef, avait pris la colonne par son flanc gauche, culbuté et tellement pressé les volontaires de Tarragone, formant son arrière-garde, qu'il joignit la tête du convoi au moment où le dernier peloton de

l'avant-garde et les premiers mulets arrivaient sous le fort du Connétable (1).

Le général Mazuchelli soutint, avec le premier régiment d'infanterie légère italien, l'attaque du soixante-septième. Il était soutenu, à son tour, par les trois bataillons et l'escadron précédemment à la Bisbal, que Fontane avait amenés de Salt, où ils étaient depuis quelques jours.

Le sixième régiment italien et le bataillon du septième, qui, selon leurs instructions, s'étaient reployés dans la direction de San Miguel, après avoir défendu le terrain assez long-temps pour que l'adjudant-commandant Devaux pût joindre les troupes d'O'Donnell, revinrent aussitôt à la charge avec tant d'intrépidité, sur le flanc droit de la colonne, que cette attaque, jointe à celle que Mazuchelli effectuait dans le même moment sur la tête du convoi, l'obligea de rétrograder rapidement; mais ce mouvement ne continua pas. On entendit bientôt le feu du général Pino qui, d'après les dispositions ordonnées la veille, attaquait les troupes qui en couvraient la queue.

La confusion se répandit alors dans la division

(1) L'attaque du 67[e] fut si opiniâtre, que le chef de bataillon Besnay joignit le commandant des volontaires, se battit corps à corps avec lui, entre les deux troupes alors sur le point de croiser la baïonnette, et le blessa grièvement de plusieurs coups de sabre.

Wimffphen, et tarda peu à se communiquer au reste de l'armée espagnole, avantageusement placée pour le protéger.

Les cris de vive Ferdinand! vive l'immortelle Gironne! proférés par les troupes de l'avant-garde en entrant dans les forts, en signe de la victoire qu'elles croyaient avoir remportée, ne se faisaient plus entendre; un morne silence avait succédé parmi elles à l'expression d'une sorte de frénésie; elles virent de ces forts, où elles avaient trouvé un refuge, la destruction du convoi confié à leur garde, et cela, sous la mitraille de leurs batteries. Le gouverneur de Gironne, si intéressée à sa conservation, et renforcé alors de 3000 hommes d'O'Donnell, n'osa non plus sortir des murs pour tenter de le défendre.

Le gros de l'armée espagnole était resté en réserve sur les hauteurs de San Sadorni, près Santa Pelaya. Blake, en attaquant dans ce moment le général Pino, aurait pu obtenir sur-le-champ une affaire générale, que la supériorité de ses forces semblait devoir lui rendre avantageuse; mais il ne se décida pas à l'engager: il préféra conserver sa position, dans l'espoir que la division Wimffphen et son convoi pourraient se rallier à lui. Nos dispositions s'opposèrent à la réalisation de ces espérances. Le convoi et son escorte, coupés d'avec cette réserve par le général Pino, d'avec

Gironne par Mazuchelli et Fontane; pressés en même temps en tête et en queue par ces généraux, et sur leur flanc droit par le sixième régiment, ne pouvaient plus compter s'échapper que par leur gauche, pour se sauver au travers de la plaine où ils n'apercevaient pas d'ennemis: mais ce mouvement avait été prévu; ils vinrent tomber, en descendant des hauteurs de Palol, sur les baïonnettes d'une partie de la division Souham, embusquée dans la vallée de l'Oña, entre Fornells et Palau, avec le deuxième régiment de chasseurs italien; l'autre partie de cette division, dès le commencement de l'affaire, qui n'avait pas laissé une minute d'incertitude sur son issue, avait été dirigée par le général en chef sur Caldas et Vidreras, afin d'inquiéter la gauche du général Blake, de couper sa communication avec la forteresse d'Ostalrich, et de la forcer à la retraite en menaçant ses derrières.

Ce convoi tout entier tomba entre nos mains; l'ennemi perdit plus de trois mille hommes. Les Italiens montraient depuis assez long-temps un acharnement extraordinaire; dans cette journée ils se surpassèrent encore; ils ne firent quartier à personne. A la vérité, ils étaient portés à ces excès en représailles du massacre aussi lâche qu'atroce de quelques convois de malades ou blessés tombés aux mains du chanoine Rovira et

d'autres chefs de guérillas. La division Souham seule fit des prisonniers; elle en ramena environ sept cents, dont quarante officiers.

L'état-major du général Wimffphen fut assez heureux pour nous échapper; on croit que ce ne fut pas sans peine, s'il faisait partie d'un groupe d'officiers supérieurs qui traversa très-rapidement le village de Fornells, où se trouvait établi le quartier-général français, et qui n'était occupé dans ce moment que par les administrateurs et les non combattants.

On marcha ensuite sur la position du général Blake qui, s'étant aperçu du mouvement fait pour envelopper sa gauche, se retira après avoir vu, sous ses yeux, la destruction d'une partie de ses troupes. Les habitants de Gironne furent consternés de ce désastre, qui décidait de leur sort d'une manière irrévocable.

Le lendemain on poursuivit ce succès en essayant de joindre l'ennemi; mais il fut impossible de l'atteindre; il se retira à notre approche par San Feliu de Guixols, et s'éloigna tout-à-fait de Gironne; le général Blake abandonna cette ville à sa malheureuse destinée, ayant encore aggravé son état de misère et de famine, par la nécessité de nourrir les troupes conduites par O'Donnell, dans les forts autour de la place, et que nous empêchâmes d'en sortir.

Le général en chef profita du moment de désorganisation où se trouvait l'armée espagnole, qu'il fit poursuivre par le général Bessières, pour se rendre à Perpignan, afin d'arrêter, avec les autorités du département et celles de la division militaire, les dispositions nécessaires pour assurer la subsistance de ses troupes autour de Gironne : car il était de l'impossibilité la plus absolue de les faire vivre sur le pays, aussitôt qu'elles auraient consommé les subsistances dont elles venaient de s'emparer; et comme elles les avaient gagnées à la pointe de leurs sabres et de leurs baïonnettes, et qu'elles étaient affamées depuis long-temps, on pouvait présumer qu'il ne serait pas facile de les forcer à y mettre de l'économie.

Le général en chef ne trouva à Perpignan aucune des autorités supérieures du département, ni de la division. Elles étaient auprès du maréchal Augereau à Molitg, où elles lui formaient une espèce de cour, en attendant qu'il commençât ses fonctions de général en chef. Le commandant du département y était aussi, il négligeait de faire partir pour l'armée les hommes, sortis des hôpitaux, et si nécessaires pour remplacer ceux qui y entraient tous les jours.

Le général en chef ayant appris que le maréchal se portait bien, qu'il avait même autour de lui un cercle, grossi des mécontents qui abon-

dent toujours sous un chef dont les fonctions vont finir, crut devoir l'engager à venir prendre un commandement que, par un excès de zèle et de patriotisme, il conservait depuis plusieurs mois, malgré le délabrement évident de sa santé, et les dégoûts de tout genre, inévitables pour tout général d'armée dont le successeur est officiellement connu. Sur une réponse vague et indécise du maréchal, le général en chef lui écrivit sa ferme résolution de ne plus retourner en Catalogne, et de profiter, pour rétablir sa santé, de la permission que le ministre de la guerre lui avait donnée précédemment, de se retirer aussitôt que le maréchal serait rétabli. En effet, il partit le 5 octobre, et ce dernier se rendit à son armée quelques jours après.

Le général Gouvion Saint-Cyr n'ayant pu établir toutes les dispositions qu'il comptait prendre pour envoyer des vivres en Catalogne, et faire approcher de Toulouse les munitions nécessaires à la conclusion du siège de Gironne, vu que les chefs de ces divers services dans la dixième division militaire ne se trouvaient pas à Perpignan, son voyage n'eut pour le septième corps qu'une partie de l'utilité qu'il en avait espérée.

Aussitôt après la retraite du général en chef, deux bataillons des transports militaires furent

dirigés sur l'armée de Catalogne qui, jusqu'à ce moment, n'avait pas eu un fourgon pour ses différents services, mais seulement de mauvaises charrettes qu'elle parvenait à se procurer par réquisitions. Les vivres furent fournis de France pour toute l'armée; les recrues y arrivèrent en grand nombre; de nouveaux régiments, des divisions entières vinrent à plusieurs reprises renforcer le septième corps, peu auparavant si abandonné. On fit plus; le troisième corps que l'on avait prétendu peu avant devoir être aidé par le septième, dans ses opérations, consistant alors à se garder et à maintenir la tranquillité dans la province qu'il occupait, dut au contraire venir seconder ce dernier, et fut chargé de plusieurs sièges importants, ce qui doubla les moyens employés dans la Catalogne; les encouragements de toute espèce, si puissants sur les troupes, achevèrent d'exciter leur courage; des graces, des décorations leur furent accordées; tandis que le général qui venait de se retirer n'avait pu obtenir un seul avancement, un titre, une décoration pour récompenser un Français qui, par une brillante valeur, un trait de présence d'esprit, avait aidé ou contribué au gain d'une bataille ou d'un combat mémorable. La nécessité de ces récompenses était si grande et si puissante

alors, qu'un général qui ne pouvait en disposer, n'aurait pas réussi à poursuivre même des succès déja obtenus (1).

Tous ces heureux changements dans l'intérêt des troupes, ainsi que dans celui de la chose publique, arrivés par suite du changement d'un seul homme, nous ont convaincus qu'un général ne doit jamais accepter de fonctions, de l'importance de celles d'un commandement en chef, de la part d'un gouvernement dont il n'a pas la confiance la plus entière. Si celui qui venait de quitter le commandement du septième corps eut refusé de le prendre en voyant, à son arrivée à Perpi-

(1) A son élévation au consulat, Napoléon trouva l'armée aussi républicaine qu'il l'avait laissée à son départ pour l'Egypte; mais n'aspirant d'abord qu'à rétablir la royauté, en attendant qu'il pût mettre en pratique les idées qui l'avaient séduit dans l'Orient, il sentit qu'il n'y parviendrait qu'après avoir changé son esprit; il s'appliqua dès lors à le corrompre, et, quoique les principes républicains y eussent jeté de plus profondes racines que parmi les citoyens, il y parvint en peu d'années en introduisant dans les corps un luxe effréné et en excitant tous les genres d'ambitions. Les troupes par leur composition ne pouvaient conserver long-temps un esprit qui n'était plus partagé par la nation; ainsi les décorations qui, dans le principe en 1802, avaient failli être repoussées, ou qui avaient du moins été accueillies plus que froidement, furent reçues plus tard avec transport, et enfin, en 1809, on était très-mécontent en Catalogne de n'en point obtenir quand on savait les avoir méritées.

gnan, sa composition, sa faiblesse et le dénuement absolu dans lequel il se trouvait : s'il eût cédé à son inspiration, il aurait bien fait. Il eût fait bien encore s'il s'était retiré au moment où, commençant le siège de Roses, il reçut l'ordre de marcher sur Barcelonne, et de se rendre maître du pays à dix lieues à la ronde. Enfin, il est inexcusable de ne l'avoir pas fait aussitôt qu'il apprit la nomination de son successeur, quand il ne pouvait plus douter du motif de son remplacement, et quand il lui paraissait évident que ce changement n'avait lieu que parce qu'il s'était refusé à se jeter dans une entreprise téméraire, absurde même, puisqu'il s'agissait de commencer plusieurs sièges avec des moyens à peine suffisants pour en faire un seul.

Quoique tardive, la résolution du général en chef lui fut encore imputée à crime. Quoique autorisée par les ordres antérieurs du ministre et par le rétablissement de M. le maréchal Augereau, elle l'exposa à toute l'animadversion de Napoléon. Deux ans de disgrace et d'un exil contre lequel il s'obstina à ne point réclamer, ne furent suivis de sa rentrée dans les affaires que parce qu'un hymen auguste, en comblant l'orgueil du prince, avait rassuré ses sentiments haineux; peut-être aussi parce que les embarras du Nord, déja prévus, rendaient nécessaires tous les

hommes qu'on savait être prêts, dans tous les temps, lorsque la patrie pouvait avoir besoin de leurs services.

Le maréchal Augereau, à son arrivée en Catalogne, ne trouva point d'obstacle à continuer le blocus de Gironne. Il arriva devant cette place le 11 ou le 12. Dans la nuit du 13, O' Donnell, qui y était retenu depuis le 26 septembre, s'en échappa avec sa brigade, traversa, par une marche aussi heureuse que hardie, la division Souham, et parvint à Santa Coloma de Farnès, où il effectua sa jonction avec Milans.

Le 29 octobre, le général Blake rapprocha quelques troupes de Gironne, dans le but de rendre un peu d'espoir à ses habitants. Il établit sur les hauteurs de Bruñola, une de ses divisions qui fut attaquée et mise en déroute par le général Souham.

Dans les premiers jours de décembre, les munitions nécessaires pour terminer le siège étaient arrivées. Le 11 du même mois, cette ville, réduite à toute extrémité, privée d'une partie de sa population et de sa garnison par le manque de subsistances, la fatigue et les maladies, ouvrit ses portes à l'armée française.

Le septième corps entreprit ensuite le blocus d'Ostalrich; après l'évacuation de cette forteresse, dont la garnison parvint à échapper aux assiégeants, ne se trouvant plus géné dans ses mou-

vements, et ne laissant sur ses derrières, entre lui et la France, aucune place forte, il put se reporter sur Barcelonne ou dans toute autre partie de la Catalogne; ce qu'il fit après avoir été considérablement renforcé en troupes, et en moyens de transport.

La prise de Gironne avait abattu le courage des Espagnols, et sur-tout des Catalans; cependant la persévérance et la patience étant les qualités distinctives de cette nation, ils ne perdirent pas encore tout espoir.

Jamais le septième corps de l'armée française ne s'était vu dans une position aussi brillante, et ne dut avoir plus d'espérance de terminer et de s'assurer la conquête de la Catalogne; mais l'inconstance de la fortune tarda peu à se faire sentir. Avant d'arriver à Barcelonne, Augereau avait déja éprouvé ses premiers coups; l'expédition maritime partie de Toulon pour ravitailler cette importante place, avait échoué avec perte de plusieurs vaisseaux (1); la malheureuse affaire de Santa Perpetua ou Mollet avait eu lieu et fut suivie bientôt après de celle de Villa Franca. Ces événements relevèrent le courage des Catalans, amenèrent des succès qu'ils n'osaient plus espérer, leur rendirent l'énergie et l'audace, et

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 50.

portèrent de nouveau la stupeur et le découragement dans l'armée française.

Napoléon rappela Augereau ; il envoya pour le remplacer le maréchal Macdonald qui, après avoir bien organisé et rassuré son armée, reçut de nouveaux renforts. Pressé par les ordres du gouvernement, il partit de Gironne pour se rapprocher d'abord de Barcelonne, et ensuite de Lérida.

Napoléon voulait à tout prix réparer les échecs essuyés en Catalogne, de sorte que, nonobstant les renforts envoyés au maréchal Macdonald, il donna ordre au troisième corps, commandé par le général Suchet, d'entrer dans la basse Catalogne pour faire, de concert avec le septième, le siége de Lérida, et par suite, ceux de Tortose, Tarragone, etc., qui ne pouvaient être entrepris que par le troisième corps d'armée, parce qu'il était impossible de tirer, d'ailleurs que de l'Arragon, les munitions et les vivres nécessaires.

Il fut proposé à l'Empereur, qui l'accepta, un plan fixant une ligne de démarcation pour le territoire sur lequel chacun des deux corps devrait opérer. Par cet arrangement, l'armée de Catalogne doublait ses forces en raccourcissant de moitié sa ligne qui ne s'étendait plus que jusqu'au col d'Ordal, à peu de distance de Barcelonne; de sorte que le troisième corps avait à-

peu-près toute la basse Catalogne, et le septième, la haute.

Cette augmentation si considérable de moyens dans cette province remplit le but que l'Empereur se proposait; cependant elle n'empêcha pas les Espagnols d'obtenir encore des succès, partiels à la vérité, mais brillants; et s'ils ne purent s'opposer aux sièges de leurs places fortes dans la basse Catalogne, ils s'emparèrent dans la haute, près des frontières de France, de la forteresse de Figuières, par un de ces coups de main tellement hardis, que la réussite seule peut les excuser. Sous les ordres du docteur Rovira, une poignée de paysans, inférieurs en nombre à la garnison, surprit les Français commandés par le général Guillot, et leur enleva cette place, l'une des plus formidables de l'Europe (1).

La prise de Figuières avait été précédée par la malheureuse affaire de la Bisbal, où O'Donnell, après un combat, fit prisonnière, en rase campagne, la brigade du général Schwartz, malgré sa proximité de Gironne, alors au pouvoir des

(1) Dans la première guerre de la liberté, en novembre 1793, le duc de Brunswick, avec bien plus de moyens, voulut, par une tentative aussi téméraire, enlever la forteresse de Bitche, et n'en retira qu'une perte immense et la honte d'avoir manqué son entreprise, qu'un bataillon de volontaires, formant toute la garnison, parvint à faire échouer.

Français, et occupée par des forces assez considérables.

Les Espagnols osèrent plus; vers la fin d'octobre 1810, ils pénétrèrent, à différentes reprises, en France, brûlèrent des villages, etc.; Napoléon ressentit vivement cette insulte. Le maréchal Macdonald fut obligé de se rapprocher de Bellegarde pour venir, à la suite d'un long et très-pénible blocus, reprendre Figuières, pendant que le général Suchet continuait ses opérations à l'autre extrémité de la province, et assiégeait Tarragone.

Le général De Caen succéda au maréchal Macdonald, dans le commandement de la Catalogne. Vers le milieu de février 1812, le territoire français fut violé de nouveau par les Espagnols: leurs dévastations excitèrent les réclamations et les plaintes des préfets de l'Aude et de l'Arriége, et du ministre de l'intérieur. Napoléon, outré de ces incursions répétées, fit témoigner plusieurs fois du mécontentement à son général, en lui ordonnant de sacrifier toutes les autres opérations à la défense du territoire, de marcher à cet effet avec toutes ses forces, et, s'il le fallait, de concert avec le corps que le général Reille commandait dans la basse Catalogne.

Le général de Caen, fatigué probablement de l'humeur qu'on lui témoignait, finit par proposer

à Napoléon de repasser les Pyrénées avec son corps d'armée, pour accourir plus efficacement à la défense des frontières; ce projet ne fut pas approuvé; la guerre des Guérillas continua toujours avec des succès balancés.

Le général Suchet, fait maréchal après la prise de Tarragone, suivit ses opérations dans la basse Catalogne, dont il prit successivement, après des sièges mémorables, les places les plus importantes. Le 24 avril 1812, l'Empereur réunit au commandement du Maréchal celui de la haute Catalogne; cet ordre de choses subsista jusqu'au moment du traité qui rendit Ferdinand VII à ses États. Le maréchal Suchet remit alors toutes les places fortes au roi d'Espagne.

Nous avons cru devoir donner, à la suite de ce mémoire, notre opinion sur les causes des événements qui y sont décrits, et sur l'utilité qu'on pourrait retirer de l'expérience péniblement acquise dans cette guerre vraiment extraordinaire par son principe comme par ses résultats. Les lecteurs éclairés suppléeront à ce qui a pu échapper à nos lumières, et à ce que les convenances nous ont fait un devoir de modifier.

CONCLUSION.

Résumé des fautes que l'Auteur a cru remarquer dans la conduite de la guerre qui est le sujet de ce mémoire. — Réflexions sur l'instruction à retirer des événements politiques et militaires qui viennent d'être décrits.

Dès que l'invasion de la Péninsule fut connue, il n'y eut pas un citoyen dans l'empire, pas un militaire dans ses armées qui ne pensât et n'osât dire que l'Espagne n'avait pas donné à la France des motifs suffisants de lui faire la guerre. Cette guerre était donc, alors comme aujourd'hui, reconnue injuste et par cela même impolitique.

A ce premier tort, au tort plus grave de la catastrophe de Bayonne, Napoléon joignit la faute d'une protection spéciale hautement accordée au prince de la paix. C'était soulever contre lui tous les ennemis de ce favori, c'est-à-dire la nation entière.

Une troisième faute, dont les conséquences se ressentirent pendant toute la durée de la guerre, fut d'avoir usé largement de l'intrigue et de la trahison, pour n'en profiter qu'à demi. La perfidie avait ouvert une partie des places de la

Catalogne ; il fallait que la perfidie donnât les moyens de conserver ces conquêtes, c'est-à-dire livrât en même temps les autres villes fortifiées de la province, ou tout au moins celles qui défendent la route de Perpignan à Barcelonne. L'occupation de cette capitale, sans la possession de Gironne et d'Hostalrich, ne saurait être considérée comme un avantage, puisque les communications avec la France demeurent impossibles à un corps d'armée. Nous pouvons dire que ce mémoire en fournit la preuve : car l'expédition heureuse de décembre 1808 est un coup de fortune, peut-être une témérité du général français, secondée sans doute par les fautes de ses adversaires.

Posséder les places de la Catalogne, c'était avoir presque toutes celles de l'Espagne; cette province est en effet la seule qui ait un système complet de fortifications, et il était aussi facile de s'emparer de toutes que d'une seule. La sécurité était si grande à l'entrée des Français, qu'en passant avec ses troupes à Gironne, Duhesme fut sollicité par les Espagnols de laisser garnison dans Roses comme dans Hostalrich; il aurait pu conserver la première avec un bataillon, la seconde avec une compagnie, par conséquent sans s'affaiblir. Le régiment, qui formait la garnison de Gironne, n'avait pas trois cents hommes sous les armes; plus

tard la division Chabran occupa la place si importante de Tarragone. Les hommes ne manquaient pas pour effectuer ces occupations; et la manière dont Duhesme s'empara du fort Monjuich, et de la citadelle de Barcelonne, qu'il y fût ou non autorisé, a prouvé tout ce qu'on pouvait faire en ce genre. Quant on réfléchit à ce qu'il en a coûté depuis pour soumettre ces places, on ne peut s'empêcher de gémir sur l'imprévoyance qui a occasionné cette énorme effusion de sang.

Ainsi on eut tout l'odieux de la déloyauté sans en obtenir les profits. On en porta toute la peine sans compensation. L'indignation fit prendre les armes à toute la province; et le nombre des ennemis qu'on eut à combattre ne balança que trop le faible avantage qu'avait procuré le prince de la paix, en faisant permettre l'entrée des armées françaises, et en la facilitant par la remise de quelques forteresses de la Catalogne.

Nous avons toujours pensé que Napoléon commit une faute militaire en attaquant ce pays, par les points les plus faciles et les plus accessibles, avec les sept huitièmes des forces dont il disposait, et en laissant le plus difficile pour la fin: vu que c'est toujours au commencement d'une guerre, d'une campagne ou d'une action, que les troupes françaises sont susceptibles des plus grands efforts, et qu'on est presque certain d'ob-

tenir avec elles les plus grands succès : il y a long-temps qu'on a remarqué que la persévérance n'était pas toujours la compagne inséparable de leur bouillant courage. Nous avons vu mille tentatives échouer parce que l'on n'avait pas eu égard à cette vérité, et mille autres réussir par la raison contraire. Aussi sommes-nous convaincus qu'avec des troupes françaises, c'est au commencement d'une guerre, d'une campagne ou d'une action, qu'il faut aborder les plus grandes difficultés.

Une autre considération semble appuyer ce que nous venons d'avancer. Dans les guerres politiques, il peut être bon de viser au centre de l'état, parce que c'est frapper au cœur le gouvernement avec lequel on est aux prises; mais une fois la guerre devenue nationale, la capitale n'est plus rien : la patrie est par-tout.

Les fautes que nous avons indiquées contribuèrent à rendre la lutte plus longue et plus coûteuse en Catalogne. L'absence de Napoléon fut un autre désavantage. Il n'aimait pas à se confier à des lieutenants. Nous avons eu déja l'occasion de dire que sa politique voulait qu'en France il n'y eût qu'un homme; et peut-être l'intérêt de son pouvoir s'accordait-il en cela avec l'exigence de son orgueil, qui lui aurait fait envisager comme un tort envers sa gloire aussi bien qu'en-

vers sa puissance, des succès obtenus là où lui-même n'était pas. Cet homme, extraordinaire assemblage de grandeur et de faiblesse, appliquait cette habitude ombrageuse aux plus petits détails et aux plus petites renommées. Il n'eût point pardonné à ses généraux, quand il était à Wagram ou aux Tuileries, de réduire sans lui la Péninsule; et pendant qu'il marchait sur Madrid avec toutes les forces de l'Empire, il laissait le septième corps, chargé de la tâche la plus difficile, faible, sans magasins, sans munitions, sans secours, dénué de tout ce qui pouvait, nous ne dirons pas obtenir des avantages, mais épargner des revers.

La nature de cette guerre et l'insuffisance des moyens mis à notre disposition doivent donner quelque intérêt à la campagne que nous avons décrite. Nous allons l'examiner en détail, conseillant à ceux qui nous suivront dans cette carrière, plus pénible encore que glorieuse, d'éviter les fautes qui y furent commises soit par les Espagnols, soit par les Français. Nous appuierons davantage sur celles de nos ennemis, et passerons plus légèrement sur les nôtres : le lecteur judicieux saura les approfondir, et nos adversaires ne manqueront pas de les exagérer. La malveillance pourra même leur disputer une partie de cette tâche. Mais nous comptons pour nous

juger sur les hommes impartiaux : c'est compter sur le plus grand nombre.

Des fautes dont nous nous proposons de parler, la plus importante par les suites qu'elle a eues, et par son influence sur toute la campagne, est, sans contredit, celle que firent les Espagnols de vouloir assiéger Barcelonne, déja près de succomber faute de vivres, tandis qu'il leur suffisait de concentrer tous leurs moyens sur une de ces positions si formidables et si communes en Catalogne, pour empêcher de parvenir à cette place les secours qu'ils ne pouvaient pas douter qu'on y enverrait.

Selon nous, l'armée espagnole devait se former à Gironne, et non pas à Villa Franca ; et ses troupes camper, à mesure de leur formation, à Bascara sur la Fluvia, au lieu de Molino del Rey sur le Lobregat, position trop en arrière; elles auraient eu de cette manière le Ter pour seconde position, et les places de Gironne et d'Hostalrich pour appui immédiat ; une campagne n'eût point suffi pour les en déloger, quand bien même le septième corps aurait eu des forces doubles de celles qui le composaient (1).

---

(1) Dans la guerre de la révolution, l'armée française, bien supérieure à celle qui envahit la Catalogne en 1808 par sa

Le général français n'aurait pu faire le siège de Roses; cette place l'eût beaucoup gêné, et eût été d'une grande importance pour les Espagnols, par l'action qu'elle leur eût donnée sur les derrières et le flanc gauche de l'armée française; et Duhesme, rejeté dans Barcelonne même avant l'arrivée d'une armée pour le combattre, observé seulement alors par un nombre de Miquelets et de Somatènes égal à celui de ses troupes, n'eût point tardé à se rendre faute de vivres. Tous ces avantages auraient été obtenus par le seul choix de la position où devait se former l'armée espagnole, pour commencer ses opérations: heureusement pour nous son général en chef ne vit pas que c'était à Gironne qu'il devait se rendre maître de Barcelonne. Quel changement eût apporté dans les affaires de la Catalogne la prise et l'occupation de cette capitale par les Espagnols! Comme l'avait dit Napoléon, quatre-vingt mille hommes ne seraient point parvenus à la re-

---

composition et ses moyens, ne put arriver sur la Fluvia qu'après des efforts inouis, des combats multipliés, et, malgré les plus grands succès, ne parvint pas à s'établir entre cette rivière et le Ter, même après la seconde campagne. Il est étonnant que les Espagnols ne se soient point rappelé le rôle que ces positions avaient joué en 1794, après les désastres de la Union, et les victoires si éclatantes de Dugommier.

prendre. On sait ce qu'elle coûta dans la guerre de la succession.

Le siège de Roses, en lui-même, offre peu de remarques importantes, comparativement à celui de Gironne; cette dernière place avait sur l'autre l'avantage d'une population assez nombreuse, et plus décidée encore que la garnison à faire une de ces défenses héroïques dont l'Espagne ancienne et moderne a donné au monde plusieurs exemples mémorables. Roses a rempli tous les devoirs d'une bonne garnison abandonnée à ses propres forces; elle ne pouvait faire davantage. La marine anglaise a bien défendu le fort de la Trinité : la défense a même été supérieure à l'attaque; mais à côté de cette belle résistance, que penser de l'abandon de la garnison de la ville qu'il lui était si facile d'enlever, et de réunir aux troupes espagnoles placées sur la rive droite de la Fluvia, à deux lieues de la rade où elle se trouvait? L'escadre espagnole lui en avait donné l'exemple dans l'hiver de 94 à 95. Quelle différence de conduite dans une position semblable! Quelle différence d'un homme à un autre!

En lisant les différents chapitres, on aura pu se convaincre aisément qu'on n'est pas toujours dans une situation fâcheuse et qui commande la retraite, parce qu'on a, sur l'un de ses flancs, une partie des troupes de son adversaire. La ba-

taille de Cardedeu prouvera, ou du moins ajoutera aux preuves existantes, qu'on peut même quelquefois, avec succès, combattre un ennemi supérieur en nombre, qui vous cerne entièrement, sur-tout quand le chef cerné a des plans plus arrêtés que son adversaire, suffisamment de décision dans le caractère, et quand il est assez sûr des troupes qu'il a dans la main. On pourrait même être tenté de dire que cette situation, toute dangereuse qu'elle paraisse, est cependant quelquefois la seule chance de succès : soit qu'on s'y trouve volontairement, soit qu'on ait été forcé de s'y mettre par les manœuvres de l'ennemi.

Sur une position où l'on attend l'ennemi pour lui livrer bataille, il faut faire de ses forces une répartition telle, que les points naturellement les plus faibles se trouvent les plus garnis de troupes; si toutefois, cependant, on veut rendre sa ligne par-tout également forte, et si l'on ne préfère ménager à dessein un endroit faible pour y attirer l'attaque de préférence à tout autre. Il faut éviter la faute que les Espagnols firent à Molino del Rey, d'agglomérer leur artillerie et leurs bataillons sur le point naturellement le plus formidable de leur position, c'est-à-dire, derrière le pont de ce bourg, qu'il eût été impossible de passer quand bien même il n'y aurait eu pour le défendre que la moitié des

moyens qu'on y employa, et de laisser leur droite, qui en était le plus faible, la plus dégarnie de troupes, quoiqu'elle eût à garder plusieurs gués tout aussi importants que le pont où ils avaient concentré tous leurs moyens, comme s'il était le seul point par où l'on pût attaquer la position de leur armée. Cette faute, la plus grande qu'ils pussent commettre dans cette journée, puisqu'elle nous donnait la facilité de nous porter sur leur ligne d'opérations et de la couper, fut pour eux la principale cause de la perte de la bataille.

La déroute d'Igualada confirmera le même principe. Les fautes et les résultats furent les mêmes. Les dispositions des Espagnols, avant cette affaire, pour cerner de nouveau l'armée française, prouveront de plus en plus la fausseté du principe, trop légèrement admis par beaucoup de militaires, qu'un ennemi cerné est un ennemi détruit ou tout au moins battu.

La bataille de Valls, qui suivit de si près la déroute d'Igualada, fait voir, comme les précédentes, l'inconvénient de n'avoir point dans la main, le jour d'une bataille, toutes les troupes dont on peut disposer. L'oubli de ce principe de rigueur causa seul aux Espagnols la perte de cette bataille : car si le général Reding, dans le moment où il débouchait sur le village de Picamoxons, avait mis en jeu, comme il le pouvait si

aisément, les troupes laissées devant Tarragone, et celles du maréchal de camp Wimffphen, placées à Santa Coloma de Quéralt, les premières sur Valls, pour attaquer à revers la division Souham, et les dernières sur Pla, pour empêcher celle de Pino de marcher au secours de l'autre, il n'y aurait probablement pas eu de bataille de Valls, ou si elle avait eu lieu, on doit croire que c'eût été avec des chances bien différentes.

Mais combien d'instructions offrira le siège de Gironne? Après avoir vu les efforts de courage et de patience que les habitants de cette ville ont déployés, on se convaincra que la défense d'une place forte ne peut être complète, ou poussée à l'excès, que quand elle est effectuée par les habitants du pays, aussi exaltés que l'étaient alors ceux de la Catalogne, aidés par la troupe de ligne, dont on ne peut se passer dans les actions qui exigent la réunion de l'adresse à la plus grande valeur, parce que le dévouement le plus entier ne peut y suppléer.

Les plus belles défenses faites par des troupes n'approchent pas de celles qu'ont exécutées les habitants lorsque, par un fanatisme quelconque, leurs yeux ont été fermés sur tous les dangers, et leur cœur à toute crainte; sans en chercher des preuves hors de la Catalogne, que l'on compare la défense de Roses avec celle de Gi-

ronne: dans l'une il n'y avait que des soldats; dans l'autre les soldats étaient soutenus, ou plutôt dominés par les habitants. Prenons même un exemple encore plus rapproché dans la dernière de ces places: le fort du Monjuich n'a été défendu que par la troupe de ligne, et certes il a été bien défendu; cependant du moment qu'il y a eu une brèche praticable, et que les travaux des assiégeants ont été suffisamment approchés pour leur donner l'espoir de l'enlever et la possibilité d'y réussir, la garnison l'a évacué; tandis que, malgré les quatre brèches qui existaient au corps de la place de Gironne, brèches que plusieurs généraux et officiers supérieurs français avaient jugées très-praticables, vu que trente places, durant les dernières guerres, s'étaient rendues dans une meilleure situation, laissant cependant encore de l'honneur aux garnisons chargées de leur défense; malgré ces quatre brèches, disons-nous, la garnison de Gironne ne fut point ébranlée, le 19 septembre suivant, de l'attaque vigoureuse et simultanée des quatre colonnes qui se présentèrent, en plein jour, pour les escalader. Et cela, parce qu'elle était encouragée et soutenue par la vue de la population entière de la ville qui, bien ou mal armée, et sans distinction d'état ni de sexe, voulait partager ses dangers et garnissait les remparts. La giberne et

le mousquet s'apercevaient sur la soutane des religieux et des ecclésiastiques comme sur l'habit du croisé et du simple artisan. La plus légère agitation de l'air faisait flotter et découvrir les rubans qui distinguaient les femmes des compagnies de Sainte-Barbe, dont quelques-unes acquirent, dans cette journée, les récompenses et les distinctions des braves. Quel motif d'émulation pour les hommes composant la garnison! Pouvaient-ils rester en arrière de ces héroïnes du patriotisme? Pouvaient-ils, en un mot, le céder en valeur à des femmes?

A côté de ce tableau, qu'on se représente une ville assiégée, à la défense de laquelle les habitants demeurent étrangers. Ils ne pensent qu'à leur conservation, à celle de leurs habitations et de leur industrie; ils sollicitent, menacent même le commandant qui fait une résistance que son devoir lui prescrit, mais qui les ruine et amène la destruction de leur ville; qu'on joigne à tout cela leurs brigues, leurs efforts pour décourager le soldat, le mutiner, etc., etc.; quel contraste!... Avons-nous tort de dire que la défense d'une place ne peut être complète que quand elle est effectuée par les habitants aidés de la troupe de ligne? d'assurer qu'il n'y en a point d'assez peu fortifiée pour n'être pas, dans ce cas, susceptible de la plus longue défense? et qu'une ville telle que Gironne n'eût jamais été prise,

si l'armée destinée à la défense de la Catalogne, et par conséquent à la secourir, avait montré la moindre vigueur, et si son moral n'avait pas été aussi abattu qu'il l'était et qu'il devait l'être après les pertes successives de quatre batailles, complétées par autant de déroutes.

Les défenseurs de Gironne ont déployé la plus grande énergie, et n'ont rien négligé de ce qui pouvait leur procurer quelque avantage. Ils ont retenu dans la place trois cents Napolitains, déserteurs de nos rangs; nous les ont presque constamment opposés, notamment sur les brèches et dans les sorties, parce que, connaissant le sort qui leur était réservé si nous nous emparions de la ville, ils étaient sûrs qu'ils combattraient avec l'acharnement du désespoir; ils ont profité de l'enthousiasme des habitants, excité tous les genres de fanatisme, et en ont tiré le plus grand parti (1). Enfin, je crois qu'on ne peut contester qu'ils aient fait ce que tout militaire ou citoyen jaloux de pousser la défense d'une place aussi loin qu'elle peut aller, devra toujours faire quand il sera

(1) On a pu voir dans les pièces justificatives le décret par lequel Saint-Narcisse était nommé généralissime des armées de terre et de mer, les cérémonies de son installation, la croisade gironnienne prêchée avec un enthousiasme et une persévérance inouies par l'évêque de cette ville, le décret d'organisation des compagnies de femmes, etc.

assez heureux pour rencontrer tout ou seulement partie des circonstances où se trouva, en 1809, le général Alvarez, à qui la défense de Gironne était confiée.

Les fautes commises par les Français pendant ce siège, soit qu'elles provinssent d'erreurs ou des embarras multipliés de leur position, peuvent fournir aussi de bonnes leçons : nous pensons les avoir suffisamment indiquées dans les derniers chapitres, pour qu'il soit inutile de les rappeler de nouveau; elles prouvent qu'on ne s'écarte pas impunément des principes posés par les grands maîtres, notamment par Vauban, dans son immortel ouvrage; quelques exceptions heureuses à citer, loin de nous éclairer, ne pourraient être que des fanaux trompeurs.

Les fautes que firent les Espagnols en s'obstinant à vouloir introduire dans Gironne des secours de vivres et de troupes, par le moyen de détachements lancés en avant de leur armée, malgré sa proximité, sont assez visibles pour n'être jamais imitées; quoique des six convois qu'ils aient essayé de jeter dans la place, deux soient parvenus à y entrer; l'un, le 16 août, par la négligence des troupes westphaliennes; l'autre le 1er septembre, parce que la division Millossewitz se laissa surprendre à Salt, et se retira en toute hâte, sans combattre et sans prévenir qui

que ce fût de l'approche de l'ennemi du point confié à sa garde.

La prise, entre Santa Coloma de Farnès et Caldas de Malavella, le 20 juin, du convoi destiné pour Gironne; entre Castellar de la Selva et la Llagostera, le 10 juillet, de la colonne d'élite commandée par le colonel anglais Marshall; de celle tombée en notre pouvoir le 4 août, près le couvent de Saint-Daniel, et plus particulièrement encore l'enlèvement du grand convoi dont nous nous emparâmes, le 26 septembre, devant Gironne, à la vue de l'armée espagnole et sous la mitraille de ses forts, doivent prouver également que ces sortes d'entreprises ne réussissent jamais, à moins qu'on ne trouve des officiers négligents ou des troupes sans courage; on ne peut donc hasarder ces sortes de détachements, avec espoir de succès, s'ils ne sont protégés et couverts par une force suffisante pour éloigner momentanément la partie de l'armée assiégeante ou d'observation capable de leur nuire. C'est peut-être le cas de répéter ici qu'il ne faut point, à la guerre, baser ses calculs sur les fautes supposées de l'ennemi.

Les militaires s'ils lisent ce mémoire avec l'attention que comportent les ouvrages de cette nature, verront que le septième corps eut à vaincre bien des difficultés, par la nature même de la

guerre dans un pays si difficile, et dans une province si populeuse, où l'on comptait autant d'ennemis que d'habitants, et où l'armée espagnole, déja si supérieure en nombre à l'armée française, avait encore une multitude d'auxiliaires. On doit ajouter à ces circonstances la situation politique où se trouvait le général français, situation qui augmentait chaque jour les obstacles, qui fut cause qu'on fit entrer son armée en campagne manquant de tout; qu'elle ne reçut aucunes recrues pour renforcer ses corps, pendant une campagne d'un an, dont pas un jour ne se passa sans combat; et que, malgré toutes les réclamations de son chef, il ne fut pas accordé la plus faible récompense, soit avancement, soit légion d'honneur, à un seul officier ou soldat français; tandis que celles de toute espèce étaient abondamment répandues sur les troupes du royaume d'Italie, comme si l'on eût voulu ajouter à tant de mauvais procédés celui d'indisposer les militaires français contre leur général, en leur faisant croire qu'il ne s'occupait pas de leurs intérêts.

On conçoit aisément tous les avantages d'une armée qui défend ses foyers, sur celle qui l'attaque, sur-tout quand, par des motifs quelconques, la lutte est devenue nationale, et que les populations ont couru aux armes : si cette ques-

tion est restée indécise pour le cas de guerres ordinaires, elle est résolue dans celui-ci.

L'expérience de la guerre d'Espagne doit être recueillie avec soin. Aujourd'hui qu'un nouveau système militaire a introduit en Europe un développement de forces colossales qui doit changer toutes les combinaisons anciennes, elle peut aider à décider une question d'une haute importance, celle de savoir jusqu'à quel point la population doit concourir aux opérations de l'armée, dans le cas d'invasion de la part d'une puissance supérieure ou d'une coalition. Cette question est du plus grand intérêt pour tous les peuples jaloux de conserver leur indépendance; elle intéresse la France plus particulièrement que tout autre état, parce qu'elle n'en est plus une que pour elle. Les moyens employés par l'Espagne avec assez de succès pour avoir le temps d'attendre le secours des plus grandes puissances de l'Europe, qui en ont ensuite usé elles-mêmes à son imitation, valent bien la peine d'être médités afin qu'on puisse les adapter, avec les modifications convenables, à la situation de la France. Il ne faut pas attendre le moment du besoin pour les examiner, parce que, quand le besoin se fait généralement sentir, il n'est déja plus temps de s'occuper à rechercher ce qui vaut le mieux; on est forcé

d'employer ce qui se présente d'abord, bon ou mauvais. Le défaut de prévoyance amène le désordre et la confusion qui, loin de remédier à rien, achèvent de tout gâter. Les états convoités sont envahis avant qu'on ait pu prendre aucune des mesures qui, si elles avaient été combinées avant la catastrophe, auraient assuré leur salut. Les événements de l'Espagne en 1808 viennent à l'appui de cette assertion.

Je sais que nous ne sommes pas sans alliés, nous ne sommes pas encore assez faibles pour n'en pas avoir; pourtant il est plus sûr, plus honorable et moins dispendieux de se passer de leur secours. Fort ou victorieux, les alliés ne manquent point; mais faible ou vaincu, on est abandonné, trop heureux de n'être point trahi. Sans citer des preuves récentes et trop connues, nous en trouvons une dans la guerre dont il est ici question. L'Espagne était unie à la France par les traités les plus solennels, lors de l'invasion de 1808. On dira que ce fut sous un prince ambitieux, usurpateur, etc., et que les principes de la légitimité qui triomphent aujourd'hui nous offrent des garanties certaines contre le retour de semblables événements. Nous l'espérons; toutefois, comme il est impossible d'oublier les catastrophes de la Pologne, le dépouillement plus récent de la Saxe, et le partage des ames en 1814, nous persisterons à

croire prudent de se tenir encore en garde contre les alliances en général. Quand il s'agit d'un objet aussi important que l'indépendance d'une nation, il doit être permis de ne point s'en fier entièrement à une alliance quelle qu'elle soit; car celle même sur laquelle se fonde aujourd'hui l'espoir de la tranquillité future de l'Europe, n'a point empêché, s'il faut en croire ce que l'on assure, que par un excès de défiance toujours salutaire et obligé dans des cas aussi graves, différentes puissances n'en aient formé d'autres, que l'on pourrait nommer des contre alliances. Celles-ci auraient pour but de se prémunir contre les actes de la première jusqu'à ce que l'expérience n'ait plus laissé de doutes sur la droiture des desseins de toutes les puissances qui en font partie, et développé, par une constante application, les principes qui les dirigent. Les événements d'Espagne et de Portugal, quoique de même nature que ceux d'Italie, ayant été jugés différemment par les mêmes hommes d'état, les esprits n'ont pu se convaincre suffisamment de l'unité des principes qui la régissent, et du véritable but qu'on se propose. La manière dont va se résoudre l'importante question qui s'est élevée en Turquie, décidera probablement de sa durée et, mieux que les déclarations diplomatiques et les congrès, du degré de confiance auquel ces traités

solennels ont droit de prétendre de la part des nations.

Occupons-nous donc de la question citée plus haut; elle est grave et pressante plus qu'on ne peut le croire, si l'homme, dont l'Europe entière accusa le régime oppresseur, a cessé d'exister, son système n'est point anéanti avec lui; il peut tenter encore plus d'une ambition. Afin de nous en préserver à l'avenir, il faut recourir à des moyens extraordinaires, efficacement employés chez nos voisins, et susceptibles d'être adaptés à la situation de la France. Pour atteindre ce but, il est indispensable que l'opinion publique soit éclairée et consultée; car des mesures législatives sont nécessaires, puisqu'il y a de grands devoirs, de grandes charges à imposer aux citoyens, et qu'on ne pourrait les obtenir sans son appui. De plus, il y a des précautions à prendre pour ne point fournir aux étrangers de prétextes pour venir de nouveau s'immiscer dans nos affaires; et des garanties à s'assurer contre une ambition d'une nature différente, improbable aujourd'hui, mais possible par la suite.

Le gouvernement ne restera point en arrière. Il les proposera sans doute ces mesures salutaires, capables de garantir à la patrie son indépendance, et au trône sa splendeur; en complétant l'organisation des forces nationales, et en préparant les institutions nécessaires pour les mouvoir sans

confusion au moment du danger, qu'il ne faut pas voir prochain, mais possible, tant que la France sera si bonne, si belle et si faible (1), et qu'elle possédera de l'or, ce premier mobile de toutes les guerres passées, présentes et à venir.

Si l'auteur de ce mémoire n'est pas dans l'erreur, les Espagnols auraient assez fréquemment dépassé le point jusqu'où les masses de la population doivent concourir aux opérations de l'ar-

---

(1) Il nous semble qu'un état, quelle que soit sa position géographique, son étendue et sa population, doit paraître faible à ses ennemis, et encourager leurs agressions, quand l'honneur de veiller à la garde du trône n'est pas exclusivement confiée aux nationaux; quand, par tous les actes de l'administration, il n'est pas patent pour chacun que la confiance la plus intime et la plus réciproque règne entre le gouvernement et la nation; quand la grande famille est divisée en partis bien prononcés, et que l'étranger, quel qu'il soit, croit pouvoir compter sur l'appui d'un de ces partis; quand les hommes qui composent ce que l'on appelle les premières classes de la société, se sont laissés entraîner dans les mouvements déréglés des factions, où s'y sont précipités avec d'autant moins de modération que l'élévation de leur rang en exigeait davantage; quand ceux qui, par leur situation politique, devaient les maîtriser, sont dominés par eux; quand ces partis se sont fait de tout, même de ce qui devait être considéré comme l'ancre du salut commun, des instruments propres à les conduire à leurs fins; et quand, en un mot, on n'aperçoit plus aucun moyen de les concilier, rien d'assez fort n'étant resté au-dessus d'eux pour réprimer indistinctement leurs excès, et détourner la guerre civile qu'ils ont l'imprudence de provoquer.

mée, et auraient ainsi exposé, sans nécessité, des villes intéressantes et riches, à une destruction totale et inévitable pour n'en obtenir que des avantages incertains, éphémères et nullement en rapport avec les dangers qu'on leur faisait courir, par une résistance souvent impossible et par là même téméraire. Telles ont été celles de San Feliu de Guixols, de Palamos, et de tant d'autres auxquelles il faut ajouter l'abandon forcé des villes et villages, et les conspirations fomentées aussi inutilement que maladroitement à Barcelonne.

Pour nous, il nous semble qu'on ne saurait trop ménager les populations; qu'elles ne doivent coopérer aux mouvements militaires de l'armée que très-rarement, et seulement pour les actions décisives. Il vaudrait mieux encore ne s'en servir que pour compléter une victoire gagnée, et aider à en retirer tout le fruit possible; en effet, une armée battue qui aurait à ses trousses une population dont on n'a pas prodigué le courage, à laquelle on a épargné les périls, devrait inévitablement être détruite après un échec ou pendant sa retraite; et cela sans que les masses qu'on aurait mises en mouvement eussent couru la vingtième partie des dangers auxquels les aurait exposées des appels intempestifs, toujours inutiles du moment qu'ils ne peuvent pas être décisifs. Nous croyons qu'il est prudent de ne jamais

les faire agir après un revers marquant, comme on le fait ordinairement, mais au contraire, toujours après un succès, fût-il de peu d'importance.

Nous rangerons dans la même catégorie que les retraites forcées, le cas où un ennemi trop confiant aurait pénétré au cœur de l'état, et par ce fait, allongé outre mesure, ses lignes d'opérations; nous n'hésiterons pas à dire qu'il faut employer, dans cette occurrence, les masses des populations sur ses flancs et ses derrières, si toutefois, par des mesures prises à l'avance, on a organisé tout ce qu'il faut pour les bien diriger. Des opérations de cette nature, bien conçues, ne pourraient manquer de faciliter à l'armée chargée de la défense du pays, les moyens de détruire celle qui aurait imprudemment envahi une partie de son territoire. Mais, on ne peut trop le répéter, pour tirer de ces moyens tout l'avantage désirable, il faut nécessairement les préparer long-temps d'avance. On dira que les Espagnols ont conservé leur indépendance, quoiqu'ils n'eussent rien prévu de semblable, s'étant trouvés entièrement surpris; les Espagnols n'ont eu ce bonheur que par des circonstances indépendantes d'eux ; l'Espagne, malgré des efforts inouis et la perte d'un nombre incalculable de citoyens, était entièrement conquise, à l'exception de quelques places, qui ne

pouvaient tomber entre les mains de ses ennemis qu'après un laps de temps plus ou moins considérable. La Catalogne, qu'une guerre de plusieurs années n'a pu soumettre complètement, a seule fait une grande défense, positivement parce que cette province avait dans le nombre de ses places fortes, dans sa constitution particulière, les éléments et les moyens nécessaires pour opposer la résistance la plus opiniâtre. Ces moyens existaient depuis long-temps; ils avaient l'avantage d'avoir été éprouvés dans les guerres précédentes, et depuis plus d'un siècle; c'était l'organisation bien combinée de ses miquelets, hommes choisis parmi les plus jeunes et les plus vigoureux de la province, et de ses Somatènes, autrement les masses de sa population.

Des moyens analogues et qui parurent improvisés, sauvèrent l'Allemagne en 1813; ils auraient sauvé la France, en 1814 et 1815, de l'humiliation et des fatales conséquences des deux invasions; l'Espagne leur aurait dû son salut en 1808, si le système suivi par la Catalogne eût été appliqué au royaume en entier, à l'avance, et non pas au moment du danger. Alors elle n'eût pas eu besoin de secours étrangers; secours souvent dangereux et presque toujours inutiles, parce qu'une puissance, même du troisième ordre, peut aisément trouver en elle-même les

moyens certains de repousser l'armée d'une puissance supérieure, quand de bonnes institutions militaires dans le genre de celles adoptées depuis peu par l'Europe entière, permettent de porter au secours de l'armée active les masses de la population (1).

La bonté de ce système n'a pu briller de tout

---

(1) L'armée active de la confédération germanique a été fixée par la diète, au *centième* de la population. C'est le rapport moyen de l'armée à la population, dans l'état ordinaire de plusieurs puissances. Mais dans l'état actuel, l'effectif des armées de toutes les grandes puissances, la France et l'Angleterre exceptées, est au-dessus de cette proportion.

Outre l'armée active, le système militaire de toutes les puissances offre, sous des noms divers, des corps de milices dont la force moyenne est un vingtième de la population. Ces corps sont organisés dans toute l'Allemagne : on les organise en Belgique. Ce rapport est celui qui avait servi de base, en 1814, à l'organisation des gardes nationales de France; mais cette organisation et celle de 1816 ont été abandonnées, et l'organisation adoptée par l'ordonnance du 30 septembre 1818, est suspendue.

L'Angleterre, après avoir fortifié ses ports et ses établissements maritimes, a porté sa prévoyance jusque sur ses alliés. Elle a fait appliquer un nombre considérable de millions, provenant des contributions levées sur la France en 1815, à la restauration des places fortes de la Belgique démantelées par Joseph II. Ces forteresses ne sont pas seulement propres à la défense; elles peuvent servir à l'offensive, comme points d'appui et dépôts, spécialement celles qui sont situées sur les rivières et canaux, et qui communiquent à notre système de navigation intérieure. On peut dire la même chose

son éclat en Catalogne, ni ressortir comme elle le devait peut-être, parce que les chefs et les généraux chargés de diriger les mouvements, n'en appréciant pas bien les avantages, n'en surent pas tirer tout le parti dont il était susceptible; mais enfin, excepté cette province et la ville de Cadix que la force de sa situation a préservée, l'Espagne était conquise, quand la guerre d'Autriche survint, et força le conquérant à retirer de la Péninsule une grande partie de ses troupes, successivement rappelées à mesure que de nouveaux ennemis se déclaraient contre lui. Lorsque enfin il se décida à abandonner sa proie, il avait l'Europe entière à combattre. L'Espagne ne dut donc sa délivrance qu'aux suites de la catastrophe de Russie et à la bataille de Leipsick, quoiqu'elle guerroyât depuis quelque temps, moyennant les secours étrangers, avec des chances de succès obtenus principalement par les Anglais, sur les

---

des places et postes que les puissances d'Allemagne établissent ou améliorent dans les bassins du Rhin et de la Moselle.

Nous ne pouvons jeter les yeux sur les frontières de nos voisins, sans ressentir l'urgente nécessité de compléter, par la construction de nouvelles places, le système de défense des nôtres, détruit par la démolition d'Huningue et la cession de Landau et de Sarrelouis, qui livrent l'entrée des départements de l'Est, plus affaiblis encore que ceux du Nord, par l'effet du désastreux traité du 20 novembre.

squelettes de corps d'armée que Napoléon avait encore dans la Péninsule.

N'ayant d'autre but que de mettre à profit, dans l'intérêt de notre pays, l'expérience acquise sur-tout dans les dernières campagnes, nous désirons ardemment que l'opinion publique se prononce sur l'importante question qui nous occupe; les dépositaires du pouvoir ont besoin de cet appui pour obtenir les dispositions législatives capables de donner de la solidité au gouvernement constitutionnel, et d'assurer les destinées et l'indépendance de la patrie. Quelque diligence qu'on fasse, la France sera désormais la dernière des puissances de l'Europe à préparer, dans la paix, les moyens de résister dans une guerre qui peut survenir d'un moment à l'autre. Oui, tous les gouvernements européens ont profité des leçons du passé pour organiser, sur des bases larges et stables, les moyens de garantir leurs peuples des fléaux et des malheurs que l'ambition étrangère pourrait encore leur causer; toutes leurs mesures sont prises, et tous leurs moyens organisés et mis à l'épreuve. Les nations qui nous environnent sont à l'abri de toute tentative; la France seule est désarmée au milieu d'elles. Nous ne disons pas que Philippe soit à ses portes; mais enfin, méfions-nous d'une sécurité qui pourrait devenir funeste! Il est aujourd'hui à-peu-près dé-

montré qu'une armée permanente ne suffit plus aux besoins des états; et qu'il serait imprudent de confier leur sécurité à ce seul moyen, quand il est possible de s'assurer d'autres garanties : la nécessité de se défendre contre des armées formidables par leur nombre, leur bonne composition, etc., a donné aux souverains tant de facilités pour faire marcher, même à de grandes distances, une partie des masses de leurs peuples, qu'il serait à craindre qu'ils n'employassent, s'il survenait une nouvelle guerre, les mêmes moyens dont ils se servirent avec tant de succès en 1813 et 1814, et qu'ils répétèrent en 1815, quoique la même nécessité ne les y forçât plus. Il est donc probable, ou pour le moins possible, qu'ils en useront encore contre la France si l'occasion s'en présente; il nous semble dès-lors raisonnable de le craindre, et prudent de se mettre en mesure de les faire échouer.

Il est temps de s'en apercevoir enfin : toutes les combinaisons de la guerre sont changées, par des développements de forces aussi considérables que celles que l'on a mises en mouvement dans les dernières campagnes. L'Espagne a ses miquelets et ses Somatènes; l'Allemagne ses Landwehr et ses Landsturm; l'Angleterre ses milices (1); la

(1) Voir l'acte du parlement anglais du 20 avril 1812, sur

Russie, qui ne peut être attaquée par personne, une armée formidable qu'elle augmente encore tous les jours (1); il faut espérer que la France obtiendra aussi quelque chose. Elle a eu un moment l'espoir de voir organiser ses vétérans; seuls ils auraient presque suffi pour lui garantir l'impossibilité du retour du plus humiliant désastre que puisse essuyer une nation généreuse, et qu'elle a eu la douleur de subir, comme toutes les grandes puissances de l'Europe, avant l'adoption des mesures qui les en auraient garanties.

Et à ce sujet qu'il nous soit permis d'exposer l'importance et l'efficacité de cette institution, pour assurer au-dehors l'indépendance du pays,

---

l'établissement de la mililice locale; il règle son organisation, sa force, et détermine les cas où le Roi peut sextupler le nombre auquel elle a été primitivement fixée.

(1) Cette puissance ne peut pas même être attaquée par l'Europe entière, et elle entretient dans ce moment, sous les armes, un million d'hommes organisés non-seulement en régiments ou par brigades, mais formant des corps prêts à se mouvoir dans l'espace de vingt-quatre heures, et pourvus, dans le détail le plus complet, pour ne pas dire le plus minutieux, de tout ce qui est nécessaire pour entrer en campagne. Personne n'a fait attention, jusqu'à ce moment, au système de colonisation qu'elle vient d'établir pour l'entretien, le recrutement et l'augmentation de ses armées, dont à l'aide de ce mode elle peut élever le nombre à un taux jusqu'ici sans exemple, et qui pourrait lui donner le moyen de changer en peu de temps la face du monde.

au-dedans le maintien paisible et régulier du système constitutionnel. On n'a point encore considéré cette question dans toute son étendue, ni l'établissement des vétérans dans ses plus graves résultats.

Ce n'est pas isolément et en elle-même que cette institution doit être jugée. Il faut la voir à la place qu'elle doit occuper dans un bon système général d'organisation de la force publique. Il faut examiner, dans ce système et à cette place, quels seront ses effets, soit au moment d'une guerre défensive, soit pendant la durée de la paix.

Nous venons de dire, d'après l'expérience de tous les temps, et l'expérience encore plus convaincante du nôtre, qu'en cas d'invasion de l'étranger, et sur-tout depuis les changements apportés de nos jours dans la conduite de ces grandes guerres, l'armée active était insuffisante pour préserver la patrie de leurs déplorables conséquences; qu'il fallait avoir recours à la population, et se hâter de l'organiser dans cette vue, de peur d'être pris au dépourvu, et contraint de prodiguer sans mesure des forces qui, bien connues et préparées d'avance, seraient employées avec beaucoup moins de sacrifices, et bien plus de fruit.

Mais cela même n'est point assez, et le système

ainsi conçu n'est point complet. La population, appelée au soutien de l'armée active, a besoin d'être soutenue elle-même, si l'on veut que, d'une part, l'armée active soit pleinement disponible, et que, de l'autre, la population, mise en mouvement, ne demeure cependant pas isolée et livrée à tous les dangers de son inexpérience; il faut trouver une force qui, par sa nature, se lie d'une part à l'armée, de l'autre à la population, qui ne soit pas novice dans la vie militaire, et sorte néanmoins du sein de la vie civile; qui serve, à-la-fois, de point d'appui et à l'armée à laquelle elle a appartenu, et à la population à laquelle elle appartient. C'est dans l'institution des vétérans que cette force réside. Ils ont été soldats et sont redevenus citoyens. Ils savent la discipline, la guerre; ils peuvent en reprendre sans effort, et pour un temps limité, les habitudes et les travaux; ils n'ont point à faire cet apprentissage matériel et moral qui coûte si cher aux hommes les plus braves, étrangers à toute pratique des camps. En un mot, ils forment à-la-fois la seconde ligne de l'armée, et la première ligne des citoyens. Ils appuient les bataillons, et guident les masses. Ils donnent enfin cette force intermédiaire si désirable, et qui doit lier l'une à l'autre les deux grandes forces de l'état.

Alors le système est complet. Alors tout ce que

la patrie contient de forces réelles et susceptibles d'être employées utilement, concourt en effet à sa défense; et chacun se trouve à la place qui lui convient. Sans les vétérans, l'armée active serait gênée quant à sa disponibilité, et la population serait trop compromise. Avec les vétérans, l'armée active et la population sont ramenées à leur destination naturelle, et capables de rendre, l'une et l'autre, tous les services qu'on peut raisonnablement leur demander.

Que si nous considérons l'institution des vétérans pendant la paix, son utilité ne sera pas moins évidente. Elle dispense l'état de tenir constamment l'armée active à un degré de développement onéreux pour les finances publiques, et inquiétant pour la liberté. Elle épargne à la masse des citoyens une partie des dérangements et des exercices auxquels il faudrait les assujettir, s'ils étaient la seule force dont l'intervention pût être requise à l'appui de l'armée. Ainsi, le double problême imposé aux états constitutionnels, qui doivent craindre et de multiplier les soldats, et de harasser les citoyens, se trouve résolu par l'institution des vétérans qui réunissent le double avantage d'être citoyens pendant la paix, et de redevenir soldats dès qu'une guerre nationale l'exige.

Telle est donc la vertu de cette institution,

qu'elle s'adapte également aux situations les plus diverses et à toutes les nécessités d'un état constitutionnel : forte dans l'ordre militaire, elle n'est point inquiétante dans l'ordre civil ; elle complète le système d'organisation de la force publique, en allégeant les charges imposées à chacun des éléments qui le composent ; elle garantit la sûreté de la patrie, sans compromettre sa liberté.

Espérons que les préventions injustes dont elle est l'objet ne seront que passagères ; que l'intérêt national et celui de la monarchie, mieux entendus, l'emporteront enfin sur ceux des ennemis de l'état, et ne s'opposeront plus à l'exécution d'une mesure qui a déja pour elle l'avantage si grand d'être appuyée par l'opinion publique, et qui, si elle n'est pas la seule, nous paraît au moins la plus efficace, la plus sûre, et la plus facile de celles que l'on puisse employer pour garantir à l'État sa sûreté, et à la dynastie sa gloire.

FIN.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° 1.

COPIE

DES INSTRUCTIONS DONNÉES AU GÉNÉRAL DUHESME, AVANT SON ENTRÉE EN ESPAGNE.

INSTRUCTION PARTICULIÈRE POUR LUI-SEUL.

Paris, le 28 janvier 1808.

Général, aussitôt après avoir reçu la présente, vous vous mettrez en route pour vous rendre en droite ligne à Perpignan. Il est indispensable que vous y soyez rendu le 4 février au plus tard; l'intention de S. M. l'Empereur est que vous partiez de Perpignan du 6 au 8 avec la division que vous commandez; et que vous entriez en Espagne le 9 du même mois. Vous vous dirigerez sur Barcelonne. Vous ferez connaître au gouverneur espagnol de cette place que vous avez ordre de vous rendre à Cadix, que vous attendez à Barce-

lonne la décision de la cour d'Espagne à ce sujet, et que les étapes sont préparées. Vous me ferez connaître la situation des places et des dépôts qui en forment la garnison, sans rien faire qui puisse faire soupçonner des dispositions défavorables aux Espagnols. Vous ferez fusiller le premier Italien qui manquerait à la discipline, afin de faire à temps un exemple salutaire, et qui empêche toute espèce de désordre. La politique étant d'accord sur ce point, avec la nécessité de bien vivre avec les Espagnols qu'il ne faut point alarmer. Vous ferez former, pour juger les coupables, une commission militaire que vous composerez de telle sorte, que la discipline soit par son moyen rigoureusement observée. Le général Pacthod reçoit l'ordre de se rendre sans délai à Perpignan, pour être employé sous vos ordres, et à la division qui doit vous obéir.

L'état ci-joint vous fera connaître, général, la composition des troupes que vous aurez sous vos ordres; vous le comparerez avec l'état des présents sous les armes, au moment où vous entrerez en Espagne, et vous me ferez connaître en quoi ces deux états pourraient différer, afin que j'en rende compte à S. M. Vous renouvellerez la comparaison de ces états à votre arrivée à Barcelonne. Observez bien que les Italiens, en général, sont inexacts dans la situation qu'ils envoient, et qu'il ne faut permettre d'y employer que ceux qui doivent y être portés.

Vous m'écrirez tous les jours, dès que vous serez entré en Espagne, afin de me bien faire connaître la disposition des esprits, la situation des places fortes,

et ce qu'il y aura devant vous jusqu'à Barcelonne et jusqu'à l'Èbre.

Vous correspondrez d'une manière sûre et fréquemment avec S. Exc. M. le maréchal Moncey, auquel j'envoie l'ordre de porter son quartier-général à Burgos; mais qui laissera sa troisième division à Vittoria, jusqu'à nouvel ordre.

Telles sont, général, les instructions que S. M. l'Empereur m'a chargé de vous remettre au moment de votre départ. Le choix que S. M. a fait de vous, pour l'important objet qu'il vous confie, est un gage certain du succès.

N° 2.

RAPPORT

Sur la levée du siége de Gironne, fait par le général comte de Caldaguès à son général en chef.

« Excellentissime seigneur, dès que V. Exc. me « donna ses ordres pour que je sortisse de Martorell, « pour me diriger sur Gironne, et faire que Duhesme « levât le siège de cette place, je me proposai de le « faire avec toute la méthode possible, pour ne pas « manquer une entreprise qui, étant la première, me « donnait avec anxiété le désir de la mener à une fin

« heureuse : mais durant mes marches je recevais des « nouvelles qui constataient que les forces de l'ennemi « n'étaient pas au-dessous de sept à huit mille hommes « d'infanterie, et de huit à neuf cents chevaux, avec un « train complet d'artillerie de bataille. J'essayai, sans « perdre ni vigilance, ni fatigues, de réunir à mes pe- « tites forces celles armées que l'on pourrait détacher « des corrégiments de Vich, de Manresa, de Granol- « lérs et de Tarragone, et ainsi de même de celles qui « se trouvaient sous le commandement de don Juan « Claros qui, jusqu'à ce moment, étaient disposées pour « incommoder les convois importants que l'ennemi con- « duisait, tant de Figuières à Gironne, que de France. « En effet, à mon arrivée au petit village de Castellar, « j'appris qu'on pourrait compter environ sur six « mille hommes armés pour entreprendre l'action qui « venait d'être projetée ; quoiqu'il n'y eût pas parmi eux « plus de trois cents vétérans, je ne balançai pas un « moment à entreprendre et à combiner, le plus mé- « thodiquement possible, l'attaque de l'ennemi, sans « perdre de vue la qualité de mes troupes et des siennes. « Pour cette fois, je désirai à l'avance reconnaître « moi-même les positions et le camp de Duhesme, ce « que je fis le 15 au matin. Ces connaissances prises, « et excité par l'illustre Junte de Gironne, qui ne ces- « sait de m'annoncer ses souffrances, et que la forte- « resse de Monjuich était déja au point que, si l'on « n'accourait pas à temps à sa défense, l'ennemi pour- « rait s'en emparer dans douze heures, d'où il résulte- « rait que Gironne serait prise irrésistiblement, je ne

« voulus pas attendre davantage; et, dès ce moment, « je disposai et ordonnai l'attaque pour le jour suivant, « et je me réglai sur cet ordre.

« Je sus, par dom Côme Garcia, capitaine gradué au « régiment d'infanterie de Bourbon, que l'on accourait « très-à-propos au village de Castellar, pour prendre mes « ordres; que le capitaine don Juan Claros se trouvait « dans la position de Nª Sª de los Angeles, commandant « deux mille cinq cents hommes, soit Miquelets, ou au- « tres gens armés du pays. Je disposai, sous les yeux de « Garcia, pour qu'il les portât à Claros, les instructions « relatives à la manière dont les troupes énoncées de- « vaient opérer. Je lui ordonnais de sortir de sa posi- « tion, quand j'aboucherais mes partis de Guérillas ou « la tête de mes troupes, et d'attaquer aussitôt l'her- « mitage de San Miguel, occupé par les Français; de « poursuivre ensuite sa marche, formé en deux ou « trois colonnes, et d'attaquer successivement les autres « positions, jusqu'à se jeter dans le village de Camp- « durà, et sur le campement immédiat, et de se main- « tenir sur ces points, afin d'empêcher la réunion des « secours que pourrait tirer l'ennemi de Sarriá, de « Ponte mayor et du siège du Monjuich, rendant ainsi « moins sanglante la sortie qu'on ferait de la place : « tandis que de mon côté je soutiendrais ces attaques, « contre les batteries qui oppriment Monjuich en brèche « et de rebondissement.

« De même, je disposai ma marche en quatre di- « visions :

« La première, sous le commandement du lieutenant-

« colonel don François Milans de Bosch, avec cinq cents « hommes pour le service des Guérillas et de l'avant-« garde; cinquante sapeurs, sous les ordres du lieute-« nant don André de Fleyres, et deux violentos, sous « ceux du lieutenant d'artillerie don Diégo de Larra. « La deuxième division, composée de deux cents « hommes du régiment de Soria, sous le commandant « des grenadiers du même corps, don Manuel Bodet, « et de neuf cent quarante-huit miquelets. La troisième, « formée de sept cent quarante-trois hommes des Ter-« cios de Lérida, sous le commandement du colonel « don Juan Bajet, dont l'arrière-garde couvrait les « deux autres violentos restants; et enfin la quatrième « colonne, ou corps de réserve, forte de quinze cent « quarante hommes, et appuyée par cent quarante-cinq « grenadiers du régiment d'infanterie de Bourbon, aux « ordres de don Juan O' Donavan, commandant du « troisième bataillon du régiment d'infanterie d'Ultonie.

« Mis en marche dans cet ordre, quand on fut arrivé « à une distance convenable des postes ennemis, je « fis subdiviser la première division, avec l'ordre de « battre la Montagne par la droite et par la gauche; je « fis également avancer avec promptitude les deuxième « et troisième divisions, tant pour protéger, comme on « l'a dit, la sortie de la place, que pour poursuivre les « ennemis de San Miguel, ses avancés, ceux du vil-« lage et du campement de Campdurà, qui déja étaient « battus par les troupes de Claros, celles de Soria et « de Ponte mayor.

« Toutes ces opérations se firent avec tant d'exacti-

« tude, se mesurèrent avec tant de soin, et, en défi-
« nitif, furent si bien exécutées, que je me trouvai
« presque dans l'incertitude de savoir à qui donner la
« préférence; cependant je ne puis m'empêcher de l'ac-
« corder, sur toutes les opérations dangereuses de cette
« journée, à celle qu'entreprirent, dans leur sortie de
« Gironne, les troupes de ligne du régiment d'Ultonie,
« et l'infanterie légère du deuxième de Barcelonne :
« ces irrésistibles militaires, commandés par leurs dignes
« officiers et par les valeureux chefs don Narcisse de la
« Valeta, commandant des volontaires, et don Henry
« O' Donnell, sergent-major d'Ultonie, attaquèrent à
« la baïonnette les batteries des ennemis, avec tant
« d'ardeur et de promptitude, qu'à peine ils leur don-
« nèrent le temps de se reconnaître, confondus dans
« les mêmes points qu'ils défendaient; ceux qui ne pé-
« rirent point furent si déconcertés, qu'ils s'enfuirent
« frappés de la terreur que leur inspirait la valeur de
« ces troupes, et quoique ensuite ils aient tenté de re-
« couvrer ce qu'ils avaient si ignominieusement perdu,
« ils ne purent y parvenir, parce que les troupes de la
« deuxième division arrivèrent dans ce moment, et
« qu'aussitôt une petite partie de grenadiers de Soria,
« qui la composait, s'avança sous les ordres de son va-
« leureux chef, don Thadea Alden, qui fut glorieuse-
« ment blessé, et aida à faire retirer l'ennemi.

« Depuis cet instant, les Français ne firent pas un pas
« de plus en avant; ils furent battus par-tout, jusqu'au
« moment où ils atteignirent le centre de la plaine de
« Saria, de l'autre côté de la rivière, où ils se couvri-

« rent de toute leur cavalerie. Ils ne purent faire autre « chose que de se maintenir dans cette position jusques « au lendemain matin.

« Enfin le feu commença à 7 heures du matin, et « se poursuivit jusqu'à la nuit bien close, pendant la- « quelle, n'ayant plus d'ennemis contre lesquels on pût « combattre, je songeai à fortifier les points de défense « d'une manière convenable, et laissai reposer ma « troupe.

« A 7 heures du matin les découvertes me don- « nèrent avis que l'ennemi s'était retiré par deux direc- « tions, l'une sur Barcelonne, et l'autre sur Figuières, « qui sont les seuls points restant de ses rapines où il « puisse se retirer.

« Les Français fuient, seigneur, ils ne se retirent « pas, ils fuient et de nuit, pour cacher la honte de « leur fuite, et jusqu'au point d'oublier, pour la pre- « mière fois, d'être incendiaires.

« Ils nous ont laissé des quantités considérables de « poudre, de bombes, de grenades, de balles, de ca- « nons, de mortiers, d'obus, de fusils, de bled, et « autres comestibles, fruits de leurs rapines, et quoi- « qu'ils eussent une portion de barils de poudre tout « près de la rivière, ils n'eurent point le courage de les « y jeter, ce qui prouve qu'ils n'avaient plus d'autre « idée que celle de précipiter leur fuite à la faveur de « la nuit.

« J'envoyai pour poursuivre leur retraite, par les di- « rections connues que devaient suivre Milans et Claros « avec leurs miquelets.

« Je me trouve dans le plus grand embarras pour « particulariser sur la valeur des officiers, et de la « troupe; mais j'assure avec certitude à votre excel- « lence, qu'il n'y a pas eu un lâche. Troupes, mique- « lets et autres gens armés du pays, tous se sont cou- « verts de gloire, de même que ces Français, qui « s'appellent *irrésistibles*, se sont couverts d'opprobre « et d'ignominie, et leurs généraux n'ont donné aucune « preuve de savoir militaire. Duhesme pourra se sou- « venir de la patiente et valeureuse Gironne, dont les « expéditions doivent le remplir de honte, s'il est pos- « sible que des généraux qui, pour subjuguer, ne se « servirent que d'incendies, de rapines et de profana- « tions, puissent en être susceptibles.

« Je recommande à V. Exc. tous les chefs de divisions « qui se sont conduits avec la plus grande habileté et con- « naissance, et en général tous les officiers qui ont com- « battu ont droit à la reconnaissance. Je prends un in- « térêt particulier à l'intrépide don Diégo O' Kellis, ad- « judant par intérim au régiment d'infanterie d'Ultonie, « qui entra à l'assaut de la tour de Saint-Louis, par la « bouche des canonnières, suivi de Jean Enano, pre- « mier caporal dudit régiment, de don Blaize Castallisi, « cadet au même régiment de Pierre Lamuda, premier « caporal du deuxième de Barcelonne, et du soldat au « service de N. Lopez.

« J'ai eu ving-deux morts, cent huit blessés, et treize « égarés. Pour comprendre que cela soit ainsi on doit, « comme dans toutes les relations, ajouter foi à tout

« écrit dont les dates sont fixes, incontestables et point « fausses et apocriphes, comme font nos chers hôtes. « Je ne puis pas donner à V. Exc. une note exacte des « morts et des blessés ennemis; mais on peut dire que « les hauteurs des montagnes, leurs penchants, les ap- « proches des villes et les gorges des montagnes sont « jonchés de cadavres français, et selon les informa- « tions que j'ai prises, il y a eu trente chariots de « blessés.

« Quant à l'artillerie, munitions, quantité de balles « et autres objets que l'on ramasse de tous côtés, j'en « donnerai, par la suite, à V. Exc. une note plus dé- « taillée; mais, quant à présent, je suis occupé toujours « à préparer quelque chose de nouveau, j'y joindrai « aussi celle des prisonniers, et des déserteurs qui sui- « vent la même proportion.

« Dieu garde V. Exc. beaucoup d'années (1). »

---

(1) Ce rapport est fort exagéré et en termes fort méprisants pour l'armée française, qu'à aucune époque on n'a accusée aussi formellement de lâcheté; mais il faut observer au lecteur que les rapports faits par les Espagnols étaient souvent écrits en termes approchant de celui-ci qui devait surpasser en injures ces derniers, attendu que l'auteur était un Français, émigré il est vrai, mais enfin toujours un Français pour les Espagnols, tant qu'il ne paraissait pas surpasser en fureur, contre nous, les plus furieux d'entre eux. Beaucoup de ces officiers, qui étaient en grand nombre en Catalogne, ont été mis souvent à de rudes épreuves; ils ont dû voir torturer de leurs malheureux compatriotes, prisonniers de guerre, sans oser leur témoigner le plus

N° 3.

RAPPORT

Fait par le général Duhesme au prince de Neuchâtel, sur la retraite de Gironne.

Monseigneur, je suis parti de devant les murs de Gironne dans la nuit du 16 au 17, et suis arrivé le 20 à Barcelonne. J'ai ramené tous mes malades et mes blessés, et quoique harcelé, les trois derniers jours, par des nuées de miquelets paysans, je n'ai perdu qu'une quarantaine de traîneurs; mais j'ai été forcé de faire le sacrifice de mon artillerie à *Calella*, car les coupures sur la route étaient tellement grandes et multipliées, qu'il m'eût été impossible de les réparer dans huit jours: elles étaient, outre cela, défendues par une frégate et trois corvettes anglaises. Je pris donc le parti de faire brûler mes trains et caissons, et de faire abymer les pièces, dont une partie a été jetée à la mer. Les routes étaient pareillement gâtées sous Hostalrich, et

---

léger signe de pitié, sous peine de partager sur-le-champ leur sort.

Quoi qu'il en soit, je ne crois pas que M. de Caldaguès ait eu aussi mauvaise opinion des Français qu'il le dit dans son rapport du 17 août; et dans tous les cas je suis bien certain que, s'il en fit un le 21 décembre suivant, il dut être conçu en d'autres termes.

N. Ce rapport et plusieurs de ceux qui suivent ayant été traduits par un Espagnol, nous n'avons pas voulu changer quelques expressions inusitées, mais susceptibles d'être comprises.

plus de dix mille hommes étaient partis du cordon du Llobregat et des différentes autres parties de la Catalogne, pour m'y attendre; j'ai eu, depuis *Calella*, des chemins affreux entre les hautes montagnes et la mer, dont je ne pus tenir les bords, à cause de la flotte ennemie. La fatigue m'a fait perdre plus de cent chevaux de cavalerie.

Mais enfin, le 19, je suis arrivé près des hauteurs de Mongat, où le général Lechi, qu'un de mes espions avait heureusement averti, m'attendait. Ce général a parfaitement maintenu la ville et les forts, et a fait un fort beau service.

J'ai trouvé dans les forts un approvisionnement de trois mois, en tous genres, pour trois mille hommes, et en outre une réserve de six mille quintaux de blé dans nos magasins. J'espère trouver en ville et aux environs du blé pour trois ou quatre mois; mais nous serons à court des autres provisions, sur-tout de la viande qui manque totalement. Les montagnes qui nous environnent nous empêchent de nous étendre, et le fanatisme des paysans qui les fait fuir et tout emporter à notre approche, rend nos courses infructueuses. Nous serons très-embarrassés pour la solde et les autres services de l'armée, car l'argent se cache ici et se resserre: tous les gens riches, qui n'ont pas encore fui, cherchent à s'évader de la ville; l'évêque et la première noblesse sont passés aux insurgés; plus de soixante officiers en ont fait de même; enfin tout est tourné contre nous, et nous n'avons plus personne: on croit l'Espagne perdue pour la France.

Ce qui nous est le plus nécessaire, c'est le sel et la

viande; on ne saurait trop presser l'arrivage de quelques bâtiments qui nous en apporteraient; mais, pour les rendre plus sûrs, il faudrait posséder *Roses*, avoir un poste à *Palamos*, et détruire le nid de pirates à *San Feliu*.

Le cordon du Llobregát, qui avait été un peu dégarni par le départ de quatre mille hommes de troupes de ligne, qui avaient marché à ma rencontre, vient d'être renforcé de quinze cents hommes venus de la garnison de Carthagène, et débarqués à Tarragone où se tient la Junte de la province. Les troupes qui avaient marché sur Gironne, reviennent à Barcelonne, où l'on prétend que je serai resserré de très-près, dans dix ou douze jours. Dans tous les cas, je prie votre altesse d'assurer à l'Empereur que je ferai mon devoir, et que les instructions de votre lettre du 2 août seront remplies. Daignez agréer, etc.

Signé : DUHESME.

AFFAIRE DE SAN CUGAT.

Relation française, insérée par le général Duhesme dans le journal de Barcelonne du lundi 17 *octobre* 1808.

L'adjudant-commandant Devaux, après avoir poursuivi l'ennemi jusques aux environs de Mataró, réunit sa colonne dans les environs de Moncada, et marcha sur Granollérs, où l'intention du général en chef était

d'empêcher les Miquelets de se retirer : il devait attaquer tous ceux qui se rencontreraient en chemin; et faire de fortes démonstrations sur les deux chemins de Vich et de Gironne, tandis qu'une colonne, sous les ordres du général Millossewitz, se dirigerait jusqu'à Mollét, pour lui servir de réserve, et le soutenir en cas de besoin.

L'adjudant-commandant Devaux répondit parfaitement aux intentions du général en chef. Un peloton de Miquelets, qui se trouva en avant de Montmaló, fut passé au fil de l'épée par la cavalerie de l'avant-garde. Ceux qui voulurent faire quelque résistance dans Granollérs, furent attaqués par nos troupes sans qu'il en pût échapper un seul. On prit ensuite position devant le village sur le point de séparation du carrefour de Gironne et de Vich, et les reconnaissances s'avancèrent dans ces deux directions.

Granollérs était un des principaux dépôts de Miquelets, et le lieu où se réunissait une des Juntes insurrectionnelles de la Catalogne, qui avaient montré la plus grande animosité contre les Français. On y trouva aussi les archives de cette Junte qui donnèrent de grandes lumières sur les opérations et les projets des insurgents. On prit aussi dans le village deux pièces d'artillerie, beaucoup de magasins d'armes et de munitions, et une grande quantité de pain et de viande, destinée aux miquelets; outre cela, leur corps s'était retiré la veille dans un tel désordre, qu'on ne sut pas où en étaient allés les restes qui n'arrivèrent pas à Granollérs plus de trois à quatre cents.

Le 12, l'adjudant-commandant Devaux vint avec sa colonne se réunir à celle du général Millossewitz, postée devant Mollét. Ce général prit le commandement, et laissant devant Moncada l'adjudant-commandant Devaux avec sa colonne, il dirigea une reconnaissance jusques auprès de San Cugát; les postes des Miquelets qui se trouvaient dans lès montagnes furent surpris et égorgés.

Arrivé devant San Cugát, le général Millossewitz rencontra l'ennemi occupant une position avantageuse, défendue par six pièces d'artillerie, trois à quatre mille hommes, la plus grande partie troupes de ligne, et environ quatre cents chevaux, venus de la partie du Llobregát. Avec tout cela, on ne laissa pas d'attaquer San Cugát qui fut pris, et les troupes qui le défendaient furent passées au fil de l'épée. Les vélites chargèrent avec la plus grande impétuosité la ligne ennemie derrière le village, et repoussèrent deux attaques de cavalerie. La nôtre combattit aussi avec valeur; mais le chef d'escadron Lorenzi étant mort, on ne put, sans ce secours, rendre suffisamment efficace la charge des vélites qui étaient sur le point de se rendre maîtres des canons de l'ennemi.

Comme la nuit s'approchait, et que le général en chef avait donné l'ordre que, sur le soir du même jour, les troupes retournassent dans leurs cantonnements, le général Millossewitz fit rassembler les troupes; les vélites avaient fait les mouvements et les évolutions sous le feu de l'ennemi, de même qu'à la parade, et sur-tout ils ont causé beaucoup de dommage à la ca-

valerie ennemie, dont le chef est aussi resté mort sur le champ de bataille.

On ne peut assez louer et autant qu'elles le méritent, les sages dispositions et la valeur du général Millossewitz. Le chef de bataillon des vélites, Cotti, a montré qu'il était digne de commander ce corps de braves. Le colonel du deuxième italien, Foresti, et le capitaine des ingénieurs, Lafaye, méritent aussi qu'on fasse d'eux une mention particulière.

Le 13, les troupes sont rentrées dans leurs cantonnements ordinaires. Dans cette expédition de trois jours, nous avons tué ou pris à l'ennemi plus de dix-huit cents hommes, et dispersé entièrement sa division du Besós; six pièces de canon, beaucoup de magasins et une quantité immense de munitions, sont tombés entre nos mains.

AFFAIRE DE SAN CUGAT.

Relation espagnole, insérée dans la gazette extraordinaire de la principauté de Catalogne, du 18 *octobre* 1808.

Il ne s'était pas passé vingt-quatre heures depuis l'arrivée des deux cents hussards à la ligne du Llobregát, quand on en éprouva les heureux effets, en montrant que c'était faute de cavalerie qu'on n'avait pu opérer efficacement contre l'ennemi. Ainsi s'est vue l'action du 12 de ce mois, sur San Cugát.

Les ennemis se dirigèrent ledit jour, 12, au nombre

de trois mille hommes pour voler, saccager et incendier les vallées, sous le titre d'attaque, selon leur coutume en pareilles opérations, sur-tout quand un pays est ouvert, sans défense, ou mal défendu. Le général Caldagués averti, sortit à propos, au milieu du même jour, de la ligne du Llobregát, avec seulement deux mille cinq cents hommes de troupes de toutes armes, et six pièces d'artillerie, en trois colonnes. La première commandée par don Charles Montero, lieutenant-colonel du régiment d'infanterie de Soria; la deuxième par don Gaspard Gomez de la Serna, colonel du régiment de Grenade; et la troisième par le colonel don Juan O' Donavan, commandant du troisième bataillon d'Ultonie. Les hussards arrivèrent à l'avant-garde sous le commandement de leur sergent-major don Casimir Loy; et cent hommes de l'escadron de la légère de Catalogne, sous le commandement de leur capitaine don Raymond Armenta, couvraient l'arrière-garde.

Le général Caldagués, assuré de trouver les ennemis à San-Cugát, courut jusqu'à eux; et, arrivant à l'hermitage de Saint-Dominique, il les vit qui, récemment entrés dans le village, avaient posté une avant-garde forte de deux cents hommes. Elle fut désordonnée et mise précipitamment en fuite par le feu, bien dirigé, d'un canon violent et d'un obusier, sous le commandement de don Giles Saenz de Texada, capitaine d'artillerie, commandant l'avant-garde; et par le feu de file des sapeurs royaux, commandés par leur capitaine don Melchior Sylvestre.

A l'instant se présente à la sortie du village une forte colonne ennemie, qui fut valeureusement attaquée par les deux seules compagnies des gardes royales Wallonnes, commandées par le lieutenant-colonel don Manuel Dumont, ayant soin de soutenir les deux cents hommes de Soria.

L'ennemi intrépide s'obstina à s'emparer des deux pièces; mais deux décharges à mitraille et la charge des courageux hussards, conclurent l'affaire dans son principe. Les Français qui ne restèrent pas sur le champ de bataille, fuirent, les uns jusqu'au village, les autres par la gauche, pour sauver leur vie.

Tandis que le général Caldagués s'occupait de ce premier choc, son major-général, don Joseph Aloy, sergent-major du corps royal des Ingénieurs, disposa si à propos l'arrivée de la troisième colonne par la droite de la première, que l'ennemi abandonna le village de peur d'être entouré, et qu'une de ses colonnes qui s'avançait du même côté se dispersa dès qu'elle aperçut la nôtre. Toute la troisième colonne et une partie de la première poursuivirent l'ennemi avec une telle ardeur, qu'il fut délogé successivement de différentes hauteurs, où elles se fortifièrent en le chassant de poste en poste jusque sur les hauteurs de San Pedro. La nuit et l'humidité mirent les Français à l'abri de la colère de nos troupes.

La deuxième colonne qui marcha par la gauche de la première, pour couper l'autre colonne ennemie, ne put la poursuivre parce qu'il faisait nuit; ainsi elle n'entra pas en action.

Le général se voyant sans ennemis, fit battre le rappel, se retira tranquillement et dans le meilleur ordre, pour rétablir ses postes dans la ligne du Llobregát, d'où il était absent depuis onze heures, laissant au village de Saint-Cugát, des preuves de cette rencontre.

Selon les nouvelles les plus modérées, on ne porte pas la perte de l'ennemi, soit en morts ou prisonniers, au-dessous de six cents hommes, parmi lesquels on trouve le chef d'escadron Lorenzi, un officier de cuirassiers et un de chasseurs. Dans les trois classes, il y a beaucoup de vélites royaux. Outre les chevaux qui restèrent morts, on en trouva quelques-uns vivants, et des fusils, des carabines, des pistolets, des sabres, des équipements, et autres dépouilles militaires.

De notre côté, nous eûmes huit morts, trente-six blessés, et douze hommes égarés.

AFFAIRE DU 8 NOVEMBRE 1808.

Relation française, extraite du journal de Barcelonne du 13.

L'armée des insurgés avait successivement reçu de l'intérieur du royaume, des renforts de cavalerie et d'infanterie débarqués à Tarragone: les troupes espagnoles qui étaient en Portugal sont encore venues s'y joindre. Alors le nouveau général en chef a cru que le moment était venu de nous enfermer dans les murs de cette capitale, et de se rendre maître de la belle

plaine dans laquelle elle est située. Le 8 du courant, nous avons été attaqués sur tous les points : le général Goullus, qui commandait notre droite, avec douze cents hommes du septième régiment, et deux cents chasseurs à cheval, avait à repousser une colonne de trois mille hommes de troupes de ligne, deux cents chevaux, cinq pièces d'artillerie et quatre mille miquelets. L'ennemi s'est avancé avec beaucoup d'impétuosité, et s'est emparé du village de San-Andrés. Le général Goullus a voulu que ses soldats reprissent le village, ce qui a été fait aussitôt par une charge à la baïonnette; nos chasseurs commandés par l'adjudant-commandant Devaux, ont exécuté une charge brillante qui a coûté environ cent cinquante hommes à l'ennemi. Le général Goullus se soutenait avec avantage dans sa position, lorsqu'il reçut du général en chef l'ordre de se concentrer davantage derrière le village de San-Andrés, et de lui envoyer sa réserve; dans ce même temps notre gauche était attaquée par deux fortes colonnes d'environ cinq mille hommes de troupes de ligne, et d'autant de miquelets soutenus de cinq pièces d'artillerie, et de trois cents hommes de cavalerie : l'une de ces colonnes s'avançait par le chemin de Molino del Rey, tandis que l'autre, après avoir traversé le Llobregát, marchait sur Hospitalét. Le général Millossewitz qui n'avait qu'un bataillon napolitain, douze cents hommes du cinquième régiment italien, et cent cinquante chasseurs du régiment italien du Prince, voyant son flanc gauche menacé par cette deuxième colonne, jugea nécessaire de se replier; l'ennemi le poursuivit avec ar-

deur et pénétra dans le village de Sans. Sur ces entrefaites le général en chef arriva, et, sans attendre l'arrivée de ses réserves, il fait commencer l'attaque par les mêmes troupes; il donne ordre à la cavalerie de s'élancer sur l'ennemi, ce qu'elle exécute de la manière la plus brillante, ayant à sa tête le major Rambourg. Sans est repris, nos soldats poursuivent l'ennemi jusqu'aux positions qu'il occupait le matin. Une pluie affreuse fit cesser le combat de part et d'autre. Vers trois heures après-midi, la pluie s'étant un peu ralentie, le général en chef ordonna que le général Lechi, qui avait dépassé le village de Sans, et l'adjudant-commandant Devaux, qui était venu par une autre direction, attaquassent de nouveau l'ennemi. Celui-ci n'osa point les attendre, et sa retraite fut tellement précipitée, qu'il laissa en notre pouvoir plusieurs chariots de biscuit et de munitions.

Notre perte est de dix hommes tués, et quarante-cinq blessés. Celle de l'ennemi est plus considérable : nous lui avons fait trente ou quarante prisonniers.

Vingt-cinq voltigeurs du septième qui, avec un officier, avaient été coupés dans le village de San-Andrés, ayant été obligés de se rendre, ont été égorgés, après le combat, de la manière la plus atroce.

Pendant que les deux attaques principales avaient lieu du côté du Llobregát et du Besós, des bandes de miquelets descendaient de toutes les montagnes environnantes. Le poste de San-Pedro s'est vu cerné et attaqué de tous les côtés : les troupes chargées de défendre ce poste, ont repoussé toutes les attaques et montré la plus grande valeur.

AFFAIRE DU 8 NOVEMBRE 1808.

Relation espagnole, extraite de la gazette militaire et politique de la principauté de Catalogne, du 14 même mois.

Excellence, avant-hier je formai le projet d'attaquer l'ennemi pour bloquer de plus près la place de Barcelonne, et tâcher de lui couper sa retraite des positions extérieures qu'il occupait en dehors de cette ville; à cet effet, je divisai mes troupes en cinq colonnes; la première, sous les ordres du maréchal de camp don Grégoire Laguna, qui devait attaquer ce qu'il y avait à San-Andrés et à Hórta; la deuxième, commandée par le colonel du régiment de Grenade, don Gaspard Gomez de la Serna, auquel devait se joindre, avec les troupes de Valldorex, le colonel don Caetan Arzu, pour chasser l'ennemi des villages de Sarria et Gracia; la troisième, dirigée par don Carlos Montero, lieutenant-colonel de Soria, était destinée à tomber sur les derrières de l'ennemi par ses postes de Rosas et de la Pubilla Casa, où il avait de l'artillerie. Le colonel du deuxième régiment de Saboya, don Bruno Barrera, avec la quatrième colonne, devait appuyer l'attaque de la troisième. Ces deux colonnes étaient sous les ordres du maréchal-de-camp comte de Caldaguès, et la cinquième sous ceux du maréchal-de-camp don Carlos de Witte, qui avait pour commandant en second le colonel du régiment suisse de son nom, don Louis de Wimff-

phen, était destinée à déloger l'ennemi des villages de Cornellá, Hospitalét et Sans.

Je m'étais porté de San Boy, avec le major-général d'infanterie, maréchal-de-camp, don Jayme Garcia Conde; le maréchal-des-logis, général don Juan Casanova; le commandant d'artillerie don Juan de Ara, et mes aides-de-camp, afin d'observer les progrès de l'attaque, et de faire les dispositions convenables : l'affaire fut engagée : les troisième et quatrième colonnes chassèrent l'ennemi des postes de Rosas, Pubilla Casa, et même au-delà de Sans : nos soldats arrivèrent jusqu'à moins de quinze cents toises des remparts de Barcelonne, d'où quelques coups de canon furent tirés sur eux. La deuxième colonne arriva, presque sans trouver de résistance, jusqu'à la tour de la vice-Reine; elle n'eut à souffrir que quelques décharges de mousqueterie, l'ennemi n'ayant songé qu'à se retirer sous les murs de la ville.

La première colonne le chassa également de San-Andreu, de San-Andrés et d'Hórta, et prit position dans ces deux derniers villages : enfin la cinquième obtint le même avantage sur les postes de Cornellá et d'Hospitalét; mais une pluie extraordinaire survint tout-à-coup; les chefs des colonnes ne pouvaient plus savoir quelles positions ils occupaient les uns et les autres; les munitions étaient hors d'état de servir. Je crus devoir ordonner la retraite que je commençai, avec la cinquième colonne d'Hospitalét, où je m'étais rendu avec mon état-major; la troisième et la quatrième suivirent le mouvement jusqu'au point d'où elles étaient

parties dans la matinée: la deuxième revint anssi du point où elle était parvenue, se placer à San-Cugát, et la première resta dans les villages d'Hórta et de San-Andrés.

La journée n'eût rien laissé à desirer s'il n'était survenu un déluge; mais enfin notre perte a été peu de chose, comme le prouve l'état ci-joint, et celle des ennemis a été sans comparaison plus forte que la nôtre, d'après les déclarations des prisonniers et des déserteurs.

Le comte de Caldaguès annonce que les gardes Wallonnes, commandées par leurs dignes officiers don Michel Dumont, marquis de Salas, et don Fortuné Fleyres, méritent les plus grands éloges, et leur chef recommande beaucoup le soldat Pierre Villaseca et le caporal du régiment de Grenade, Aparicio Scelozar, qui s'est joint volontairement aux gardes Walonnes, se trouvant éloigné de son régiment: tous deux se sont spécialement distingués.

Le commandant de Soria fait une mention particulière, parmi les officiers de ce corps, du lieutenant don Antoine Topia, chargé de la Guérilla: celui de Saboya cite l'action courageuse du grenadier français Gadan, qui attaqua trois cavaliers ennemis, en tua un, ainsi que son cheval; reçut quatre blessures, et parvint à se sauver par sa présence d'esprit qui lui fit toujours conserver son fusil.

Le comte de Caldaguès cite également le sous-lieutenant du régiment Bourbon, don Gabriel Gonzales Maldonato, lequel, avec quatorze grenadiers, chassa

l'ennemi d'une maison qu'il occupait, et s'y maintint avec une grande valeur pendant toute l'action; il parle avec les mêmes éloges de ses deux aides-de-camp, don Santiago Noguès, lieutenant de Bourbon, infanterie; et don Guillermes Piemilau, sous-lieutenant de cavalerie légère de l'escadron des chasseurs de Catalogne; du major du génie, don Joseph Aloy, major-général de sa division; et comme les services de ce dernier officier ont été oubliés, le comte de Caldaguès croit qu'il mérite d'avoir de l'avancement.

Le maréchal-de-camp Laguna assure que l'ennemi a perdu environ quatre-vingt-dix hommes tués, parmi lesquels deux officiers, sans compter ce qu'il aura perdu dans sa fuite vers Barcelonne. Il recommande, en général, la bonne conduite des officiers et soldats tant de la ligne que des miquelets qui ont combattu sous ses ordres.

Le maréchal-de-camp don Carlos de Witte, qui dirigeait la cinquième colonne sous mes yeux, fit fuir l'ennemi des bords du Llobregát, des villages de Cornellá et d'Hospitalét, et resta formé en bataille sur le flanc droit pour soutenir le comte de Caldaguès, jusqu'à ce qu'ayant perdu les Français de vue, je lui ordonnai de se retirer à Molino del Rey. Il fit neuf prisonniers : un de ses miquelets fut tué, un autre blessé, ainsi que deux soldats de ma garde d'honneur. Le général de Witte loue l'intrépidité de la troupe qu'il a commandée; tant officiers que soldats, la rapidité avec laquelle ils ont exécuté les évolutions ordonnées, malgré les torrents de pluie et la boue qu'ils avaient par-fois jusqu'aux ge-

noux; mais sur-tout il cite avec le plus grand intérêt, l'habileté du lieutenant du génie don Selez de Roda, qui parvint à établir en un moment le pont de chariots pour passer le Llobregát, malgré la crue des eaux et l'obscurité de la nuit.

Je dis avec plaisir à V. Exc. que tous les généraux, officiers et soldats de diverses armes, ont rempli tous mes vœux, qu'ils ont donné mille preuves de valeur, de constance et d'activité, au milieu de l'averse horrible qu'ils ont eu à supporter pendant la nuit, et la plus grande partie de la journée.

AFFAIRE DU 10 NOVEMBRE 1808.

Relation française, extraite du journal de Barcelonne du 18.

Le 9, une pluie continuelle empêcha toute opération.

Le 10, la colonne qui avait attaqué San-Andrés occupait une position avantageuse dans les montagnes. Les troupes de ligne, parmi lesquelles se faisaient remarquer vingt compagnies de grenadiers provinciaux, avaient établi leur camp sur la crête de la Cordillère, entre Gracia et Hórta, dont les miquelets couronnaient tous les mammelons jusqu'auprès de San-Pedro. Le général en chef résolut de les attaquer avec toutes les troupes disponibles de la division Chabran, et se rendit en personne auprès de ce général, en arrière de San-Andrés, pour diriger l'opération. Vers midi, les deux bataillons du trente-septième et du quatre-

vingt-treizième commandés par l'adjudant-commandant Devaux, gravirent la montagne entre Gracia et Hórta, marchant à l'ennemi avec une rare intrépidité. Ce mouvement rapide ne fut pas ralenti par le feu que ces braves soldats eurent à essuyer. En ce moment même, le chef de bataillon napolitain d'Aquino, chargé de prendre la position à revers, par la gauche, avec quatre compagnies de son régiment, attaquait les miquelets qui garnissaient les hauteurs, et les culbutait sur tous les points : il fut parfaitement secondé par la deuxième compagnie du trente-septième, capitaine Baland, qui donna dans cette occasion de grandes preuves de valeur. Le général Goullus ayant formé en arrière de San-Andrés le septième régiment provisoire de chasseurs à cheval, détacha un bataillon conduit par le capitaine Évrard, pour soutenir l'attaque de l'adjudant-commandant Devaux; il lança aussitôt dans la plaine la plus grande partie de ses chasseurs, pour gagner Hórta et menacer la retraite de l'ennemi. Avec le septième régiment et le reste de sa cavalerie, il se porta sur San-Andrés, tandis que le colonel Guéry, avec un escadron de cuirassiers, une compagnie de voltigeurs et deux pièces d'artillerie, s'avançait sur le chemin de Barcelonne. Ces dispositions, exécutées avec une précision remarquable, décidèrent le sort du combat. Nos bataillons chargèrent l'ennemi, le mirent en pleine déroute, et s'emparèrent de la position qu'il occupait sur les montagnes de Gracia, en lui causant une perte de deux cents hommes à-peu-près. Les voltigeurs de ces deux bataillons et la cavalerie le poursuivirent bien au-delà d'Horta, et enlevèrent son camp de réserve situé

sur une éminence de l'autre côté du village. Le général Goullus entra dans celui de San-Andrés, et fit avancer son artillerie jusqu'à Moncada. Nous avons trouvé dans les camps ennemis une grande quantité de poudre et de munitions. La perte des Espagnols, en tués et blessés, n'est pas de moins de cinq cents hommes; nous n'avons eu qu'un capitaine blessé.

Le même jour l'ennemi avait répété son attaque contre le poste de San-Pedro; mais il avait été repoussé.

Le brillant résultat de cette journée est dû à la valeur des troupes, à la précision et à la rapidité des mouvements ordonnés. Les compagnies napolitaines, sous les ordres du chef de bataillon d'Aquino, ont rivalisé de gloire avec la division française qui, dans cette affaire, a battu des forces triples des siennes, parmi lesquelles se trouvaient les meilleures troupes de ligne espagnoles. Le général en chef ne manquera pas de recommander aux bontés de S. M. l'Empereur, les chefs des corps qui ont contribué à l'heureux succès de cette journée; ainsi que les officiers qui s'y sont distingués.

AFFAIRE DU 10 NOVEMBRE 1808.

Relation Espagnole, extraite de la gazette militaire et politique de la principauté de Catalogne, du 14 même mois.

Excellence, après l'affaire du 8, le maréchal-de-camp, don Grégoire Laguna, était resté sur les hauteurs de San-Andrés et d'Horta avec sa division.

Dans la journée du 10 courant, vers deux heures de l'après-midi, il fut attaqué, sur cinq points différents de la position qu'il occupait, par des forces qui s'élevaient de trois à quatre mille hommes d'infanterie et trois cents chevaux. Malgré qu'il ne perdit pas un instant pour se mettre en défense, l'attaque fut encore plus rapide que ses dispositions, et nos troupes n'eurent d'autre parti à prendre que celui de s'élancer sur l'ennemi avec une fureur héroïque. Après un combat d'une heure, soutenu par les grenadiers provinciaux et les miquelets du colonel don François Milans, à l'effet de protéger la retraite de la division et de l'artillerie contre des forces supérieures, contre lesquelles elles n'avaient pas d'appui sur ces hauteurs, nos troupes parvinrent à gagner San Cugát, sans désordre, quoique privées de chaussure, et sans avoir pris aucun aliment.

L'action a été plus vive que longue. Le régiment de ligne français, n° 7, a été presque entièrement détruit. Nous n'avons eu de notre côté que six morts, vingt blessés et soixante-quinze prisonniers ou égarés.

Le général de division donne de grands éloges à ses troupes de toutes armes, etc., etc.

N° 4.

ARRÊTÉ

DE LA JUNTE SUPRÊME DE CATALOGNE,

PORTANT QU'IL SERA LEVÉ INCESSAMMENT QUARANTE MILLE HOMMES DANS CETTE PROVINCE.

Relation de ce qui a été résolu par la Junte suprême du gouvernement de la principauté de Catalogne, relativement à l'armée qui doit être formée pour la défense et la sûreté de la patrie, et à la méthode qui doit être suivie pour compléter cette armée.

En premier lieu, cette armée sera composée de quarante mille hommes effectifs; et pour y parvenir, il sera fait dans chaque ville, bourg ou village de la principauté, un *enrôlement général* de tous les habitants, depuis l'âge de seize ans jusqu'à celui de quarante révolus; le service sera exécuté de la manière suivante:

1° L'enrôlement sera général pour tous les individus présents, depuis l'âge de seize ans jusqu'à celui de quarante révolus, non mariés, mariés et veufs, sans exception ni distinction de classes.

2° Tant que le nombre des célibataires sera suffisant, ceux-ci seront exclusivement appelés; à défaut des célibataires, les hommes mariés et les veufs; ceux de ces deux dernières classes qui n'ont pas d'enfants, devront marcher de préférence.

3° Le contingent assigné à chaque lieu, bourg, village ou ville, étant complet, le surplus des enrôlés sera regardé comme formant une réserve, prête à servir en cas de besoin, en qualité de *somatènes;* à cet effet, cette réserve sera organisée en compagnies et bataillons; ces bataillons seront exercés au maniement des armes, d'après le réglement qui leur sera envoyé par les juntes principales de leur arrondissement.

4° Le capitaine-général ordonnera, quand il le jugera convenable, que cette armée soit relevée par une autre; et cette opération aura lieu d'après les dispositions d'un nouvel enrôlement, qu'il pourra prendre d'accord avec la Junte suprême.

Et pour qu'il n'y ait aucun retard dans l'exécution de tout ce qui est ainsi convenu, comme objet qui doit fixer avant tout l'attention, à cause de l'urgence, il est ordonné que toutes les mesures prescrites soient ponctuellement exécutées, dans le délai de huit jours, à compter du moment où l'avis en aura été reçu.

Chaque ville, bourg et village de la principauté fournit un contingent sextuple de celui qui lui fut assigné en 1806, conformément au calcul qui a été fait pour obtenir un effectif de quarante mille hommes, ainsi qu'il a été reconnu nécessaire pour couvrir les points les plus importants de la province.

A Lérida, le 20 juin 1808.

Par arrêté de la Junte suprême du gouvernement de la principauté.

Signé : JOSEPH-XAVIER DE BERGA.

22.

ORGANISATION DE L'ARMÉE

Levée en Catalogne ; solde assignée aux officiers et soldats.

La Junte suprême du gouvernement de la principauté de Catalogne, résidant en cette ville de Lérida, en conséquence de son arrêté du 20 du courant, relatif à la formation d'une armée active de quarante mille hommes, et de celle de réserve, ordonne ce qui suit :

1° Des quarante mille hommes fournis par la population de la principauté, pour le service de ligne ou actif, il sera formé quarante bataillons (*tercios*) qui prendront le nom de *bataillons de Catalogne.*

2° Chaque bataillon aura dix compagnies ; chaque compagnie un capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant, un premier sergent, trois seconds sergents, huit caporaux, cent soldats et deux tambours. Il y aura de plus un aumônier et un chirurgien par bataillon.

3° L'état-major sera choisi par S. Exc. le capitaine-général.

4° Les autres officiers, jusqu'au grade de capitaine inclusivement, seront nommés par les juntes d'arrondissements qui choisiront les plus jeunes et les plus aptes parmi ceux qui sont actuellement au service, ceux qui ont déja servi dans l'armée ou dans les corps de miquelets levés en 1794, suivant le mérite respectif et la réputation des individus dans le pays, la confiance qu'ils inspirent à leurs concitoyens, et finalement parmi

les jeunes gens portés sur l'enrôlement général : il en sera de même, proportion gardée, pour les grades de sergent et de caporal.

5° Afin que l'instruction nécessaire soit plutôt acquise par ceux qui doivent entrer dans la formation des bataillons et compagnies de service actif, chaque commune enverra, dans le délai précis de six jours, au chef-lieu de l'arrondissement, les hommes de son contingent, conformément à la circulaire de ce mois.

6° Dans le cas où il ne se présenterait pas dans la commune le nombre de volontaires suffisant, elle y suppléera par les moyens qu'elle jugera convenables, sans toutefois offrir de prime, ni aucun autre avantage pécuniaire, et elle veillera à ce que de toute manière son contingent soit complet.

7° Chaque soldat recevra par jour *quatre réaux de veillon;* le caporal cinq, le sergent six; et tous, deux livres de pain. Sur cette solde, il sera retenu un réal par jour, tant pour les objets d'habillement qui seront fournis en temps nécessaire et sous la surveillance des corps, que pour l'achat ou la réparation des armes détériorées hors d'action de guerre. Il sera tenu compte de cette petite masse; et, à la fin de chaque trimestre, l'excédant, s'il en existe, et s'il n'est pas affecté aux fournitures extraordinaires d'habillement et de chaussure, sera délivré à chacun.

8° Les officiers desdits bataillons jouiront des appointements ci-après, savoir : les capitaines, quinze réaux; les lieutenants, douze; les sous-lieutenants, neuf; le chirurgien et l'aumônier, douze. Il n'y aura de rations d'orge et de paille pour l'infanterie qu'en faveur

des officiers d'état-major; ceux-ci les recevront conformément à leur grade, en suivant l'ordonnance.

9° Le soldat en campagne jouira de l'étape sous l'intervention des commissaires des guerres et des chefs des corps; la valeur de la dite étape sera déduite de la solde; on aura soin qu'elle soit de bonne qualité et réglée, d'après l'usage, à un prix équitable, afin qu'il reste au soldat le plus d'argent possible pour satisfaire ses autres besoins.

10° Pour le moment il ne sera délivré à chaque soldat, caporal ou sergent, qu'un *habit-veste*, suivant le costume actuel de chaque arrondissement; sur le collet sera inscrit le numéro du bataillon; et ces numéros se rempliront successivement à mesure que chaque corps sera au complet.

11° A mesure que les miquelets recevront leur habillement en entier, l'uniformité s'établira: l'uniforme général sera, autant que possible, analogue, par la couleur, la façon et les ornements, au costume du jour, et coupé suivant la forme la plus élégante et la plus moderne parmi les jeunes gens de chaque classe, dans leur arrondissement respectif: les officiers adopteront, sinon la coupe de l'habillement, au moins les couleurs et ornements employés pour les soldats. Les juntes s'occuperont de cet objet dans chaque arrondissement, et toutefois attendront l'approbation du capitaine-général de la province.

12° Les corps qui se distingueront par leur bonne discipline, leur instruction, ou dans une action de guerre digne de récompense, et jugée telle par le capitaine-général, auront droit à recevoir des effets de

grand et de petit habillement, qui leur seront donnés par la province à titre de gratification.

13° Il est accordé aux officiers et soldats au service de la province, la même solde et les mêmes avantages que ceux dont jouissent les corps de miquelets.

14° Les villes, bourgs ou villages, dans lesquels se trouveraient simplement en garnison les bataillons ou les compagnies de miquelets, leur fourniront logement, lit, feu, sel et lumière : ainsi les chefs auront soin que les soldats n'aillent point couper de bois ou causer du dommage aux propriétaires.

15° Il n'y aura nul décompte ou retenue soit pour les *Invalides*, soit pour le *Mont-de-piété;* mais la province se charge d'assurer les retraites ainsi que tout ce qui correspond au mont-de-piété, pour les soldats, officiers et gens attachés à l'armée, qui ont des droits à ces avantages, en suivant les règles observées dans l'établissement des *Invalides* ou *retraités*, et *Monts-de-Piété*, et proportion gardée avec le traitement respectif de chacun.

16° Les officiers, soldats, et personnes attachées à l'armée, recevront le logement chez le bourgeois (hospitalidad) quand la chose sera possible, et dans ce cas, ils n'auront ni pain ni solde pendant la durée de leur établissement chez le bourgeois.

A Lérida, le 23 juin 1808.

Par la Junte suprême de la province.

Signés : Géronimo MARIA, évêque de Lérida, président, et Joseph Xavier de BERGA, secrétaire.

N° 5.

DÉCRET

Sur la formation d'une compagnie de femmes de Gironne, sous le nom de Sainte-Barbe. Réglement proposé à cet effet par le gouverneur de la place, don Mariano Alvarez.

Don Mariano Alvarez de Castro, etc., S. Exc. le marquis de Coupigny, général de l'armée de Catalogne, « connaissant le courage et le patriotisme dont les « femmes de Gironne ont donné des preuves à toutes « les époques, sur-tout quand cette ville a été assiégée, « et particulièrement pendant le siège actuel; voulant « en outre qu'il soit rendu un hommage public à leur « héroïsme, et que leur valeur soit employée avec plus « d'ensemble et d'utilité pour la cause commune et pour « le soulagement des défenseurs de la patrie; désirant « également que, par la suite, S. M. étant exactement « informée de l'intrépidité desdites femmes de Gironne, « puisse récompenser leur mérite et leurs services par « d'honorables distinctions, ou les doter convenable- « ment pour qu'elles puissent s'établir conformément « à l'état de leur famille, et enfin pour que la gloire de « ces héroïnes soit éternelle;

« A résolu, par son ordre du 22 du courant, qu'il « serait formé une compagnie de deux cents femmes, « toutes jeunes, robustes et d'un mâle courage, sans « distinction de classes; lesquelles seront employées à « donner des secours ou des soins aux soldats et bour- « geois sous les armes, qui auraient le malheur d'être « blessés, ainsi qu'à porter aux différents postes les mu- « nitions de guerre et de bouche, afin que de cette ma- « nière le nombre des combattants qui font face à l'en- « nemi, éprouve moins de diminution. Trois d'entre « elles seront chargées du commandement de la com- « pagnie, avec les titres de premier, deuxième et troi- « sième commandants : elles distribueront les ordres à « chaque poste désigné où elles auront à faire le service. « MM. Farro de Roca et Perez Claras dirigeront l'orga- « nisation de la susdite compagnie. »

J'ordonne que cette disposition de S. Exc. soit rendue publique par un édit. Le beau sexe, instruit des sentiments de S. Exc., pourra se présenter aux commissaires ci-dessus nommés, dans la salle capitulaire de l'hôtel-de-ville, pour s'enrôler dans la nouvelle compagnie de Sainte-Barbe. Aussitôt que le nombre de femmes volontaires s'élèvera à cent, elles seront convoquées à l'effet de choisir et nommer elles-mêmes leurs chefs. J'espère, de leur patriotisme bien connu, que toutes celles qui sont propres à cette espèce de service se présenteront à l'envi, et qu'elles se dévoueront sur-le-champ à l'exercice de leur glorieuse tâche. Je n'omettrai aucune occasion de rendre compte de leur mérite à S. Exc., qui de son côté en élèvera la con-

naissance jusqu'à S. M., dont les grâces et les faveurs seront le digne prix de ce dévouement extraordinaire.

A Gironne, le 28 juin 1809.

Signé : MARIANO ALVAREZ.

Par ordre de S. Exc. le docteur don André Cavallo, secrétaire.

N° 6.

RAPPORT

Fait à S. Exc. le comte de l'empire, ministre-directeur de l'administration de la guerre, par le commissaire-ordonnateur du cinquième corps de l'armée d'Espagne.

Monseigneur, il est impossible de se trouver dans une position plus fâcheuse que la mienne; je suis chargé de l'administration d'une armée où il n'existe rien à administrer, dans laquelle je n'ai presque aucune ressource, et où je n'ai pas les moindres moyens pour en créer. Ainsi que j'ai eu l'honneur d'en prévenir V. Exc., je me suis fait rendre compte de la situation des divers services de l'armée; je lui ai annoncé un rapport sur cet objet: voici, Monseigneur, l'état des choses.

Vivres-pain et légumes. Le service des vivres se fera exactement dans l'intérieur, tant que l'armée ne se mettra pas en mouvement; passé la frontière, il ne se fait dans ce moment qu'au moyen de quelques voitures

à loyer, provenant des réquisitions faites dans le département de l'Hérault; mais aussitôt que nous aurons dépassé Figuières, nous serons réduits à quelques faibles approvisionnements que, par l'ordre du général en chef, on transporte dans ce fort; car il ne faut nullement compter sur les ressources de l'Espagne qui se trouve entièrement dévastée dans la partie de la Catalogne.

Vivres-viande. Les entrepreneurs des vivres-viande fourniront tant que nous serons dans l'intérieur; ce n'est qu'avec des peines infinies que j'ai décidé le chef de ce service à continuer sa fourniture sur les points de la Junquéra et de Figuières, parce qu'il dit avec raison qu'il n'est chargé que du service de l'intérieur. Il en sera donc pour ce service comme pour celui des vivres-pain, lorsqu'on se mettra en marche; et cependant l'armée peut encore moins espérer pour cet objet que pour le précédent, car, jusqu'à Gironne, la contrée ne peut procurer aucuns bestiaux.

Fourrages. Jusqu'à ce moment le service des fourrages s'est bien fait au moyen des réquisitions que V. Exc. a frappées sur les départements voisins. Aujourd'hui cette ressource est épuisée, et je ne sais plus comment j'y pourvoirai, ce département n'ayant aucuns moyens. On trouvera encore un peu de paille, mais il faudrait de l'avoine pour suppléer au foin, et il n'existe pas plus de fonds pour l'un que pour l'autre. S. Exc. le colonel-général a fait acheter pour cinquante mille francs d'avoine qu'il réserve pour le moment où il commencera ses opérations. On ne peut toucher à ce faible approvisionnement qui à peine suffira pour dix jours

Si les troupes de cavalerie et d'artillerie n'avaient pas été traitées comme en campagne, et eussent continué à pourvoir à leurs besoins, au moyen de leurs masses, jusqu'au moment où elles se seraient mises en mouvement, on aurait conservé des approvisionnements qui aujourd'hui seraient bien précieux : et il en est de même pour les autres vivres que les troupes reçoivent.

Hôpitaux. Les hôpitaux de la dixième division militaire étant insuffisants, et n'ayant pas même tout ce dont ils auraient besoin, on est obligé d'évacuer les malades, qui sont nombreux, sur les divisions voisines. Deja même une grande partie est passée aux extrémités de la neuvième division : des évacuations aussi éloignées sont très-préjudiciables à l'armée, et souvent même elles sont cause de la mort des militaires. Il faudrait, pour diminuer ces inconvénients, établir un hôpital de six cents malades à Figuières, et un de trois cents à la Junquéra. Les locaux existent, mais, sans ressources et sans moyens, on ne peut rien faire : à Figuières seulement on peut placer quelques malades en ce moment.

Quant aux ambulances qu'il faudrait pour l'armée active, il n'y a absolument rien, ni médicaments, ni linge à pansements, ni ustensiles, ni fournitures ; et il n'y a pas un sou à disposer pour assurer un service aussi essentiel : ainsi les blessés ne pourront pas même recevoir les premiers secours.

Transports militaires. Les transports qui doivent servir pour les vivres, les fourrages, les hôpitaux et les autres parties de l'administration, consistent, dans ce

moment, en une centaine de mauvaises charrettes, conduites par trois cents mauvais chevaux ou mulets, et trois cents mulets de bât; les harnois même de ces équipages sont en lambeaux: le tout provient des réquisitions faites dans les départements voisins.

De tels moyens de transports, Monseigneur, sont insignifiants pour une armée de trente mille hommes; et il en résultera que lorsqu'on se mettra en campagne, eût-on à Perpignan, même à Figuières, des approvisionnements en tous genres, l'armée manquera de tout.

Personnel. Le nombre des commissaires des guerres est insuffisant; je n'en ai point pour employer au parc d'artillerie, à la police supérieure des hôpitaux, dans les places de la Junquéra et de Figuières; et il m'en faudrait encore deux de disponibles pour organiser les services dans les places, à mesure que nous avancerons.

Je m'occupe de l'organisation du personnel de tous les services; beaucoup d'employés sont nommés par V. Exc., plus encore par l'ordonnateur Eyssautier; néanmoins les cadres ne sont pas remplis entièrement. Cependant ce n'est pas ce qui me manquera; mais ceux qui sont nommés ne reçoivent rien; car, quoique cette dépense fasse partie de la solde, le payeur ne veut pas payer, parce qu'il n'est pas autorisé. De mon côté je ne puis rien pour eux, parce que je n'ai pas de fonds; de plus, j'ignore quels sont les appointements qui doivent être alloués à la plupart. J'aurai l'honneur de vous envoyer par le prochain courrier l'organisation

pour chaque service en particulier, pour le soumettre à votre approbation.

Telle est, Monseigneur, la situation dans laquelle se trouvent les administrations de l'armée qui doit entrer en Catalogne; elle est affreuse, désespérante pour moi: ce n'est que par de prompts secours en tous genres, Monseigneur, que vous pouvez y remédier; car, sans fonds et sans approvisionnements, je ne puis absolument rien. Le payeur de la dixième division a plus d'un million en caisse pour la solde, et on ne peut toucher un sou pour l'administration; ainsi, au milieu de l'abondance nous manquons de tout. J'ignore quelles sont les intentions du général en chef; mais je crois impossible, Monseigneur, qu'il puisse tenter d'entrer en campagne, dans un état de choses aussi déplorable.

Je suis, etc.

Signé : REY.

N° 7.

LETTRE

Du vice-connétable, major-général, au général Gouvion Saint-Cyr.

L'Empereur, M. le général Saint-Cyr, me charge de vous faire connaître que, dans la situation actuelle des choses, il vous donne *carte blanche* pour tout ce qui est relatif aux opérations militaires; votre direction

générale doit avoir pour principes les dispositions suivantes :

1° Secourir le général Duhesme;

2° Faire à Figuières des magasins considérables aux dépens de l'ennemi;

3° Soumettre les vallées, et faire porter sur elles tout le poids de la guerre;

4° Enfin, soumettre l'ennemi.

Correspondez souvent avec moi, général, et adressez-moi l'état de situation de votre armée.

Le vice-connétable, major-général,

Signé : ALEXANDRE.

N° 8.

NOMINATION

DE SAINT NARCISSE, PATRON DE GIRONNE, AU COMMANDEMENT EN CHEF DE L'ARMÉE DE TERRE ET DE MER.

Décret rendu le 20 *juin* 1808 *par la Junte suprême de Gironne, par lequel saint Narcisse, martyr et patron de cette ville, est nommé généralissime de ses armées.*

Don Ferdinand VII, par la grâce de Dieu, roi d'Espagne et des Indes, etc., etc.; et, en son nom, la ville de Gironne représentée par la très-illustre Junte, com-

posée des juntes gubernative et économique, du très-illustre corps municipal, du très-illustre chapitre des révérends PP. supérieurs des ordres religieux, et autres personnes de distinction de la ville (on omet ici leurs noms); en la salle capitulaire de l'hôtel consistorial, sous la présidence du colonel don Julien Bolivar, lieutenant de roi de la place;

Il a été exposé:

Que, dans tous les temps, l'invincible et glorieux martyr saint Narcisse n'a cessé de dispenser une protection spéciale à cette principauté, notamment aux époques des invasions des Français en 1286 et 1653, opérant toutes sortes de miracles en faveur des habitants de la contrée;

Considérant que la victoire obtenue par cette ville sur la puissante armée venue de Barcelonne, sous les ordres du général de division Duhesme, lequel fut complètement battu et repoussé en diverses attaques qu'il tenta contre la place le 20 juin dernier, est uniquement due à la protection dudit patron et martyr saint Narcisse.

Que la piété, non moins que la reconnaissance, réclament un témoignage expressif et perpétuel qui transmette le souvenir d'un tel bienfait, et de la fervente dévotion de tous les habitants de Gironne, et autres individus qui concoururent à cette mémorable défense;

Que dans la circonstance critique où se trouve la patrie pour maintenir, à tout prix, les droits du seigneur don Ferdinand VII, auguste souverain de cette monarchie, et défendre à la fois la vie, les intérêts et les propriétés des habitants, contre la tyrannie et l'op-

pression de Napoléon Bonaparte, empereur des Français, il est nécessaire de nommer un chef capable de diriger les opérations et de repousser l'ennemi.

Que nul ne peut mieux que le susdit patron et martyr saint Narcisse, remplir ce but glorieux, par la vertu qu'il a reçue du Très-Haut, et qu'il a visiblement manifestée dans toutes les occasions.

D'après ces motifs, voulant donner un témoignage de la reconnaissance de tous les habitants de cette ville et de sa banlieue, et satisfaire au vœu général :

La Junte suprême a résolu de nommer et nomme formellement, au nom de S. M. le seigneur don Ferdinand VII, généralissime des armées de terre et de mer, qui lui sont subordonnées, l'invincible patron et martyr saint Narcisse, et lui confie la défense de cette ville, de sa banlieue et de toute la principauté et autres lieux où elle portera ses armes pour conquérir la liberté de la royale personne de Ferdinand VII, auguste souverain de l'Espagne : ce généralissime inspirera à tous les chefs, officiers et soldats, la valeur, le zèle et la force nécessaires pour soutenir la cause du roi, de la patrie et de la religion ; il conduira toutes nos entreprises à la fin la plus satisfaisante, et nous le supplions humblement de daigner admettre la présente nomination et l'emploi que notre pieuse confiance lui assigne ; de nous accorder sa haute et puissante protection en laquelle jadis nos devanciers mirent aussi toutes leurs espérances, pour la plus grande gloire de Dieu.

De plus, attendu que la junte particulière de gouvernement, dans la susdite journée du 20 juin der-

nier, au moment où l'ennemi attaquait la place et se disposait à monter à l'assaut, fit un vœu, audit patron et martyr, portant que, s'il la sauvait d'un si grand danger, elle ferait célébrer tous les ans un anniversaire avec une messe solennelle et sermon dans la chapelle de l'église collégiale de Saint-Féliù, où repose le corps sacré du saint, à laquelle seraient tenus d'assister le très-illustre chapitre et le corps municipal,

Et qu'en effet, par un miracle évident, une victoire complète nous fut accordée, qui ne saurait être attribuée, en raison de la force supérieure de l'ennemi, qu'à l'intercession du bienheureux saint Narcisse;

Décrète que ledit vœu est solennellement confirmé, et sera exécuté dans toutes ses parties, sauf à obtenir, en temps et lieu, l'autorisation apostolique.

Ordonne, en conséquence, que dimanche prochain, 3 du courant, le présent décret soit notifié à Saint Narcisse en personne : qu'à cet effet, en signe de sa nouvelle qualité, solennellement reconnue, les riches décorations, emblêmes du commandement (la ceinture, l'épée et le bâton de général en chef), lui seront présentés et déposés dans son cercueil.

Suivent les signatures.

Ce décret signé par tous les députés et revêtu des formes légales, par le notaire don François Pinget, Dorea, fut reçu au bruit des acclamations générales et l'on ne songea plus qu'à son exécution renvoyée au dimanche.

Ce grand jour arriva : vers neuf heures et demie du

matin l'illustre Junte se rendit, de l'hôtel consistorial, à la chapelle de Saint-Narcisse.

A la tête de la procession on voyait la bannière du saint escortée par un détachement de la garde bourgeoise, un drapeau et une caisse enlevés aux Français le jour de l'attaque; venaient ensuite sur deux rangs les prieurs et prudhommes des colléges et corporations, les membres de la Junte et du corps municipal, les RR. PP. supérieurs des couvents, les curés des paroisses et les autres personnes de distinction invitées; enfin, le lieutenant de roi, président, qui portait dans un bassin d'argent les décorations du généralissime, un bâton à pomme d'or, une épée, dont la garde du même métal était d'un grand prix, et une ceinture richement brodée.

Le régiment d'Ultonie, précédé de sa musique, fermait la marche et donnait un aspect guerrier à ce pieux cortège qui traversa dans le plus grand recueillement la place aux Herbes et la rue de la Ballesterie, au milieu d'une foule de spectateurs, et s'achemina vers la chapelle, où l'attendait le très-illustre chapitre de la sainte église avec celui de la collégiale de Saint-Féliù. Aussitôt le chanoine don Miguel Molinas, assisté de ses collègues don Poucio Torres et don Ramore Mirosa, célébra la sainte messe au son de la musique de la cathédrale. Le redoutable sacrifice étant achevé, le proviseur de l'évêché, don Joseph Pérez de Tobia, chanoine de ladite sainte église, revêtu de la chape pluviale, le président, plusieurs membres de la Junte et du corps municipal, quelques chanoines et d'autres personnes de distinction,

entrèrent dans le caveau où est le corps de notre bienheureux martyr et là, toutes les portes ouvertes, lui firent notifier à haute voix par le notaire, le décret ci-dessus mentionné. Le proviseur prit les décorations des mains du seigneur président et les remit au saint, en les disposant, chacune en son lieu et place, dans le cercueil....... Tous les spectateurs fondaient en larmes, de joie.....

De tout ce que dessus, il fut donné acte, non-seulement par le notaire, mais encore par les chanoines Lagrifa et Jefaras, notaires des chapitres et de l'administration des anniversaires de la collégiale, et par le greffier secrétaire du corps municipal Perez Claras; une expédition également autorisée fut déposée dans le cercueil.

La cérémonie ainsi terminée, il fut chanté un *Te Deum*, après lequel le cortège retourna à l'hôtel-de-ville dans le même ordre qu'il en était parti. La bannière du saint, le drapeau et la caisse enlevés aux Français restèrent suspendus aux voûtes de la chapelle, comme gages de notre reconnaissance pour les faveurs et la puissante intercession de saint Narcisse.

Puissent les générations futures garder un éternel souvenir de ses bienfaits et rendre de continuelles actions de graces à Dieu qui opère tant de miracles par son illustre martyr.

On ne vit jamais un spectacle aussi touchant, aussi magnifique : la chapelle était parfaitement illuminée : la multitude de spectateurs de toutes les classes; l'appareil; la solennité de la fête; les cris de vive notre géné-

ralissime, qui retentissaient de tous les côtés au moment où les marques du commandement supérieur étaient présentées au saint; les larmes qui coulaient de tous les yeux, donnaient à la cérémonie un caractère qu'il serait impossible de définir. On eût dit que la gloire du Très-Haut était descendue au milieu du temple, comme autrefois elle descendit dans celui de Salomon, et que Dieu daignait accepter et bénir nos hommages. Les cœurs étaient inondés d'un plaisir ineffable que l'esprit céleste peut seul donner et qui est, pour ainsi dire, une émanation des incompréhensibles jouissances des élus dans le sein de l'Éternel. Oh religion sainte! toi seule peux nous rendre heureux dans ce monde; tu fortifies l'ame; tu l'élèves jusqu'au trône inaccessible de la divinité. Ah! qui pourra avoir la gloire d'établir ton empire au milieu de chaque nation de la terre et de planter ta croix triomphante sur les ruines de l'impiété et du libertinage.

Cette relation a été extraite de l'ouvrage espagnol intitulé *Barcelona Cautiva*, du Père Ferrer.

Nota. Les pièces Nos 9 et 10 se trouvent à la fin du volume.

N° 11.

RAPPORT

Du ministre de la guerre à S. M. l'Empereur et Roi.

Paris, le 9 décembre 1808.

J'ai l'honneur de mettre sous les yeux de l'empereur, le résultat de l'examen que j'ai fait du rapport adressé au prince de Neuchâtel, par les généraux Chabran et Lechi et dont S. M. m'a fait le renvoi par son ordre du 26 novembre.

La garnison de Barcelonne était composée au 1er novembre de neuf mille sept cent dix-huit hommes et mille quatre cent quatre-vingt-deux chevaux.

Il existait au 5 du même mois, dans les magasins de la ville, tant en grains qu'en farines, de quoi fabriquer.................. 212,400 rations de pain.

Plus........ 14,000 *id.*

Total..... 226,400 *id.*

Cet approvisionnement, en supposant qu'il n'eût plus été possible, depuis lors, d'alimenter ces magasins, présentait des ressources pour nourrir la garnison de neuf mille sept cent dix-huit hommes pendant vingt-quatre jours, c'est-à-dire, jusqu'au 26 novembre.

Indépendamment de ces ressources il existait encore, à la même époque du 5 novembre, tant à la citadelle

qu'au fort Monjuich, un approvisionnement suffisant, dès-lors, pour faire subsister la garnison de Barcelonne pendant environ un mois, c'est-à-dire, jusqu'au 1er janvier prochain, ainsi que S. M. l'avait jugé.

J'ai informé le général Gouvion Saint-Cyr de cet état de choses.

Nota. Ce rapport a été fait aussi d'après la correspondance du général Duhesme, dont on peut voir ci-après deux extraits.

EXTRAITS

De lettres écrites par le général Duhesme au prince de Neuchâtel, vice-connétable, major-général

Barcelonne, le 8 septembre 1808.

J'ai pour deux mois de blé dans mes magasins. Je puis encore en ramasser pour un mois : ainsi, au mois de décembre nous serons fort mal à notre aise si l'on ne tâche pas de nous envoyer de France, des navires chargés de blé, d'avoine, de viande salée et de riz, etc., etc., etc.

Barcelonne, le 13 octobre 1808.

J'ai du blé pour jusqu'en décembre ; mais alors, il y aura grande disette si l'on ne tâche pas d'en faire parvenir de France.

N° 12.

EXTRAIT

D'une lettre du ministre de la guerre au général Gouvion Saint-Cyr.

Paris, le 26 octobre 1808.

Donnez-moi quelques nouvelles politiques et militaires relatives à la Catalogne : suivant une lettre du maréchal Ney, les choses vont beaucoup mieux et l'on s'attend à moins de résistance qu'on n'en avait auguré d'abord. L'essentiel, mon cher général, est de tenir Duhesme au courant de tout ce qui se passe; il ne faut rien épargner pour cela et *pour lui envoyer des vivres.* Je vous prie d'avoir un officier, à poste fixe, à Port-Vendres, qui n'ait d'autre mission que de faire envoyer les gazettes et notamment celles d'aujourd'hui, au général Duhesme, et de la farine, ne fût-ce que six ou huit sacs à-la-fois.

Tout à vous,

Signé : Comte d'HUNEBOURG.

Cet extrait est de la main du ministre.

N° 13.

LETTRE

Du prince de Neuchâtel, vice-connétable, major-général, au général Gouvion Saint-Cyr.

Burgos, le 13 novembre 1808, 3 heures du matin.

L'Empereur, général, apprend avec le plus vif mécontentement que vous avez mis vos dragons à pied pour se battre en Catalogne; son intention est que vous leur rendiez sur-le-champ leurs chevaux; quinze cents hommes de cavalerie ne sont point trop dans votre position, et vous en aurez besoin pour battre la plaine. S. M. n'a pas été instruite par vous que vous aviez mis la cavalerie à pied, et cette disposition ne pouvait avoir lieu sans son ordre. Si vous tenez votre corps réuni, il n'y a aucune force en Catalogne qui puisse vous arrêter; mais si vous tenez vos meilleures troupes sur les derrières avec le général Reille, et que vous portiez les moins aguerries en avant, S. M. ne comprend rien à cela.

L'Empereur ordonne que vous vous portiez en avant de Roses avec la division Souham; que vous protégiez ce siège en inquiétant l'ennemi sur Barcelonne. Si Roses tarde à être pris, il faut marcher sur Barcelonne, sans s'inquiéter de cette place. Alors vous trouverez que quinze cents hommes de cavalerie sont très-nécessaires.

L'intention de S. M. est qu'au plus tard, le 25 de ce mois, vous soyez rendu à Barcelonne.

Le prince de Neuchâtel, vice-connétable, major-général,

Signé: ALEXANDRE.

RÉPONSE

Du général Gouvion Saint-Cyr à S. M. l'Empereur.

Figuières, le 19 novembre 1808.

Je reçois la lettre que m'a écrite le vice-connétable, le 13 à trois heures du matin, et qui m'est apportée par un courrier extraordinaire. S. A. me témoigne du mécontentement de ce que j'aie mis à pied ma cavalerie, et se plaint de ce que je ne l'aie pas informée de cette mesure. J'ai l'honneur de lui observer que, dès les premiers jours de mon arrivée à Perpignan, j'ai instruit le vice-connétable et les ministres qu'on n'avait rien préparé pour la réunion du corps d'armée; que je n'avais aucune espèce de moyens à ma disposition, et sur-tout, qu'il n'y avait ni fourrages, ni possibilité de s'en procurer faute d'argent. J'ai continuellement répété la même chose; et enfin le 12 octobre, j'ai instruit S. A. le vice-connétable et les ministres que ce que j'avais prévu était arrivé, et que, ne pouvant plus nourrir les chevaux, je croyais de l'intérêt de V. M. de les envoyer dans un pays où ils pussent vivre, plutôt que de les faire mourir de faim en première ligne; ce

qui n'eût pas manqué d'arriver, puisque toutes les ressources du département étaient épuisées, et que, même aujourd'hui les chevaux d'artillerie, employés au siège de Roses, ne vivent, en grande partie, qu'avec l'avoine que j'ai pris sur moi de faire acheter, en empruntant cinquante mille francs au général Reille, parce que je n'avais pas et que je n'ai pas encore un sou à ma disposition. V. M. sentira combien il est pénible pour moi d'être blâmé pour une mesure à la quelle on m'a forcé, en me laissant manquer de tout.

En renvoyant cette cavalerie, j'ai cru devoir l'utiliser autant que possible, et pour cet effet, j'ai retiré de chaque régiment deux cents hommes à pied destinés à faire le service auquel la cavalerie est ordinairement occupée dans les siéges, c'est-à-dire, à faire des fascines et des gabions.

J'ai également informé le vice-connétable de cette mesure par plusieurs lettres, entre autres par celle du 28 octobre, dont un paragraphe y est consacré. J'ai dû croire qu'il avait mis ces lettres sous les yeux de V. M., et j'ai dû augurer de son silence qu'elle l'approuvait. Au surplus, cette mesure n'a pas causé le plus léger mécontentement, et il n'a pas déserté un seul homme de ces régiments, quoiqu'on l'ait annoncé à V. M.

Dès le 18 j'ai donné l'ordre de faire revenir tous les chevaux, et ils seront ici pour le 30, époque à laquelle je compte avoir fini le siège.

La tranchée est ouverte; six mortiers vont tirer sur la place; trois pièces sont conduites à bras sur la montagne qui domine le fort de la Trinité, qui commencera

à être battu aujourd'hui; le transport de nos munitions continue, et tout nous autorise à croire que sous peu de jours nous serons maîtres de la place.

Signé : GOUVION SAINT-CYR.

N° 15.

LETTRE

Du major-général au général Gouvion Saint-Cyr.

Coubo, le 10 novembre 1808.

Je vous envoie, général, la note de la journée du 10 sur Burgos; le maréchal Victor a eu les mêmes succès sur Orduna, et le maréchal Lefèvre d'aussi complets sur Valmaceda. Je dois vous répéter que vous ne devez faire aucun cas des bruits du pays qui répètent des choses absurdes, exagèrent leurs forces, quand réellement ce n'est que de la canaille. Vous devez donc, général, marcher franchement sur Barcelonne; S. M. voit avec peine que vous ayez mis vos meilleures troupes en arrière. Enfin, général, que, du 20 au 25, vous soyez à Barcelonne, réuni au général Duhesme, maître de la capitale et du pays à dix lieues à la ronde. Déjà les armées de la Romana, de Blake et de Galice n'exis-

tent plus; enfin, quand vous recevrez cette lettre, il en sera de même de celle de Sarragosse.

Le vice-connétable, major-général,

Signé : ALEXANDRE.

N° 16.

LETTRE

Du général Gouvion Saint-Cyr à l'Empereur.

Figuières, le 17 novembre 1808.

Sire, le vice-connétable m'écrit que je dois être du 20 au 25 à Barcelonne. Je compte me diriger sur ce point aussitôt la prise de Roses. Je ne puis croire qu'il soit dans l'intention de V. M. de me faire lever ce siège : les troupes qui en composent la garnison viendraient de nouveau faire le blocus de Figuières, qui ne manquerait pas de tomber en leur pouvoir, parce que cette place n'est pas approvisionnée, et qu'elle ne peut pas l'être. Tous les moyens de transport que le département des Pyrénées orientales pouvait fournir, et un plus grand nombre requis dans les départements voisins, suffisaient à peine pour alimenter la division du général Reille, et cette division, avant l'arrivée du général Pino, ne se trouvait plus assez forte pour protéger l'arrivage de ses convois; de sorte que pour s'assurer la

possession de Figuières, il faut nécessairement prendre Roses. Ce sera déja une chose très-hasardeuse que de laisser derrière nous une place aussi importante que Gironne. Aussi, à moins d'un ordre formel de la part de V. M., de lever le siège de Roses, je ferai continuer les opérations commencées contre cette place, et j'ai tout lieu d'espérer qu'elle sera bientôt en notre pouvoir. Le vice-connétable me dit que V. M. a vu avec peine que j'eusse laissé en arrière mes meilleures troupes; j'ai l'honneur de lui observer que je n'ai rien en arrière, et que tout est en présence de l'ennemi. J'avais seulement hésité à porter la division Souham près de la Fluvia, parce que je prévoyais combien elle aurait de peine à y subsister; mes présomptions n'ont pas été fausses, cette division souffre beaucoup. J'ai, etc.

Signé: GOUVION SAINT-CYR.

N° 17.

ACTION DE L'AVANT-GARDE SUR LA FLUVIA.

TRADUIT DE L'ESPAGNOL, ET EXTRAIT DE L'OUVRAGE DE M. CABANES, OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR, EMPLOYÉ A L'ARMÉE ESPAGNOLE EN CATALOGNE.

Le siège de Roses avait été commencé et se continuait des deux côtés avec une égale vigueur, lorsque le brigadier don Mariano Alvarez, commandant de l'avant-garde, qui, avec sa division, occupait la rive

droite de la Fluvia, voulut reconnaître les forces qu'il avait devant lui pour les attaquer si elles lui en présentaient une occasion favorable. L'issue de cette opération fut malheureuse, car loin de parvenir à chasser l'ennemi de ses positions, nos troupes furent obligées de retourner aux leurs, après avoir perdu bon nombre d'officiers et de soldats tués, blessés ou prisonniers.

Nota. On s'est abstenu d'insérer ici le rapport fastidieux et volumineux du brigadier Alvarez, qui a traité cette simple affaire d'avant-garde comme une grande et importante opération. Ceux qui seront curieux de le lire le trouveront dans l'ouvrage de M. Cabanes, ou dans la gazette militaire et politique de la principauté de Catalogne, du jeudi 1er décembre 1808.

N° 18.

RELATION

DE L'AFFAIRE DE LLINAS OU CARDEDÉU,

TRADUITE DE L'ESPAGNOL, ET EXTRAITE DE L'OUVRAGE DE M. CABANES.

L'armée espagnole était sur le point de commencer le siège de Barcelonne; on faisait venir les objets nécessaires pour cette entreprise, quand le général Vivès reçut la nouvelle de la prise de Roses; on ne voulait pas d'abord y croire, parce que cette nouvelle n'était pas communiquée directement par le gouvernement de la place; mais bientôt elle fut confirmée par les rapports

de la junte de Gironne, le silence de l'artillerie de Roses et sur-tout par les mouvements du général Saint-Cyr, dans le Lampourdan. Le témoignage des chefs de la croisière anglaise vint à l'appui des premiers avis et la vérité fut connue.

Dès-lors il était évident que l'armée française ne tarderait pas à marcher au secours de Barcelonne. Telle fut aussi l'opinion générale des militaires; cependant il y en eut malheureusement qui ne la partagèrent pas : « Les Français, disaient-ils, ne s'avanceront qu'a-« près s'être rendus maîtres de Gironne, il faut toujours « continuer le siège de la capitale. »

Le général en chef était mal servi par ses espions, il ne connaissait ni les forces de l'ennemi dans le Lampourdan, ni les points qu'il aurait dû lui-même occuper pour s'opposer à sa marche. En un mot, il était entouré de personnes qui n'avaient aucune idée de la guerre; il ne savait à quoi se résoudre.

D'un autre côté, la retraite de Tudéla, l'arrivée des Français devant Sarragosse, l'interception des courriers et le manque absolu de fonds lui avaient inspiré un véritable découragement : ainsi se passèrent dans une funeste incertitude les journées des 8, 9, 10 et 11 du mois de décembre.

Vers onze heures du soir de ce dernier jour, le général en chef reçut un avis de la junte de Gironne, portant que le général Saint-Cyr avait commencé son mouvement depuis le 8 et qu'il manifestait clairement l'intention de venir à Barcelonne puisqu'il s'était débarrassé de sa grosse artillerie, restée à Figuières.

Aussitôt le général en chef voulut changer de plan et marcher à la rencontre de l'ennemi en avant de Barcelonne.

Cette résolution étant prise, le général Reding (1) partit le lendemain avec quelques troupes d'infanterie et de cavalerie dans la direction de Granollérs.

On recevait à chaque instant de nouveaux avis. Le général Saint-Cyr avait passé le Ter; il venait décidément au secours de Barcelonne. Le général Vivès ne savait plus quel parti prendre; tantôt il était désolé de renoncer au siége de cette place, tantôt la supériorité de l'armée française qui, suivant tous les rapports, ne s'élevait pas à moins de vingt mille hommes, lui semblait exiger le concours de la totalité de ses forces.

Dans cet état de choses, il assembla un conseil de guerre; les opinions furent diverses; chacun proposa un plan : les uns pensaient qu'il fallait attendre l'ennemi à Moncada; d'autres soutenaient qu'il serait plus convenable de partager l'armée et d'envoyer à Granollérs un corps de onze mille hommes. Le comte de Caldagués (2), comme on l'a su depuis, fut d'avis de marcher contre les Français avec la presque totalité des troupes, en ne laissant devant Barcelonne qu'environ quatre mille hommes, bien retranchés sur les hauteurs environnantes. Je n'ai pu être instruit à fond de tout ce

---

Nota. Les notes de ce rapport sont de l'auteur espagnol.

(1) Suisse au service d'Espagne.

(2) Ancien major du régiment d'Angoumois, émigré en Espagne au commencement de la révolution.

qui fut dit dans ce conseil de guerre, ayant quitté l'armée le 13 pour remplir une mission auprès des chefs de l'escadre anglaise, mais à mon retour le 15, je trouvai notre gauche abandonnée par nous et occupée par les ennemis; j'appris également que les troupes qui la composaient, avec d'autres tirées de la droite et du centre, avaient pris la direction de Granollérs, commandées par le général en chef.

Vivès, après mille débats, avait adopté le projet d'aller au-devant de Saint-Cyr avec la moitié de ses forces; et il prit à cet effet les mesures suivantes.

Le général, marquis de Lazan (1), devait laisser dans Gironne la garnison strictement nécessaire et avec le reste de sa division observer les mouvements de l'ennemi, saisir les points avantageux pour les lui disputer, ne pas le perdre de vue dans sa marche et l'attaquer dans le même temps que l'attaque du général en chef aurait lieu du côté de celui-ci.

Le colonel Milans (2) avec quatre bataillons prit position sur les hauteurs de Coll Sacreu, pour inquiéter l'ennemi dans cette direction et lui opposer la plus vive résistance s'il essayait de pénétrer par la marine ou le long de la côte. La division Milans devait aussi prendre part à l'attaque générale.

Le général en chef se rendit à Granollérs où, par sa

(1) Frère aîné du général Joseph Palafox, qui commandait à Sarragosse.

(2) Officier du régiment des gardes espagnoles, fait ensuite maréchal-de-camp et impliqué dans la conspiration de Lacys, époque à laquelle il s'enfuit à l'étranger.

jonction avec le général Reding, il réunit à-peu-près sept mille hommes renforcés de quelques somatènes; il avait l'intention de combattre de front l'ennemi qui, par la précaution prise de laisser son artillerie en arrière, annonçait le dessein de suivre cette route.

L'état ci-joint fait voir la force des différents corps; le reste des troupes de l'armée de la droite demeura devant Barcelonne sous les ordres du maréchal de camp comte de Caldagués.

La division du marquis de Lazan suivit constamment les Français : ses détachements de partisans leur disputèrent quelques passages avec assez d'obstination. Celle de Milans rencontra l'ennemi dans la journée du 15, sans autre résultat que d'avoir un peu ralenti sa marche : mais elle conserva ses positions (1).

---

(1) Les ordres du général Vivès furent mal exécutés : Lazan apprit à San Céloni la déroute de Cardedéu ou Llinás, le 17, jour où Saint-Cyr opéra sa jonction à Moncada et San Andrés de Palomar, avec les troupes de Barcelonne.

Etant parti, avec ses troupes, des hauteurs de Bonanova et de Horta, dans la matinée du 14, Milans passa la nuit à Arénys de Mar où se joignirent à lui quelques Somatènes, armés presque tous de bâtons. Il quitta de bonne heure ce village, sans avoir la moindre nouvelle de la marche de Saint-Cyr. Il ne fut pas surpris, le 15, dans la plaine de San Céloni, par une circonstance très-heureuse. Avant d'avoir franchi le défilé de Vallgorgina, les commandants des Miquelets de Manrésa et de Granollérs, don B. Tirnell et don F. Barcelo, sachant par le chef de la division, que l'ennemi était encore dans les environs d'Hostalrich, me proposèrent de nous avancer, avec un soldat d'ordonnance, pour

Ce même jour le général Vivès exécuta son mouvement sur Granollérs, où il avait trouvé Reding avec les troupes tirées du siège de Barcelonne. Vers minuit ces troupes réunies et augmentées de somatènes, marchèrent à Cardedéu pour occuper une position avantageuse entre Llinás et Vilalba. Elles formaient deux

---

avoir le temps de déjeuner à San Céloni. A peine avions-nous passé le pont de ce nom, qui touche au débouché du défilé, sur le chemin royal de Granollérs, que nous vîmes sur la hauteur un paysan agitant un mouchoir blanc, et tout-à-coup ses cris fixèrent encore plus notre attention. Cherchant à deviner les motifs de ces signaux, nous nous arrêtâmes : aussitôt nous reçûmes des coups de fusil, partis d'une chapelle ou hermitage situé sur la hauteur immédiate à San Céloni, auprès du chemin royal. Nous retournâmes au galop pour avertir Milans de l'arrivée des Français; il suspendit la marche de sa colonne dans le défilé même, et lança quelques Miquelets sur les hauteurs qui dominent et sont au-delà d'un petit ruisseau qui coule dans la pláine; l'ennemi s'y déployait déja, et après un feu assez vif qui dura une demi-heure, Milans fut chassé de sa position; ses Miquelets se dispersèrent dans les montagnes, les uns traversèrent le défilé de Vallgorgina, et furent se joindre aux Somatènes postés à Trentapásos, défilé qui commence au pont et forme un angle droit avec le premier, en suivant le chemin royal, d'où ils incommodèrent l'armée française jusqu'à la nuit close : alors ils se réunirent sur le chemin dés montagnes à l'hermitage del Corrédor. Milans arriva exactement à la position convenue, le 16, quand tout était déja terminé. Ce qui prouve que nous eussions servi utilement dans l'action de Llinas, c'est que nous trouvâmes encore, en arrivant à cette position, un paysan et son âne égorgés une heure ou deux auparavant par les Français.

colonnes, à-peu-près égales, de toutes armes; le général en chef et le général Reding s'en partagèrent le commandement, et chacun se mit à la tête de la sienne; celui-ci s'avança par la droite à la Róca; et l'autre par le chemin royal de Granollérs à Cardedéu.

Les Français, dès la nuit précédente, étaient à Trentapásos: ils avaient pris position devant le village, et nos troupes, en sortant de Granollérs, voyaient déja les feux de l'ennemi.

La colonne de Vivès continuait sa marche; après avoir passé Cardedéu, elle allait occuper la position entre Llinás et Vilalba, lorsque son avant-garde reconnut, à huit heures du matin, celle de l'ennemi, sur le chemin royal, dans le ravin, ou Riéra dit de la *Róca;* au-delà de ce ravin s'élève une petite éminence qui en domine toute la longueur, par une pente assez douce, et s'abaisse ensuite jusqu'au village de Llinás.

Le chemin royal traverse la plaine, le bois et le ravin, et monte sur cette éminence en faisant quelques détours. Le ravin, du côté de Cardedéu, est au pied d'une éminence, dont la hauteur correspond à celle de Llinás, mais avec beaucoup d'inégalités; celle-ci est couverte d'un bois de sapins, de chênes et autres arbres sauvages, et se prolonge, ainsi que le ravin, jusqu'à la Riéra de la Róca, qui peut être regardée comme perpendiculaire à l'extrémité du ravin. Tous les environs de Cardedéu et de Llinás sont couverts de bois, et par-ci par-là de champs cultivés, dans des espaces cultivés irrégulièrement suivant la direction de la chaîne

des collines et des monticules, qui est elle-même une suite de la Cordillière de Moncès.

Dès que le général Vivès fut averti de la proximité de l'ennemi, il forma sa colonne en bataille, et la fit déployer sur la droite; les somatènes de Vich employés séparément prirent la gauche de la ligne : de sept pièces d'artillerie qu'il avait, cinq furent placées sur le sommet de la hauteur de la droite du chemin royal, et les deux autres furent envoyées à la gauche.

L'avant-garde ennemie marchait toujours; bientôt la batterie de la droite fit un feu terrible sur elle. Cette troupe se replia sur-le-champ de l'autre côté de l'éminence, vers Llinás : en ce moment les généraux français et les officiers d'état-major vinrent reconnaître nos positions et nos forces.

On ne tarda pas à voir trois colonnes qui s'avançaient pour nous attaquer par la gauche, le centre et la droite. Notre feu d'artillerie et de mousqueterie rendit cette attaque vaine. La cavalerie fit des prodiges; le régiment de hussards espagnols, le colonel à leur tête, culbuta un régiment d'infanterie légère, le mit dans la plus honteuse déroute, et fit prisonniers un chef de bataillon, plusieurs officiers et beaucoup de soldats.

L'action était vigoureusement soutenue de part et d'autre, quand le général Reding, arrivant par la gauche de la colonne du général en chef, prit une position perpendiculaire à cette gauche, en longeant la Riéra de la Róca, formant de cette manière une espèce de marteau, et menaçant le flanc de l'ennemi.

Les Français continuèrent leur attaque avec beau-

coup de vigueur; ils manœuvrèrent avec habileté. Enfin, mettant en mouvement la plus grande partie de leurs forces, tandis que quelques bataillons tenaient en échec la ligne de Vivès et celle de Reding, en renouvelant sans cesse les attaques sur tous les points, une forte colonne d'infanterie et de cavalerie se porta sur le flanc de notre gauche, et l'ayant dépassée tout-à-fait, tomba rapidement sur les derrières, semant la confusion et le désordre dans cette ligne qui fut poussée dans le ravin, et de là dans la plaine de Cardedéu, où la cavalerie ennemie mit le comble à notre déroute.

Le succès fut tel que l'ennemi se l'était promis; notre gauche débordée et prise en flanc, les troupes qui s'étaient portées en avant se replièrent avec précipitation. Les somatènes de Vich, qui en faisaient partie, furent les premiers forcés d'abandonner leur position, ensuite, successivement, et non sans beaucoup de confusion, tous les autres corps, jusqu'à la droite du général Vivès.

Celui-ci, le maréchal-de-camp Conde, major-général, et tout l'état-major, avaient partagé les dangers du soldat, et ne s'étaient pas éloignés dans toute l'action de la batterie de droite; mais enfin la déroute de sa gauche força le général en chef à se rejeter sur la division Reding, qui se maintenait dans la position de la Riéra de la Róca; il y arriva avec tout son état-major.

La division Reding avait repoussé les attaques de l'ennemi; elle était formée en bataille le long du ravin, ayant tiré parti de quelques dispositions du terrain;

elle avait cessé de faire feu, parce que l'ennemi, s'étant retiré dans les bois voisins, n'offrait plus d'objet.

Le général Vivès, au désespoir, voyant la bataille perdue et les funestes conséquences de ce malheur, était retombé dans ses incertitudes, et protestait qu'il voulait se faire tuer. Il avait enfin reconnu que le nombre des ennemis était plus considérable qu'on ne le lui avait dit, et que ce n'était pas seulement au général Pino qu'il avait affaire, mais bien au général Saint-Cyr, à la tête d'une armée formidable, aguerrie et nombreuse.

Victorieux à sa droite, l'ennemi nous ayant caché ses mouvements derrière les bois, dirigea bientôt une attaque terrible par sa gauche, derrière la colonne Reding, afin de compléter la journée. Plusieurs colonnes s'approchèrent de notre ligne à la faveur de ces mêmes bois, pour agir ensuite toutes simultanément à un signal convenu.

En effet, ces colonnes s'avancèrent sans être aperçues; et dans le moment où le général Vivès annonçait publiquement sa ferme résolution *de mourir dans ces sables*, d'affreuses décharges de mousqueterie et d'artillerie, pleuvant de toutes parts, jetèrent la mort et l'épouvante dans notre ligne de bataille, qui, dès ce moment, après avoir répondu une seule fois au feu de l'ennemi, se livra au plus grand désordre et à une fuite précipitée. L'artillerie fut abandonnée; les généraux étaient personnellement poursuivis, et des corps entiers sabrés par la cavalerie. Vivès se sauva par des sentiers écartés et pénibles dans lesquels il fut

obligé d'abandonner son cheval. Reding, serré de près par des chasseurs français, ne dut son salut qu'à sa présence d'esprit et à la vîtesse de son cheval. Les autres officiers d'état-major se dispersèrent aussi; chacun prit la route qu'il put, dans cette malheureuse nécessité.

Après nous avoir mis dans une déroute complète, l'ennemi nous fit poursuivre par sa cavalerie; mais la connaissance du terrain et l'aspérité des lieux voisins du champ de bataille l'empêchèrent de faire beaucoup de prisonniers.

Une colonne d'infanterie et de cavalerie, dans laquelle se trouvait le colonel de hussards espagnols, Harrola, se retira en bon ordre par le chemin de Granollérs, et passa la nuit à San-Cugát. Les deux seules pièces d'artillerie qui n'étaient point tombées au pouvoir de l'ennemi, suivirent cette route; elles furent conservées par le zèle, le sang-froid et l'habileté du sous-lieutenant de cette arme, Ulsurrum.

Le général Reding apparut à Monmaló, peu de temps après la déroute : là, prenant le commandement du peu de troupes qui n'étaient pas entièrement désordonnées, et de celles qui arrivaient par pelotons de diverses routes, il marcha vers San-Cugát, ensuite sur la ligne du Llobregat, à Molino del Rey, où devait se porter, suivant l'ordre qui lui en avait été donné, le comte de Caldaguès, avec tout ce qu'il avait avec lui dans la plaine de Barcelonne.

L'affaire de Llinás, quoique malheureuse, peut être regardée comme très-glorieuse pour le soldat espagnol. Sept mille hommes seulement de troupes avec quel-

ques somatènes résistèrent, pendant plus de deux heures, à une armée de vieux soldats conduits par un général et des officiers habiles. Le journal de M. Drouas porte que l'armée française avait au moins vingt mille hommes : notre position était mauvaise, et nous n'opposâmes aucunes manœuvres à celles de l'ennemi; cependant celui-ci fut très-maltraité par notre artillerie, sur-tout par la batterie commandée par le colonel Ulloa, dont le feu châtia l'obstination des colonnes françaises : cette batterie lança d'abord des boulets, ensuite des grenades, et enfin trois décharges de mitraille. Notre infanterie se conduisit avec une admirable intrépidité : notre feu de mousqueterie avait l'air d'un feu d'exercice, malgré la supériorité d'un ennemi qui joignait celle du nombre à une longue habitude de la guerre. La cavalerie, et principalement les hussards firent des prodiges de valeur, et quoique si peu nombreuse, elle porta souvent la confusion et la mort dans les bataillons ennemis. Nous perdîmes, dans cette journée, toute notre artillerie, excepté les deux pièces sauvées par Ulsurrum; quatre cents hommes tués et blessés ou prisonniers, parmi lesquels le brigadier des armées, Ramo Gamboa. La perte des Français fut plus considérable, à cause du terrible feu de notre artillerie. Suivant les renseignements qui nous parvinrent, ils eurent à-peu-près quatorze cents tués ou blessés, et nous leur fîmes deux cents prisonniers de guerre au commencement de l'action, entre lesquels deux officiers supérieurs, et quinze officiers subalternes.

Le marquis de Lazan, de son côté, ne perdant jamais

de vue l'ennemi, lui enleva deux cents hommes, et une bonne quantité de bœufs et de moutons, destinés à l'approvisionnement de Barcelonne. Si, à ces différentes pertes, nous ajoutons celle que lui fit éprouver le colonel Milans le 15, et antérieurement Claros ou d'autres partisans, il résulte que la marche de l'ennemi depuis la Fluvia jusqu'au Besos, ne lui coûta guère moins de deux mille hommes.

Il n'y eut point de relation espagnole de cette action. La dispersion générale qui en fut la suite, l'importance et la complication des événements qui eurent lieu immédiatement après, ne permirent pas d'en rassembler les détails (1). La relation française, en ce qui regarde l'action (2), est un tissu de faussetés ; mais on ne saurait méditer avec trop de soin sur la carte ou sur le terrain, la marche du général Saint-Cyr : cette marche éternise la gloire de ce général qui sut conduire son armée, sans artillerie et sans vivres, dans un pays difficile et semé d'ennemis, qui, profitant de tous les avantages des positions, lui opposèrent, sur chaque point, une résistance souvent portée jusqu'à la témérité.

---

(1) Comme la conséquence inévitable d'une déroute est la dispersion des chefs et la désertion momentanée des corps, il n'y eût pas moyen d'avoir à l'état-major (qui, à compter de ce jour, me fut confié comme chef provisoire) des renseignements sur le nombre des morts et des blessés. Combien de militaires, dignes des plus grands éloges, durent périr, dans cette journée désastreuse, sans que leurs noms puissent être transmis à la postérité.

(2) Voir le Moniteur du 17 janvier 1809.

ÉTAT

Des troupes dont le général Vivès pouvait disposer dans la journée de Llinas, ou, ce qui revient au même, dès l'instant où il fut joint par les divisions d'Arragon et de Grenade, suivant un calcul approximatif.

DIVISIONS.	MONTANT. Infanterie.	Cavalerie.	Total.	OBSERVATIONS.
Lazan	7022	266	7288	
Milans	3320	»	3320	
Vivès	4150	240	4390	
Reding	3800	380	4180	
Caldagués	11225	720	11945	
Garnisons de Gironne, Hostalrich et Roses.	5780	»	5780	
TOTAL	35,297	1606	36903	

N° 18 *bis*.

OBSERVATIONS

Sur l'histoire de la guerre de Catalogne, adressées à l'auteur, don François Xavier Cabanes, par un officier de la division du marquis de Lazan, commandant-général de l'avant-garde de l'armée de cette province.

ACTION DE LLINAS.

Instruit à fond de toutes les opérations et mouvements de la division du marquis de Lazan pendant son séjour en Catalogne, en ma qualité de membre d'un des corps dont cette division était composée, je ne puis m'empêcher de dire, qu'en parlant, au commencement du chapitre 11, des doutes qui assiégeaient l'esprit de M. de Vivès, au sujet de la reddition de la ville de Roses, parce qu'il n'avait pas eu de nouvelles du côté du Lampourdan, M. Cabanes aurait dû faire mention de la correspondance continuelle qui eut lieu entre le général Vivès et le marquis de Lazan, commandant du corps d'avant-garde : il ne cite que la correspondance de la junte de Gironne; c'est une omission de M. Cabanes, qui n'aura pas eu connaissance des rapports fréquents du marquis, dans lesquels celui-ci faisait

part de tout ce qui se passait et de tous les mouvements de l'armée française après la prise de Roses : ces dépêches furent portées par un aide-de-camp du marquis au général Vivès, à son quartier général de Saint-Féliu de Llobregat, long-temps avant que ce dernier ne vint à la rencontre de Saint-Cyr. Le marquis demandait en même temps quelques renforts pour la défense de Gironne, attendu que les Français s'étaient rapprochés de cette place et faisaient mine de vouloir l'assiéger.

M. Cabanes assure que *presque tous les militaires*, à l'instant où la prise de Roses fut connue, pénétrèrent le plan de Saint-Cyr de marcher au secours de Barcelonne avec toute son armée. Qu'il me permette de lui dire que, bien que ce projet semblât le plus convenable pour l'ennemi, il y avait une foule de gens qui le regardaient comme tout-à-fait dangereux, même téméraire : d'un autre côté, le général Saint-Cyr, en habile militaire, masquait ses desseins par des mouvements contradictoires qu'il faisait faire à ses troupes; c'est ainsi que, tandis que le gros de son armée passait la Fluvia, ensuite le Ter et prenait position à la Bisbal, il avait eu soin de pousser sur Gironne, pendant les journées des 8, 9, 10 et 11 décembre une division de cinq à six mille hommes, laquelle division s'empara des hauteurs de Costarossa et Sta Julia de Ramis, comme s'il eût été question d'entreprendre le siège de la place dont ces hauteurs ne sont pas éloignées de plus d'une lieue. Le marquis qui voyait de la place même ces divers mouvements fit aussitôt occuper les positions

convenables pour empêcher les approches de l'ennemi, persuadé qu'il avait effectivement le dessein de faire le siège ou du moins de bloquer la ville. Le 11, cette division française disparut tout-à-coup et par le chemin de Selva et de Molér, se rendit à la Bisbal où se trouvait le général Saint-Cyr. Ce mouvement si rapide et la nouvelle donnée par un affidé que le général Saint-Cyr avait fait retirer dans le château de Figuières toute son artillerie qu'il ne pouvait amener avec lui, ne laissèrent plus de doute sur son véritable dessein de conduire son armée au secours de Barcelonne.

M. Cabanes qui voyait du Llobregat tous ces mouvements ne tient pas compte de ceux qui précédèrent la marche des Français sur la capitale de cette province.

Cette marche n'eut lieu que le 12. Saint-Cyr dit lui-même, dans son rapport, que, ce jour-là, il fit son mouvement de la Bisbal; par conséquent jusqu'au 11, ni la junte de Gironne, ni les affidés (espions de confiance), ni personne au monde n'était à même d'annoncer cette marche et moins encore de la donner comme une chose certaine au général Vivès; on pouvait, tout au plus, en parler par supposition. Il est évident que le général Vivès ne dut jamais hésiter à détacher à Granollérs une forte division de son armée, soit pour secourir Gironne, soit pour observer la marche de l'armée française; mais de toute manière depuis le 12 qu'il devait la connaître positivement, jusqu'au 16 jour de l'action de Llinás, il eut du temps de reste pour

prendre, avec le gros de son armée, une position convenable afin d'y attendre le général Saint-Cyr.

Dès le 11 le marquis de Lazan ne cessa de lui envoyer de fréquents avis sur tout ce qui était relatif à la marche de l'ennemi, le nombre de ses troupes, le chemin qu'il suivait, etc., en lui adressant les rapports originaux des affidés et des chefs des Guérillas. Je suis convaincu que cela a été fait et que de son côté le gouverneur d'Hostalrich, don Carlos Saint-Ellier, n'a rien négligé à cet égard, de manière que le général Vivès savait tout ce qu'il avait besoin de savoir pour régler sa conduite. Le commandant de l'avant-garde pouvait bien se tromper ainsi que ses affidés, sur le nombre des troupes françaises; mais jamais il n'a dit, et je ne dirai point moi-même, que ce nombre fût de vingt mille hommes, comme l'assure M. Cabanes, sans autre donnée que la *relation d'un Français*, parce que les renseignements les plus fidèles ne donnaient à Saint-Cyr que douze ou treize mille hommes et mille chevaux : cependant je pense qu'en y comprenant les troupes de différentes armes on pouvait lui en supposer environ quinze mille; ce qui rectifie toutes les petites erreurs qu'il est si facile de commettre en fait de renseignements de cette nature.

Pendant ces jours-là il y avait dans la place de Gironne certains préparatifs de marche, et l'on croyait qu'il s'agissait d'aller inquiéter l'ennemi : le 13 le général de l'avant-garde reçut du général en chef l'ordre de sortir de la place avec une division aussi nombreuse qu'il le jugerait convenable, pour suivre l'armée enne-

mie dans sa marche sur Barcelonne sans le perdre de vue; mais sans risquer d'action avec elle jusqu'à ce qu'elle fut battue de front par le général en chef lui-même. Aussitôt le marquis de Lazan se mit en devoir d'obéir. Il prit la route de Selva passant par le village de Casa, le même jour 13; la division était forte de quatre mille hommes d'infanterie, deux cent vingt chevaux et quatre pièces d'artillerie. J'étais dans cette division avec mon régiment. Nous aperçûmes bientôt l'ennemi, du village de Casa : notre général ne voulant en aucune manière manquer à l'ordre précis de ne point engager d'affaire, notre division resta sous les armes et en position jusqu'au lendemain 14. Le 15, les Français arrivèrent à San Céloni et nous à Riu de Arénas, nos troupes légères atteignirent, au passage de la grande route de Gironne au village de Maillorquinas, quelques pelotons ennemis de l'arrière-garde et il y eut des coups de fusil de part et d'autre. Le 16 nous étions à Hostalrich, le 17 à San Céloni. Là, nous ne pûmes, malgré tous nos efforts, savoir le résultat de l'affaire de Llinás, ni même si elle avait eu lieu : nous entendîmes seulement parler vaguement d'une affaire avec la division du général Reding. Mon général ne reçut aucune dépêche du général en chef depuis celle du 14 à Casa de la Selva; c'est pour cela et parce que le premier ordre n'était pas révoqué, que le marquis de Lazan continua sa route et résolut d'aller à Granollérs avec sa division.

N° 19.

PROCLAMATION

Adressée par S. Exc. don Juan Miguel Vivès, à ses troupes, en arrivant au quartier-général de Villa-Franca.

Catalans, mes dignes compatriotes, je viens dans cette province par une décision de S. M., la Junte suprême; l'objet glorieux de ma mission est d'en chasser promptement un ennemi qui, jusqu'à ce moment, a fait peser sur une grande partie de ces contrées les horreurs de la mort. Je sais quelle fut, de tous temps, votre valeur; et l'histoire du passé me rappelle avec enthousiasme les hauts faits qui vous ont illustrés. J'ai appris avec admiration la manière dont vous avez battu les Français depuis le 6 juin de cette année. Ce jour-là vous vous couvrîtes de gloire. Le souvenir de la fameuse bataille du Brúch sera éternellement conservé dans les fastes des siècles. Sans chefs, sans troupes de ligne, sans munitions, désarmés, vous avez fait des miracles que la renommée s'empressera de publier partout.

Catalans, je suis votre chef; vous avez une armée, et je viens venger l'insulte faite à vous et à la nation. L'Espagne tout entière m'a vu battre les Français dans la dernière campagne; c'est aux victoires continuelles que j'ai remportées sur eux que je dois tous mes grades, jusqu'à celui de lieutenant-général. Je viens à-

présent les chasser de votre territoire, et mêler ma gloire à la vôtre, en défendant notre religion sainte, notre monarque adoré Ferdinand VII, nos lois, nos usages et nos mœurs; je n'aspire à d'autre récompense qu'à celle de pouvoir dire que j'ai rempli ce devoir sacré.

Catalans, le Dieu des armées est pour nous; il combat pour nous; c'est lui qui m'a mis à la tête d'une armée dont chaque soldat va devenir un héros. Nous attendons avec impatience le moment d'en venir aux mains, de repousser la force par la force. Telle est la disposition générale dans laquelle je vous ai vus hier. Unissez-vous à ces soldats plus intimement encore, s'il est possible; unissez-vous tous constamment; cette union et un noble empressement mutuel à faire chacun de son côté ce qui dépendra de lui pour la cause commune : voilà ce qui va nous ouvrir le chemin de la victoire. Nul Espagnol ne peut ni ne doit vouloir de repos qu'après l'expulsion totale des Français qui asservissent l'Espagne.

Catalans, tout ce que vous avez déja fait, ce que vous ferez encore pour le bonheur de cette province, servira d'exemple à tout le royaume. Vous aurez payé la dette de la religion sainte que vous professez avec tant de dévouement, et la dette de l'amour inexprimable que vous portez à notre souverain Ferdinand VII, l'objet des vœux de la nation.

Quartier-général de Villa-Franca, 31 octobre 1808.

Signé : Juan-Miguel VIVÈS.

25.

N° 20.

LETTRE

Du général Gouvion Saint-Cyr au général Duhesme.

Figuières, 7 décembre 1808.

J'apprends que la dernière barque que je vous avais expédiée a été obligée de rétrograder depuis Palamos, et qu'elle est encore à Port-Vendres. J'en profite pour vous adresser deux ordres de la grande armée et les nouvelles que me transmet, d'Aranda, S. A. le vice-connétable, sous la date du 26 novembre.

Avant-hier, 5, la place de Roses a capitulé, ainsi que le château de la Trinité; nous y avons trouvé soixante pièces d'artillerie. Toute la garnison, forte de trois mille hommes, est prisonnière de guerre; elle a couché cette nuit à Belle-Garde. Les Anglais ont abandonnné le golfe.

Demain les divisions se réunissent; et après-demain je marche sur vous. Observez donc bien les mouvements de l'ennemi, et réglez les vôtres en conséquence.

Signé : GOUVION SAINT-CYR.

N° 21.

RELATION

De la déroute de Molino del Rey.

TRADUITE DE L'ESPAGNOL, ET EXTRAITE DE L'OUVRAGE DE M. CABANES.

Le général Reding, quoique intimement convaincu de la solidité des différentes observations qui avaient été faites dans le conseil de guerre qu'il avait assemblé, craignait sur-tout de perdre sa grande réputation de bravoure, et ne songeait qu'à provoquer l'occasion d'en donner de nouvelles preuves; il flotta quelques instants incertain, mais bientôt il rendit compte à Vivès, qui était à Villa-Franca, de la situation de son armée et des opinions émises dans son conseil de guerre, en lui demandant des ordres prompts et positifs. En attendant, il fit de son côté les dispositions nécessaires pour la retraite, dans le cas où le général en chef approuverait ce parti, et pour soutenir l'attaque, si Vivès voulait conserver la position.

La nuit survint; la rigueur du froid fut excessive; il ne cessait de tomber de la neige; nos troupes étaient sous les armes; les bivouacs allumés sur les deux rives du Llobregát, présentaient un coup-d'œil magnifique. Les postes avancés qui défendaient la tête du pont tiraient continuellement sur l'ennemi; l'artillerie des deux redoutes l'avertissait aussi de notre vigilance en faisant

feu sur le moindre peloton qu'on pouvait distinguer de l'autre côté du fleuve.

A dix heures du soir le général Reding ordonna qu'on se tînt prêt à marcher, dans le cas où le général en chef approuverait la retraite. A une heure du matin deux mille hommes, tous grenadiers des gardes espagnoles et walonnes, étaient formés en colonne sur la grande route. Ces deux régiments couvraient l'arrière-garde du côté de l'ennemi. Ils devaient protéger les mouvements rétrogrades des corps de droite et de gauche; le colonel Sylva et le lieutenant-colonel Bodet furent chargés du commandement.

Composée de troupes d'élite, cette colonne devait arrêter l'ennemi dans les défilés d'Ordal, pour donner aux tróupes le temps de se retirer en bon ordre, et lui faire payer cher sa témérité, s'il voulait les poursuivre trop vivement.

Le village de Villa-Franca est à sept fortes lieues du Llobregát; le courrier envoyé à Vivès n'était arrivé au quartier-général de celui-ci qu'après neuf heures du soir. Vivès répondit que s'il était impossible de tenir la position du Llobregát, il fallait se retirer à Ordal, où il se trouverait en personne avant l'arrivée de l'armée. Cet ordre fut expédié de Villa-Franca vers minuit. Reding le reçut à quatre heures et demie du matin (dans la journée du 21). Alors voyant que le général en chef n'ordonnait pas positivement d'abandonner la position, et ne consultant que son courage, ou craignant le reproche d'avoir trop facilement abandonné le terrain, il se décida à attendre l'ennemi de

pied ferme : il lui restait d'ailleurs peu de temps pour opérer sa retraite sans être vu.

Le général Reding déclara hautement sa résolution de mourir les armes à la main : il exigea de tous ceux qui l'entouraient de périr avec lui, comme de vrais Espagnols, pour la défense de la patrie. L'enthousiasme fut général ; tous les officiers lui pressant les mains, jurèrent de ne pas l'abandonner. On ne peut s'empêcher d'admirer ce brave général qui, dans une position aussi désespérée, accablé par les circonstances les plus critiques, n'y voyant d'autre remède que celui de se vouer à la mort, semblait attendre, avec impatience, le moment de consommer le sacrifice.

Aussitôt le brigadier la Serna prit le commandement de la droite ; le maréchal-de-camp Quadrado, celui de la gauche ; le colonel Sylva se mit à la tête de la colonne d'élite ; le maréchal-de-camp de Witte fut chargé de la cavalerie ; le colonel Deswals de l'arrière-garde, et le comte de Caldaguès, avec tout l'état-major, se plaça dans l'une des redoutes du grand chemin, à côté du général Reding.

Les ennemis commencèrent leur mouvement à cinq heures du matin, et passèrent le Llobregát sur divers points : à sept heures et demie le général Reding n'était pas encore instruit de ce mouvement. Les divisions Souham, Pino et Chabot formèrent leur attaque sur San Juan d'Espi et San Feliù. Le but principal était de prendre en flanc notre droite, tandis que, par un plus grand détour, d'autres troupes devaient la tourner entièrement, ainsi que le centre de notre armée. La

division Chabran fit quelques démonstrations et des attaques fausses sur notre gauche, mais elle ne tenta pas de passer le fleuve.

Comme nos troupes conservaient le pont, et cherchaient à se mettre à l'abri des tirailleurs ennemis dans les deux tours qui sont à l'extrémité, les Français firent venir deux pièces de campagne sur la place de Molino del Rey, pour battre ces deux tours. Nos redoutes, armées de canon de gros calibre, faisaient un feu très-vif sur ces deux pièces qu'elles parvinrent à démonter et à éloigner à diverses reprises.

Cependant l'ennemi continuait ses attaques sur notre droite, et tandis que la division Chabot, avec une partie de celle de Pino, attirait l'attention de nos troupes et de notre artillerie sur ce point, la division Souham et le reste de celle de Pino, par une marche inaperçue, enveloppaient notre droite, s'emparaient des hauteurs qui dominaient nos positions, et se hâtaient de nous couper la retraite en pénétrant par Torrérellas jusqu'à Cerbello.

Le brigadier la Serna n'eut aucune connaissance de cette opération de l'ennemi; il se contentait de soutenir l'attaque des forces qu'il voyait devant lui. La colonne d'élite destinée à protéger la retraite, restait immobile sur la grande route de Villa-Franca. Cette troupe, nombreuse et choisie, n'était par conséquent d'aucune utilité dans l'affaire.

Vers dix heures du matin, le général Vivès arriva sur les bords du Llobrégát, mais seulement pour être témoin de la déroute la plus complète. Les troupes

françaises ayant tourné notre droite se montrèrent sur les hauteurs qui la dominaient, et, tombant sur nos positions, les attaquèrent avec avantage. Le comte de Caldaguès y fut envoyé avec une partie de la colonne du centre; mais il n'y avait plus de remède, le coup était porté; les Français se renforçaient à chaque instant, et menaçaient déja les derrières de notre ligne: bientôt le désordre fut général: notre droite était enfoncée; toute l'armée ennemie agissait à-la-fois sur nous.

A dix heures et demie, on aperçut de l'autre côté du fleuve, sur les hauteurs du village de Molino del Rey, de grands nuages de fumée qui, sans doute, étaient des signaux préparés par le général Saint-Cyr pour mettre la dernière main à son ouvrage. En effet, le mouvement des Français, combiné d'avance, s'exécutait sur tous les points; et toutes leurs forces pesaient sur nos troupes en retraite.

La division Chabran enleva le pont en moins de quinze minutes: l'armée espagnole, dont la gauche et le centre ne brûlèrent pas une amorce, avait disparu de la ligne: l'infanterie se jeta dans les défilés de Corbéra; la cavalerie prit le chemin de Sarragosse et de Valence, chacun cherchant à se sauver dans le plus grand désordre. La position d'Ordal, qu'on avait négligé de fortifier, fut abandonnée également; les troupes qui la gardaient s'éparpillèrent dans toutes les directions, et ne s'arrêtèrent qu'à Sarragosse. Les généraux se sauvèrent comme ils purent. Le brigadier la Serna reçut plusieurs coups de sabre dans les environs de Villa-

Franca, et mourut ensuite de ses blessures à Tarragone : nous perdîmes quelques hommes tués, quatre cents prisonniers, parmi ceux-ci le colonel Sylva et le lieutenant-colonel Bodet. Le comte de Caldaguès, accablé de fatigues, ne pouvant plus se soutenir, fut fait prisonnier le lendemain à Vendréll avec les colonels O' Donavan et Deswalls; toute notre artillerie tomba au pouvoir des Français; la précipitation de notre retraite ne nous ayant pas laissé même le temps de l'enclouer.

L'ennemi perdit peu de monde dans cette affaire; il dut la victoire moins à sa valeur, qu'à l'habileté du général qui dirigea ses efforts, et à la précision avec laquelle ses ordres furent exécutés. Le plan d'attaque fut si bien combiné, et de notre côté nous fîmes si peu pour en combattre l'exécution que, si, par un instinct naturel l'armée espagnole n'eût pris sur-le-champ le parti d'abandonner ses positions, si elle eût voulu se maintenir un quart-d'heure de plus, très-certainement elle serait restée presque tout entière prisonnière de guerre.

Le désordre de cette malheureuse affaire qui dura plusieurs jours encore, ne nous permit pas d'en former un rapport officiel.

N° 22.

RAPPORT

Fait par M. le marquis de Lazan au général Reding, sur l'affaire du 2 janvier 1809, à Castelló de Ampurias.

Excellence, étant de retour à Gironne avec ma division, je dois rendre compte des événements qui ont eu lieu depuis mon départ d'Armantéra, d'où j'envoyai à V. Exc. ma dernière dépêche. Je le fais avec d'autant plus de satisfaction que je puis vous apprendre une double victoire remportée par mes troupes le 1er et le 2 du courant à Castelló de Ampurias. Je partis d'Armantéra pour surprendre les magasins de l'ennemi, qu'on m'assurait être considérables, et gardés par des troupes peu nombreuses. J'y réussis complètement malgré la difficulté des chemins qui retardèrent ma marche, et m'empêchèrent d'arriver avant le jour. Les quatre ou cinq cents Français qui défendaient Castelló ne nous eurent pas plutôt aperçus qu'ils songèrent à se replier sur Roses, mais sans renoncer à se battre tout en faisant leur retraite. Mon avant-garde, sous les ordres du lieutenant-colonel Claros, les attaqua immédiatement, et voyant qu'ils allaient prendre la route de Roses, il courut par le chemin de la gauche se mettre en embuscade dans un bois par lequel ils devaient nécessairement passer. En ce moment arrivait

la première division commandée par mon second, le brigadier Alvarez, qui poursuivit l'ennemi le long des hauteurs du village, afin de soutenir Claros embusqué dans le bois; j'arrivai moi-même sur les lieux, et voyant l'affaire décidée à notre avantage, pour la rendre complète, je détachai un escadron du régiment de Santiago sur le chemin de Castelló à Roses, afin que, traversant rapidement les marais, il coupât la retraite à l'ennemi. Cela fut exécuté pleinement; cependant soixante-dix à quatre-vingts hommes se sauvèrent à Roses. Les autres, à l'exception de quatre-vingt-dix prisonniers, furent sabrés par la cavalerie ou taillés en pièces par les troupes de Claros. Nos soldats des deux armes se conduisirent avec la plus grande intrépidité. Nous n'avons eu qu'un ou deux morts, et cinq ou six blessés.

Ayant ainsi rempli mon but je m'empressai de prendre les magasins qui consistaient en grains et farines; mais infiniment moins considérables que ce qu'on avait dit. Je cherchai donc de suite à enlever ce qu'il y avait et à exécuter à l'instant ma retraite, car la position de Castelló est très-équivoque entre les deux places de Roses et de Figuières. Il avait plu tellement pendant toute la nuit que je me vis dans l'impossibilité de me mettre en marche le lendemain de bonne heure. Cependant l'ennemi avait reconnu la fausse position dans laquelle je me trouvais. Toutes ses forces éparpillées dans le Lampourdan, environ trois mille hommes et cent cinquante chevaux, avec une compagnie d'artillerie à cheval forte de six pièces, vinrent m'attaquer : à la

faveur du brouillard et de l'obscurité d'une journée aussi pluvieuse, ils s'approchèrent jusqu'à la portée du canon, sans être aperçus. Aussitôt la fusillade s'engagea entre les postes avancés et nous fûmes attaqués sur trois points, la droite, la gauche et le centre; nos troupes averties par la générale étaient sous les armes et, sortant promptement du village, présentèrent aussitôt à l'ennemi un front redoutable. Celui-ci venait à nous avec la plus grande impétuosité, précédé par un déluge de boulets et d'obus. Une colonne s'avança jusqu'à la portée du fusil pour s'emparer du pont de la Múga, qui est la principale entrée de Castelló; d'autres essayaient de passer à gué le fleuve, sur notre droite et sur notre centre, pour attirer l'attention de tous les côtés. Le bataillon de volontaires d'Arragon, celui de Daroca, les volontaires de Valence, le deuxième de Gironne et les Suisses de Wimffphen défendaient le pont avec un courage incroyable; tous les efforts de l'ennemi furent inutiles, il ne put gagner un pouce de terrain, au contraire, bientôt il fut contraint de reculer. Voyant alors que son attaque du pont était manquée, il se porta sur le centre, faisant passer le fleuve à une colonne de quatre à cinq cents hommes qui devait enlever notre batterie qui était sur la hauteur. Cette colonne était déja sur nos pièces quand deux décharges bien dirigées du régiment Arragonnais Ferdinand VII arrêtèrent les assaillants : nos soldats tombant aussitôt la baïonnette au bout du fusil sur cette troupe ébranlée, lui firent repasser le fleuve avec une perte effroyable. Après ces deux tentatives l'ennemi ne songea plus qu'à

s'éloigner, car nos troupes gagnaient chaque fois du terrain sur lui, malgré le feu d'artillerie et les décharges de mousqueterie qu'il faisait dans le plus grand ordre tout en se retirant. Cette action a duré six heures sans interruption, nos troupes ont observé la meilleure discipline et soutenu d'abord avec une admirable fermeté le choc de l'ennemi ; ensuite elles ont attaqué à leur tour avec une valeur égale et l'ont forcé à se renfermer dans Figuières. Je ne saurais raconter sans enthousiasme la conduite brillante de ces hommes qui, pour la plupart, n'avaient pas encore vu le feu ni l'ennemi. Celui-ci doit être bien convaincu, désormais, qu'il n'a plus affaire à des troupes mal organisées ; mais bien à des soldats aussi fermes et aussi dociles que des vétérans.

Je dois également dire à votre excellence que tous les officiers et chefs de corps ont parfaitement rempli leur devoir et contribué à une victoire d'autant plus glorieuse que nous avions à combattre des troupes exclusivement françaises, très-bien disciplinées, qui ont observé dans leur retraite le plus grand ordre, et toutes les règles de la tactique militaire. Je recommanderai bientôt à votre excellence ceux des nôtres qui se sont le plus distingués ; je n'ai pas encore tous les détails de l'action, qui me seront donnés par le major-général brigadier Obispo et mon commandant en second le brigadier Alvarez. Ces deux chefs ont dirigé les attaques, marchant à la tête des colonnes avec autant de valeur que d'intelligence, et je dois leur rendre ici ce témoignage auprès de votre excellence.

Après l'affaire de Castelló mes soldats étant presque nus-pieds à cause de la pluie continuelle qui a détruit leur chaussure, et d'un autre côté manquant de vivres et d'argent, il m'a paru indispensable d'opérer ma retraite à Gironne où je suis actuellement. Aussitôt que la troupe aura pris quelque repos elle sera en état d'attaquer de nouveau l'ennemi qui, pour le moment, a reçu une bonne leçon. Il est rentré dans Figuières, emmenant avec lui plusieurs chariots chargés de blessés. Cette nouvelle m'est venue par une voie sûre.

Dieu garde, etc.

Signé, Marquis de LAZAN.

NOTE

SUR LA MÊME AFFAIRE.

Cette note a été fournie par un officier de l'état-major du général Reille, témoin oculaire.

Après la prise de Roses, le 5 décembre 1808, M. le colonel-général, comte Gouvion Saint-Cyr, se dirigea sur Barcelonne avec le septième corps d'armée, et laissa M. le lieutenant-général comte Reille avec environ sept bataillons et deux cent cinquante chevaux napolitains et toscans pour garder les places de Figuières et de Roses, et couvrir la frontière de France. Ce général s'occupa de suite de faire rentrer l'artillerie qui avait servi au siège de Roses; de faire approvisionner cette

place et la mettre à l'abri d'un coup de main. Pour protéger cette opération, il plaça un bataillon à Castelló, avec l'ordre, si l'ennemi se présentait en force, de se retirer sur Roses, pour en renforcer la garnison : il chargea les deux cents chevaux napolitains d'éclairer la plaine entre Castelló et Figuières, et prit poste sous cette place avec une réserve de cinq bataillons et cinq bouches à feu.

Le marquis de Lazan qui commandait à Gironne un corps espagnol, se porta, le 26 décembre, vers l'embouchure de la Fluvia avec cinq à six mille Catalans, et envoya sept à huit cents hommes pour intercepter la communication de Figuières à Bellegarde : deux frégates anglaises vinrent en même temps enlever des bâtiments dans la baie de Cadaqués.

M. de Lazan ayant ensuite reçu de Gironne un renfort de trois mille hommes environ de troupes de ligne, et de quatre cents chevaux, ce qui portait son corps à huit ou neuf mille hommes, se dirigea, le 1er janvier, sur Castelló, et chercha à envelopper, avant le jour, le bataillon du deuxième de ligne qui s'y trouvait; mais cette troupe, déja réunie sur le plateau en arrière du village, se retira sur Roses suivant ses instructions. Elle fut fortement inquiétée par la cavalerie ennemie qui lui prit une cinquantaine d'hommes.

Le général espagnol espérait enlever beaucoup d'artillerie dans les parcs de siège et dans les tranchées devant Roses; mais quarante-huit heures avaient suffi pour amener sous les murs de cette place, toutes les pièces, les poudres et les voitures; il ne restait que les

fers coulés qu'il ne pouvait emporter. Voyant aussi que Roses qu'il avait cru surprendre était à l'abri d'un coup de main, il fit prendre position à ses troupes sur le plateau de Castelló, et se flatta de faire une incursion dans le Roussillon.

Aussitôt que le général Reille eut connaissance du mouvement de l'ennemi, il se porta avec deux bataillons sur Alfar (voir le plan n° V) pour menacer ses communications, en attendant le retour du général Guillot, qu'il avait envoyé la veille avec trois bataillons pour chasser les partis qui étaient sur la route de France, et ramener des effets militaires qui étaient à la Junquéra. Ce général étant arrivé vers les quatre heures du soir, le comte Reille se porta sur Vilasácra, et fit chasser de Fortia trois ou quatre cents hommes qui s'y trouvaient. Le 2 au matin, il manœuvra sur Castelló, par échelons, pour menacer de plus près le flanc de l'ennemi.

Avec deux mille hommes d'infanterie il était impossible de tenter une attaque sérieuse, contre un ennemi aussi supérieur en forces, placé avantageusement et couvert par une digue et par la Muga, grossie par les pluies qui tombaient depuis vingt-quatre heures; mais il était possible de lui faire du mal, et de le mettre hors d'état d'aller plus loin, en lui faisant consommer ses munitions qu'il ne pouvait tirer que de Gironne. Il n'y eut conséquemment que des tirailleurs fortement engagés de notre part, afin de forcer l'ennemi à faire avancer des troupes pour soutenir sa position. Nos cinq pièces d'artillerie firent un grand feu sur lui

tout le jour; celles de l'ennemi étaient placées trop haut pour produire quelque effet, tandis que les nôtres, parfaitement servies, tiraient avec succès sur les corps qu'il était obligé de porter en avant pour pouvoir se maintenir contre les attaques dont il était continuellement menacé. Deux bataillons de notre gauche passèrent même la rivière pour voir si l'ennemi ne ferait pas quelque mouvement dont on pourrait profiter; mais comme il ne quittait pas sa position, et que les eaux de la Muga grossissaient toujours, ils eurent ordre de la repasser.

Une heure avant la nuit, le temps était affreux, notre artillerie avait consommé presque toutes ses munitions; et, n'ayant point de caissons attelés pour en aller chercher à Figuières, le général Reille manœuvra pour se rapprocher de cette place, y prendre des vivres et des munitions, et se mettre à même de faire le lendemain la manœuvre qu'il avait faite dans la journée; mais l'ennemi qui avait perdu beaucoup de monde et qui craignait une nouvelle attaque, décampa à dix heures du soir, et repassa le lendemain la Fluvia à San Pedro Pescador, emmenant avec lui quarante ou cinquante chariots de blessés. La cavalerie qui fut mise à sa poursuite, dès la pointe du jour, ramena soixante-dix prisonniers. Sa perte, d'après tous les rapports, fut d'environ quatre à cinq cents hommes, tués ou blessés; la nôtre d'environ cent hommes.

Ainsi se termina l'expédition dont l'ennemi s'était promis de si grands résultats, soit en enlevant Roses et toute l'artillerie qui avait été employée contre cette

place, soit en faisant une incursion sur notre territoire.

Le combat de Castello ne peut être cité pour la vigueur des attaques, il eût été trop imprudent de les tenter; mais nos troupes manœuvrèrent avec tant d'ordre, sous le feu d'un ennemi quatre fois plus nombreux, qu'il n'osa pas sortir de sa position, et se commettre en plaine; elles obtinrent donc tout le résultat qu'elles pouvaient espérer, celui de déjouer ses projets, et de le forcer à la retraite.

N° 23.

LETTRE

Du général d'artillerie Ruty au général en chef.

Valls, le 27 février 1809.

Le colonel Fabre me rend compte qu'il est sorti des magasins de Barcelonne, tant pour l'approvisionnement de l'armée que pour le service des détachements fournis par la garnison, 1,889,325 cartouches d'infanterie, depuis le 1er janvier de l'année courante jusqu'au 21 février. Si l'on ajoute à cette quantité celle d'environ 700,000 cartouches que l'armée a prises en arrivant dans la même place, on aura pour la consommation totale de ce genre de munitions, depuis le 21 dé-

cembre jusqu'au 21 février, la quantité de 2,589,325 cartouches, dont la confection exige l'emploi de 64,700 et quelques livres de poudre.

J'estime, par le dernier inventaire que j'ai reçu de Barcelonne, qu'il ne s'y trouve pas en ce moment plus de 170 milliers de poudre (non compris quelques munitions confectionnées), dont la moitié tout au plus peut être regardée comme disponible pour le service de l'armée, attendu qu'on ne saurait laisser dans les magasins d'une place de telle importance moins de 80 milliers de poudre, je ne dis pas pour soutenir un siège, opération qui en nécessiterait huit ou neuf fois davantage, mais seulement pour fournir aux opérations éventuelles que la garnison pourrait être dans le cas de faire si l'armée vient à s'en éloigner.

Il est encore à observer que la nature du pays occupé ou parcouru jusqu'ici par l'armée, ne lui a pas permis de faire grand usage de son artillerie; et que, dans le cas où celle-ci pourrait être employée plus souvent, la consommation de poudre deviendrait beaucoup plus considérable.

V. Exc. verra par cet exposé, combien il est important de mettre la plus grande économie possible dans la consommation des munitions. Indépendamment des mesures qu'elle jugera convenable de prendre pour atteindre ce but, j'ai l'honneur de lui proposer les deux suivantes, que je regarde comme très-utiles:

1° De ne jamais faire prendre au soldat, pendant ses marches, plus de cinquante cartouches; l'expérience ayant constamment prouvé que tout ce qui excède cette

quantité (qu'il serait même à souhaiter de pouvoir diminuer) est dissipé à pure perte;

2° D'ordonner que toutes les fois qu'une troupe sera cantonnée, on ne laissera que dix cartouches dans la giberne du soldat, et que le surplus sera déposé dans un magasin pour être délivré au moment du départ.

Je ne parle pas des mesures particulières de surveillance à prendre par les chefs de corps, pour la conservation des cartouches laissées à la disposition du soldat : ces mesures exigent trop de soins et le concours d'un trop grand nombre de personnes, pour que l'on puisse attendre des ordres qui seraient réitérés à ce sujet, plus de succès que n'en ont eu les premiers; mais les deux mesures que j'ai l'honneur de vous proposer sont d'une exécution facile, et je suis persuadé qu'elles auraient un résultat satisfaisant.

Je prie Votre Excellence, etc.

Le général d'artillerie,

Signé, RUTY.

N° 24.

RELATION

DE LA DÉROUTE D'IGUALADA.

TRADUITE DE L'ESPAGNOL, ET EXTRAITE DE L'OUVRAGE DE M. CABANES.

Le 14 février 1809, le général Saint-Syr commença son mouvement avec les divisions Pino, Chabot et Chabran; le 15, il quitta ses positions de la Noya; le 16, il menaçait Capellàdes; le 17, il fit un mouvement sur la Llacùna, et força nos positions en avant d'Igualada: ce qui obligea nos troupes à se retirer en partie sur Monmanéu, les autres restèrent sur les hauteurs du Bruch en arrière l'ennemi.

Voici de quelle manière Saint-Syr effectua son attaque contre nos positions, auprès d'Igualada : il savait que la position du Bruch était naturellement forte parce que les ravins, de chaque côté, empêchent qu'elle ne soit prise en flanc; il songea donc à la tourner, la laissant derrière lui; il entreprit sa marche sur Igualada, par l'ancien grand chemin qui passe par Masquéfa, Piéra et Capellàdes; le 16, il rassembla beaucoup de forces pour attaquer ces positions; le 17, il les attaqua de front, et voyant que nous en avions réuni de considérables pour les défendre, il laissa une partie des siennes pour prolonger le simulacre d'une attaque, et se porta rapidement, en une seule nuit, avec le gros de ses troupes,

dans la direction de la Llacùna; ce point ayant été forcé, il les fit marcher à la dérobée et apparaître, tout-à-coup, sur les hauteurs de Mombuy, à la droite d'Igualada, à une heure après midi, dans la journée du 18, d'où elles dictèrent impérieusement la retraite au général Castro, qui se vit entièrement tourné quand il ne croyait avoir d'ennemis que devant lui.

Ce général, en faisant sa retraite, avec sa réserve restée dans Igualada, en avertit ceux qui défendaient Capellàdes, Pobla et d'autres points immédiats. Ceux-ci, sentant le danger de leur position, cessèrent de combattre et se retirèrent, non sans désordre, les uns vers les hauteurs du Bruch, d'autres à Olésa; une partie suivit le général Castro jusqu'à Monmanéu.

L'artillerie qui était à Igualada se retira d'abord à ce dernier village, ensuite à Cervéra. Les magasins restèrent au pouvoir du vainqueur, et pour la deuxième fois, l'ennemi, qui était dans une absolue disette, profita de nos subsistances, rassemblées au prix de tant de sacrifices; elles avaient été imprudemment déposées dans un village ouvert et qui n'est pas un point militaire, tandis que, trois lieues derrière nous, était celui de Monmanéu, au bout d'un défilé, qui nous offrait l'endroit le plus convenable.

Les Français ne publièrent aucune relation de la déroute d'Igualada; nous gardâmes le même silence; seulement, nos journaux parlèrent d'une action du 17 qui, d'ailleurs assez peu importante, fut pourtant très-glorieuse pour nos armes.

N° 25.

LETTRE

Du général Souham au général en chef.

25 février 1809.

Au moment où je vous écris, l'ennemi continue à défiler, descendant du village de Picamoxons, et semble se mettre en bataille pour prendre sa position. Un capitaine et deux hommes qui ont été prisonniers, annoncent que le corps du général Reding est de 15,000 hommes. S'il se retire, sans me livrer bataille, que dois-je faire? faut-il que je poursuive son arrière-garde? Je reçois à l'instant votre lettre que le chef de l'état-major m'écrit, et où il me dit de pousser une reconnaissance sur le point de Monblanch; mais cette lettre devient inutile, puisque l'ennemi tire déja le canon.

Signé: SOUHAM.

N° 26.

RELATION

ESPAGNOLE, OFFICIELLE, DE L'AFFAIRE DE VALLS.

Séville, 20 mars 1809.

Le capitaine-général de l'armée et province de Catalogne don Théodore Reding, par une dépêche adressée à la suprême Junte centrale et gubernative, en date du 27 du mois dernier, annonce ce qui suit:

Pour mettre à exécution un plan avantageusement combiné avec S. Exc. don Thomas Véry, représentant de ladite Junte suprême, et les généraux et chefs de l'armée, dont le but était de faire prendre aux troupes une meilleure position, on était parvenu, en se battant partiellement, tous les jours, à s'établir en ligne depuis Martoréll, par le Bruch, Capellàdes, San-Magi et le col de Santa-Cristina, jusqu'à Tarragone; le quartier-général, sous les ordres du maréchal-de-camp Castro, était à Igualada. De cette manière, toute la partie méridionale de la province était à couvert, et du côté du nord, cette même ligne s'étendait jusqu'à Valls, où devait se réaliser la levée en masse de tout le pays. Le peuple ayant la plus grande confiance dans les lieutenants-colonels Milans et Claros, le général Reding n'hésita pas à les charger d'une partie importante de cette entreprise, et voulut encore joindre à ces deux officiers supérieurs

le colonel François Milans, dont il a été si souvent fait mention dans cette guerre.

Afin de hâter les opérations, le général en chef ordonna que les deux premiers se portassent sur certains points déterminés, par le chemin le plus court, avec trois bataillons de miquelets, et leur communiqua les instructions convenables. Il fit en même temps disposer une attaque générale contre l'ennemi. Il ne restait plus qu'à désigner le moment d'agir tous simultanément, quand le général Saint-Cyr, qui avait concentré ses troupes, attaqua lui-même avec de grandes forces, dans la journée du 16, différents points de notre gauche, et força nos bataillons à se replier successivement jusques dans Igualada. Le général Castro abandonna ce village en se retirant en bon ordre, avec son artillerie, par le chemin de Cervéra.

Comme ce mouvement rétrograde déconcertait le plan du général en chef, et que les suites pouvaient en être funestes, il prit le parti de réunir sur-le-champ toutes les troupes, ou du moins la presque totalité, et de les ramener à Tarragone. A cet effet, et ne voulant s'en fier qu'à lui-même, il partit de cette place le lundi 20 du courant, avec 300 chevaux seulement, un bataillon de Suisses et six pièces d'artillerie légère; résolution qui fut approuvée de tous ceux qu'il consulta: accompagné de cette faible escorte, le général en chef se dirigea sur le village de Plà, ayant à sa droite les ennemis, dont il pouvait être aperçu; mais ceux-ci étaient occupés à saccager et brûler les villages de Villarrodoña et Pobla.

Dans sa marche, S. Exc. rallia à son détachement les troupes qui s'étaient retirées du col de Santa-Cristina, et envoya des ordres précis au brigadier des armées Yrans, lequel avec douze cents hommes, se trouvait bloqué dans le monastère de Santa-Créu, et se défendait, depuis deux jours, contre les Français qui le pressaient vivement. Ces ordres lui prescrivaient de faire une sortie cette nuit même, de s'ouvrir un passage et de venir le joindre. Yrans exécuta cette disposition, sans perdre un seul homme, ni la moindre partie de ses équipages militaires, les ennemis s'étant retirés ou n'ayant pas eu connaissance de son évasion jusqu'au jour suivant.

Avec ces nouvelles forces, le général en chef marcha sur Santa-Colóma de Quéralt. Là, au moment où il achevait de réunir sous sa main toutes les troupes que le général Castro avait à Monmanéu et celles du village de Santa-Colóma, il eut le chagrin d'apprendre que les Français, ayant pénétré jusqu'à Valls, songeaient à lui couper la retraite sur Tarragone et ses communications avec cette place. Sa première pensée fut alors d'attaquer Igualada et ensuite Mombuy, où l'ennemi conservait quelques postes faciles à culbuter; mais ayant assemblé un conseil de guerre, auquel assista S. Exc. don Thomas Véry, qui pendant cette expédition ne s'était jamais séparé de ses côtés, on le détermina à revenir aussitôt sur Tarragone, non-seulement à cause de l'importance de cette ville, mais encore pour protéger la plaine qui en porte le nom.

Le général en chef partit donc le 23 de Santa-Co-

lóma, pour se rendre à Monblanch, d'où il menaçait la gauche de Valls occupé par l'ennemi. Il arriva ce même jour à Monblanch, ayant fait garder d'avance le col de Lilla, par un détachement de troupes légères et de paysans armés, sous les ordres d'un officier de confiance.

Quelques coureurs ennemis s'étant montrés sur ses derrières, et s'étant retirés aussitôt par le col de Cabra à Plà et Valls, le général en chef ne douta pas que ce ne fût une reconnaissance dont le but était de s'assurer de ses forces et de la qualité des troupes qu'il avait avec lui; aussi le 24 il consulta de nouveau les principaux chefs de l'armée, et la pluralité des voix décida que l'on se mettrait sur-le-champ en mouvement pour passer, cette nuit même, le col de la Riba ou de las Molas, et se rapprocher le plus qu'il serait possible de Tarragone, sans chercher l'ennemi, mais sans renoncer toutefois à le combattre s'il s'en présentait une occasion favorable.

La marche fut retardée par les mauvais chemins et des embarras imprévus, de telle sorte qu'à cinq heures du matin, l'avant-garde commandée par le général Castro et la moitié du centre ayant déja dépassé Valls, laissant sur la gauche les bivouacs ennemis, il restait encore en deçà la moitié du centre et l'arrière-garde, sous les ordres du général Marti. Tout avait enfin passé et continuait de marcher en silence et dans le plus grand ordre; on n'avait aperçu aucun poste avancé de l'ennemi, lorsque le général en chef et sa suite, ayant franchi un petit pont, essuyèrent, à bout

portant, une fusillade qui blessa du monde et causa quelque désordre dans le premier moment.

On forma sur-le-champ les troupes les plus rapprochées. Celles qui marchaient en avant reçurent l'ordre de s'arrêter ou de se replier, afin que l'ennemi ne s'interposât point entre elles et le reste de la colonne où se trouvaient les équipages, les munitions et une partie de l'artillerie. Le général Reding choisit une éminence assez favorable, quoique de peu d'élévation et vit avec plaisir tous les corps arrivant en ordre et avec la meilleure disposition, occuper successivement les positions qui leur étaient désignées. Il fit placer l'artillerie sur trois points distincts et, voyant l'ennemi descendre des hauteurs de Valls, il fit avancer quelques détachements de Guérillas et un peu de cavalerie pour le contenir.

Notre artillerie ne tarda pas à tirer à demi-portée : celle de l'ennemi répondit de son côté ne cessant de lancer des grenades et des boulets, même de huit que nos troupes reçurent avec le plus grand sang-froid; elles se jetèrent aussitôt sur les Français avec beaucoup d'impétuosité, les attaquant à-la-fois par leur droite et par leur gauche. Le général, voyant ses Guérillas ainsi engagés, voulut soutenir l'avantage qu'ils commençaient à obtenir. Il ne serait pas facile de peindre, dit-il, l'ardeur avec laquelle tous les régiments s'élançaient à l'envi l'un de l'autre, l'ennemi recula, prit la fuite et ne s'arrêta qu'au pied des hauteurs de Valls, on fit taire son artillerie, la victoire parut gagnée; lorsque de nouveaux renforts arrivés aux Français les aidèrent à se

soutenir vigoureusement sur les hauteurs qu'ils occupaient.

La ténacité de l'ennemi dans sa position, les nuages de fumée qui s'élevaient de divers points de sa ligne et qui devaient être des signaux convenus, des fusées qu'il tira bientôt après et qui ne laissaient aucun doute à cet égard; la fatigue de nos troupes qui, ayant marché toute la nuit, n'avaient cessé de manœuvrer et de tirailler jusqu'à midi; ces divers motifs occasionèrent un peu de ralentissement: elles cédèrent un peu de terrain, et il fallut songer à les rallier; ce qui s'exécuta pleinement sur la première éminence d'où elles étaient d'abord parties pour attaquer.

L'armée étant réunie et tout le convoi en sûreté, on jugea convenable de poursuivre la retraite sur Tarragone, après avoir accordé un moment de repos et le temps de manger au soldat; mais l'ennemi ne le permit pas : il avait rassemblé toutes ses forces, auparavant divisées suivant la déclaration d'un prisonnier de guerre, il attaqua sur trois points, déployant avec ostentation ses nombreuses colonnes pour nous faire voir sa supériorité.

Notre artillerie recommença à tirer et dès que la distance plus rapprochée favorisa l'emploi de la mitraille, notre feu fut si meurtrier que les Français étaient forcés de reculer d'un côté tandis qu'ils s'avançaient de l'autre.

Cependant la valeur seule pouvait désormais sauver notre armée : on tâcha d'encourager le soldat; tous se montrèrent déterminés à combattre jusqu'à la dernière

extrémité ; et c'est ce qui arriva. Les ennemis faisaient la démonstration d'attaquer vivement notre droite; mais l'attaque véritable fut sur notre gauche, qu'ils parvinrent enfin à forcer vers quatre heures et demie après la résistance la plus obstinée. Quelques bataillons se sauvèrent sans beaucoup de désordre, d'autres s'éparpillèrent tout-à-fait ; le plus grand nombre des fugitifs se dirigea sur Tarragone où se rendit aussi le général Reding, dans la nuit même du 25.

Cette action est du nombre de celles où la valeur est forcée de céder à la supériorité du nombre. Nous avions à peine dix mille hommes, cependant ils défendirent leur position et soutinrent le feu le plus vif, pendant onze heures consécutives, sans donner le moindre signe de faiblesse ou de lâcheté. La perte, des deux côtés, a dû par conséquent être à-peu-près égale et importante.

Le général Reding ajoute qu'il ne peut pas dire avec précision quelle a été la nôtre, jusqu'à ce qu'il reçoive des rapports détaillés qu'il promet d'envoyer avec une mention particulière de ceux qui se sont le plus distingués.

Ce même général ne dit rien dans cette dépêche, qu'il supposait devoir être rendue publique, des blessures qu'il a reçues. Mais S. M. (la Junte suprême, centrale et gubernative) en est instruite par d'autres rapports et par une lettre de don Thomas de Véry, qui rend la plus honorable justice aux talents militaires, à la valeur et au sang-froid de don Théodore Reding ; en conséquence, S. M. a voulu que ce trait de grandeur d'ame ne restât pas ignoré, parce qu'il fait ressortir le mérite

et les hautes qualités de cet estimable général. S. M. annonce également qu'elle a la satisfaction de savoir que l'état de ses blessures, au lieu d'être alarmant, promet une prompte guérison.

RELATION
DE L'AFFAIRE DE VALLS,

TRADUITE DE L'ESPAGNOL, ET EXTRAITE DE L'OUVRAGE DE M. CABANES.

Le 25 février, à la pointe du jour, au moment où notre avant-garde venait de passer le pont de Goy, la garde avancée de l'ennemi la salua de deux décharges de mousqueterie et se replia sur-le-champ. Aussitôt on entendit battre la générale dans le camp de Valls, à trois quarts de lieue de distance. Notre division du centre acheva de passer le pont; l'arrière-garde suivit avec le bagage, dans le plus grand ordre, sans qu'il y eût la moindre oscillation; les rangs étaient bien gardés, un silence profond régnait parmi les soldats.

Au sortir du défilé que forme le col de la Riba ou de las Molas, au travers duquel se jette le Francoli, après le village de Picamoxons, se présente la plaine de Tarragone; les approches de la rivière sont moins escarpés; les champs sont cultivés et couverts de vignobles et d'arbres. En avant du pont de Goy, en suivant le grand chemin de Tarragone, il s'élève une petite hauteur dont le flanc gauche est gardé par le Francoli, qui en protège aussi le front dans toute sa longueur, à une portée de fusil; et cette hauteur s'abaisse insensiblement par sa

droite, vers les villages de Raur'ell et de Mor'ell, à trois quarts d'heure de distance de ladite hauteur et à sa gauche est le chemin de Valls à Picamoxons, suivant une ligne parallèle aux montagnes qui forment à leur chûte, les trois ports ou gorges de Riba, Lilla et Cabra.

Le pont de Goy, sur le Francoli, se trouve à-peu-près au milieu de la ligne que forme la rivière, parallèlement au flanc gauche de la hauteur dont nous avons parlé et vis-à-vis de la plus grande élévation du front et du flanc gauche. Le terrain entre le pont et le chemin de Valls est assez uni et permet de marcher en colonnes d'attaque, de faire avancer de l'artillerie et manœuvrer de la cavalerie, quoique en petits pelotons.

Vis-à-vis de la hauteur et parallèlement à la rivière, s'en élèvent successivement d'autres qui commencent à la rive gauche et se prolongent à droite depuis Valls jusqu'au chemin de Picamoxons. Derrière ces hauteurs se trouve le village de Valls et le chemin qui le traverse va droit à Tarragone par Vallm'oll.

La division Souham avait établi ses bivouacs sur ces éminences et poussé des postes avancés jusqu'au pont pour observer le passage de l'armée espagnole par le col de Riba. Le général Saint-Cyr avec la division Pino occupait les gorges des cols de Lilla et de Cabra; c'était par-là qu'on supposait que Reding déboucherait dans la plaine de Tarragone.

Aussitôt qu'il aperçut notre avant-garde, le poste avancé de Souham fit deux décharges sur elle et se replia précipitamment sur sa division. On y battit à

l'instant la générale, et les Français s'avancèrent rapidement jusque sur la rive gauche du Francoli avec quelques pièces d'artillerie.

Notre avant-garde, ayant passé le pont et reçu les deux décharges, filait toujours sur Tarragone; mais elle retourna bientôt sur ses pas, par ordre du général en chef et rentra dans la ligne de bataille formée par le centre et l'arrière-garde, sur la première hauteur que j'ai décrite et qui est située sur la rive droite.

Nos tirailleurs se jetèrent sur tout le front de notre ligne et commencèrent la fusillade avec les détachements que l'ennemi avait poussés pour nous reconnaître et savoir ce que nous voulions faire. La supériorité du nombre obligea les Français à se replier et même à retirer un peu plus loin l'une des deux batteries de trois canons et deux obusiers qui nous incommodait beaucoup et qui faisait tête à celle de trois pièces que nous avions établie de notre côté.

La prompte retraite des détachements ennemis enflamma le courage de notre général en chef, en lui offrant la séduisante image d'une victoire brillante et facile; il se met à la tête des bataillons de volontaires de Palma, de Wimffphen, des grenadiers provinciaux de la vieille Castille et du régiment des hussards espagnols, repasse le pont, attaque à la débandade le flanc droit de l'ennemi : il avait ordonné en même temps au général Marti, qui était resté chargé du commandement de la ligne de bataille de faire attaquer le flanc gauche des Français par les régiments de Grenade, les grenadiers provinciaux de la nouvelle Castille, suivis par les hussards de Grenade.

L'ennemi renforça sa droite, repoussa nos efforts et se mit à poursuivre nos troupes. Sur ces entrefaites le général Reding envoya par son aide-de-camp l'ordre au général Marti de diriger le combat, se trouvant lui-même engagé avec ses Guérillas. Marti ordonne au marquis de Campoverde, colonel des hussards de Grenade, d'attaquer vivement; il fait passer au secours de sa gauche le bataillon suisse de Reding dont le colonel sollicitait cette mission; détache, en deux colonnes, sur le centre, le régiment de Saboya, un bataillon de Santa-Fé et la moitié de celui d'Antequera, pour soutenir les troupes légères de notre front, lesquelles traversaient la rivière à gué pour attirer l'attention de l'ennemi. Il ne garda en ligne que le reste du régiment d'Antequera et un bataillon de Santa-Fé pour défendre les batteries, soutenir la retraite en cas de malheur, contenir les fuyards et se porter par-tout où l'on aurait besoin de renfort. Cette disposition réussit : l'ennemi se désista de la poursuite de notre gauche pour accourir au centre et l'action par-là se réduisit à une vive fusillade de part et d'autre, l'artillerie tirant également des deux côtés. Ainsi nos troupes ayant la rivière en avant du centre et de la gauche se battirent vigoureusement et à découvert, pendant quatre heures consécutives, à demi-portée de fusil, ce qui coûta la vie à bien du monde, sur-tout en officiers des deux armées.

Notre gauche étant dégagée, le général Reding voulut connaître l'avis du général Marti, sur ce qu'il convenait de faire. Celui-ci répondit qu'il n'y avait pas un moment à perdre et qu'il fallait se retirer à Constanti,

dont on n'était plus qu'à deux lieues, par la hauteur que nous occupions et à la faveur des bois d'oliviers de Raur'ell et Mor'ell, attendu que l'ennemi se renforçait considérablement.

Le général en chef parut adopter cette mesure, mais il ne fit aucune disposition pour l'exécuter et le combat continua de la même manière jusque vers midi. Alors, voyant qu'il était inutile de sacrifier tant de braves, il donna l'ordre de la retraite, consultant de nouveau Marti sur les moyens de l'effectuer. Le général Marti n'hésita pas à proposer de faire filer les bagages sur Tarragone qui était à trois lieues de là, en prescrivant à l'intendant de l'armée de tenir douze mille rations prêtes à Constanti et au gouverneur de cette première place de détacher de sa garnison une colonne de deux mille cinq cents hommes d'infanterie et cent cinquante chevaux avec deux pièces de quatre, sur le chemin de Valls et la rive gauche du Francoli, afin de menacer l'ennemi sur ses derrières; ce qui l'empêcherait de tomber, avec toutes ses forces, sur nos troupes qui allaient opérer leur retraite à la faveur des bois d'oliviers de Mor'ell et de Constanti, changeant ainsi la ligne de front par l'arrière-garde, sur le côté droit, et soutenant autant que possible le second pont, dit pont de Valls, lequel serait occupé par le régiment de Soria, les grenadiers provinciaux de la nouvelle Castille et les hussards de Grenade; il proposait ensuite de porter sur le flanc gauche la plus grande partie de la cavalerie pour arrêter ceux des ennemis qui passeraient le pont de Goy, pour nous poursuivre et finalement d'exécuter

le mouvement rétrograde par échelons, à la faveur des bois d'oliviers et sous la protection de l'artillerie.

Le général Reding approuva cette idée et ne songea pas à la mettre à exécution : à mesure que nos troupes, en se repliant, venaient reprendre leurs premières positions, elles recevaient de nouvelles cartouches ; il n'y avait plus qu'une fusillade peu active entre quelques tirailleurs.

Toutes les troupes étaient rentrées dans la ligne primitive de bataille, vers deux heures ; le général en chef ordonna que le mouvement de retraite commençât aussitôt qu'on aurait mangé la soupe et pris quelque repos : le général Marti alla prendre le commandement de la division qui devait sortir de Tarragone et fut remplacé dans l'armée par le maréchal-de-camp, major général d'infanterie, Garcia Conde. Le colonel d'artillerie Ava fut envoyé à Constanti pour reconnaître la position et désigner les points que nous devions occuper en arrivant.

Cependant le général Saint-Cyr qui, avec la division Pino et d'autres corps, se trouvait à Plà et Cabra, à une distance de deux ou trois lieues du théâtre de l'action, se mit en mouvement aussitôt que le général Souham l'eut averti qu'il avait sur les bras toutes les forces du général Reding ; les troupes de Saint-Cyr avaient opéré leur jonction avec celles de Souham, sur les trois heures de l'après-midi ; aussitôt, les Français commencèrent l'attaque sur toute notre ligne avec l'avantage du nombre et au moment où nous commencions à nous mettre en retraite.

Leurs efforts tombèrent principalement sur notre gauche; notre feu d'artillerie et de mousqueterie et de mitraille fut inconcevable et dût leur causer une grande perte. Mais l'ennemi, favorisé par le nombre (il avait au moins dix-sept mille hommes) de troupes fraîches et reposées, et d'ailleurs supérieur à nous par son organisation, parvint à jeter le désordre dans nos bataillons qui, toutefois, se défendirent avec courage jusqu'à la dernière extrémité.

En une heure toute notre ligne était enfoncée, l'ennemi poursuivait de près nos troupes désordonnées qui ne trouvaient d'asyle que dans les bois, les ravins et les endroits escarpés du pays. Le général Reding fut atteint par des cavaliers, opposa une vive résistance, reçut cinq blessures; et entre lui et son état-major, on tua ceux qui le serraient de si près, entre autres un colonel de cavalerie. Il put enfin arriver dans la nuit, avec ses aides-de-camp, à Tarragone, où le suivirent quelques troupes; le reste rejoignit le lendemain matin. Cependant plusieurs corps se dirigèrent sur Réus, de là au col de Balaguer et à Cambrils.

Les ennemis occupèrent Réus dans la journé suivante et tout le pays connu sous le nom de plaine de Tarragone. Ainsi se trouva coupée la communication de cette place du côté de la terre. Le nombre des morts, blessés ou prisonniers dans la bataille de Valls ne saurait être exactement connu, faute de données officielles; toutefois, par un calcul approximatif, on peut évaluer notre perte à deux mille hommes. Celle des Français fut égale et même plus forte. Parmi les morts

de notre côté, il faut distinguer le colonel Armenta et le marquis de Sala : le premier, commandant des chasseurs à cheval de Grenade, et le deuxième, premier lieutenant des gardes Wallonnes. Il y périt en outre beaucoup d'officiers de mérite. Au nombre des blessés se trouvent : le général en chef, le colonel Biard de Saintellier, commandant en second de la division de Garcia Conde, et plusieurs officiers de distinction. Le marquis de Castel d'Orius, major-général de la cavalerie, fut fait prisonnier, ainsi que le colonel Dumont, commandant des gardes Wallonnes ; le lieutenant-colonel Autunez, des gardes Espagnoles ; trois aides-de-camp du général en chef, Osoro, Chichery et Reid, et beaucoup d'autres.

Cette action, toute malheureuse qu'elle fut, n'en fait pas moins d'honneur à nos troupes : si elles n'eurent pas le bonheur de remporter la victoire et d'être bien dirigées, elles eurent du moins la gloire de se battre avec la plus grande valeur, pendant onze heures, contre un ennemi formidable, supérieur à-la-fois, par le nombre, la discipline et l'organisation.

La bataille de Valls éternisera cette gloire, et les Français, qui pourront bien critiquer la conduite de notre général, rendront justice, et l'ont déja rendue, à l'excellente conduite et à l'intrépidité de nos troupes. Tous les corps firent leur devoir; il faut cependant accorder une mention particulière aux détachements des gardes Wallonnes et Espagnoles dont les chefs restèrent prisonniers de guerre, et au bataillon d'Antequera. Nous perdîmes toute notre artillerie ; mais, avant de la perdre, nous nous en servîmes avec beaucoup de succès.

Les généraux, les officiers et les soldats, en un mot, toute l'armée mérite des éloges. Le général en chef compensa le défaut de connaissances militaires par la valeur extraordinaire qu'il déploya en différentes occasions.

Nota. Voir, à la fin du volume, l'État des troupes espagnoles qui ont combattu à Valls, pour se convaincre de l'erreur où était M. Cabanes en attribuant aux Français une supériorité numérique qu'ils étaient loin d'avoir. Les divisions Pino et Souham, les seules qui se trouvassent à cette affaire, ayant laissé à Villafranca les hommes les moins en état de supporter la fatigue, leur effectif ne s'élevait pas à treize mille combattants, tandis que, d'après l'état précité, Reding en a engagé quinze mille.

N° 27.

LETTRE

Du général en chef au Prince vice-connétable major-général.

Valls, le 6 mars 1809.

Monseigneur, malgré tous les moyens qui sont à la disposition de Votre Altesse, elle n'a pu réussir depuis trois mois à me faire parvenir une lettre; aucun officier porteur de ses dépêches n'est arrivé jusqu'à moi: j'ai été plus heureux. J'ai la certitude que trois ou quatre de mes lettres sont passées entre vos mains ou dans celles de S. M. l'empereur; et dernièrement un de mes émissaires envoyé au général Reille, et assez heureux pour revenir sans accident, m'a rapporté la traduction en chiffres de deux de vos lettres, notamment de celle du 5 février, la date de l'autre est omise.

D'après ces lettres, Votre Altesse ordonne à un corps d'armée qui manque de tout, de prendre, dans le même temps, trois places fortes qui ont soutenu des siéges mémorables quand elles n'étaient défendues que par des troupes; et aujourd'hui que, par la nature de cette guerre, les troupes ne font qu'une même cause avec les habitants, qui voient, sans regret, tomber leurs maisons, quand la cause qu'ils ont embrassée l'exige, que cet esprit n'est malheureusement que trop constaté par la résistance que Sarragosse, ville ouverte, oppose depuis long-temps à deux corps d'armée qui l'assiégent, et qui sont munis d'une artillerie formidable; c'est dans cette circonstance que vous ordonnez la prise de trois places fortes, dans l'une desquelles (1) s'est retirée une armée commandée par un bon et courageux général (2), place qui, parmi les avantages de sa position, compte celui de ne pouvoir être bloquée sans le concours d'une escadre.

La distance de Barcelonne est de vingt heures; en approchant de Tarragone, il faut que les convois d'artillerie et autres, passent pendant une lieue et demie sous la mitraille des frégates ou vaisseaux anglais, et la perte essuyée dernièrement à l'expédition de Mataro, pour la rentrée de quelques grains dans Barcelonne, donne la mesure de ce qui arriverait ici.

D'ailleurs, Barcelonne n'a que cent soixante milliers de poudre; notre consommation mensuelle est de trente

---

(1) Tarragone.

(2) Théodore Reding.

milliers, elle n'a donc de quoi fournir que quelques mois à la consommation de l'armée, et ensuite, cette place, qui n'a pas aujourd'hui le quart de ce qu'il lui faut, si des événemens malheureux la forçaient de soutenir un siège, n'aurait plus rien pour elle, ni pour l'armée.

Sur la route de Barcelonne et dans les villages qui l'avoisinent, jusqu'à Tarragone, il n'existe plus de subsistances pour les hommes ni pour les chevaux, et le pays, autour de cette dernière place (qui d'ailleurs ne produit que du vin et des olives), est également dépourvu de toutes subsistances, ce qui me force à me tenir à quelque distance de cette place, et j'aurai même bien de la peine à m'y procurer encore pour quelques jours de vivres. L'armée espagnole fait venir tout, jusqu'à la paille, des royaumes de Valence, de Murcie et d'Arragon.

Votre Altesse me dit qu'il n'y a rien autour de nous qui puisse résister à six mille hommes.

Je lui demande bien pardon de n'être pas de son avis. La division Souham a été quelque temps seule le 25, et nous avons vu qu'il était temps que l'autre division arrivât; cependant l'armée de M. Reding avait été battue, en détail, dans les huit jours qui avaient précédé cette dernière bataille. Il est très-malheureux pour le 7e corps, que Votre Altesse n'ait pas été à même de connaître de plus près la situation et les circonstances où se trouve en Catalogne ce corps d'armée: elle se serait convaincue qu'il avait fait tout ce qu'il était possible de faire.

J'ai envoyé de Figuières à S. M. l'état de l'armée espagnole; je présumais qu'il passerait sous les yeux de Votre Altesse, elle aurait vu ce que le 7e corps a combattu. Il faut y ajouter les régiments de Palma, d'Estramadure, les chasseurs d'Antéquera, de Santa-Fé et le régiment suisse de Betchard; les deux premiers n'ayant point été compris dans l'état, et les derniers étant venus de renfort depuis peu. Je dois en distraire une partie de la garnison de Gironne, emmenée par M. de Lazan en avant de Lérida, savoir : le régiment de Ferdinand VII, le bataillon de Daroca et les mêmes qu'il avait conduits de l'Arragon à Gironne.

Avec la meilleure volonté du monde, nous ne pouvons effectuer ce que vous ordonnez; voici ce que nous tâcherons de faire:

Contenir l'armée ennemie le plus loin possible de Gironne, pendant qu'on essaiera d'en faire le siège; je dis essaiera, parce que je prévois de grandes difficultés. D'abord, si l'on n'a pas envoyé de France de la poudre à Figuières, cette place n'en offre point assez; elle est, d'après le rapport des officiers d'artillerie, de mauvaise qualité et ne peut servir que pour les projectiles creux. L'embarras des subsistances et des fourrages sera grand, ainsi que celui des transports; et puis la division du général Reille ne me paraît pas assez forte pour une place d'un aussi grand développement. S'il a pu profiter de l'absence de la garnison pour faire l'investissement, ce sera un grand avantage, la garnison sera faible, partie des Miquelets étant devant Barcelonne et Igualada.

Si je faisais dans ce moment un mouvement pour me rapprocher de cette ville, tout ce qui est aux environs de Barcelonne se jetterait dans Gironne, et l'armée que j'ai devant moi me suivrait. Cependant je m'en rapprocherai, lorsque le siége sera commencé, pour empêcher que l'ennemi, qui a de grands moyens de débarquement avec le secours des Anglais, ne tente de secourir la place et ne détruise les travaux du siége.

J'ai déja prévenu S. M. qu'on avait levé en Catalogne, pour compléter les régiments de ligne, quarante mille hommes que l'on habille et qu'on exerce dans les places. Avant un mois, M. de Reding nous présentera, au moyen de cette levée, une armée plus forte qu'il n'a jamais eue; et nous qui ne recevons point de recrues et qui nous affaiblissons tous les jours, même par nos succès, nous serons fort embarrassés de lui résister.

On ne peut nier que les troupes espagnoles gagnent tous les jours, et nous sommes forcés de leur rendre justice : à la bataille de Valls elles se sont très-bien battues; il est vrai qu'elles sont extrêmement favorisées par les positions et la nature du pays; mais c'est un avantage que, dans aucun temps, on ne pourra leur enlever. Elles sont ensuite commandées par un bon militaire, encouragé par la confiance des gouvernants de son pays, dont il a reçu des témoignages éclatants. Son armée est presque toute nationale, bien nourrie, bien payée et bien vêtue. L'armée française, au contraire, est composée de différentes nations, presque toujours à la diète, mangeant le plus mauvais pain,

sans solde, sans souliers, et une grande partie sans vêtements, etc., ce qui occasionne une grande désertion dans les corps étrangers, surtout les Napolitains : j'ai la certitude que plus de mille viennent d'être embarqués pour être rejetés sur les côtes de Sicile ou d'Italie.

Signé : GOUVION SAINT-CYR.

N° 28.

LETTRE

Du général Reding au général comte Gouvion Saint-Cyr.

Tarragone, le 19 mars 1809.

MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

Conformément au désir que V. Exc. me manifeste dans la lettre que je viens de recevoir, demain se présentera à Valls un commissaire espagnol chargé de recevoir les malades, d'examiner l'état dans lequel ils se trouvent, et de me donner l'état numérique des militaires français que V. Exc. y laisse et qui seront traités avec tous les soins et le zèle que l'humanité exigent.

J'espère que V. Exc. connaissant le malheur et la misère qui règnent dans cette ville et l'impossibilité où elle se trouve de fournir les secours qu'un hôpital nécessite, laissera dans celui de Valls, les objets de première nécessité pour le service des premiers jours,

jusqu'à ce que j'aie placé un détachement de troupes qui, veillant au maintien du bon ordre et à la sûreté de ces mêmes malades, puisse leur donner les secours nécessaires.

Je reste, etc.

Signé, TH. REDING.

N° 29.

LETTRE

Du général Verdier au général en chef.

Quartier-général de Medinia, sous Gironne, 15 mai 1809.

S. M. l'empereur m'ayant ordonné de venir remplacer son aide-de-camp, le général Reille, j'ai reçu aujourd'hui la lettre que V. Exc. lui a écrite de Vich le 12 courant, par laquelle elle l'informe qu'il ne doit pas compter « sur les secours qu'il lui avait demandés pour pouvoir « commencer le siège de Gironne, et pour lui dire de « commencer ce siège avec les moyens que le gouver- « nement a déterminés. »

Répondant à la lettre de V. Exc. j'ai l'honneur de lui observer que m'étant fait représenter les états de situation des troupes en deçà du Ter, j'ai trouvé que le total des combattants présents sous les armes, se portait à quatorze mille six cent quatre-vingt-seize hommes, les garnisons de Figuières et de Roses et le personnel

du génie et de l'artillerie compris ; ce qui réduit le nombre de troupes que je pourrais employer au siège à environ neuf mille baïonnettes.

V. Exc. connaissant le grand développement de la place de Gironne et de ses forts, a trop d'expérience de la guerre pour croire qu'une opération semblable puisse être entreprise avec aussi peu de monde pour la soutenir. D'après ces vérités, V. Exc. ne saurait, je crois, blâmer le parti que je prends de ne rien hasarder jusqu'à ce qu'elle vienne à mon secours ou que S. M. l'empereur, à qui j'ai fait connaître ma situation, m'ait fait donner des ordres positifs sur une opération aussi importante. Je resterai donc dans ces environs sans rien faire avancer de ce qui concerne le matériel du siège, m'occupant seulement d'éloigner les partis d'insurgés qui m'entourent déja de toutes parts, en attendant que V. Exc. ait battu l'armée ennemie qu'elle dit se former devant elle et qu'elle veuille bien prendre un parti relativement à Gironne, dont la soumission doit donner, je crois, la tranquillité au reste de la province.

Je prie V. Exc. de me permettre une réflexion ; elle sera la première et la dernière que j'aurai l'honneur de lui faire relativement au siège de Gironne ; la voici : V. Exc. commande le septième corps de l'armée en Espagne, c'est-à-dire, toutes les troupes qui sont en Catalogne, la place de Gironne doit l'inquiéter plus que personne, puisqu'elle lui coupe toute communication avec Barcelonne où elle a une partie de son armée, et la France. S. M. l'empereur veut que le siège de cette

place soit fait et elle ne peut le vouloir que par les moyens et les troupes qui sont dans cette province. V. Exc. commande tout, c'est donc elle qui doit tout diriger, autant pour son intérêt personnel que pour la réussite de la chose. Me trouvant avoir l'honneur d'être de nouveau sous ses ordres, j'ai celui de l'assurer d'avance que j'exécuterai avec plaisir et avec tout le zèle dont je suis susceptible, tout ce qu'elle voudra bien me prescrire; mais je crois devoir lui dire, vu le peu de troupes qui se trouvent ici et leur composition, qu'il est indispensable pour que le siège de Gironne soit entrepris avec espoir de succès, qu'elle s'approche de cette place, qu'elle la voie et qu'elle détermine ensuite les troupes qu'elle jugera nécessaires tant pour le siège que pour la communication avec Figuières et la France, dernier objet plus important et plus difficile qu'il le paraît d'abord.

Je prie V. Exc. de ne voir dans les réflexions que j'ai l'honneur de lui adresser, que le désir que j'ai de bien servir et d'agréer, etc.

Le Général de division,

Signé : J. A. VERDIER.

P. S. Le 12 de ce mois une flotte de douze bâtiments anglais, dont huit vaisseaux et quatre frégates, s'est présentée dans le golfe de Roses, sans doute pour enlever un convoi et une corvette que nous avons là, ce qu'il a tenté de faire dans la nuit du 12 au 13, mais inutilement par la surveillance des marins et celle de

la place de Roses. Craignant cependant que cette force supérieure ne parvînt à enlever ce convoi, j'ai fait débarquer les vivres dont il était porteur dans le fort de la place de Roses. Cette place n'ayant pas une garnison suffisante, je l'ai augmentée du bataillon valaisan qui est de deux cents hommes. J'ai placé aussi cinq cents et quelques hommes de la cinquième légion au fort de Figuières où, à mon arrivée, il n'y avait pas un seul homme pour fermer les portes si on avait voulu le faire.

N° 30.

LETTRE

Du général en chef au ministre de la guerre.

Fornélls, le 13 août 1809.

J'ai reçu la lettre que V. Exc. m'a écrite le 25 juillet. Je ne répondrai pas aux dispositions militaires qu'elle prescrit au septième corps d'armée, après la prise de Gironne, parce que M. le maréchal duc de Castiglione, dont la santé est à-peu-près rétablie, va arriver à l'armée très-incessamment et probablement peu avant ou au moment de la reddition de Gironne. Je conserverai le commandement du septième corps jusqu'à son arrivée; malgré que, s'il survenait des circonstances de nature à m'occasioner des fatigues, même modérées,

je serais hors d'état de remplir mes fonctions ; et je ne me rends à vos ordres à cet égard que parce que je suis convaincu qu'il ne surviendra rien d'*important*, les victoires précédentes du septième corps ayant détruit la plus grande partie de l'armée ennemie et lui ayant imprimé une terreur si forte qu'elle n'osera pas lui présenter le combat et qu'elle verra prendre Gironne du haut de ses montagnes, sans oser en descendre, se bornant à tourmenter nos communications et à inquiéter nos convois.

Sans toutes ces circonstances, je serais resté à l'armée pour obéir aux ordres de V. Exc., mais sans y conserver aucun commandement, parce que dans l'alternative de déplaire au gouvernement ou de ne pouvoir le bien servir, il n'y a pas à balancer sur le parti à prendre.

J'ai l'honneur, etc.

Signé : GOUVION SAINT-CYR.

N° 31.

RAPPORT

Du gouverneur de Gironne, don Mariano Alvarez, à la Junte suprême centrale, sur la situation de cette ville, vers le milieu du mois de juin 1809.

Sire, je crois de mon devoir d'élever aux pieds de Votre Majesté le récit abrégé du siége et du bombardement que soutient cette ville héroïque, dont Votre Majesté a daigné confier le commandement à mes soins.

Mais, comme l'exposition des faits particuliers et le rassemblement des pièces justificatives formeraient un volume trop considérable, et que d'un autre côté, les instants précieux de Votre Majesté appartiennent à ses hautes occupations, comme les miens sont aussi réclamés par la situation critique dans laquelle je me trouve, je me bornerai à vous offrir ici un léger témoignage de mes sentiments, et à vous donner une idée de l'état de la place.

Nous comptons soixante-dix jours de siége, quarante-huit de tranchée ouverte, et trente-quatre de bombardement continuel. Le château de Monjuich, qui domine entièrement la ville, à une distance très-rapprochée, et qui peut être considéré comme sa principale défense, présente, depuis treize jours, une brè-

che praticable pour cinquante hommes de front. L'ennemi a jeté sur nous, pendant ce temps, dix mille bombes ou grenades. Cette fureur n'a produit d'autre résultat que la ruine des édifices particuliers ; le courage des habitants ne s'est point démenti ; chaque jour plus attachés à la cause qu'ils défendent, on les voit courir avec plus d'ardeur, partout où leur présence est nécessaire.

La garnison, quoique très-peu nombreuse, car elle ne s'élève pas à plus de quinze cents hommes en état de servir, a fait des prodiges de valeur. Trois sorties et deux attaques, l'une de celles-ci répétée jusqu'à trois fois par l'ennemi montant à la brêche et dans lesquelles il a été repoussé avec une bravoure inexprimable, ont fait assez voir avec quelle discipline et avec quelle vigueur nous savons combattre. Mais le récit de ces affaires partielles sera arrivé à la connaissance de Votre Majesté par la voie du général en chef de cette armée auquel j'en ai rendu compte successivement.

Votre Majesté, dont les soins paternels veillent à la conservation de l'honneur national, sentira sans doute à quel point tous ceux qui se trouvent dans cette place ont bien mérité de la patrie. Sire, je n'ai jamais vu leur enthousiasme se refroidir une seule minute, et mille fois ils ont voulu courir au-devant d'une mort glorieuse dans les rangs de l'ennemi, mais leur petit nombre me força de les contenir.

Dans cette position difficile, j'ai demandé plusieurs fois au commandant-général en second de cette armée, le marquis de Coupigny, un renfort de deux mille

hommes au moins, avec lequel cette garnison aurait à peine la moitié de sa dotation complète. J'ai vainement renouvelé mes instances, à mesure que mes besoins devenaient plus pressants.

Je crois donc qu'il est de mon devoir d'exposer tout cela à Votre Majesté, et de l'assurer, d'ailleurs, que cet important boulevard de la Catalogne sera défendu jusqu'à la dernière extrémité; que nous nous sacrifierons tous pour notre monarque adoré, le seigneur Ferdinand VII, que Dieu garde, et que nous imiterons l'exemple de Numance et de Sagonte, plutôt que de subir le joug du tyran.

Tel a été mon serment à la tête de ces braves Espagnols, et je le répète en ce moment aux pieds de Votre Majesté, l'ennemi n'entrera dans cette place que sur mon cadavre. La proclamation ci-incluse fera mieux connaître encore à Votre Majesté les sentiments dont je suis animé.

Sire, aux pieds de Votre Majesté,

Signé, MARIANO ALVAREZ.

Gironne, le 16 juillet 1809.

N° 32.

LETTRE

Du général Coupigny au gouverneur de Gironne, don Mno Alvarez.

Tarragone, le 24 juillet 1809.

Votre dépêche du 16 courant, m'a causé la plus grande surprise, et je trouverais bien plus étranges encore les reproches auxquels vous vous livrez, si je n'avais à considérer que Votre Seigneurie se trouve dans une place aussi fortement pressée par l'ennemi. Je sais très-bien ce que j'ai promis; je sais également que je n'ai point manqué d'envoyer le secours dans le moment où il convenait de le faire arriver à Gironne. Mais Votre Seigneurie ignore sans doute les dernières affaires de nos armées : elle ignore que je n'ai pas été rejoint par les troupes de l'Arragon, sans lesquelles il m'était impossible de songer à faire lever le siége : elle ignore enfin que la province a un capitaine-général, lequel est actuellement, de sa personne, dans les environs de la ville. J'ai mis tout en usage pour tâcher de vous secourir : Gironne est l'objet de mes soins les plus empressés, de ma plus haute estime. J'eusse bien voulu conduire moi-même ce secours et m'enfermer dans la place avec ses braves défenseurs; mais les circonstances s'opposant à cette résolution de ma part, j'ai chargé de

l'expédition les individus que vous m'aviez indiqués vous-même, comme les plus capables de la faire réussir par leurs talents et leurs connaissances locales.

Que l'un d'eux ait été abandonné par ses troupes, que l'autre, qui m'était désigné par vos recommandations et qui venait d'obtenir un avancement militaire dans l'armée, se soit refusé à l'accomplissement de ses devoirs, ce sont là de ces choses que personne ne saurait éviter ; mais ce que j'ai su éviter, moi, ce sont des récriminations auxquelles j'aurais pu me livrer le premier, si, me laissant influencer par des avis et des rapports particuliers, je n'eusse pas souvent résisté à l'entraînement d'une première impression.

A quelle époque prétendez-vous que le secours aurait dû être introduit dans la place ? Est-ce au commencement de mai, lorsque l'on me disait que s'il fallait fournir l'étape aux troupes il devenait impossible de subsister, pendant quinze jours, dans le cas d'un siège ? lorsque deux mille hommes de plus, jetés dans Gironne, auraient pu hâter la consommation des vivres et refroidir l'enthousiasme des habitants, enthousiasme qui a produit tant de prodiges, qui ne cesse d'en produire chaque jour de nouveaux, qui seul peut soutenir notre cause ? Est-ce quand l'entrée des troupes dans votre ville y eût porté le germe d'une affreuse maladie et renouvelé les scènes d'affliction et de mort dont la malheureuse Sarragosse a été le théâtre ?

Nous savons bien qu'il est plus d'une manière de faire la guerre et que des moyens divers peuvent conduire aux mêmes résultats. Si les habitants de Gironne

n'eussent pas connu le danger immédiat dont ils étaient menacés, ils n'auraient point couru avec tant d'ardeur à la défense; si les assiégeants n'eussent pas été harcelés continuellement sur plusieurs points, ils n'auraient pas été forcés d'exécuter les mouvements dont vous vous êtes aperçu du haut de vos remparts : si des partis n'eussent pas intercepté leurs convois, le feu de leurs batteries aurait été toujours aussi bien entretenu que durant les premiers jours du siège et la ville, et le Monjuich ne seraient plus que des monceaux de ruines.

Ainsi que votre seigneurie s'abstienne de reproches qu'elle ne doit se permettre sous aucun prétexte, surtout quand elle a devant les yeux l'exemple de chefs, si fort portés à la modération qu'ils traitent avec une sorte d'indulgence leurs subordonnés, en considération du mérite que chacun contracte de son côté.

Et quant à la menace de recourir à l'autorité supérieure, votre seigneurie peut la réaliser quand il lui fera plaisir; car, outre que mes opérations sont basées sur des fondements solides, je serai très-flatté que vos plaintes contre moi arrivent en même temps que les recommandations que j'adresse moi-même au gouvernement en faveur de votre seigneurie et de tous ceux qui combattent sous ses ordres, dans la place de Gironne.

Dieu vous garde beaucoup d'années.

Signé : Le Marquis de COUPIGNY.

LETTRE

Du marquis de Coupigny à la Junte de gouvernement de Gironne.

Tarragone, le 24 juillet 1809.

J'ai pris connaissance de la dépêche de votre seigneurie du 17 courant, je vois l'excellente disposition où vous êtes pour protéger les sorties qui sont la meilleure manière de repousser et d'inutiliser les efforts de l'ennemi. Je suis très-fâché que le secours envoyé par moi, d'après la parole que j'en avais donnée et au moment convenu, n'ait pu pénétrer dans la place. En confiant cette opération à l'officier anglais don Rodolphe Marshall et à l'aide-de-camp don Narcisse Rich, que le gouverneur m'avait recommandés, je n'avais rien à me reprocher : je respectais la confiance des habitants de Gironne dans ces deux militaires.

Le colonel anglais a prouvé qu'il était digne de cette confiance et qu'il connaissait bien le terrain : si la troupe ne l'a point secondé, c'est un évènement imprévu auquel il était difficile de porter remède : cependant les coupables seront punis comme ils le méritent.

Si l'aide-de-camp Rich est revenu sur ses pas, même avant d'apercevoir le visage de l'ennemi, j'ai ordonné qu'il soit jugé d'après les lois martiales. Voilà tout ce qu'il m'appartient de faire à cet égard. Je n'en continue pas moins à harceler l'ennemi, sans lui donner de re-

lâche et je tâche d'intercepter ses convois, afin que, privé de munitions de guerre, il manque de moyens pour tirer sur la ville : de telle manière que si le siège vient à être abandonné, ce résultat satisfaisant soit dû, autant à l'héroïque résistance des habitants qu'aux mesures que j'aurai prises, de mon côté, pour enlever à l'ennemi les ressources nécessaires au succès de son entreprise.

Dieu garde, etc.

Signé : MARQUIS DE COUPIGNY.

N° 33.

LETTRE INTERCEPTÉE.

Mon vénérable ami, j'ai reçu votre inappréciable lettre et je vois que vous rendez justice à mon zèle, quoique dans ce cas on ne travaille que pour son propre avantage. Tout ce qu'il y a de plus sacré pour l'homme de bien me porte vers vous. Ce sont seulement les ordres absolus de la supériorité qui m'ont empêché de voler à votre secours, sinon avec les secours que je désirais vous porter, au moins avec l'ardeur de mon inextinguible amour pour ma patrie et de mon affection particulière pour cette intéressante partie qui en est le modèle.

Croyez sur ma parole d'honneur que, dans la situation où je me trouve, je préférerais mille fois être

soldat de cette immortelle garnison, à me trouver ici, sachant ce que je sais!...... à *bon entendeur* peu de mots......

Je suis en train, à cette heure, de faire marcher deux cents des nôtres, du genre de ceux que je conduisis heureusement par le même chemin : ils sont de la plus précieuse qualité.

Je n'oublierai pas d'envoyer (si je le puis) les choses que vous me demandez et qui sont si fatales à la tranquillité du monde.

Le général en chef vous autorise pleinement à créer un papier-monnaie, ou des billets sur le Trésor royal, qui tiendront lieu d'argent, et je vous le dis en son nom pour que vous tiriez de cette ressource tout le parti possible.

On apprête du lard et le vin est prêt pour vous être envoyé, ayant donné les ordres pour que d'Abisbal on envoie tout ce qu'il est possible. Pour sûreté on tirera un reçu de ce qui sera introduit, et pour chaque charge de vin on vous en donnera deux. La plus grande difficulté est de trouver des outres, et pour s'en procurer on en fait une réquisition à Olot et à Vich. Il est plus aisé de passer des sacs de farine que d'introduire des vivres, parce que la mauvaise qualité des chemins prolonge à l'infini un convoi un peu considérable; et quoique ces sacs pèsent sur la tête on trouve le restant entre les deux lignes de l'ennemi. Pour les petites parties, il est plus facile d'envoyer des *remises;* mais je vois déja pourtant, que ces envois ne sont pas en proportion des besoins urgents......!

Je n'omets rien, monsieur, pour vous alléger; mais tous ne sont pas aussi actifs que moi. On ne m'a pas donné, comme vous voyez, tout ce que je demandais pour le besoin. Je conçois néanmoins des espérances fondées d'en avoir davantage à l'avenir.

A la vérité, en attendant on n'introduit pas de vivres.....! l'augmentation d'un autre genre serait très-préjudiciable.

Par ordre du général en chef, je vous préviens que tout officier qui introduira un détachement dans la place, ou un de ceux qui entreront avec lui, S. Exc. lui accorde un grade effectif de plus, c'est-à-dire, le grade effectif immédiatement supérieure à celui qu'il aura déja obtenu effectivement. De plus, S. Exc. m'en avait déja prévenu antérieurement et me le répète, à la date du 25.

Je vous souhaite, monsieur, tout ce que vous méritez. Je vous plains et vous admire, désirant de tout mon cœur que vos bonnes intentions ne soient point infructueuses. Je reste avec tout le respect et l'affection et S. S. Q. N. S. M.

Signé : E. O.

N° 34.

RAPPORT

Du général Guillot, sur l'affaire de Bascara, envoyé par le général Verdier au général en chef.

Bascara, le 24 septembre 1809.

Le poste de Bascara a été attaqué par deux mille cinq cents hommes d'infanterie et cent cinquante de cavalerie, au moment où le convoi y arrivait escorté par environ cinq cents hommes.

L'ennemi a montré beaucoup d'audace et la troupe qui défendait Bascara a fait la plus belle résistance, elle a été forcée de se concentrer dans le château; l'ennemi s'est répandu dans la ville où une grande quantité a trouvé la mort.

L'ennemi ayant menacé les derrières du convoi a mis la déroute parmi les voitures de paysans qui se sont enfui jetant les sacs de farine, pour se sauver par les routes latérales; l'escorte du convoi s'est précipitée au secours de Bascara et de la majeure partie du convoi qui y entrait, notre perte en farine n'est pas considérable; il y a eu plusieurs chevaux tués.

J'ai fait ramener sur la route plusieurs sacs de farine qu'on a apportés à Bascara, mais il ne nous restera que très-peu de moyens de transport, sans espoir de s'en procurer, pour vous faire arriver des farines.

Informé de cette attaque, je suis parti de Figuières avec ma mauvaise cavalerie, cent hommes du cent-treizième et cent du seizième qui me restaient, et j'ai ordonné au cinquante-sixième qui est à Campmany, de venir me joindre à Bascara; il n'est pas encore arrivé: avec ma cavalerie, ces deux cents hommes et la gendarmerie de M. Garriga, j'ai réuni également les grenadiers et voltigeurs du deuxième, un détachement de Berg et un autre de Westphaliens venant des hôpitaux, servant d'escorte au convoi; avec cela dis-je, j'ai marché à l'ennemi qui était en bataille au fond de la plaine de Bascara, adossé au col d'Orriols, je l'ai forcé à la retraite en le chargeant, sans beaucoup tirer et manœuvrant pour l'attaquer par ses flancs; la nuit l'a favorisé dans sa retraite et j'ai lieu de croire qu'il se sera retiré du côté de Bañólas ou Espoñellá et Besalu ou Crespiá pour se répandre sur nos derrières du côté de Darnius. Je n'ai pu trouver à Bascara un seul homme pour aller reconnaître la marche de l'ennemi : demain matin mes reconnaissances me l'apprendront sans doute, ou peut-être, dans la nuit, M. Ping, corrégidor, ou M. Garriga, qui est ici avec moi, trouvera un moyen de le découvrir.

Je ne sais encore si la Croix de Fallines a *été* attaquée; dans le cas contraire le poste ne pouvait ignorer que Bascara le fût, et aucune reconnaissance n'a été poussée par ce poste. Ce que je puis vous assurer, mon général, c'est que l'ennemi a perdu beaucoup et nous très-peu de monde.

Un capitaine espagnol, fait prisonnier de guerre au

pied du fort même de Bascara, a rapporté que l'ennemi devait attaquer de nouveau au point du jour; je n'en crois rien et ne prendrai pas le change, car je suis presque certain que l'ennemi se portera sur nos derrières. Je pense, mon général, qu'il serait bon que vous fissiez parvenir ici quelques moyens de transport et pousser une reconnaissance d'infanterie et de cavalerie.

J'attendrai, mon général, vos ordres à Bascara, à moins que je ne remarche sur les derrières, selon ce que j'apprendrai des mouvements de l'ennemi.

J'essaie de vous faire parvenir ce rapport par quelques hommes d'infanterie, car la cavalerie est sur les dents et serait compromise.

J'ai l'honneur, etc.

Signé : GUILLOT.

N° 35.

REPRÉSENTATIONS

De la Junte supérieure de Catalogne à la Junte suprême centrale, sur l'état critique de la place de Gironne, au mois d'août 1809.

Sire, il y a trois mois que l'invincible place de Gironne est assiégée; il y a trois mois qu'elle ne cesse de nous demander, à grands cris, le puissant secours dont elle

a besoin pour sortir de la situation critique où elle se trouve et qui devient chaque jour plus alarmante. Il y a trois mois que la Catalogne tourne ses regards vers cette junte supérieure et l'accuse d'une inaction coupable, dans des termes qui nous déchirent le cœur. Cette clameur universelle, les gémissements douloureux de la ville assiégée et si malheureuse, les reproches de notre conscience, qui empoisonneraient le reste de notre vie, si nous négligions un seul moyen possible de la sauver, quand la confiance de nos concitoyens s'en est reposée sur nous, tous ces motifs nous obligent à nous adresser encore une fois à V. M. sans craindre de l'importuner par nos instances réitérées, d'après la haute idée que nous avons de la bienveillance et du zèle patriotique de V. M. L'objet de nos sollicitudes est trop important; la perte de Gironne entraînerait avec elle la ruine de la Catalogne et compromettrait gravement la nation tout entière.

Nos représentations du 15 juin et du 2 juillet ont fait connaître à V. M. tout ce que cette junte a fait jusques à présent. La situation actuelle de cette ville infortunée est impossible à décrire : ses murs sont ouverts de toutes parts, ainsi que ceux du petit *fort de* Monjuich, dont la chute amène infailliblement la reddition de la place. Il ne reste plus à la garnison et aux habitants à opposer aux boulets et aux baïonnettes de l'ennemi, que leurs propres personnes; leur poitrine est leur dernier rempart, cette poitrine qui recèle des cœurs si éminemment patriotiques. Dans cette ville à jamais mémorable, se sont opérés des prodiges, que

d'autres que des témoins oculaires rapporteront aux temps fabuleux, parce que le calcul de la simple prudence défend de les admettre comme possibles : la seule chose capable de soutenir la constance de ces invincibles Espagnols, de les faire lutter encore quelques instants contre la force des choses, c'est l'espérance de voir incessamment venir à leur secours et la province et l'Espagne elle-même. Eh! comment ne croiraient-ils pas que la patrie s'empressera d'accourir pour les défendre, quand ils se vouent à la mort pour la sauver? Cependant le temps s'écoule et leurs vœux ne sont pas entendus. Les généraux de notre armée ne se décident à aucun parti capable de faire lever le siège; aucun des trois lieutenants-généraux qui sont ici, n'a été chargé de se mettre à la tête des troupes destinées à cette expédition. Ils disent tous qu'ils agissent conformément au plan approuvé par V. M. Serait-il donc vrai que V. M. eût approuvé le plan d'abandonner Gironne à ses faibles moyens? Sa perte est la conséquence infaillible de cet abandon. Si ce malheur arrive, les autres places de la Catalogne et de la Péninsule auront-elles le courage d'imiter la fidélité qui a fait de Gironne, de ses temples et de ses édifices un monceau de ruines, et condamné ses héroïques défenseurs à l'esclavage ou à la mort? et si des calamités semblables viennent à menacer d'autres villes, doivent-elles compter sur des secours de notre part, tandis que la place la plus intéressante n'a pu les obtenir de la leur? Cette funeste réflexion capable de glacer le patriotisme le plus ardent, de navrer l'ame des plus zélés défenseurs de notre

cause si juste, n'en voyez-vous pas les terribles conséquences ? Une fois le boulevard de cette frontière emporté, la province est ouverte à l'ennemi qui va s'emparer de nos récoltes, de nos trésors, de nos enfants, de nous-mêmes ; enfin, la patrie n'a plus d'existence réelle.

Mais bornons ici cette douloureuse exposition ; puisque V. M. a daigné proclamer hautement la gloire de cette province et son patriotisme, puisqu'elle a daigné prodiguer les éloges les plus flatteurs à la généreuse ville de Gironne, ne permettez pas que le souvenir immortel de ses héroïques efforts rappelle en même temps à la postérité celui d'une lâche indifférence.

Cela ne sera pas ; V. M. s'empressera de donner des ordres aussi prompts que la foudre : les secours nécessaires pour faire lever le siège arriveront de tous les côtés : déja l'ennemi arrêté par une défense prolongée au-delà de ses calculs a consumé la moitié de ses forces. Telle est donc l'espérance que nous osons fonder sur la sagesse et la bienveillance de V. M. qui nous a chargé de veiller à la défense et à la conservation de cette province. Nous trahirions nos serments et nos devoirs les plus sacrés si nous ne faisions retentir dans le cœur paternel de V. M. les derniers gémissements qu'arrache à la noble ville de Gironne, une continuelle et trop longue agonie.

Dieu garde, V. M., longues années.

Poblet, le 16 août 1809.

N° 36.

LETTRE

Du général Souham au général Gouvion Saint-Cyr.

Vilobi, le 31 août 1809.

J'arrive de Brunola, l'ennemi est fort dans cette partie, j'estime sa force de quatre mille cinq cents à cinq mille hommes; ce matin, dans sa première attaque, il avait pris une partie de la position du bataillon qui est sur ces hauteurs; mais un instant après elle a été reprise à la baïonnette : l'ennemi a laissé sur ce même terrain cinquante hommes, au moins, tués à coups de baïonnette et une infinité d'autres à coups de fusil dans leur déroute.

J'envoie l'ordre au quarante-deuxième de réunir deux bataillons de ce régiment à Estañol, afin de les avoir prêts en cas de besoin. Je n'ai pas osé dégarnir Bescaño, ce point me paraît trop important. Si V. Exc. ordonnait qu'il fût gardé par des troupes du siège, alors je serais fort à mon aise et maître de mes mouvements.

J'ai l'honneur, etc.

Signé : SOUHAM.

P. S. L'ennemi est à portée de fusil des troupes qui sont à Brunola, je crains qu'elles ne soient attaquées ce soir. J'entends même dans ce moment la fusillade ;

dans tous les cas la retraite est bonne, j'aurais alors mon premier régiment réuni sur les hauteurs de San Dalmáy.

N° 37.

DÉCRET

De la Junte suprême centrale en faveur de Gironne.

La junte supérieure de la principauté, considérant comme l'un de ses devoirs les plus sacrés le soin de la défense et conservation de l'importante place de Gironne, adressa, le 15 juin, le 2 juillet et le 16 août derniers, les plus énergiques représentations, à S. M., en lui demandant ses ordres et des secours convenables pour cet objet si intéressant. S. M., la Junte suprême n'a pú s'empêcher d'accorder un égal intérêt à cette province et à la défense de la ville de Gironne; en conséquence, elle a daigné prendre la royale résolution dont la teneur suit, et que la junte s'empresse de publier pour répondre à l'attente publique et manifester à la principauté le haut degré d'estime où elle s'est placée dans l'esprit du gouvernement suprême et de toute la nation.

« Excellence, la Junte suprême de gouvernement du « royaume, a lu avec autant de douleur que d'atten-

« drissement, la représentation de V. Exc. en date du
« 16 de ce mois, dans laquelle V. Exc. peint de cou-
« leurs si vives et si fidèles, les maux extrêmes dont
portante place est accablée et l'urgente né-
d'y porter remède. L'intention de S. M. n'a
été de la laisser abandonnée à elle-même et
rdre ainsi le fruit de ses incomparables sacri-
S. M. n'a cessé de donner les ordres les plus
tifs de la secourir, et ne voulant négliger aucun
« moyen de la sauver du péril où elle se trouve, de
« nouveaux ordres précis sont donnés ce jour même
« au général en chef de cette armée de voler à son se-
« cours, à tout prix, par tous les efforts possibles et
« imaginables, n'y eût-il plus que la ressource de faire
« lever la province en masse : et afin que les fonds
« nécessaires ne manquent point au succès de cette
« importante entreprise, non-seulement il a été mis
« six millions de réaux sur le vaisseau l'Algésiras, qui
« va partir d'un instant à l'autre, mais, en outre,
« deux autres millions qui sont également destinés au
« service de la Catalogne. Le courrier porteur de cet
« ordre royal, est chargé de tout l'or monnoyé existant
« et disponible dans cette trésorerie. S. M. se plaît à
« croire que la junte est entièrement convaincue de l'in-
« térêt que lui inspire le sort de cette fidèle province,
« et veut que V. Exc. fasse savoir à tous les habitants
« qu'aucun sacrifice ne sera épargné pour obtenir l'ex-
« pulsion de l'ennemi qui l'opprime, soutenir les ef-
« forts, alimenter le courage de ses défenseurs et
« récompenser dignement leur héroïque constance : ce

« que je vous communique par son ordre royal et pour
« que l'exécution n'en soit point différée.

« Dieu garde V. Exc., etc. »

Royal Alcazar de Séville, 23 août 1809.

Signé : Martin de GARAY.

A Monsieur le Président et Junte supérieure de Catalogne.

N° 38.

RAPPORT

Du général Millossewitz au général comte Verdier, commandant le siège.

Fornélls, le 2 septembre 1809.

Je vous dois, mon général, un rapport sur l'affaire d'hier. Il était midi quand, par mes avant-postes, je fus averti qu'une colonne ennemie de mille hommes environ et cinquante chevaux, descendait des hauteurs de Bescano et s'avançait dans la plaine. Je mis aussitôt sous les armes l'infanterie et les chasseurs du Prince-Royal. Je marchai à l'ennemi avec trois colonnes en masse, ordonnant à M. le colonel Banko de pousser en avant et de tâter l'ennemi. J'étais déja arrivé presque à portée du canon de la ligne ennemie, quand je vis, tout d'un

CROQUIS d

en

DE

gnoles.

a.

a.

paises.

en Lechi.

Prince Royal.

ligne Italien.

e Napolitaine.

politaine.

heval du Prince R.

droite de la

c.

b.

d.

a.

coup, augmenter considérablement ses forces; elles consistaient en cinq mille hommes environ d'infanterie et quatre escadrons complets de cavalerie; tandis que les miennes se composaient seulement d'environ mille deux cents hommes d'infanterie et de cent chevaux.

L'ennemi s'avança alors avec ses quatre escadrons, par échelons, et poussa des colonnes d'infanterie sur ma droite et sur ma gauche, en cherchant à me tourner: avec le reste de sa ligne d'infanterie il ne bougea pas.

Dans cette circonstance j'ordonnai à M. le colonel Banko, commandant les chasseurs à cheval du Prince-Royal, de faire une charge sur le premier escadron ennemi. La charge fut exécutée avec vigueur, et l'ennemi la soutint aussi bien de son côté. Le colonel Banko dut battre en retraite et l'ennemi le poursuivit à plus de cinq cents pas. Nos chasseurs firent front de nouveau et l'ennemi les respecta. Des colonnes d'infanterie avançaient toujours, celle de droite protégée par sa cavalerie. Ne voyant donc plus moyen de manœuvrer avec succès, étant menacé de toutes parts, je pensai à prendre les hauteurs de gauche pour avoir l'avantage du terrain. L'ennemi me poursuivit dans ma marche et sa cavalerie chercha de tous côtés à m'entamer; mais mes trois petites colonnes en masse, faisant feu de tous côtés, lui en imposèrent. J'ai marché dans cet ordre jusqu'à la Maison-Carrée, où j'avais fait mes dispositions pour me maintenir, quand M. le colonel Banko me fit le rapport que l'ennemi, avec une forte colonne d'infanterie et de cavalerie, cherchait à se glisser entre nous et le quartier-général de l'armée. Sachant que le quar-

tier-général n'avait que nous qui pussions le soutenir, je continuai ma marche jusqu'à portée de canon de lui. Il était quatre heures lorsque je parvins à cette position. Je dois observer que pendant deux heures je me suis tenu vis-à-vis de l'ennemi dans la plaine, tant pour maintenir une digniteuse contenance en sa présence que pour laisser le temps aux malades et aux équipages de filer.

Je fis prévenir le général en chef de mon mouvement : il a ordonné que ma petite division, renforcée par la vôtre, général, retournât prendre ses premières positions.

Ne pouvant plus, de mon côté, me tenir à cheval, et affligé malheureusement depuis quelques jours d'une fièvre continue, j'ai demandé au général en chef la permission de m'arrêter à son quartier-général, il a eu la bonté d'accéder à ma demande et j'ai remis le commandement de la division à M. le général Zenardi. Je ne puis en ce moment, général, que faire l'éloge de toute la troupe et singulièrement des chefs des corps et des commandants des brigades.

Agréez, etc.

Signé : MILLOSSEWITZ.

N° 39.

RAPPORTS OFFICIELS

Publiés par le gouvernement supréme d'Espagne, dans le supplément de la gazette de Séville, du 7 octobre 1809, sur l'introduction d'un convoi dans Gironne, le 1er septembre, même année.

Le général en chef de l'armée de Catalogne, don Joachim Blake, a envoyé le rapport et les pièces suivantes, sur l'introduction des secours envoyés à la place de Gironne.

« Excellence, l'immortelle Gironne, vaincue ou victo-« rieuse, fatale en tout temps aux troupes françaises « qui l'ont assiégée, continue à se défendre de la ma-« nière la plus glorieuse : cependant elle ne manquait « pas seulement de vivres et de munitions, mais en-« core des objets les plus nécessaires pour les malades « et les blessés. Le blocus était si étroit, qu'elle ne co-« muniquait plus avec le reste de la Catalogne qu'au tra-« vers des balles de l'ennemi. Il était donc indispensa-« ble de la tirer de cette pénible situation, en y jetant « un convoi de subsistances pour faire cesser la disette, « ainsi que des troupes fraîches pour ranimer sa brave « et infatigable garnison ; l'opération était aussi difficile « qu'elle était importante. Quoique la ligne occupée

« par l'ennemi fût assez étendue, il pouvait la réunir en
« peu de temps, et il était naturel de penser qu'il s'op-
« poserait de toutes ses forces au passage d'un secours
« aussi important pour une place qu'il assiège depuis
« trois mois avec tant de rigueur. Il n'y avait donc
« d'autre moyen à prendre que celui d'attirer son at-
« tention sur différents points, et de lui faire croire
« qu'il s'agissait de lui présenter la bataille précisément
« du côté opposé à celui par lequel le convoi devait
« s'introduire dans la place. Tout a réussi à merveille.

« Mon quartier-général était à San Ylari, d'où je
« commençai à ordonner les mouvements. Je chargeai
« le lieutenant du régiment d'infanterie d'Ultonie, don
« Manuel Llander, de marcher droit sur la hauteur de
« N. S. de Los Angeles, au nord de Gironne, avec
« le nombre suffisant de troupes et les somatènes qu'il
« pourrait trouver en chemin, pour chasser de cette
« position le petit détachement d'infanterie française
« qui l'occupait, et de là, protéger les convois de sub-
« sistances qui arriveraient par cet endroit; ce qui fut
« exécuté ponctuellement. Ensuite je me rendis à l'her-
« mitage du Padro, deux lieues en avant de San-Ylari,
« avec ma réserve, afin de pouvoir me porter partout
« où il serait nécessaire. Je fis partir le colonel d'Ulto-
« nie, don Henry O'Donell, avec douze cents hommes
« d'infanterie et quelques chevaux, pour attaquer l'en-
« nemi qui était à Brunóla; mon dessein étant de faire
« croire au général français que c'était par là que le
« convoi devait venir. Quoique la position de Brunóla
« soit excellente par elle-même, et de plus, garnie de

« retranchements, O'Donnell mit tant de vigueur dans « son attaque, qu'il arriva jusqu'au sommet, où sa « troupe planta les enseignes espagnoles. Les Français « firent un feu terrible; les nôtres le supportèrent avec « un sang-froid admirable, et montèrent, sans tirer, « jusqu'au sommet de la hauteur. Aussitôt l'ennemi « reçut des renforts, parce qu'il regardait ce point « comme le plus essentiel à garder. O'Donnell, crai- « gnant d'être enveloppé, descendit dans la plaine, et « tint ferme. Une de nos divisions, sous les ordres du « général Loygorri, vint l'y joindre. Nos troupes au- « raient chassé sans peine l'ennemi de sa position, s'il « n'eût pas été jugé convenable de faire diverses évo- « lutions, pour lui en imposer et le tromper sur les « forces qu'il avait devant lui. Le général en chef fran- « çais étant instruit de ces mouvements, devait envoyer « des renforts et diminuer les corps qu'il avait sur le « Ter, véritable point indiqué pour le passage de notre « convoi; ainsi, les troupes d'O'Donnell et de Loygorri « ne cessèrent de manœuvrer toute l'après-midi à la « vue de Brunóla, que les ennemis abandonnèrent avec « précipitation dès que la nuit fut venue.

« Le colonel, docteur Rovira, et le lieutenant-colo- « nel Claros, qui étaient sur la gauche du Ter, reçurent « l'ordre d'attaquer ce qu'ils avaient devant eux, et « partagèrent ainsi très-utilement l'attention de l'en- « nemi de ce côté.

« Sur ces entrefaites, quatre mille hommes d'infan- « terie et cinq cents chevaux, sous les ordres du géné- « ral Garcia Conde, escortaient un nombreux convoi

« composé de quinze cents à deux mille bêtes de somme.
« Ce convoi parti de Amér, passa le Ter, et suivit la « rive droite du fleuve pour entrer dans la place. Ils « culbutent l'ennemi qui s'opposait à leur marche, brû- « lent quelques-uns de leurs camps, et parviennent à « Gironne : à l'instant les Français abandonnent toutes « leurs positions éloignées, et resserrent leurs lignes pour « empêcher la sortie des bêtes de somme, de la cavalerie « et des conducteurs du convoi qui était entré dans « la place. Il fallut donc changer nos positions de notre « côté, et faire d'autres mouvements pour nous mettre « en état de protéger leur sortie, qui n'a pu s'effectuer « qu'après un jour et deux nuits; mais avec tant de « bonheur, qu'il n'en a pas coûté un seul homme, ni « même un seul mulet.

« Le gouverneur de Gironne est resté avec trois mille « hommes de garnison. Aussitôt que je recevrai le rap- « port du général Garcia Conde, je l'adresserai à Votre « Excellence; en attendant, je lui envoie un extrait de « ceux d'O'Donnell, Rovira, Claros et Llander. Dieu « garde Votre Excellence longues années. »

Quartier-général d'Olot, le 13 septembre 1809.

Signé : JOACHIM BLAKE.

Au seigneur don Antoine Cornel.

EXTRAIT

Du Rapport du colonel O' Donnell.

« Avec ma division, composée du premier et « deuxième bataillon du deuxième régiment de Saboya, « commandés par le lieutenant-colonel don Joseph Al- « varez, du régiment suisse de Wimpffen, sous les « ordres du capitaine don Pedro Molo, et du troisième « bataillon de Tarragone, sous les ordres de son ma- « jor don Joseph Moragrega, j'aurais attaqué l'ennemi « dès le point du jour dans sa position de Brunóla, si, « par une erreur de mes guides, je ne me fusse écarté « du droit chemin, et n'eusse perdu plus de deux « heures. Après avoir fait mes reconnaissances, je choi- « sis le point qui me parut le plus abordable, et qui « pourtant était encore très-escarpé et couvert d'épais- « ses broussailles. L'ennemi avait divisé ses forces en « deux corps principaux. Il occupait, en outre, une re- « doute et cinq retranchements sur la crête de la hau- « teur. J'ordonnai à mon avant-garde formée des grena- « diers de Saboya et de Wimpffen, et de tirailleurs « précédés d'un bataillon de Tarragone, d'attaquer par « le front; cette colonne était dirigée par le lieutenant- « colonel don Pedro Saarsfield, et le bataillon de Tar- « ragone devait soutenir cette attaque. Les bataillons « de Saboya faisaient ma réserve; le régiment de « Wimpffen était placé au pied de la hauteur pour « contenir l'ennemi, qui essayait de prendre en flanc

« la colonne d'attaque. Cette avant-garde marchait au « combat avec une ardeur qui ne s'est point démentie « dans toute l'action, et malgré un feu terrible dirigé « sur notre front et sur nos flancs, nos braves soldats « parvinrent jusques au sommet, et chassèrent l'en- « nemi de ses redoutes. Après les avoir abandonnées, « il reçut des renforts considérables, et je me vis forcé « de m'éloigner à mon tour, en me rapprochant du « chemin du Padro, dans la crainte d'être enveloppé. « La rapidité de la descente et ma proximité de l'en- « nemi, rendaient ma retraite difficile : cependant elle « s'effectua en bon ordre. Dès que nous fûmes dans « la plaine, nous fîmes halte, formés en bataille et, « notre position étant plus favorable, nous attendî- « mes avec impatience une attaque qui n'eut pas lieu. « Notre perte est de trente morts et trente-quatre bles- « sés. Celle des Français doit avoir été assez considéra- « ble après qu'ils ont été hors de leurs retranche- « ments. Quoique toutes nos troupes aient montré la « plus grande valeur, je recommande le chef de l'avant- « garde et les compagnies de grenadiers de Saboya et « de Wimpffen, sous les ordres de leurs capitaines « don François Cebollino et don Pedro Suerra, ainsi « que le lieutenant Ricard; le premier et le troisième » ont été blessés. Le chef de cette avant-garde recom- « mande, de son côté, le lieutenant des grenadiers de « Wimpffen, don Manuel Quinter; les capitaines des « grenadiers de Saboya; le sergent Sunier, qui s'est « particulièrement distingué, et les grenadiers Pla- « nello et Milan. Les capitaines de grenadiers de Wim-

« pifen, font l'éloge du caporal Hucher et des gre-
« nadiers Hernn, Diti et Slenin. Une mention honora-
« ble doit être accordée au lieutenant-colonel Saarsfield
« et au sergent Miguel, qui portait le drapeau du ba-
« taillon de Tarragone. »

EXTRAIT

Du Rapport du colonel Doct. Rovira.

Ce chef fut prévenu que l'ennemi se portait sur Brunola. Il le fit reconnaître par ses guérillas, et s'assura que c'était un détachement de deux cents hommes d'infanterie, avec deux cents chevaux, qui parcouraient le pays pour empêcher la levée des somatènes. Il en tua sept occupés à ces courses. Ce jour là il ne put attaquer Montagút. Le lendemain il en chassa l'ennemi et s'avança jusques à Sarria. Il recommande son commandant en second Llovera, qui conduisait son avant-garde.

Dans son rapport postérieur, il rend compte qu'aussitôt qu'il vit la division Claros attaquer l'ennemi du côté de San Médir, il se résolut à recommencer de son côté : la troupe se conduisit avec tant de vigueur, que malgré la résistance la plus obstinée, elle détruisit les camps de Sarria et de Montaspre, et pénétra dans la batterie de Casa en Rocca. Cette nuit il prit position à Sarria et Puig-Montagút, pour observer les mouvements des Français. A la pointe du jour, il fut attaqué

par trois mille hommes ; soutint le choc d'une force si supérieure, et prit la position avantageuse de la Mota, où il se maintint malgré tous les efforts de l'ennemi. Il prit beaucoup de fusils, de havresacs et d'autres effets. Notre perte est peu importante; les Français ont perdu un colonel et un capitaine. Rovira se loue beaucoup de la bravoure de ses troupes, et recommande de nouveau son second Llovera.

RAPPORT

Du lieutenant-colonel Claros.

Excellence, en vertu de vos ordres, je partis avec ma division, le 31 du mois dernier, à trois heures du matin, n'ayant pu le faire plus tôt, parce que je n'avais reçu votre dépêche que le 30, à six heures du soir. J'arrivai à deux heures de l'après-midi au village d'Adri, j'y fis manger la soupe à mes soldats, et leur donnai un peu de repos, qu'une marche pénible avait rendu nécessaire.

Je songeai à reconnaître le terrain : une hauteur voisine me permit de distinguer à mon aise les feux de l'ennemi pendant la nuit, et d'en juger la direction et le nombre; bien assuré de sa position, j'avertis le colonel Doct. Rovira, d'attaquer de son côté le château de Montagút, où les Français s'étaient fortifiés, avec

le double dessein d'attirer l'attention sur ce point, et d'obtenir par là plus de facilité pour l'attaquer moi-même de front et sur ses derrières.

Ces dispositions prises, je fis marcher cinq compagnies du bataillon de Figuiéres, les somatènes de Camprodon et des lieux voisins, sous les ordres de don Miguel Malet, prêtre; ceux d'Olot, sous les ordres du docteur Casabona, et deux autres somatènes de quelques autres villages, dont les Français étaient maîtres (je ne les nomme pas pour ne point les compromettre), le tout sous les ordres de don François de Paul Clarós, major du bataillon de Figuiéres.

J'ordonnai aussitôt que le lieutenant-colonel Foixa, avec la cavalerie de Saint-Narcisse et soixante-dix miquelets de Figuiéres, prît position dans la plaine de Tayalá, laissant un corps de réserve réparti sur plusieurs points avantageux, pour m'en servir en cas de besoin: je le confiai à l'intelligence du lieutenant-colonel Ferrer y Ponsi: cela fait, et après avoir bien éclairé le terrain par mes guérillas, à droite et à gauche, il était cinq heures du matin, nous découvrions parfaitement bien l'ennemi, et l'attaque commença de part et d'autre. Malgré sa vive résistance, il fut battu et mis en déroute; nous lui enlevâmes quatre camps; il abandonna toutes les hauteurs de ce côté du Ter, laissant beaucoup d'effets militaires et de fusils dont nos miquelets et somatènes avaient grand besoin. Il perdit en outre sept caisses ou tambours; les deux obusiers de la batterie den Rocca furent encloués, et

mes soldats mirent le feu à deux caissons chargés de grenades.

Le moment était favorable; je crus devoir informer de ce succès le gouverneur de l'immortelle Gironne, et je lui envoyai, à cet effet, mon aide-de-camp, le docteur Fagès de Sanz, sous-lieutenant du premier bataillon de Gironne, avec cinq hussards de Saint-Narcisse. L'ennemi, culbuté dans la plaine de Sarriá, fut occupé amplement et long-temps, ainsi que Votre Excellence l'avait desiré, et je suis persuadé que la déroute eût été complète, sans un orage mêlé de pluie et de grêle qui contraria mes projets.

Beaucoup de cadavres français sont restés sur le champ de bataille; dans le nombre, celui du général de la division Westphalienne, Hadeln. Il venait de saisir un miquelet, et lui disait de se rendre; le miquelet eut le bonheur de lui enlever son épée et de la lui enfoncer au milieu du corps, et le renversa à ses pieds. Le nom et le grade de Hadeln, m'ont été certifiés par la déclaration d'un sergent allemand resté prisonnier avec quatre de ses camarades.

C'est à l'impétuosité de mes troupes que je dois l'avantage de n'avoir eu que deux blessés et un autre avec une contusion, cependant le feu de l'ennemi a été très-vif; encore les deux blessés le sont légèrement.

Je manquerais à la justice, si je ne recommandais à Votre Excellence le mérite éminent, soit des commandants et autres chefs, soit des miquelets et somatènes. Tous ont rivalisé de courage. Les paysans, qui

n'avaient point d'armes, poussaient des cris, et voulaient aller en avant : un groupe de ceux-ci, que j'avais placé sur une hauteur, uniquement pour imposer un certain respect à l'ennemi, a eu besoin d'être contenu pour ne point abandonner ce poste. Quoique tout le monde ait bien servi, il faut cependant relever les actions particulières de quelques personnes. Don François de Paul Clarós, major du bataillon de Figuiéres, a eu la plus grande part au succès de l'affaire. Tous les officiers et soldats gentilshommes qui attendent la nomination aux places vacantes dans ce corps, sont dignes des plus grands éloges, ainsi que les Somatènes de Camprodon, leur commandant Malet et ceux d'Olot avec leur commandant, le docteur Casabona. Je vous recommande le lieutenant-colonel Foixa, qui a vigoureusement soutenu la position difficile de Tayalá, et don François Ferrer y Ponsi, qui a su diriger les colonnes de réserve avec autant de sang-froid que d'habileté, en les faisant avancer à mesure que l'ennemi perdait du terrain, et qui a fait passer à propos des renforts où le besoin l'a exigé.

Don Paulo Vilar, capitaine, et don Joseph Gironella, lieutenant l'un et l'autre du bataillon de Figuiéres, se sont distingués par leur intrépidité et la brillante manière dont ils ont dirigé leurs guérillas.

Dieu garde, etc.

Camp de Porsacreu, le 5 septembre 1809.

Signé : Juan CLAROS.

30.

EXTRAIT

D'un Rapport du lieutenant Llander.

Aussitôt qu'il eut pris position sur les hauteurs des Anges, il fut possible d'introduire dans la place, de ce côté, quelques transports de vivres, tant pour le compte des particuliers que pour celui du gouvernement. Il y demeura jusqu'au 6, et sa présence y fut très-utile pour protéger cette sorte de communication. Ce jour-là il fut attaqué par une colonne française, et la repoussa avec perte. Sa troupe était postée derrière l'hermitage qui était un peu fortifié. Le commandant ennemi ayant voulu lui envoyer un parlementaire, il fit tirer sur lui trois coups de fusil, dont un l'atteignit légèrement. Ce commandant français fut tué; mais sa colonne, renforcée par une autre, revint à l'attaque, et quelques soldats ennemis entrèrent par une fenêtre. Le lieutenant Llander écrit qu'il parvint à se sauver en sautant lui-même par les fenêtres, et en escaladant les parapets; et, avec un petit nombre des siens, il se fit jour au milieu des ennemis. Il cite particulièrement le sergent et le caporal d'Ultonia, Ferrander et Pardini, qui montrèrent beaucoup de résolution dans cette circonstance. Ce poste, si opiniâtrement défendu, quoiqu'il se trouve dans le centre de la ligne des assiégeants, nous a coûté soixante hommes, tués, blessés ou prisonniers: parmi les premiers, s'est trouvé le brave capitaine du bataillon de Manresa, Bulguer, et

parmi les derniers, le sous-lieutenant Ferrand et Mansferrer de Cors. Llander assure qu'il a vu trois cents cadavres étendus devant les parapets.

N° 40.

LETTRE

Du général Verdier au général Gouvion Saint-Cyr.

Sarriá, le 27 août 1809.

J'annonce avec plaisir à V. Exc. que le travail de nos batteries de brèche a été poussé avec tant de vigueur qu'elles seront prêtes à faire feu demain à la pointe du jour. Je présume que la journée et la nuit de demain suffiront pour ouvrir les brèches et nous les rendre praticables. C'est donc après-demain dans la matinée que nous pourrons tenter d'entrer dans la ville. Si V. Exc. est toujours disposée à envoyer des troupes pour participer à la prise de la place et la rendre plus facile, elle peut faire ses dispositions et me les faire connaître afin que je me conforme à ses desirs.

Mes affidés d'Olot m'annoncent qu'un second détachement d'hommes de bonne volonté a été choisi et qu'il est en marche pour tâcher de s'introduire cette

nuit dans la place, je prends mes mesures pour faire échouer ce projet.

J'ai l'honneur, etc.

Signé : J. A. VERDIER.

N° 41.

RAPPORT

Du général Mazuchelli au général Pino, sur l'affaire du 6 septembre à la Madone des Anges.

Chargé par S. Exc. le général en chef d'occuper le poste de la Madone des Anges, je réunis un bataillon du sixième conjointement à deux compagnies d'élite de l'autre bataillon et trois compagnies du premier léger, qui se trouvaient en position sur les hauteurs du camp brûlé, et j'en formai trois colonnes : la première commandée par le chef de bataillon Favaletti, composée de trois compagnies, eut ordre de suivre les hauteurs de la droite. Je me tins avec la colonne du centre, composée de cinq compagnies du sixième et j'ordonnai au capitaine Bouchet, du premier léger, de conduire sur la gauche la colonne composée de trois compagnies du premier léger.

Après avoir surmonté les obstacles de la marche la

plus pénible, les colonnes arrivèrent contemporainement sur les hauteurs qui avoisinent la forte position de la Madone des Anges.

Les petits postes ennemis ayant été chassés par les voltigeurs de l'avant-garde se retirèrent dans le couvent de la Madona, que je reconnus avoir été très-bien fortifié par l'ennemi. Sur le front il a construit une large redoute carrée, a fait dans les murailles de nombreuses embrasures et chaque fenêtre est occupée par du monde. Je dispose l'attaque de la manière suivante :

J'envoie trois compagnies sur la droite; je fais attaquer la gauche par une compagnie de voltigeurs du sixième renforcée par un détachement des voltigeurs du premier léger, et j'envoie de front les trois compagnies du premier léger. Au signal de l'attaque les troupes partent comme l'éclair et enveloppent entièrement l'église et le couvent, tandis que les compagnies sur la droite, amusent l'ennemi sur la place, devenue une redoute. On engage une très-vive fusillade, le capitaine Tirzoni, du sixième, jeune officier de mérite et de la plus grande attente, est mortellement blessé et tombe au milieu de sa compagnie qui chancèle en voyant son capitaine tué.

J'envoie sur la gauche la première compagnie des grenadiers du sixième pour rendre les attaques des voltigeurs plus vives, et j'y envoie aussi mon aide-de-camp Loubers avec l'ordre de tâcher de faire une brèche ou d'abattre la porte.

Pour encourager les troupes sur la droite, je fais avancer le chef de bataillon Favaletti avec trois com-

pagnies, j'ordonne l'attaque : M. le colonel Eugène anime les siens par sa présence; on fait, en attendant, brèche dans le mur sur la gauche, aux cris de vive l'Empereur, vive notre Roi; les troupes s'élancent sur le parapet et par la brèche, et autant d'Espagnols se trouvent dans la position, autant y sont passés au fil de l'épée, sauf les quatre que je vous envoie et que mes aides-de-camp, avec beaucoup de peine, ont pu sauver de la furie des soldats. Ainsi, après trois heures de feu, resta en notre pouvoir la position de la Madone des Anges qui, située sur la cime d'une haute montagne, isolée de tous les côtés, est une des plus difficiles à surmonter.

Ma perte a été marquante, puisque je l'évalue à soixante-dix hommes environ hors de combat, parmi lesquels je compte sept officiers, le lieutenant Montmouton, du premier léger, tué; le capitaine Conti, blessé, le capitaine Tirzoni, mort, et le lieutenant Battaglini, si je ne me trompe pas dans le nom, tué. Les autres sont du sixième.

Signé : MAZUCHELLI.

N° 42.

REPRESENTATIONS

De la Junte de gouvernement de Gironne à la Junte supérieure de la province, sur l'état de cette place aux premiers jours de septembre 1809.

Excellence, c'est par M. Juan Guinart, membre de la Junte supérieure que nous avons reçu la copie de la représentation que V. Exc. voulut bien remettre, sous la date du 16 août dernier, à S. M. Nous offrons à V. Exc. nos plus vifs remercîments pour le zèle et l'énergie avec lesquels elle a sollicité des secours pour la délivrance de cette place qui, après quatre mois de siège et un horrible bombardement, supporte avec une constance héroïque, toutes les privations, toutes les calamités, toutes les douleurs imaginables.

Le 1er du courant, il est heureusement entré dans la ville, un convoi envoyé par le général en chef, sous l'escorte de la division d'infanterie commandée par le maréchal-de-camp don Jayme Garcia Conde; après deux jours de repos, cette même division est repartie le 4 au matin, nous laissant deux mille neuf cents hommes d'infanterie pour renforcer la garnison.

C'est l'unique secours que nous ayons reçu jusqu'à ce moment; mais les ressources qu'il nous apporte se bornant à quelques objets de subsistances, seront bien-

tôt consommés, d'autant plus qu'il a fallu les partager avec ces généreux habitants qui en avaient donné l'exemple en partageant tout ce qu'ils possédaient avec le soldat : il n'est pas permis de les exposer aujourd'hui à mourir eux-mêmes de faim.

La place n'a vu depuis long-temps arriver aucun secours du trésor ; elle a épuisé tous les moyens pour se procurer des fonds : le ministre des finances, dans sa dépêche du 5, rend pleinement justice à l'inaltérable dévouement des habitants de Gironne, qui n'en restent pas moins livrés à toutes les horreurs d'un siège, avec trois brèches ouvertes, des milliers de malades, soit militaires, soit bourgeois, sans vivres, sans médicaments, sans argent, et plus exposés que jamais aux horreurs de la famine, à la misère et à la fureur de l'ennemi ; comme il en a été rendu compte à S. Exc. le général en chef dans la journée d'hier.

La junte renouvelle ses doléances auprès de Votre Excellence, et la conjure de redoubler d'efforts pour délivrer cette place importante qu'elle doit justement regarder, ainsi que la junte le dit elle-même dans sa représentation d'hier, comme dans une mortelle agonie. Votre Excellence peut élever jusques à S. M. les soupirs et les cris de douleur d'une loyale et malheureuse ville qui va bientôt succomber à tant de maux.

Dieu garde Votre Excellence longues années.

Signé : Julien BOLIVAR, Carlos de AMELLER, Ignacio de ROS.

Gironne, le 7 septembre 1809.

RAPPORT

De don Mariano Alvarez à la Junte supérieure de Catalogne.

Excellence, il serait superflu de vous raconter les évènements qui ont eu lieu progressivement, pendant la longue durée du siège qu'éprouve cette place. Votre bienveillance est trop active, en tout ce qui peut intéresser le bien de la patrie, pour les avoir ignorés. Je suis en outre fondé à croire que vous avez les yeux constamment fixés sur Gironne, au sort de laquelle sont en partie attachés le bonheur ou le malheur de la province confiée à vos soins.

Les dernières affaires, c'est-à-dire, celles qui ont eu lieu depuis le 1er septembre, sont les seules dont il serait probable que votre excellence n'eût pas bien connu la nature, soit à cause de la complication des faits, soit par l'extrême rigueur avec laquelle les passages sont interceptés. Quoique pour tout ce qui concerne la partie militaire, j'aie exposé complètement notre situation au capitaine-général, dans mes derniers rapports, je crois néanmoins devoir vous faire connaître l'état de la ville, tant en ma qualité de chef supérieur de l'arrondissement que comme président d'une junte dont la loyauté et le zèle méritent votre considération.

Les magasins du roi étaient déja vides; tous les moyens de subsistances, épuisés; tous les fonds et les

approvisionnements des particuliers, dont il s'était fait une masse commune, avaient été distribués avec une rigoureuse égalité entre les habitants et la troupe, qui ne formaient qu'une seule famille; il est survenu une foule de besoins, conséquences inévitables d'un siège aussi obstiné. La valeur ne pouvait suffire à tout. En faisant connaître ces besoins au capitaine-général, nous crûmes en avoir obtenu l'adoucissement, d'après ses promesses formelles et ses offres réitérées. L'introduction du convoi du 1er du courant ne nous empêche pas d'être dans une situation plus critique que jamais; quoique nous eussions compté là-dessus pour arriver au terme de nos souffrances. Les divisions du colonel Rovira et du lieutenant-colonel Clarós, qui attaquèrent l'ennemi depuis Costa Rossa jusqu'à Tayalà, l'avaient en un moment chassé de toutes les hauteurs, même des batteries den Rocca, et rejeté dans la plaine et le village de Sarriá. La division du général Conde l'avait culbuté dans celle de Salt, et ouvert un passage au convoi qui entra dans la ville sans perdre un seul mulet de charge; l'ennemi confus aurait éprouvé le même sort sur tous les points, s'il eût été poussé: l'incertitude de ses mouvements laisse peu de doutes à cet égard. Mais cette expédition n'eut pas d'autre résultat, tandis que toute la province, comme nous-mêmes, s'attendait à l'entière délivrance de la ville. Un ordre du capitaine-général, que le général Conde me montra, dans lequel le premier s'offrait à fournir à celui-ci les troupes nécessaires, et à protéger l'entrée du convoi; voilà tout ce que nous obtînmes dans cette

journée. J'avais à la vérité bien prévu que l'augmentation de la garnison diminuerait nos subsistances; mais comme je supposais qu'une action générale ne tarderait pas à avoir lieu, je ne balançai pas à garder environ trois mille hommes pour assurer la défense de la place, dont les brèches étaient ouvertes, et pour favoriser aussi d'autres combinaisons militaires. Qu'il est affligeant pour moi de voir les jours se passer, le moment s'avancer où toutes les ressources seront consommées! Le soldat et le bourgeois sont déja réduits à une ration de fèves remplies de vers, et à une faible quantité de pain de mauvaise qualité, qu'il est encore difficile de se procurer. Quel doit être l'effet de cette misérable existence, au bout de tant de fatigues? si ce n'est de produire un grand nombre de malades pour le service desquels il n'y a pas même de médicaments. La connaissance du sort qui les attend dans les hôpitaux, ne doit-elle pas influer sur le moral des soldats? Il n'y a qu'une constance héroïque qui soit capable de ne pas s'en laisser abattre.

Telle est, Excellence, la situation de cette ville, que vous pouvez vous enorgueillir de compter au nombre de celles confiées à votre surveillance, et que je ne puis cesser de recommander à votre protection sans me rendre coupable; j'ose donc vous déclarer que si la province entière, soit en organisant de nouvelles troupes, soit par une levée en masse, dans le cas où les forces du capitaine-général ne seraient pas suffisantes, ne vient promptement faire lever le siège, Gironne ne sera bientôt plus qu'un tas de glorieux cada-

vres couchés sur les ruines de ses édifices et de ses remparts, et dont la mémoire douloureuse affligera la postérité.

Dieu garde, etc.

Signé : MARIANO ALVAREZ.

Gironne, le 9 septembre 1809.

DÉPÊCHE

De la Junte de Gironne au général Blake.

Excellence, le premier de ce mois, il est heureusement entré dans la ville un convoi que vous nous avez envoyé, sous l'escorte d'une division d'infanterie et de cavalerie, commandée par le maréchal-de-camp don Jayme Garcia Conde, laquelle division, après deux jours de repos, est repartie le 4, en nous laissant un renfort de deux mille neuf cents hommes.

Cette junte vous témoigne sa vive reconnaissance pour le secours qu'elle a reçu ; mais elle ne peut s'empêcher de vous faire observer que l'avantage obtenu momentanément, et borné à l'arrivée de quelques articles de subsistances, s'évanouit d'un moment à l'autre. L'administration avait alors calculé que la garnison, y compris les deux mille neuf cents hommes de renfort en tirerait à peu près des vivres pour hnit jours. Mais il est impossible de ne pas comprendre dans ce calcul les habitants, qui déja nous avaient donné un généreux exemple en partageant avec la garnison presque tout

ce qu'ils possédaient de subsistances; fallait-il les condamner, à présent, à mourir de faim, sur-tout dans une circonstance où il n'y a plus de troupes en position hors de la place qui puissent faciliter l'entrée de quelques comestibles venant des villages voisins? Ainsi, la disette est telle, qu'aujourd'hui à peine a-t-il été possible de donner l'étape en fèves par le manque absolu de tout autre légume.

Ni par le dernier convoi, ni d'aucune manière, il n'est arrivé ici la moindre remise d'argent; tous les moyens sont épuisés; le ministre directeur de l'administration reconnaît que le dévouement et le patriotisme ont fait tout ce qu'il était possible d'en attendre (1). En un mot, Gironne se trouve toujours dans le même état de siège, avec trois brèches ouvertes, sans vivres, sans argent, sans ressources, et dans un danger plus imminent encore, d'être en proie à la famine, à la misère et à la fureur de l'ennemi.

Cette junte se rejette de nouveau dans le sein de Votre Excellence; elle implore votre protection; elle croit que, convaincu de cette triste vérité, vous volerez avec votre armée au secours de Gironne, pour la délivrer des maux inexprimables dont elle est accablée

---

(1) Le 5 septembre 1809, le ministre des finances de Gironne, don Beramendi, expose au gouverneur don Alvarez la pénurie extrême dans laquelle se trouvent ses finances, lui démontre qu'il n'a rien reçu du trésor depuis le 13 juin, pas même par le convoi du 1er; et que toutes les ressources de la ville sont épuisées.

depuis quatre mois, et qu'elle supporte avec une constance héroïque. Elle ne peut aller plus loin; dans trois ou quatre jours, la faim livrera à l'ennemi un triomphe qu'il n'a pu obtenir par la force des armes.

Dieu garde Votre Excellence longues années.

LA JUNTE DU GOUVERNEMENT DE GIRONNE.

Gironne, le 6 septembre 1809.

Nota. On peut voir ce rapport page 569 du quatrième volume de l'ouvrage intitulé : *Barcelona Cautiva*, du P. Ferrer.

N° 43.

LETTRE

Du général Verdier au général Gouvion Saint-Cyr.

Sarriá, le 18 septembre 1809.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence les rapports du génie et de l'artillerie sur le résultat de leur reconnaissance de ce matin, des brèches faites aux murs de la ville de Gironne. Votre Excellence remarquera que les deux chefs des armes du génie et de l'artillerie disent que les brèches existantes sont praticables; cependant, j'ai cru nécessaire d'employer toute la journée d'aujourd'hui à bien écrêter les brèches, à les polir et à les élargir autant que faire se pourra.

Demain, à la pointe du jour, on commencera à contrebattre tous les feux de flancs et de revers qui restent à détruire, tels que le Calvaire, d'où pourrait partir encore un coup de canon; malgré que ce fort, déja ruiné, ne tire plus depuis long-temps, et qu'il n'ait que trente hommes de garnison, logés dans les décombres que l'ennemi a cherché à relever autant que possible; la tour de la Gironelle et quelques pièces intérieures placées sur la place Saint-Pierre que nous voyons. Ce contrebattage que je ferai même continuer pendant que les troupes marcheront aux brèches, chose qui m'est possible, vu que je tirerai de points hauts, sur des points élevés, tandis que les troupes marcheront par la vallée du Galligan et autres parties basses : ce contrebattage, dis-je, se continuera jusqu'à deux heures après midi, moment que j'ai choisi pour mettre les troupes en mouvement pour l'assaut, si Votre Excellence m'en donne l'ordre, ainsi que j'ai eu l'honneur de le lui demander.

Pour l'exécution de tout ceci, il serait nécessaire, je crois, que Votre Excellence voulût bien faire remplacer demain, à la pointe du jour, les troupes que j'ai dans la plaine de Salt; celles qui sont au couvent de San-Pons, près le mamelon Verd; celles qui sont sur la côte de San-Madir, Montagút, Costa Rossa, la chapelle San-Miguel, et au-dessus de Campdurá, ainsi que Votre Excellence l'a promis, afin que retirant ces troupes des positions quelles occupent, je puisse de bonne heure, les placer à leurs débouchés pour l'assaut, et que les chefs qui les conduiront aient le temps

de bien reconnaître le terrain par lequel elles devront opérer.

Ayant reçu de Figuières tout ce que je pouvais en attendre en vivres et en munitions d'ici à quatre ou cinq jours, je fais arriver le général Guillot, avec une partie de sa brigade. Figuières et Bascara seuls, resteront bien gardés; je compte toujours que Votre Excellence m'enverra le bataillon qu'elle m'a promis pour le Monjuich : avec ce secours, je pourrai présenter à l'ennemi quatre mille cinq cents hommes de troupes passables, avec lesquels je pourrais me promettre quelque succès, si cette troupe était moins harassée, et qu'elle manquât moins d'officiers, l'ame de ces corps. Demain enfin, mon général, nous ferons tout ce qui sera en nous pour conduire la chose à bon terme; notre bonne étoile nous protégera peut-être; dans le cas contraire, nous aurons usé tous nos moyens, et ce sera à elle à faire le reste.

J'ai l'honneur de prier Votre Excellence de me dire ce soir ce qu'elle compte faire, afin que je puisse prendre mes dispositions en conséquence, et donner à chacun les instructions nécessaires.

Je prie Votre Excellence, etc.

Signé : J. A. VERDIER.

OPINION

Du commandant en chef du génie, sur l'état des brèches faites au mur d'enceinte de la place de Gironne, le 17 *septembre* 1809; *et sur la manière de les franchir, d'après la demande de M. le général Verdier, commandant en chef le siége.*

Il a été fait quatre brèches au mur d'enceinte de la place, depuis la tour Gironelle, jusqu'au bastion Sainte-Marie.

La première, à la caserne des allemands : tous les étages supérieurs de cette caserne sont ouverts, et les décombres forment un talus assez roide qui s'élève de deux à trois toises, mais qui cependant paraît praticable; on présume qu'il pourrait y monter six hommes de front. On s'était proposé de la rendre plus large et plus facile en attaquant le mur de face de la caserne ; mais, beaucoup plus épais qu'on ne s'y était attendu, il a résisté jusqu'à cette heure. Néanmoins, on a pu couper la communication supérieure entre la Gironelle et la caserne, en abattant la partie supérieure des deux murs qui les lient et forment enceinte avec elles.

La deuxième s'étend depuis les latrines de la caserne jusqu'à la tour ronde la plus voisine de la porte de San-Christoval. Elle sera sans doute la plus favorable à l'assaut : elle a dix à douze toises de largeur, et lorsqu'elle aura encore été battue quelque temps, elle ne

présentera plus d'obstacles à l'extérieur; elle donne accès à une place ou à des jardins qui paraissent assez vastes.

La troisième, au bastion de San-Christoval : le rempart de ce bastion est percé de part en part; la brèche a sept à huit toises de largeur; mais le talus des décombres est un peu roide, parce que celui du terrain sur lequel elles sont tombées l'est lui-même : on pourra y monter sur six de front.

La quatrième, à la courtine de Sainte-Lucie : elle a été commencée trop haut, et les décombres, en s'amoncelant au pied du mur, ont empêché de le renverser assez bas pour n'avoir pas un ressaut difficile à franchir en s'élançant dans l'intérieur de la place; la nature du terrain a ajouté à cet inconvénient; il est beaucoup plus bas en dedans de la place, qu'en *dehors*, en sorte que, dans la partie de cette brèche la *plus* facile à franchir, qui est la plus rapprochée de la porte de France, il reste une hauteur de sept à huit pieds à sauter, et ailleurs, près de quinze pieds. On essayera, si les moyens le permettent, d'applanir cet obstacle en écrêtant la brèche et la prolongeant du côté de la porte de France, en suivant la marche que dicte l'expérience.

L'assaut, bien que les brèches soient arrivées à leur perfection, ne pourrait être prudemment entrepris sans préalablement avoir éteint les feux de flanc de l'ennemi, qui défendraient l'accès de la brèche : tels sont ceux du fort du Calvaire, de la tour Gironelle et de la batterie située près de l'entrée du Galligan,

dans la place, entre le chapitre et la porte Saint-Pierre, et vis à vis le couvent de Saint-Daniel. Quant aux feux de flanc de mousqueterie, il est évidemment impossible de les détruire entièrement; ceux venant du mur d'enceinte peuvent être déja regardés comme impuissants par la position de ses murs, qui les soumet aux feux de nos batteries; mais chaque maison de la ville ayant vue sur la brèche et sur le terrain que nous avons à parcourir pour y arriver, peut y suppléer : en outre, quand l'assaut aurait réussi, l'ennemi peut encore nous opposer des obstacles tels que barricades, batteries intérieures, mines, etc., qui ne peuvent être que prévus, mais dont on ne peut deviner ni la position, ni la force.

Cette dernière réflexion mène à convaincre qu'il faut faire choix, pour une action aussi difficile, de la troupe la plus vigoureuse et la plus intelligente dont on puisse disposer. Les chefs qui la dirigent doivent la connaître et en être connus; il serait plus avantageux, peut-être pour cette raison, d'y employer un régiment au lieu des compagnies d'élite des différents corps; ces chefs doivent être assurés par eux-mêmes que la brèche est praticable; reconnaître à l'avance le terrain que les troupes auront à parcourir, et avoir une idée des communications intérieures de la ville.

Le général de division;

Signé: SANSON.

Partageant l'opinion de M. le général comte Sanson,

les reconnaissances ayant été faites ensemble, je signe le présent.

Le général commandant l'artillerie,

Signé : TAVIEL.

N° 44.

LETTRE

Du général en chef au général Verdier.

Fornélls, le 18 septembre 1809, au soir.

D'après l'avis unanime et motivé du commandant du génie et de celui de l'artillerie, que vous m'avez transmis, et duquel il résulte que les brèches faites au mur d'enceinte de Gironne sont praticables, et qu'elles le seront encore plus demain, vous pourrez, dès demain, donner l'assaut au corps de la place, et employer toutes les troupes qui sont sous vos ordres. Celles destinées à relever vos positions et le bataillon qui doit occuper le Monjuich, seront rendues de bonne heure aux points indiqués.

J'ai l'honneur, etc.

Segné : GOUVION-SAINT-CYR.

N° 45.

SIÉGE DE GIRONNE.

ÉTAT SOMMAIRE

Des hommes capables de prendre les armes au 14 septembre 1809, et sortant des hôpitaux de Perpignan.

DIVISIONS.	BRIGADES.	RÉGIMENS.	PRÉSENS sous les armes.
Française.....	Française.	32e léger............	355
	Allemande.	Régim. de Wurtzbourg.	682
		1er de Berg..........	702
		2e.... Id...........	702
Westphalienne.	Première..	2e régim. westphalien..	354
		4e.... Id...........	588
	Deuxième.	3e.... Id...........	557
		1er.... Id...........	280
Italienne.....	Première..	Vélites royaux.......	34
		5e régiment italien....	236
	Deuxième.	1er Id. napolitain.....	243
		2e Id... Id.........	173
			4906

Certifié véritable, d'après les états qui nous ont été fournis.

Le chef de bataillon, chef de l'état-major,

Signé : SAINT-HILAIRE.

N° 46.

LETTRE

Du général Verdier au général Gouvion Saint-Cyr.

Sarrià, le 19 septembre 1809.

L'assaut, donné ce soir à quatre heures et demie au corps de la place, a manqué ainsi que je l'avais prévu, non par la quantité de troupes, ni le défaut des brèches, mais par la qualité de ces mêmes troupes qui sont sans officiers; presque tous ont été moissonnés dans le cours du siège. Ce n'était pas avec des bataillons de cent cinquante hommes que je pouvais me promettre un autre résultat, mes précédentes à V. Exc. l'ont *prévenu* de tout cela.

Quelques braves, à la tête desquels s'étaient mis le peu d'officiers qui nous restaient, sont montés trois fois au haut de la brèche; ils n'ont pas été suivis; ils sont morts ou blessés. Je rallie le monde qui me reste; ce n'est plus qu'un ramassis d'hommes sans chefs ni officiers, duquel V. Exc. n'a plus rien à attendre ni se promettre; je la préviens encore de cela pour lui servir d'avis, dans les dispositions qu'elle va prendre. Je doute même que je puisse défendre le Monjuich et nos attaques si j'étais attaqué dans ces positions.

Notre perte d'aujourd'hui est considérable, demain dans la journée, je la ferai connaître à V. Exc. Au

nombre des blessés dont on désespère se trouvent les trois colonels qui me restaient : le colonel Moufle, d'un régiment de Berg ; le colonel Foresty, du cinquième régiment de ligne italien ; et le colonel Ruffini, du trente-deuxième d'infanterie légère. Des troupes moins fatiguées et moins désorganisées que celles qui ont fait tout le siège, auraient sans doute réussi. Il est bien malheureux que V. Exc. n'ait pas cru devoir en employer dans une circonstance aussi décisive.

J'ai l'honneur, etc.

Signé : J. A. VERDIER.

ÉTAT

Des pertes essuyées par la division du siége de Gironne, dans l'assaut livré à cette place le 19 *septembre* 1809.

DÉSIGNATION DES CORPS.	NOMBRE d'officiers (BLESSÉS.)	de soldats (BLESSÉS.)	d'officiers (TUÉS.)	de soldats (TUÉS.)	OBSERVATIONS.
TROUPES FRANÇAISES.	9	242	3	74	
Id. ITALIENNES.....	9	60	»	24	
Id. WESTPHALIENNES.	»	»	»	»	
Bl.-d. ALLEMANDE..	9	139	3	52	
	27	441	6	150	

N° 47.

OPINION

Du colonel commandant le génie et des officiers employés sous ses ordres au quartier-général, sur la possibilité de donner un nouvel assaut à la place de Gironne, dans l'état où se trouvent les attaques ainsi que les défenses.

Pour pouvoir donner l'assaut à une place, il est nécessaire :

1° Que les brèches soient praticables.

2° Que les feux d'artillerie soient éteints, autant que possible.

3° Que les troupes puissent arriver à couvert au pied des brèches et s'y former, et que des établissements d'attaque d'un développement proportionné aux défenses, puissent les soutenir et les protéger : si ces différentes circonstances ne se trouvent pas réunies, autant que les localités le comportent, on peut en regarder la réussite comme impossible.

Si l'on veut appliquer ces principes à l'état actuel où se trouvent les attaques et les défenses de Gironne on verra :

1° Qu'il est notoire qu'aucune des quatre brèches qui existent dans la partie de l'enceinte, depuis la Tour Gironelle jusqu'à la porte de France, n'est praticable ; soit par la roideur de leurs talus, soit parce que étant adossées à des revêtements qui, ayant été battus trop

haut, n'ont pu être détruits jusqu'à leurs bases et laissent des ressauts de huit, dix, douze et quinze pieds à franchir pour parvenir dans la place, en supposant qu'on pût gravir jusqu'à leurs sommets. La deuxième brêche, au-dessous de la caserne des Allemands, qui, vue de face, paraît accessible et suffisamment praticable, partage avec les autres cet inconvénient, ainsi qu'on peut s'en assurer en l'examinant, par derrière, de la hauteur de Palau.

2° L'assaut donné hier a fait voir qu'il existe encore cinq pièces de flancs; savoir : deux à la Tour Gironelle, une au flanc du bastion San Christoval et deux vers la porte Saint-Pierre, indépendamment de deux pièces sur la plate forme de la cathédrale qui, ainsi que le Calvaire, le Connétable, la redoute du chapitre et celle de la ville, tirent sur les approches.

3° Les établissements d'attaque se trouvant sur la rive gauche du Galligan et l'escarpement de la rive droite qui enveloppe le front des brèches étant impraticable, on ne peut parvenir à leur pied qu'en passant par Saint-Daniel qui en est distant de plus de deux cents toises et d'où l'on ne peut déboucher que par un seul chemin, presque toujours vu du calvaire, de la redoute du chapitre, de la plate-forme de la cathédrale et de la longue courtine Saint-Pierre que rien ne contrebat. Au pied des brèches, l'espace très-resserré et embarrassé encore par des décombres qui, dans plusieurs endroits, atteignent la crête de l'escarpement, ne permet pas de se former convenablement pour en gravir les talus en ordre et en forces : on n'y est à couvert par aucun épaulement, par aucun accident du terrain, de l'action

des feux de flancs, et les établissements d'attaque les plus rapprochés, se trouvent éloignés des brèches de plus de cent cinquante toises : aucun feu de mousqueterie ne peut favoriser ni protéger les assaillants, car on ne doit pas tenir compte d'un bout de cheminement dirigé sur la brèche de la courtine de Sainte-Lucie qui, d'ailleurs, n'a point d'action sur les autres brèches. Quant aux batteries distribuées sur l'attaque, elles sont vues du calvaire, du connétable, de la redoute de la ville, de celle du chapitre, du bastion de la porte de France et des quatre premiers bastions du Mercadal, qui avant et pendant l'assaut d'hier, ont constamment tiré sur elles et qui, en les occupant atténuaient nécessairement leur effet.

Ainsi, les brèches n'étant pas praticables, les feux de flancs n'étant pas éteints, aucun cheminement ne conduisant, à couvert, les troupes au pied des brèches et aucun établissement d'attaque ne les protégeant, à la distance requise, il est évident qu'on doit regarder l'assaut comme impraticable. L'issue de celui d'hier, qui n'a pas réussi, quoique les troupes s'y soient portées avec ardeur à trois reprises différentes, vient à l'appui de cette assertion.

Au quartier général de Fornélls, le 20 septembre 1809.

Le chef de bataillon du génie.

Signé : TOURNADRE.

Le capitaine du génie

Signé : MÉNARD.

Le colonel du génie

Signé : DIANOUS.

N° 48.

LETTRE

Du général Pino au général Gouvion Saint-Cyr.

Casa de la Selva, le 23 septembre 1809.

V. Exc. veut bien mettre sous mes ordres le reste des troupes italiennes faisant partie de la division du général Lechi.

Il est de mon devoir, Monseigneur, au nom des chefs des corps, de réclamer votre justice en faveur de ces débris de corps qui furent chargés le 19, de faire une fausse attaque sur la brèche de Sainte-Lucie.

Il paraît qu'on prétend attribuer au manque d'énergie de la troupe, en général, la non réussite de l'assaut.

Le commandant des troupes de la division Lechi fut chargé d'une fausse attaque, sans autres instructions. Le colonel Foresti, du cinquième de ligne, à la tête de la colonne, s'est jeté jusqu'au pied de la brèche de Sainte-Lucie, malgré que la troupe fût écrasée par la mitraille et par la mousqueterie des maisons et de l'église.

Le mur présentait encore douze à quinze pieds d'élévation ; ainsi, sans échelles, il était impossible de tenter, même un coup hardi et cela sans ordres.

Le colonel Foresti a ordonné sa retraite lorsque les

autres colonnes, qui durent trouver presque les mêmes obstacles, commencèrent la leur.

Le colonel Foresti a été mortellement blessé au pied de la brèche, ainsi que tous les officiers de Vélites, du cinquième de ligne et des Napolitains, qui le furent plus ou moins grièvement.

Cette colonne a donc montré la plus grande valeur et, par son intrépidité, a dépassé les limites de ce qui lui était prescrit. D'après tous les autres rapports que j'ai reçus il paraît que les autres brèches étaient aussi impraticables.

M. le général Fontane qui, de sa position, se trouvait à même de bien observer toutes les attaques, m'a mandé, le soir du 19, que les troupes s'étaient présentées avec le plus grand courage; mais que les obstacles des forts et de la place et la fusillade des maisons rendirent sans effet tous leurs efforts. Tel a été l'avis de plusieurs officiers intelligents du bataillon du quatrième de ligne qui se trouvaient ce jour-là, d'après vos ordres, au Monjuich.

V. Exc. aura donc la bonté de faire rendre la justice méritée aux braves Italiens et, de mon côté, j'attendrai la reddition de la place pour demander des récompenses pour ces braves qui se sont si bien distingués.

J'ai l'honneur, etc.

Signé : PINO.

N° 49.

DÉTAILS REMARQUABLES

De la glorieuse action du 19 *septembre* 1809, *lors de l'assaut livré par les Français à la ville de Gironne.*

(Tirés du Mémoire historique du siége de cette place, écrit par don François Niero Samaniego, témoin oculaire.)

Vers trois heures et demie de l'après midi, le commandant-général reçoit un rapport de la garde du clocher de la cathédrale, qui l'avertit que des troupes françaises descendent du Monjuich et s'avancent sur Saint-Daniel. Un autre rapport du château du connétable annonce la même nouvelle confirmée aussitôt par un avis semblable de celui des capucins. L'ennemi vient du Monjuich, et marche droit sur les brèches : on voit beaucoup de soldats qui apportent des outils et instruments de sape.

La cathédrale sonne le tocsin (*somaten*), la générale avertit du danger, et bientôt le bruit de l'attaque, des cloches et des tambours se mêle à celui de l'artillerie et de la mousqueterie. Tout fut l'ouvrage de quelques instants; car l'ennemi s'étant déja préparé dans la nuit à Saint-Daniel, au Monjuich et dans les environs (positions toutes également rapprochées de la place), et voulant d'ailleurs surprendre les points qu'il avait

en vue, ne fut pas plutôt sorti de ses lignes, qu'il était déja arrivé à la brèche..

Chacun de ces vaillants et farouches guerriers français, semble annoncer par son ardeur et la rapidité avec laquelle il accourt, avoir juré d'entrer le premier dans la place; une audace extraordinaire et la vigueur du premier élan en poussent quelques-uns, qui sans doute avaient déja fait le sacrifice de leur vie, au milieu du terrible feu des assiégés, jusques dans la première cour du quartier des Allemands, tombé en ruines. Cet effort de la part de ces hommes, avait quelque chose de surnaturel. Plusieurs de nos soldats allaient se précipiter sur eux; ils étaient au moment d'être exterminés par les braves du régiment d'Ultonia; mais l'artillerie ennemie renverse sur eux un énorme pan de muraille qui les ensevelit avec plus d'un des nôtres : ainsi notre tâche est diminuée d'autant. Il fut avantageux pour nous que l'ennemi, voulant profiter de la nature du terrain qu'il occupait, continuât de tirer contre la brèche, même pendant l'attaque, au lieu de diriger ses coups plus haut; s'il avait pris ce dernier parti, nous eussions souffert d'avantage, et ses boulets auraient passé au-dessus de la tête de ses soldats, qui n'en auraient pas été maltraités.

Nos renforts arrivent à temps; malgré l'adresse et l'obstination des assaillants, nous voyons avec une joie inexprimable tourner le dos aux restes de la première division qui s'était présentée. La brèche et les glacis sont couverts de cadavres et de mourans.

Cet heureux commencement de victoire ranime nos

braves; l'honneur de nos armes, les jours de tant de héros guerriers et citoyens, sont déja sauvés une fois. Mais à peine nous livrions-nous à la joie d'avoir repoussé des ennemis aussi nombreux, aussi terribles, que des forces nouvelles accoururent pour les venger. Les Français, déterminés à vaincre, s'élancent sur les corps de leurs compagnons, se flattent de trouver des ennemis déja fatigués, et espèrent obtenir le triomphe: ils ont toutes sortes d'avantages, des armes en bon état, une ardeur naissante, et la soif de la vengeance.

Un tourbillon de feu couvre la brèche et la caserne ruinée des Allemands: l'artillerie tonne; notre commandant-général vole de danger en danger: il est partout, donnant des ordres, et ranimant le courage de nos défenseurs; par son exemple il leur fait un devoir de conserver la palme de la victoire. Ils sont dignes de celle qu'ils vont remporter.

Le terrible combat s'engage de plus en plus; la durée ne fait qu'en augmenter l'acharnement; le sort hésite: on voit au travers des nuages de fumée, des milliers de cadavres ennemis étendus sur la vaste brèche et sur le terrain environnant; beaucoup de soldats français reculent, s'éloignent ou frappés de terreur ou couverts de blessures; mais un nombre plus considérable encore vient remplacer les blessés et les fuyards et les morts. L'affreuse lutte devient plus obstinée; le bruit des cloches, les cris des mourants, l'explosion des bombes, des grenades, des armes de toute espèce, tout se réunit pour mettre le comble à l'horreur de cette journée, si mémorable pour la ville de Gironne.

Enfin les ennemis sont heureusement repoussés; ceux qui, marchant sur les traces de leurs vaillants camarades, leur disputaient la gloire de s'avancer les premiers, se voient également forcés à imiter leur retraite, parce que le dieu des armées bénit dans cette journée les guerriers de Gironne, et veut les couronner de lauriers.

N° 50.

NOTE

Des événements arrivés à l'escadre commandée par le contre-amiral Baudin, et destinée au ravitaillement de Barcelonne.

La division commandée par le contre-amiral Baudin, et destinée à ravitailler Barcelonne, était composée des vaisseaux:

Le Robuste, de quatre-vingts, monté par le contre-amiral Baudin;

Le Lion, } De 74;
Le Borée, }

L'Amélie, } Frégates.
La Pauline, }

Le convoi était formé de dix-neuf bâtiments, dont quatre gabares et transports de l'état, et quinze bâtiments fretés.

La division et le convoi appareillèrent de Toulon, le 21 octobre 1809.

Le 23, une escadre de vingt-six bâtimens de guerre anglais fut aperçue au large des côtes de Roses. Le contre-amiral ordonna au convoi de se mettre en sûreté dans ce port : cinq bâtiments ne purent y entrer, et furent pris ou brûlés ; sept autres eurent le même sort dans le port où ils furent attaqués par un nombre considérable d'embarcations, détachées par une escadre de dix-huit vaisseaux qui croisaient devant ce port.

La frégate l'Amélie revint à Marseille.

Le Robuste, le Borée, le Lion et la Pauline, mouillèrent à Aigues-Mortes, le 24 octobre, et en appareillèrent, le 25, pour revenir à Toulon ; mais les trois vaisseaux échouèrent à deux lieues de Cette : le Borée seul conserva assez d'air pour franchir, et il entra à Cette avec la frégate la Pauline.

Le Robuste et le Lion parvinrent à se renflouer. Six vaisseaux anglais, dont un de quatre-vingts et un de cent canons, se mirent à leur poursuite ; et le contre-amiral Baudin s'échoua près des Aresquiers, pour éviter de tomber en leur pouvoir.

On s'occupa, le 25 et le 26, à envoyer à terre, sur des radeaux, les effets d'armement des deux vaisseaux ; mais, dans la nuit du 26 au 27, l'escadre ennemie, renforcée d'un vaisseau et de plusieurs frégates, fit des dispositions d'attaque, qui déterminèrent le contre-amiral Baudin à abandonner le Robuste et le Lion, et à y mettre le feu.

COPIE

Du Rapport fait à l'Empereur par le ministre de la guerre, en date du 28 octobre 1809.

V. M. m'a ordonné de lui présenter un rapport sur la conduite du général Gouvion Saint-Cyr, relativement à la manière dont il a quitté le corps d'armée qu'il commandait en Catalogne. J'aurai l'honneur de rappeler à V. M. que, dès le 29 juin dernier, ce général m'avait écrit, pour solliciter la permission de se rendre aux eaux, sa santé exigeant absolument quelque repos et des soulagements. Mon rapport du 12 juillet rendit compte de sa demande à V. M. Peu de jours après, je reçus une nouvelle lettre de ce général en date du 10 juillet. Il me mandait qu'il était trop malade pour pouvoir continuer ses services, et qu'après la prise de Gironne, qu'on croyait alors très-prochaine, *il* serait forcé de quitter l'armée et de remettre le commandement au plus ancien général de division, si on ne lui envoyait pas d'autres ordres. Il joignit à sa lettre une attestation très-détaillée sur l'état de sa santé, signée des médecins en chef de l'armée et autres. Je transmis le tout à V. M. par mon rapport du 22 juillet, et ce fut en réponse que je reçus des ordres à ce sujet, sous la date de Schonbrunn, le 29 juillet; cet ordre portait que *le général Saint-Cyr ne devait point quitter l'armée avant qu'il eût été remplacé par le duc de Castiglione.* Toutefois V. M. ajoutait à sa dépêche un *post-scriptum*, portant ce qui suit:

« Si cependant la maladie du général Saint-Cyr était « telle qu'il dût quitter, il rétablira, avant, la commu- « nication avec Barcelonne, et laissera le commande- « ment du corps d'armée au général Duhesme. »

Je ne manquai pas de faire connaître au général Saint-Cyr les intentions de V. M.; et j'y joignis des considérations pour l'engager à se surmonter autant que possible, en employant tous ses efforts à conduire jusqu'au bout l'entreprise qu'il avait commencée.

Le 15 septembre, le général Saint-Cyr m'écrivit qu'il attendait avec la plus vive impatience l'arrivée du maréchal, tant parce que sa santé lui donnait un besoin extrême de repos, que par le peu de bien qu'il pouvait opérer encore dans sa situation.

Le 24 septembre, le général Saint-Cyr m'informa du départ du général Verdier pour Perpignan, et de l'état où il laissait les choses. Le 28, il m'écrivit encore que le plus essentiel, en ce moment, était d'assurer la subsistance de ses troupes, et qu'il avait envoyé son ordonnateur en chef à Perpignan afin d'y pourvoir; mais comme il se trouvait de grands obstacles à vaincre pour remplir cet objet, le général Saint-Cyr m'annonçait le projet de se rendre lui-même à Perpignan, persuadé qu'il n'avait de long-temps rien à craindre de l'ennemi, et comptant aplanir par sa présence les principales difficultés qu'éprouvait son ordonnateur. Enfin, sous la date du 3 octobre, il me mande qu'il était arrivé à Perpignan, mais que le voyage avait aggravé ses maux, et qu'il était maintenant hors d'état de servir plus long-temps; ce qu'il prouvait par

un nouveau certificat des gens de l'art; j'ai rendu compte à V. M. de cette circonstance par mon rapport du 8 octobre. Le général Saint-Cyr me mandait, à cette occasion, que le maréchal duc de Castiglione, étant rétabli, irait prendre le commandement du septième corps, et qu'il lui envoyait son chef d'état-major pour prendre ses ordres. Le duc de Castiglione m'écrivit en effet, le 9 courant, qu'il partait, le lendemain 10, pour se rendre à l'armée; et que le général Saint-Cyr lui mandait de Perpignan, du 4, qu'il quittait cette ville pour rentrer en France, ne pouvant plus différer d'aller prendre quelque repos, et de soigner sa santé délabrée. Mon rapport du 16 a fait connaître ces détails à V. M., qui a d'ailleurs vu successivement toutes les pièces relatives à cette affaire. Elle aura pu remarquer que, pendant plus de trois mois, le général Saint-Cyr a constamment sollicité la permission de *quitter* l'armée; qu'il n'y est resté que par nécessité, et dans l'espérance, toujours déçue, de voir arriver son successeur; qu'enfin il a quitté dans un moment où le besoin de sa présence était moins urgent, et où il a pu se rendre encore utile à ses troupes en s'éloignant. Toutes ces circonstances se trouvent établies et constatées par la correspondance citée, dont j'ai transmis dans le temps à V. M. toutes les pièces avec mes rapports.

Il résulte, en dernière analyse, de l'exposé ci-dessus, que le général Gouvion Saint-Cyr, en venant à *Perpignan*, n'a point manifesté le dessein de quitter l'armée, mais seulement d'y pourvoir à ses besoins; que la fatigue du voyage semblerait avoir aggravé ses maux,

et l'avoir mis dans l'impossibilité de rejoindre ; mais qu'enfin il s'est permis de partir de Perpignan sans aucune autorisation, et qu'il s'est borné à annoncer au maréchal duc de Castiglione, par sa lettre du 4 octobre, *qu'il quittait Perpignan pour rentrer en France ;* il paraît même qu'il n'a point attendu la réponse du maréchal, qui s'est vu obligé de partir, le 10, pour se rendre à l'armée, quoiqu'il ne fût pas encore entièrement guéri.

Cette conduite du général Saint-Cyr m'a engagé à lui dépêcher un de mes aides-de-camp, avec l'ordre de s'arrêter à Chartres, ou dans la ville la plus prochaine du lieu où il le trouvera, et d'y attendre les ordres qu'il plaira à V. M. de lui faire transmettre.

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

NE.

TALOGNE.

Divi S. Exc. le général comte

r.

RE 1808.

N° 9.

GÉNÉ DE DIVISION.	ATION ORPS.	NOMBRE DE Bataillons.	NOMBRE DE Escadrons.	PRÉSENS sous les armes.
PINO	.)............	3	»	1497
	....	3	»	1788
	....	3	»	1469
	....	3	»	1955
	....	1	»	618
	italiens........	»	3	535
	....	»	3	506
	ion Pino.......	13	6	8368
SOUHAM	....	3	»	2093
	ire...........	4	»	2484
	....	3	»	2467
	....	»	3	668
	on Souham.....	10	3	7712
CHABOT	olitain.).......	2	»	1424
	énées-Orientales.	1	»	564
	ion Chabot.....	3	»	1988
	livisions........	26	9	18,068

Ensemble 18,ens composés d'hommes valétudinaires restés aux petits dépôtce active de 14,000 baïonnettes et de 1500 sabres.

ESPAG

DÉCEMBRE

N° 10.

ONS.	DÉS D	NOMBRE des Escadrons.	OBSERVATIONS.
Tertios de Miquelets catalans.	Hussards espa..	5	
	.. Id... roya..	5	
	.. Id... de S..	3	
	Dragons, S. I..	5	
	.. Id... Alc..	5	
	.. Id... Nun..	3	
	Chasseurs, M..	3	
	... Id.... de..	2	
	Bourbon cava..	1	
	Dragons du r..	1	
dalousie Reding, 108. in de dé- année. gon avec , en no-		33	

ÉTAT

Des *:oles qui ont combattu à Valls, fourni* *officier-général espagnol.*

ARM	G NATION CORPS.	EFFECTIF.	OBSERVATION
	ıoles	150	Indépendamment de ces 1
	ınes	280	hommes le général R
	Loria	1000	eût pu réunir sur le c
	a	800	de bataille, s'il l'eût
INFAN	a	1860	nécessaire :
DE LIG	1er bataillon	1200	7000 hommes campés a
	: la nouvelle Castille.	650	de Tarragone sous l
	le Castille	650	dres du général Ma
	sse de Reding	500	4000 qu'il laissa en ob
	sse de Wimpffen	1140	tion à Santa-Colon
	Santa-Fé	2300	Quérald sous le com
	'alma	350	dement du général W
INFAN	ntequera	1100	ffen.
LÉGÈ	'arragona	600	
	gnols	250	
CAVA	le	450	
	Catalogne	175	
ARTI	gnies avec 6 pièces		
	busiers	200	
SAPE	ie	100	
MIQU	Tarragone	670	
	ida	675	
	TOTAL	15,100	

Ouvrage rare
avec l'~~atlas~~ de 14 pl.

ab

